
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

OEUVRES COMPLETTES DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

TOME DIXIEME.

CORRESPONDANCE

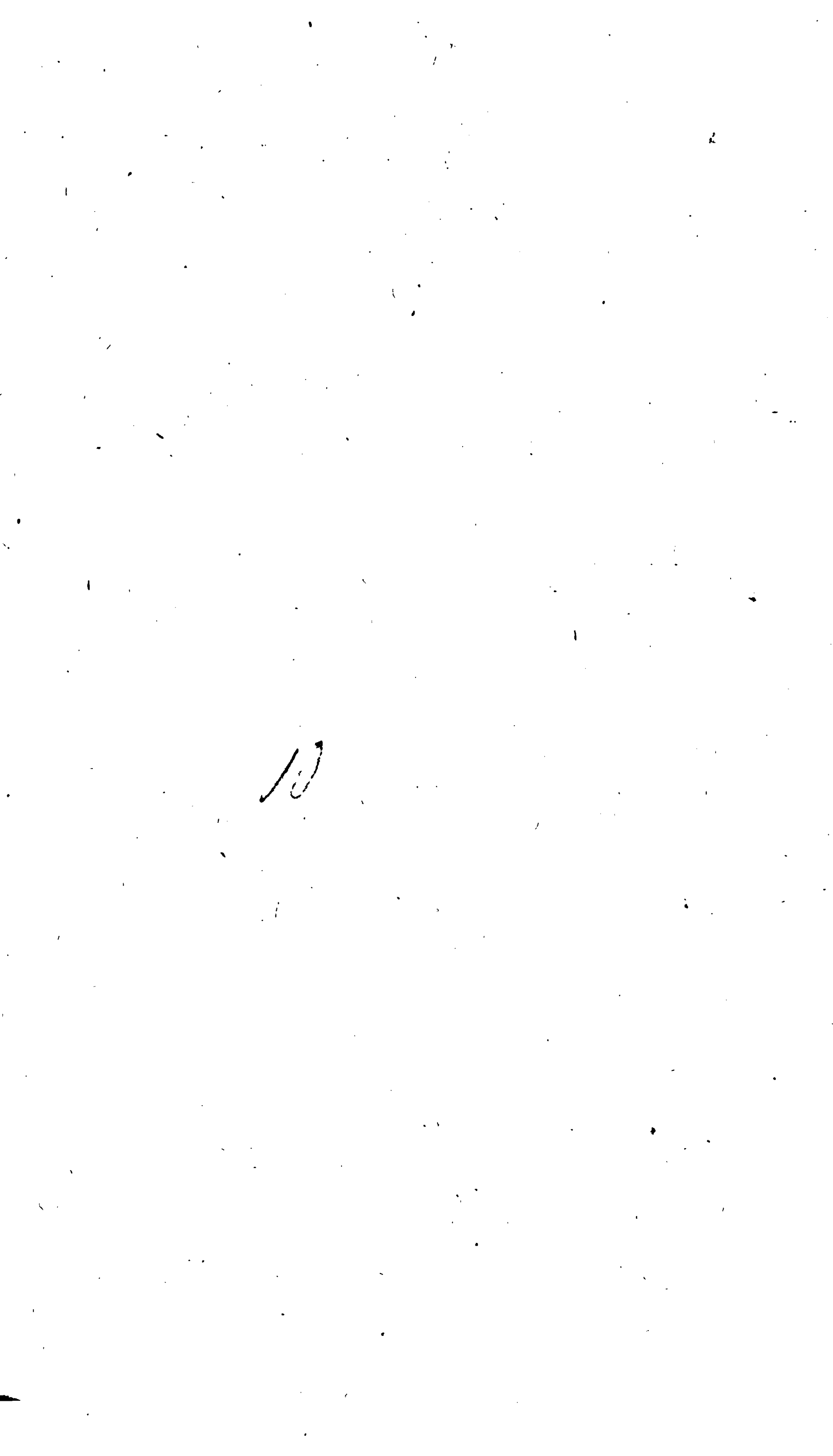
DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME PREMIER.

1790.



LETTRES
DU PRINCE ROYAL
DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS.

CETTE correſpondance entre les deux hommes les plus extraordinaires peut-être que la nature ait produits ſur le trône et dans les lettres, eſt une des parties les plus piquantes de cette nouvelle édition : elle commence en 1736 et finit en 1778. Nous ne préviendrons pas les réflexions que cette lecture fera naître : pour qu'elle ſoit intéreſſante, il ſuffit qu'elle puiſſe ſervir à faire mieux connaître deux grands hommes.

L'un des deux, ſans doute, eſt bien connu, comme roi ; par ſa politique hardie et ſage, où ſon habileté conſiſte ſur-tout à n'être jamais fin ; par des victoires qu'il n'a dues ſouvent qu'à lui ſeul ; par ſon génie dans l'art militaire, qui l'a élevé peut-être au-deſſus de tous les généraux ; par l'exemple unique en Europe, depuis *Charlemagne* et *Guſtave-Vaſa*, d'un prince qui gouverne réellement par lui-même toutes les affaires d'un grand Etat.

On connaît tout ce qu'il a fait pour la légiſlation et l'adminiſtration de ſon pays. Des politiques ont blâmé quelques-uns de ſes principes en ce genre, en le plaignant de les avoir crus néceſſaires. Mais ſi le prince eſt connu, l'homme

eſt preſque ignoré : et c'eſt l'homme qu'on voit dans ces lettres, ſur-tout dans celles qu'il a écrites pendant ſa retraite de Remusberg. Le prince qui les dictait à vingt-quatre ans ne pouvait que devenir un grand roi : et l'on ſent que le philoſophe qui prenait plaiſir à s'enfoncer dans les ténèbres de la métaphyſique de *Wolf* dans le temps qu'il apprenait de M. de *Voltaire* l'art ſi difficile, pour un français même, de faire des vers français, ne ſe ſerait occupé que du ſoin de gouverner et d'éclairer ſes ſujets, ſi le ſort, en le plaçant à la tête d'une puiſſance naiſſante et encore faible, ne l'eût forcé de combattre pour ſa propre indépendance.

Ces lettres renferment de plus des leçons qui ſeront peut-être utiles aux ſouverains, parce qu'ils les recevront d'un de leurs égaux. Un prince peut rougir d'être éclairé ſur ſes intérêts et ſur ſes devoirs par un philoſophe qui n'a que du génie et de bonnes intentions ; mais aucun ne dédaignera d'apprendre quelque choſe du vainqueur de Dreſde et de Liſſa.

NOTICE

SUR LE ROI DE PRUSSE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

FRÉDERIC, roi de Pruſſe, né le 24 janvier 1712.

Les uns l'appellent *Fréderic III*, parce que ſon aïeul et ſon père ſe nommaient auſſi *Fréderic*. Les autres le nomment *Fréderic II*, parce que ſon père était moins connu ſous le nom de *Fréderic* que ſous celui de *Guillaume*. Mais il n'y a point de conteſtation ſur le titre de *grand* qu'on lui donne communément en Europe.

Il faut l'enviſager ſous pluſieurs aſpects différens.

Comme guerrier, on eſt convenu que *Fréderic* et *Maurice* comte de Saxe, ont été les plus habiles capitaines de ce ſiècle : tous deux comparables aux plus illuſtres des ſiècles paſſés.

Fréderic a eu ſur *Maurice* l'avantage d'être roi, et celui de pouvoir lever et diſcipliner des troupes à ſon choix ; avantage que rien ne peut compenſer. Tous deux ſe ſont ſignalés par des marches ſavantes, par des victoires, par des ſiéges.

Fréderic a ſurmonté plus de difficultés que *Maurice*, ayant eu à combattre plus d'ennemis : tantôt les Autrichiens, tantôt les Français et les Ruſſes. Son

père avait augmenté jufqu'à foixante-fix mille hommes fes troupes qui n'étaient auparavant qu'au nombre de vingt mille. Le nouveau roi, dès fa première campagne, eut plus de quatre-vingts mille hommes, et en eut enfuite jufqu'à cent quarante mille.

Sa première bataille fut celle de Molwitz en Siléfie, le 10 d'avril 1741.

Le roi fon père avait formé et difcipliné fon infanterie; mais la cavalerie avait été négligée, auffi fut-elle battue. L'infanterie rétablit l'ordre et remporta la victoire. *Fréderic* depuis ce jour difcipline lui-même fa cavalerie, et la rendit une des meilleures de l'Europe.

Ce ne fut dans cette guerre contre la maifon d'Autriche qu'un enchaînement de victoires. Celle de Czaslaw fur la rivière de Crudemka près de l'Elbe, le 17 mai 1742, fut une des plus célèbres. Le roi à la tête de fa cavalerie foutint long-temps l'effort de celle d'Autriche, et enfin la diffipa. Sa conduite feule fit le fuccès de cette journée.

La bataille de Fridberg gagnée contre les Autrichiens et les Saxons, le 4 juin 1745, lui fit encore plus d'honneur, au jugement de tous les militaires. On prétend qu'il écrivit au roi de France alors fon allié : *J'ai acquitté à vue la lettre de change que vous avez tirée fur moi de votre camp de Fontenoi.*

La victoire remportée auprès de Prague, le 6 mai 1757, fut de toutes la plus brillante. Mais il acquit

une autre eſpèce de gloire bien plus rare, en publiant de vive voix et par écrit, que ſi quelques ſemaines après il perdit la bataille de Kolins, ce ne fut pas la faute de ſes troupes, mais la ſienne. Il avait attaqué avec trop d'opiniâtreté un corps inattaquable.

Enfin, ſans compter un grand nombre d'autres actions où il commanda toujours en perſonne, on connaît la bataille de Rosbak, où il défit preſqu'en un moment une armée trois fois auſſi forte que la ſienne, mais commandée par un général autrichien qui choiſit malheureuſement pour le combattre le terrain le plus défavorable, malgré les repréſentations des officiers français.

Au ſortir de cette bataille il court à l'autre extrémité de l'Allemagne ; et au bout d'un mois il remporte la bataille déciſive de Liſſa, qui le mit au-deſſus de tous les événemens, comme au-deſſus des plus grands capitaines de ſon ſiècle.

Dans toutes ſes expéditions il porta toujours l'uniforme de ſes gardes : vêtu, nourri, couché comme eux ; donnant tout à l'art de la guerre, rien au faſte, ni même à la nature.

En qualité de roi, ſi l'on veut conſidérer ſon gouvernement intérieur, on verra qu'il fut le légiſlateur de ſon pays, qu'il réforma la juriſprudence, abolit les procureurs, abrégea tous les procès, empêcha les fils de famille de ſe ruiner, bâtit des villes, plus de trois cents villages, et les peupla ;

encouragea l'agriculture et les manufactures : magnifique dans les jours d'appareil, ſimple et frugal dans tout le reſte.

Si l'on veut regarder en lui les talens qui diſtinguent l'homme dans quelque condition qu'il puiſſe naître, on ſera étonné qu'il ait cultivé tous les arts : la meilleure hiſtoire ſans contredit qu'on ait de Brandebourg eſt la ſienne ; il a compoſé des vers français remplis de penſées juſtes et utiles ; il a été un excellent muſicien ; et il n'a jamais parlé dans la converſation ni de ſes talens ni de ſes victoires.

Il a daigné admettre à ſa familiarité les gens de lettres, et ne les a jamais craints. Si dans cette familiarité il s'eſt élevé quelques nuages, il leur a fait ſuccéder le jour le plus ſerein et le plus doux.

LETTRES
DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE ET DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, 8 d'auguste.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aie pas la fatisfaction de vous connaître perfonnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce font des tréfors d'efprit, fi l'on peut s'exprimer ainfi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicateffe et d'art, que les beautés en paraiffent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur qui fait honneur à notre fiècle et à l'efprit humain. Les grands-hommes modernes vous auront un jour l'obligation, et à vous uniquement, en cas que la difpute à qui d'eux ou des anciens la préférence eft due vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté. 1736.

1736. Vous ajoutez à la qualité d'excellent poëte une infinité d'autres connaiſſances qui à la vérité ont quelqu'affinité avec la poéſie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poëte ne cadença des penſées métaphyſiques : l'honneur vous en était réſervé le premier. C'eſt ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philoſophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accuſation et de la juſtification du ſieur *Wolf*, le plus célèbre philoſophe de nos jours, qui, pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphyſique, et pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière auſſi relevée que préciſe et nette, eſt cruellement accuſé d'irréligion et d'athéiſme. Tel eſt le deſtin des grands hommes ; leur génie ſupérieur les expoſe toujours aux traits envenimés de la calomnie et de l'envie.

Je ſuis à préſent à faire traduire le *Traité de Dieu, de l'ame et du monde*, émané de la plume du même auteur. Je vous l'enverrai, Monſieur, dès qu'il ſera achevé ; et je ſuis ſûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ſes propoſitions qui ſe ſuivent géométriquement, et connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur et le ſupport que vous marquez pour tous ceux qui ſe vouent aux arts et aux ſciences, me font eſpérer que vous ne m'exclurrez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos inſtructions. Je nomme ainſi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être penſant. J'oſe même avancer, ſans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier il n'y aurait pas

d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire que je trouve des beautés sans nombre dans vos ouvrages. Votre Henriade me charme et triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on en a faite. La tragédie de César nous fait voir des caractères soutenus; les sentimens y sont tous magnifiques et grands; et l'on sent que *Brutus* est ou romain ou anglais. Alzire ajoute aux grâces de la nouveauté, cet heureux contraste des mœurs des sauvages et des européans. Vous faites voir par le caractère de *Gusman* qu'un christianisme mal entendu, et guidé par le faux zèle, rend plus barbare et plus cruel que le paganisme même. 1736.

Corneille, le grand *Corneille*, lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle, s'il ressuscitait de nos jours, verrait avec étonnement, et peut-être avec envie, que la tragique déesse vous prodigue avec profusion les faveurs dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume qui jadis traça si spirituellement et si élégamment le Temple du goût?

C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, Monsieur, de me les envoyer et de me les communiquer sans réserve. Si parmi les manuscrits il y en a quelqu'un que, par une circonspection nécessaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver dans le sein du secret, et de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je sais

1736. malheureusement que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours; mais j'espère néanmoins que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, et que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages, que je ne le serai par la possession de tous les biens passagers et méprisables de la fortune, qu'un même hasard fait acquérir et perdre. L'on peut se rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le secours de la mémoire, et ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne, je balance long-temps avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer.

Si la poésie était encore sur le pied où elle fut autrefois, savoir que les poëtes ne savaient que fredonner des idylles ennuyeuses, des églogues faites sur un même moule, des stances insipides, ou que tout au plus ils savaient monter leur lyre sur le ton de l'élégie, j'y renoncerais à jamais: mais vous anoblissez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux et des routes inconnues aux *** et aux *Rousseaux*.

Vos poésies ont des qualités qui les rendent respectables et dignes de l'admiration et de l'étude des honnêtes gens. Elles sont un cours de morale où l'on apprend à penser et à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée; et vous insinuez le goût des sciences d'une manière si fine et si délicate, que quiconque a lu vos ouvrages respire l'ambition

de suivre vos traces. Combien de fois ne me suis-je pas dit? malheureux, laisse-là un fardeau dont le poids surpasse tes forces: l'on ne peut imiter *Voltaire*, à moins que d'être *Voltaire* même. 1736.

C'est dans ces momens que j'ai senti que les avantages de la naissance et cette fumée de grandeur dont la vanité nous berce ne servent qu'à peu de chose, ou pour mieux dire à rien. Ce sont des distinctions étrangères à nous-mêmes et qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables! Que ne doit-on pas aux gens que la nature a distingués par ce qu'elle les a fait naître! Elle se plaît à former des sujets qu'elle doue de toute la capacité nécessaire pour faire des progrès dans les arts et dans les sciences; et c'est aux princes à récompenser leurs veilles. Eh! que la gloire ne se sert-elle de moi pour couronner vos succès! Je ne craindrais autre chose, sinon que ce pays peu fertile en lauriers n'en fournît pas autant que vos ouvrages en méritent.

Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au point de pouvoir vous posséder, du moins puis-je espérer de voir un jour celui que depuis si long-temps j'admire de si loin, et de vous assurer de vive voix que je suis avec toute l'estime et la considération due à ceux qui, suivant pour le guide le flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux au public,

MONSIEUR,

votre affectionné ami,
FÉDERIC, P. R. de Prusse. (*)

(*) Le Roi de Prusse a toujours signé *Féderic*, qui est plus doux à prononcer que *Fréderic*.

1736.

LETTRE II.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 26 auguste.

MONSEIGNEUR,

Il faudrait être insensible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont votre Altesse royale a daigné m'honorer. Mon amour propre en a été trop flatté; mais l'amour du genre humain que j'ai toujours eu dans le cœur, et qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne doive des actions de grâce au soin que vous prenez de cultiver par la saine philosophie une ame née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous, par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution et la superstition. Il n'y a point de prince qui en pensant ainsi ne puisse ramener l'âge d'or dans ses Etats. Pourquoi si peu de rois recherchent-ils cet avantage? Vous le sentez, Monseigneur;

c'eſt que preſque tous ſongent plus à la royauté qu'à l'humanité: vous faites préciſément le contraire. Soyez ſûr que ſi un jour le tumulte des affaires et la méchanceté des hommes n'altèrent point un ſi divin caractère, vous ſerez adoré de vos peuples et chéri du monde entier. Les philoſophes dignes de ce nom voleront dans vos Etats; et comme les artiſans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art eſt plus favoriſé, les hommes qui penſent viendront entourer votre trône. 1736.

L'illuſtre reine *Chriſtine* quitta ſon royaume pour aller chercher les arts; régnez, Monſeigneur, et que les arts viennent vous chercher.

Puiſſiez-vous n'être jamais dégoûté des ſciences par les querelles des ſavans! Vous voyez, Monſeigneur, par les choſes que vous daignez me mander, qu'ils ſont hommes pour la plupart comme les courtiſans même. Ils ſont quelquefois auſſi avides, auſſi intrigans, auſſi faux, auſſi cruels; et toute la différence qui eſt entre les peſtes de cour et les peſtes de l'école, c'eſt que ces derniers ſont plus ridicules.

Il eſt bien triſte pour l'humanité que ceux qui ſe diſent les déclarateurs des commandemens céleſtes, les interprètes de la Divinité, en un mot les théologiens, ſoient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'auſſi pernicieux dans la ſociété qu'obſcurs dans leurs idées; et que leur ame ſoit gonflée de fiel et d'orgueil à proportion qu'elle eſt vide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un ſophiſme, et intéreſſer tous les rois à venger par le fer et par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbarâ*.

1736. Tout être penſant qui n'eſt pas de leur avis eſt un athée; et tout roi qui ne les favoriſe pas ſera damné. Vous ſavez, Monſeigneur, que le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs et ces ennemis réels du genre humain. Leurs paroles, quand elles ſont négligées, ſe perdent en l'air comme du vent; mais ſi le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force qui renverſe quelquefois le trône.

Je vois, Monſeigneur, avec la joie d'un cœur rempli d'amour pour le bien public, la diſtance immenſe que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, et ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois que les *Newton*, les *Leibnitz*, les *Bayle*, les *Locke*, ces ames ſi élevées, ſi éclairées et ſi douces, ſont ceux qui nourriſſent votre eſprit, et que vous rejetez les autres alimens prétendus que vous trouveriez empoiſonnés ou ſans ſubſtance.

Je ne ſaurais trop remercier votre Alteſſe royale de la bonté qu'elle a eue de m'envoyer le petit livre concernant M. *Wolf*. Je regarde ſes idées métaphyſiques comme des choſes qui font honneur à l'eſprit humain. Ce ſont des éclairs au milieu d'une nuit profonde; c'eſt tout ce qu'on peut eſpérer, je crois, de la métaphyſique. Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choſes ſoient jamais bien connus. Les ſouris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immenſe, ne ſavent ni ſi ce bâtiment eſt éternel, ni quel en eſt l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti. Elles tâchent de conſerver leur vie, de peupler leurs trous, et de fuir les animaux deſtructeurs qui

les

les pourſuivent. Nous ſommes les ſouris ; et le divin architecte qui a bâti cet univers n'a pas encore, que je ſache, dit ſon ſecret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juſte, c'eſt M. *Wolf*. On peut le combattre, mais il faut l'eſtimer : ſa philoſophie eſt bien loin d'être pernicieuſe ; y a-t-il rien de plus beau et de plus vrai que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être juſtes, quand même ils auraient le malheur d'être athées ? 1736.

La protection qu'il ſemble que vous donnez, Monſeigneur, à ce ſavant homme, eſt une preuve de la juſteſſe de votre eſprit et de l'humanité de vos ſentimens.

Vous avez la bonté, Monſeigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de* DIEU, *de l'ame et du monde*. Quel préſent, Monſeigneur, et quel commerce ! L'héritier d'une monarchie daigne du ſein de ſon palais envoyer des inſtructions à un ſolitaire ! Daignez me faire ce préſent, Monſeigneur ; mon amour extrême pour le vrai eſt la ſeule choſe qui m'en rende digne. La plupart des princes craignent d'entendre la vérité, et ce ſera vous qui l'enſeignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous penſez ſur cet art auſſi ſenſément que ſur tout le reſte. Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves et touchantes ne méritent guère d'être lus : vous ſentez qu'il n'y aurait rien de plus mépriſable que de paſſer ſa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs uſés, qui ne méritent pas le nom de penſées. S'il y a quelque choſe de plus vil, c'eſt de n'être que poëte ſatirique et de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poëtes ſont au Parnaſſe ce

1736. que ſont dans les écoles ces docteurs qui ne ſavent que des mots, et qui cabalent contre ceux qui écrivent des choſes.

Si la Henriade a pu ne pas déplaire à V. A. R. j'en dois rendre grâce à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme inſpire pour les factieux, pour les perſécuteurs, pour les ſuperſtitieux, pour les tyrans et pour les rebelles. C'eſt l'ouvrage d'un honnête homme ; il devait trouver grâce devant un prince philoſophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages : je vous obéirai, Monſeigneur ; vous ſerez mon juge, et vous me tiendrez lieu du public. Je vous ſoumettrai ce que j'ai haſardé en philoſophie ; vos lumières ſeront ma récompenſe : c'eſt un prix que peu de ſouverains peuvent donner. Je ſuis ſûr de votre ſecret ; votre vertu doit égaler vos connaiſſances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à V. A. R. On va à Rome pour voir des égliſes, des tableaux, des ruines et des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage ; c'eſt une rareté plus merveilleuſe. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je ſuis, ne me permet pas d'en ſortir. Vous penſez ſans doute comme *Julien*, ce grand homme ſi calomnié, qui diſait que les amis doivent toujours être préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, ſoyez ſûr, Monſeigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'eſt-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon cœur ſera au

rang de vos sujets ; votre gloire me sera toujours chère. Je souhaiterai que vous ressembliez toujours à vous-même, et que les autres rois vous ressemblent. 1736.

Je suis avec un profond respect,

De votre Altesse royale,

le très-humble, etc.

LETTRE III.

DU PRINCE ROYAL.

Ce 9 de septembre.

MONSIEUR,

C'EST une épreuve bien difficile pour un écolier en philosophie que de recevoir des louanges d'un homme de votre mérite. L'amour propre et la présomption, ces cruels tyrans de l'ame qui l'empoisonnent en la flattant, se croient autorisés par un philosophe, et, recevant des armes de vos mains, voudraient usurper sur ma raison un empire que je leur ai toujours disputé. Heureux si en les convainquant et en mettant la philosophie en pratique, je puis répondre un jour à l'idée, peut-être trop avantageuse, que vous avez de moi !

Vous faites, Monsieur, dans votre lettre le portrait d'un prince accompli auquel je ne me reconnais point. C'est une leçon habillée de la façon la plus

1736. ingénieuſe et la plus obligeante; c'eſt enfin un tour artificieux pour faire parvenir la timide vérité juſqu'aux oreilles d'un prince. Je me propoſerai ce portrait pour modèle, et je ferai tous mes efforts pour me rendre le digne diſciple d'un maître qui ſait ſi divinement enſeigner.

Je me ſens déjà infiniment redevable à vos ouvrages; c'eſt une ſource où l'on peut puiſer les ſentimens et les connaiſſances dignes des plus grands hommes. Ma vanité ne va pas juſqu'à m'arroger ce titre; et ce ſera vous, Monſieur, à qui j'en aurai l'obligation ſi j'y parviens.

Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Je vous la dois, Seigneur, il faut que je l'avoue.

Je ne puis m'empêcher d'admirer ce généreux caractère, cet amour du genre humain qui devrait vous mériter les ſuffrages de tous les peuples: j'oſe même avancer qu'ils vous doivent autant et plus que les Grecs à *Solon* et à *Lycurgue*, ces ſages légiſlateurs dont les lois firent fleurir leur patrie, et furent le fondement d'une grandeur à laquelle la Gréce n'aurait jamais aſpiré ni oſé prétendre ſans eux. Les auteurs ſont les légiſlateurs du genre humain; leurs écrits ſe répandent dans toutes les parties du monde; et étant connus de tout l'univers, ils manifeſtent des idées dont les autres ſont empreints. Ainſi vos ouvrages publient vos ſentimens. Le charme de votre éloquence eſt leur moindre beauté; tout ce que la force des penſées et le feu de l'expreſſion peuvent produire d'achevé quand ils ſont réunis,

s'y trouve. Ces véritables beautés charment vos lecteurs, elles les touchent : ainsi tout un monde respire bientôt cet amour du genre humain que votre heureuse impulsion a fait germer en lui. Vous formez de bons citoyens, des amis fidèles, et des sujets qui abhorrant également la rebellion et la tyrannie, ne sont zélés que pour le bien public. Enfin c'est à vous que l'on doit toutes les vertus qui font la sureté et le charme de la vie. Que ne vous doit-on pas?

1736.

Si l'Europe entière ne reconnaît pas cette vérité, elle n'en est pas moins vraie. Enfin si toute la nature humaine n'a pas pour vous la reconnaissance que vous méritez, soyez du moins certain de la mienne. Regardez désormais mes actions comme le fruit de vos leçons. Je les ai enfin reçues, mon cœur en a été ému, et je me suis fait une loi inviolable de les suivre toute ma vie.

Je vois, Monsieur, avec admiration que vos connaissances ne se bornent pas aux seules sciences: vous avez approfondi les replis les plus cachés du cœur humain, et c'est là que vous avez puisé le conseil salutaire que vous me donnez en m'avertissant de me défier de moi-même. Je voudrais pouvoir me le répéter sans cesse, et je vous en remercie infiniment, Monsieur.

C'est un déplorable effet de la fragilité humaine que les hommes ne se ressemblent pas à eux-mêmes tous les jours : souvent leurs résolutions se détruisent avec la même promptitude qu'ils les ont prises. Les Espagnols disent très-judicieusement : *Cet homme a été brave un tel jour.* Ne pourrait-on pas dire de même

1736. des grands hommes, qu'ils ne le font pas toujours, ni en tout?

Si je défire quelque chofe avec ardeur, c'eft d'avoir des gens favans et habiles autour de moi. Je ne crois pas que ce foit des foins perdus que ceux qu'on emploie à les attirer : c'eft un hommage qui eft dû à leur mérite, et c'eft un aveu du befoin que l'on a d'être éclairé par leurs lumières.

Je ne puis revenir de mon étonnement, quand je penfe qu'une nation cultivée par les beaux arts, fecondée par le génie et par l'émulation d'une autre nation voifine ; quand je penfe, dis-je, que cette même nation fi polie et fi éclairée ne connaît point le tréfor qu'elle renferme dans fon fein. Quoi ! ce même *Voltaire* à qui nos mains érigent des autels et des ftatues eft négligé dans fa patrie, et vit en folitaire dans le fond de la Champagne ! C'eft un paradoxe, c'eft une énigme, c'eft un effet bizarre du caprice des hommes. Non, Monfieur, les querelles des favans ne me dégoûteront jamais du favoir ; je faurai toujours diftinguer ceux qui aviliffent les fciences, des fciences mêmes. Leurs difputes viennent ordinairement ou d'une ambition déméfurée et d'une avidité infatiable de s'acquérir un nom, ou de l'envie qu'un mérite médiocre porte à l'éclat brillant d'un mérite fupérieur qui l'offufque.

Les grands hommes font expofés à cette dernière forte de perfécution. Les arbres dont les fommets s'élèvent jufqu'aux nues, font plus en butte à l'impétuofité des vents que les arbriffeaux qui croiffent fous leur ombrage. C'eft ce qui du fond des enfers fufcita les calomnies répandues contre *Defcartes* et

contre *Bayle*; c'eſt votre ſupériorité et celle de M. *Wolf* qui révoltent les ignorans, et qui font crier ceux dont la préſomption ridicule voudrait perdre tout homme dont l'eſprit et les connaiſſances effacent les leurs. Suppoſez pour un moment que de grands hommes s'oublient juſqu'à s'acharner les uns contre les autres, doit-on pour cela leur retrancher le titre de *grands* et l'eſtime que l'on a pour eux, fondée ſur tant d'éminentes qualités? Le public d'ordinaire ne fait point de grâce; il condamne les moindres fautes; ſon jugement ne s'attache qu'au préſent; il compte le paſſé pour rien: mais on ne doit pas imiter le public dans cette façon de juger les hommes d'un mérite ſupérieur. Je cherche des hommes ſavans, d'honnêtes gens; mais enfin ce ſont des hommes que je cherche; ainſi je ne dois pas m'attendre à les trouver parfaits. Où eſt le modèle de vertu exempte de tout blâme? Il eſt reſté dans l'entendement du créateur; et je ne crois pas qu'il nous en ait encore donné de copie. Je déſire qu'on ait pour mes défauts la même indulgence que j'ai pour ceux des autres. Nous ſommes tous hommes, et par conſéquent imparfaits: nous ne différons que par le plus ou le moins; mais le plus parfait tient toujours à l'humanité par un petit coin d'imperfection.

1736.

Pour les frélons du Parnaſſe, quand ils m'étourdiſſent de leurs querelles, je les renvoie à la préface d'Alzire où vous leur faites, Monſieur, une leçon qu'ils ne devraient jamais perdre de vue, et à laquelle on ne peut rien ajouter.

A l'égard des théologiens, il me ſemble qu'ils ſe reſſemblent tous, de quelque religion et de quelque

1736. nation qu'ils soient; leur dessein est toujours de s'arroger une autorité despotique sur les consciences; cela suffit pour les rendre persécuteurs zélés de tous ceux dont la noble hardiesse ose dévoiler la vérité, leurs mains sont toujours armées du foudre de l'anathême, pour écraser ce fantôme imaginaire d'irréligion qu'ils combattent sans cesse, à ce qu'ils prétendent, et sous le nom duquel en effet ils combattent les ennemis de leur fureur et de leur ambition. Cependant, à les entendre, ils prêchent l'humilité; vertu qu'ils n'ont jamais pratiquée. Les ministres d'un Dieu de paix qu'ils servent d'un cœur rempli de haine et d'ambition; leur conduite si peu conforme à leur morale, serait à mon gré seule capable de décréditer leur doctrine.

Le caractère de la vérité est bien différent. Elle n'a besoin ni d'armes pour se défendre ni de violence pour forcer les hommes à la croire; elle n'a qu'à paraître; et dès que sa lumière a dissipé les nuages qui la cachaient, son triomphe est assuré.

Voilà, je crois, des traits qui désignent assez les ecclésiastiques pour leur ôter, s'ils les connaissaient, l'envie de nous choisir pour leurs panégyristes. Je connais assez qu'ils n'ont que des défauts, ou plutôt des vices, pour me croire obligé en conscience à rendre justice à ceux d'entre eux qui la méritent. *Despréaux*, dans sa satire contre les femmes, a l'équité d'en excepter trois dans Paris, dont la vertu était si reconnue, qu'elles étaient à l'abri de ses traits. A son exemple, je veux vous citer deux pasteurs, dans les Etats du roi mon père, qui aiment la vérité, qui sont philosophes, et dont l'intégrité et la candeur

méritent qu'on ne les confonde pas dans la multitude. Je dois ce témoignage à la vertu de MM. *Beausobre* et *Reinbec*. 1736.

Il y a un certain vulgaire dans la même profession qui ne vaut pas la peine qu'on descende jusqu'à s'instruire de ses disputes. Je leur laisse volontiers la liberté d'enseigner leur religion, et au peuple celle de la croire; car mon caractère n'est point de forcer personne; et ce même caractère qui me rend le défenseur de la liberté, me fait haïr la persécution et les persécuteurs. Je ne puis voir, les bras croisés, l'innocence opprimée: il y aurait, non de la douceur, mais de la lâcheté et de la timidité à le souffrir.

Je n'aurais jamais embrassé avec tant de chaleur la cause de M. *Wolf*, si je n'avais vu des hommes, qui pourtant se disent raisonnables, porter leur aveugle fureur jusqu'à se répandre en fiel et en amertume contre un philosophe qui ose penser librement, par la seule raison de la diversité de leurs sentimens et des siens: voilà l'unique motif de leur haine. Le même motif leur fait exalter la mémoire d'un scélérat, d'un perfide, d'un hypocrite, par cela seulement qu'il a pensé comme eux.

Je suis charmé de voir, Monsieur, le témoignage que vous rendez aux quatre plus grands philosophes que l'Europe ait jamais portés. Leurs ouvrages sont des trésors de vérité; il est bien fâcheux qu'il s'y trouve des erreurs. La diversité de leurs sentimens sur la métaphysique nous fait voir l'incertitude de cette science, et les bornes étroites de notre entendement. Si *Newton*, si *Leibnitz*, si *Locke*, ces génies supérieurs, ces gens dont l'esprit était accoutumé à

1736. penſer toute leur vie, n'ont pu entièrement ſecouer le joug des opinions pour parvenir à des connaiſſances certaines, à quoi peut s'attendre un écolier en philoſophie tel que moi?

M. *Wolf* ſera très-flatté de l'approbation dont vous honorez ſa métaphyſique: elle la mérite en effet; c'eſt un des ouvrages les plus achevés en ce genre. Il y a plaiſir à ſe ſoumettre aux yeux d'un juge auquel les beaux endroits et les faibles n'échappent point.

Je ſuis fâché de ne pouvoir accompagner ma lettre de la traduction de cette métaphyſique dont je vous ai envoyé une eſpèce d'extrait, et que je vous ai promiſe toute entière. Vous ſavez, Monſieur, que ces ſortes d'ouvrages ne ſont pas petits, et qu'ils ſe font fort lentement. Je fais copier cependant ce qui eſt achevé, et j'eſpère de le joindre à la première de mes lettres.

J'accompagne celle-ci de la logique de M. *Wolf*, traduite par le ſieur *Deſchamps*, jeune homme né avec aſſez de talent: il a l'avantage d'avoir été diſciple de l'auteur, ce qui lui a procuré beaucoup de facilité dans ſa traduction. Il me paraît qu'il a aſſez heureuſement réuſſi: je ſouhaiterais ſeulement pour l'amour de lui qu'il corrigeât et abrégeât l'épître dédicatoire dans laquelle il me prodigue l'encens à pleines mains. Il aurait infiniment mieux trouvé ſa place dans un prologue d'opéra au ſiècle de *Louis XIV*.

Ce n'eſt point uniquement en faveur de la Henriade, ſeul poëme épique qu'aient les Français, que je me déclare; mais en faveur de tous vos ouvrages: ils ſont généralement marqués au coin de l'immortalité.

C'eſt l'effet d'un génie univerſel et d'un eſprit bien rare que de ſoutenir dans une élévation égale tant d'ouvrages de genres différens. Il n'y avait que vous, Monſieur, permettez-moi de vous le dire, qui fuſſiez capable de réunir dans la même perſonne la profondeur d'un philoſophe, les talens d'un hiſtorien, et l'imagination brillante d'un poëte. Vous me faites un plaiſir infini et bien ſenſible en me promettant de m'envoyer tous vos ouvrages. Je ne les mérite que par tout le cas que j'en fais. 1736.

Les monarques peuvent donner des tréſors, des royaumes mêmes, et tout ce qui peut flatter l'avarice, l'orgueil et la cupidité des hommes; mais toutes ces choſes reſtent hors d'eux, et loin de les rendre plus éclairés qu'ils ne le ſont, elles ne ſervent ordinairement qu'à les corrompre. Le préſent que vous me promettez, Monſieur, eſt de tout un autre uſage. On trouve dans ſa lecture de quoi corriger les mœurs et éclairer ſon eſprit. Bien loin d'avoir la folle préſomption de m'ériger en juge de vos ouvrages, je me contente de les admirer: le but que je me propoſe dans mes lectures eſt de m'inſtruire. Ainſi que les abeilles, je tire le miel des fleurs, et je laiſſe les araignées convertir les fleurs en venin.

Ce n'eſt point par ma faible voix que votre renommée, déjà ſi bien établie, peut accroître; mais du moins ſera-t-on obligé d'avouer que les deſcendans des anciens Goths et des peuples Vandales, les habitans des forêts d'Allemagne ſavent rendre juſtice au mérite éclatant, à la vertu, et aux talens des grands hommes de quelque nation qu'ils ſoient.

1736. Je sais, Monsieur, à quel chagrin je vous expo serais si j'avais l'indiscrétion de communiquer le ouvrages manuscrits que vous voudrez bien m confier. Reposez-vous, je vous supplie, sur mes enga gemens à ce sujet; ma foi est inviolable.

Je respecte trop les liens de l'amitié pour vouloi vous arracher des bras d'*Emilie:* il faudrait avoir le cœur dur et insensible pour exiger de vous un parei sacrifice; il faudrait n'avoir jamais connu la douceu qu'il y a d'être auprès des personnes que l'on aime, pour ne pas sentir la peine que vous causerait une telle séparation. Je n'exigerai de vous que de rendre mes hommages à ce prodige d'esprit et de connaissances. Que de pareilles femmes sont rares!

Soyez persuadé, Monsieur, que je connais tout le prix de votre estime, mais que je me souviens en même temps d'une leçon que me donne *la Henriade*.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

Peu de personnes le soutiennent, tous sont accablés sous le faix.

Il n'est point de bonheur que je ne vous souhaite, et aucun dont vous ne soyez digne. Cirey sera désormais mon Delphes, et vos lettres, que je vous prie de me continuer, mes oracles. Je suis, Monsieur, avec une estime singulière,

votre très-affectionné ami, FÉDERIC.

1736.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

MONSEIGNEUR,

J'AI verſé des larmes de joie en liſant la lettre du 9 ſeptembre dont V. A. R. a bien voulu m'honorer; j'y reconnais un prince qui certainement ſera l'amour du genre humain. Je ſuis étonné de toute manière; vous parlez comme *Trajan*, vous écrivez comme *Pline*, et vous parlez français comme nos meilleurs écrivains. Quelle différence entre les hommes! *Louis XIV* était un grand roi, je reſpecte ſa mémoire; mais il ne parlait pas auſſi humainement que vous, Monſeigneur, et ne s'exprimait pas de même. J'ai vu de ſes lettres: il ne ſavait pas l'orthographe de ſa langue. Berlin ſera ſous vos auſpices l'Athènes de l'Allemagne, et pourra l'être de l'Europe. Je ſuis ici dans une ville, où deux ſimples particuliers, M. *Boërhaave* d'un côté, et M. *s'Graveſende* de l'autre, attirent quatre ou cinq cents étrangers: un prince tel que vous en attirera bien davantage; et je vous avoue que je me tiendrais bien malheureux, ſi je mourais avant d'avoir vu l'exemple des princes et la merveille de l'Allemagne.

Je ne veux point vous flatter, Monſeigneur, ce ſerait un crime; ce ſerait jeter un ſouffle empoiſonné

1736. fur une fleur; j'en fuis incapable: c'eft mon cœur pénétré qui parle à V. A. R.

J'ai lu la logique de M. *Wolf* que vous avez daigné m'envoyer; j'ofe dire qu'il eft impoffible qu'un homme qui a les idées fi nettes, fi bien ordonnées, faffe jamais rien de mauvais. Je ne m'étonne plus qu'un tel prince aime un tel philofophe. Ils étaient faits l'un pour l'autre. V. A. R. qui lit fes ouvrages peut-elle me demander les miens? Le poffeffeur d'une mine de diamans me demande des grains de verre: j'obéirai, puifque c'eft vous qui ordonnez.

J'ai trouvé en arrivant à Amfterdam qu'on avait commencé une édition de mes faibles ouvrages. J'aurai l'honneur de vous envoyer le premier exemplaire. En attendant, j'aurai la hardieffe d'envoyer à V. A. R. un manufcrit que je n'oferais jamais montrer qu'à un efprit auffi dégagé des préjugés, auffi philofophe, auffi indulgent que vous l'êtes, et à un prince qui mérite parmi tant d'hommages, celui d'une confiance fans bornes. Il faudra un peu de temps pour le revoir et le tranfcrire, et je le ferai partir par la voie que vous m'indiquerez. Je dirai alors:

Parve, fed invideo, fine me, liber, ibis ad illum.

Des occupations indifpenfables et des circonftances dont je ne fuis pas le maître, m'empêchent d'aller moi-même porter à vos pieds ces hommages que je vous dois. Un temps viendra peut-être où je ferai plus heureux.

Il paraît que V. A. R. aime tous les genres de littérature. Un grand prince a foin de tous les ordres

de l'Etat; un grand génie aime toutes les fortes d'étude. Je n'ai pu dans ma petite fphère que faluer de loin les limites de chaque fcience; un peu de métaphyfique, un peu d'hiftoire, quelque peu de phyfique, quelques vers ont partagé mon temps: faible dans tous ces genres, je vous offre au moins ce que j'ai. 1736.

Si vous voulez, Monfeigneur, vous amufer de quelques vers en attendant de la philofophie, *carmina, poffumus donare*. J'apprends que le fieur *Thiriot* a l'honneur de faire quelques commiffions pour V. A. R. à Paris. J'efpère, Monfeigneur, que vous en ferez très-content. Si vous aviez quelques ordres à donner pour Amfterdam, je ferais bien flatté d'être votre *Thiriot* de Hollande. Heureux qui peut vous fervir, plus heureux qui peut approcher de vous!

Si je ne m'intéreffais pas au bonheur des hommes, je ferais fâché de vous voir deftiné à être roi. Je vous voudrais particulier; je voudrais que mon ame pût approcher en liberté de la vôtre; mais il faut que mon goût céde au bien public.

Souffrez, Monfeigneur, qu'en vous je refpecte encore plus l'homme que le prince; fouffrez que de toutes vos grandeurs, celle de votre ame ait mes premiers hommages; fouffrez que je vous dife encore combien vous me donnez d'admiration et d'efpérance.

Je fuis, etc.

1736.

LETTRE V.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, ce 7 de novembre.

MONSIEUR,

Je ſuis infiniment ſenſible à l'honneur que vous me faites de placer mon nom à la tête du bel ouvrage que vous venez de m'envoyer. (*) La matière qu'il renferme et la façon dont vous la tournez m'eſt ſi avantageuſe, que je ſuis obligé d'avouer que l'on ne peut mieux confier le ſoin de ſa renommée qu'entre vos mains. Les devoirs d'un roi ſage et éclairé, le code du pape et des ſept cardinaux, et l'hiſtoire de la pédante érudition du roi *Jacques* d'Angleterre, ſont certes des traits de maître. Sans que je m'étende à faire l'anatomie du reſte de cet ouvrage, qui eſt une des pièces les plus achevées que j'ai vues de ma vie, je vous en fais mes remercîmens ſincères, me trouvant heureux de l'avoir occaſionné.

Je ſouhaiterais, Monſieur, de pouvoir vous témoigner ma reconnaiſſance, par une épître en vers qui fût digne de vous être adreſſée. Mais comme les étoiles ſe cachent en la préſence du ſoleil, dont la brillante lumière efface et ternit leur faible lueur; ainſi je ſais impoſer ſilence à ma verve novice et déſavouée des Muſes, quand il s'agit de vous écrire.

(*) Epître au P. R. de Pruſſe, volume d'*Epîtres*.

Je

Je fais que vos ouvrages n'ont aucun prix; ils portent en eux leur récompenfe, qui eft l'immortalité. J'efpère cependant que vous voudrez accepter, comme une marque de mon fouvenir, le bufte de *Socrate*, (*) que je vous envoie en faveur de ce qu'il fut le plus grand homme de la Gréce, et le maître qui forma *Alcibiade*. Fefant abftraction de ce que la calomnie le noircit, je pourrais le mettre en parallèle avec vous; mais craignant de bleffer votre modeftie, fi je vous difais fur ce fujet le tiers de ce que je penfe, je me contenterai de le dire à toute la terre qui me fervira d'organe pour faire parvenir jufqu'à vous les fentimens d'eftime et d'admiration avec lefquels je fuis à jamais, Monfieur, votre très-affectionné ami, 1736.

FÉDERIC.

(*) Ce bufte formait une pomme de canne, en or.

1736.

LETTRE VI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 13 de novembre.

VOLTAIRE, ce n'eſt point le rang et la puiſſance,
Ni les vains préjugés d'une illuſtre naiſſance,
Qui peuvent procurer la ſolide grandeur :
Du vulgaire ignorant telle eſt ſouvent l'erreur ;
Mais un homme éclairé tient en main la balance ;
Lui ſeul ſait diſtinguer le vrai de l'apparence :
Il n'eſt point ébloui par un trompeur éclat ;
Sous des titres pompeux il découvre le fat ;
Et d'illuſtres aïeux ne compte point la ſuite
Si vous n'héritez d'eux leur vertu, leur mérite.

Il eſt d'autres moyens de ſe rendre fameux,
Qui dépendent de nous et ſont plus glorieux :
Chacun a des talens dont il doit faire uſage,
Selon que le deſtin en régla le partage.
L'eſprit de l'homme eſt tel qu'un diamant précieux,
Qui ſans être taillé ne brille point aux yeux.
Quiconque a trouvé l'art d'anoblir ſon génie,
Mérite notre hommage en dépit de l'envie.
Rome nous vante encor les ſons de Corelli ;
Le Français prévenu fredonne avec Lulli ;
L'Enéide immortelle, en beautés ſi fertile,
Tranſmet juſqu'à nos jours l'heureux nom de Virgile ;
Carrache, le Titien, Rubens, Bonnarotti,
Nous ſont auſſi connus que l'eſt Algarotti,

Lui dont l'art du compas et le calcul excède
Le ſavoir tant vanté du célèbre Archimède. 1736.
On reſpecte en tous lieux le profond Caſſini ;
La façade du Louvre exalte Bernini ;
Aux mânes de Newton tout Londre encore encenſe ;
Henri, le grand Colbert ſont chéris dans la France ;
Et votre nom fameux par de ſavans exploits,
Doit être mis au rang des héros et des rois.

Monſieur, vous ſavez, ſans doute, que le caractère dominant de notre nation n'eſt pas cette aimable vivacité des Français. On nous attribue en revanche le bon ſens, la candeur, et la véracité de nos diſcours. Ce qui ſuffit pour vous faire ſentir qu'un rimeur du fond de la Germanie n'eſt pas propre à produire des impromptus ; la pièce que je vous envoie n'a pas non plus ce mérite.

J'ai été long-temps en ſuſpens ſi je devais vous envoyer mes vers ou non, à vous l'*Apollon* du Parnaſſe français, à vous devant qui les *Corneille* et les *Racine* ne ſauraient ſe ſoutenir. Deux motifs m'y ont pourtant déterminé : celui qui eût ſurement diſſuadé tout autre, c'eſt, Monſieur, que vous êtes vous-même poëte, et que par conſéquent vous devez connaître ce déſir inſurmontable, cette fureur que l'on a de produire ſes premiers ouvrages : l'autre, et qui m'a le plus fortifié dans mon deſſein, eſt le plaiſir que j'ai de vous faire connaître mes ſentimens à la faveur des vers, ce qui n'aurait pas eu la même grâce en proſe.

Le plus grand mérite de ma pièce eſt, ſans contredit, de ce qu'elle eſt ornée de votre nom ;

1736. mon amour propre ne m'aveugle pas jusqu'au point de croire cette épître exempte de défauts. Je ne la trouve pas digne même de vous être adressée. J'ai lu, Monsieur, vos ouvrages et ceux des plus célèbres auteurs, et je vous assure que je connais la différence infinie qu'il y a entre leurs vers et les miens.

Je vous abandonne ma pièce; critiquez, condamnez, désapprouvez-la, à condition de faire grâce aux deux vers qui la finissent. Je m'intéresse vivement pour eux : la pensée en est si véritable, si évidente, si manifeste, que je me vois en état d'en défendre la cause contre les critiques les plus rigides, malgré la haine et l'envie, et en dépit de la calomnie.

Je suis, etc. FÉDERIC.

LETTRE VII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, ce 3 de décembre.

MONSIEUR,

J'AI été agréablement surpris en recevant aujourd'hui votre lettre avec les pièces dont vous avez bien voulu l'accompagner. Rien au monde ne m'aurait pu faire plus de plaisir, n'y ayant aucuns ouvrages dont je sois aussi avide que des vôtres. Je souhaiterais seulement que la souveraineté que vous m'accordez en qualité d'être pensant me mît en état de vous donner des marques réelles de l'estime que j'ai pour vous, et que l'on ne saurait vous refuser.

J'ai lu la Differtation fur l'ame que vous adreffez au père *Tournemine*. (*) Tout homme raifonnable qui ne peut croire que ce qu'il peut comprendre, et qui ne décide pas témérairement fur des matières que notre faible raifon ne faurait approfondir, fera toujours de votre fentiment. Il eft certain que l'on ne parviendra jamais à la connaiffance des premières caufes. Nous qui ne pouvons pas comprendre d'où vient que deux pierres frappées l'une contre l'autre donnent du feu, comment pouvons-nous avancer que DIEU ne faurait réunir la penfée à la matière? Ce qu'il y a de fûr, c'eft que je fuis matière et que je penfe. Cet argument me prouve la vérité de votre propofition. 1736.

Je ne connais le père *Tournemine* que par la façon indigne dont il a attaqué M. *Beaufobre* fur fon hiftoire du manichéifme. Il fubftitue les invectives aux raifons ; faible et groffière reffource qui prouve bien qu'il n'avait rien de mieux à dire. Quant à mon ame, je vous affure, Monfieur, qu'elle eft bien la très-humble fervante de la vôtre. Elle fouhaiterait fort qu'un peu plus dégagée de fa matière, elle pût aller s'inftruire à Cirey ;

A cet endroit fameux où mon ame révère
Le favoir d'Emilie, et l'efprit de Voltaire :
Oui, c'eft là que le Ciel, prodiguant fes faveurs,
Vous a doué d'un bien préférable aux grandeurs.
Il m'a donné du rang le frivole avantage ;
A vous tous les talens : gardez votre partage.

(*) Cette Differtation eft imprimée dans les *Mélanges littéraires*, tome III, page 45.

1736. Ce n'eſt pas à vous, Monſieur, que je dirai tout ce que je penſe des pièces que vous venez de m'envoyer. L'ode remplie de beautés ne contient que des vérités très-évidentes ; l'épître à *Emilie* eſt un merveilleux abrégé du ſyſtême de M. *Newton* ; et *le Mondain*, aimable pièce qui ne reſpire que la joie, eſt, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, un vrai cours de morale. La jouiſſance d'une volupté pure eſt ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde. J'entends cette volupté dont parle *Montagne*, et qui ne donne point dans l'excès d'une débauche outrée.

J'attends la *Philoſophie de Newton* avec grande impatience : je vous en aurai une obligation infinie. Je vois bien que je n'aurai jamais d'autre précepteur que M. de *Voltaire*. Vous m'inſtruiſez en vers, vous m'inſtruiſez en proſe ; il faudrait un cœur bien revêche pour être indocile à vos leçons.

J'attends encore *la Pucelle*. J'eſpère qu'elle ne ſera pas plus auſtère que tant d'autres héroïnes qui ſe ſont pourtant laiſſées vaincre par les prières et les perſévérances de leurs amans.

J'ai reçu deux paquets de votre part : celui-ci, Monſieur, eſt le troiſième. J'ai répondu aux deux premiers. Je vous ai enſuite adreſſé des vers, et voici ma quatrième lettre dont j'attends réponſe. La raiſon de ces retardemens eſt en partie cauſée par les poſtes d'Allemagne qui vont lentement ; et d'ailleurs mes lettres font un grand détour, paſſant par Paris pour aller en Champagne. Si vous pouvez trouver quelque voie plus courte, je vous prie de me l'indiquer, je ferai charmé de m'en ſervir.

Vous êtes trop au-deſſus des louanges pour que je

vous en donne ; mais en même temps trop ami de la vérité pour vous offenser de l'entendre. Souffrez donc, Monsieur, que je vous réitère toute l'estime que j'ai pour vous. Mes louanges se bornent à dire que je vous connais. Puisse toute la terre vous connaître de même ! Puissent mes yeux un jour voir celui dont l'esprit fait le charme de ma vie ! 1736.

Je suis avec une véritable considération, Monsieur, votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE VIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, décembre.

MONSIEUR,

Je vous avoue que j'ai senti une secrète joie de vous savoir en Hollande, me voyant par-là plus à portée de recevoir de vos nouvelles, quoique je craignisse, de la façon dont vous me marquez y être, que quelque fâcheuse raison ne vous eût obligé de quitter la France et de prendre l'*incognito*. Soyez sûr, Monsieur, que ce secret ne transpirera pas par mon indiscrétion.

La France et l'Angleterre sont les deux seuls Etats où les arts soient en considération. C'est chez eux que les autres nations doivent s'instruire. Ceux qui ne peuvent pas s'y transporter en personne, peuvent

1736. du moins dans les écrits de leurs auteurs célèbres puiser des connaissances et des lumières. Leurs langues par conséquent méritent bien que les étrangers les étudient, principalement la française qui, selon moi, pour l'élégance, la finesse, l'énergie et les tours, a une grâce particulière. Ce sont ces motifs suffisans qui m'ont engagé à m'y appliquer. Je me sens récompensé richement de mes peines par l'approbation que vous m'accordez avec tant d'indulgence.

Louis XIV était un prince grand par une infinité d'endroits ; un solécisme, une faute d'orthographe ne pouvait ternir en rien l'éclat de sa réputation établie par tant d'actions qui l'ont immortalisé. Il lui convenait en tout sens de dire : *Cæsar est suprà grammaticam.* Mais il y a des cas particuliers qui ne sont pas généralement applicables. Celui-ci est de ce nombre ; et ce qui était un défaut imperceptible en *Louis XIV*, deviendrait une négligence impardonnable en tout autre.

Je ne suis grand par rien. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie ; et c'est-là toute la gloire que j'ambitionne. Les arts et les sciences ont toujours été les enfans de l'abondance. Les pays où ils ont fleuri ont eu un avantage incontestable sur ceux que la barbarie nourrissait dans l'obscurité. Outre que les sciences contribuent beaucoup à la félicité des hommes, je me trouverais fort heureux de pouvoir les amener dans nos climats reculés, où jusqu'à présent elles n'ont que faiblement pénétré ; semblable à ces connaisseurs en tableaux, qui savent les juger, qui connaissent les grands maîtres, mais qui ne

s'entendent pas même à broyer des couleurs. Je ſuis frappé par ce qui eſt beau; je l'eſtime, mais je n'en ſuis pas moins ignorant. Je crains ſérieuſement, Monſieur, que vous ne preniez une idée trop avantageuſe de moi. Un poëte s'abandonne volontiers au feu de ſon imagination; et il pourrait fort bien arriver que vous vous forgeaſſiez un fantôme à qui vous attribueriez mille qualités, mais qui ne devrait ſon exiſtence qu'à la fécondité de votre imagination. 1736.

Vous avez lu, ſans doute, le poëme d'Alaric de M. de *Scudéri*; il commence, ſi je ne me trompe, par ce vers:

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Voilà certainement tout ce que l'on peut dire; mais malheureuſement le poëte en reſté là; et la ſuperbe idée que l'on s'était formée du héros diminue à chaque page. Je crains beaucoup d'être dans le même cas; et je vous avoue, Monſieur, que j'aime infiniment mieux ces rivières qui, coulant doucement près de leur ſource, s'accroiſſent dans leur cours, et roulent enfin, parvenues à leur embouchure, des flots ſemblables à ceux de la mer.

Je m'acquitte enfin de ma promeſſe, et je vous envoie par cette occaſion la moitié de la métaphyſique de *Wolf*: l'autre moitié ſuivra dans peu. Un homme que j'aime et que j'eſtime s'eſt chargé de cette traduction par amitié pour moi. Elle eſt très-exacte et fidelle. Il en aurait châtié le ſtyle ſi des affaires indiſpenſables ne l'avaient arraché de chez moi. J'ai pris ſoin de marquer les endroits principaux. Je me

1736. flatte que cet ouvrage aura votre approbation : vous avez l'eſprit trop juſte pour ne le pas goûter.

La propoſition de l'*être ſimple*, qui eſt une eſpèce d'atome, où des monades dont parle *Leibnitz*, vous paraîtra peut-être un peu obſcure. Pour la bien comprendre, il faut faire attention aux définitions que l'auteur fait auparavant de l'eſpace, de l'étendue, des limites et de la figure.

Le grand ordre de cet ouvrage, et la connexion intime qui lie toutes les propoſitions les unes avec les autres, eſt, à mon avis, ce qu'il y a de plus admirable dans ce livre. La manière de raiſonner de l'auteur eſt applicable à toutes ſortes de ſujets. Elle peut être d'un grand uſage à un politique qui ſait s'en ſervir. J'oſe même dire qu'elle eſt applicable à tous les ſujets de la vie privée.

La lecture des ouvrages de M. *Wolf*, bien loin de m'offuſquer les yeux ſur ce qui eſt beau, me fournit encore des motifs plus puiſſans pour y donner mon approbation.

J'attends vos ouvrages en vers et en proſe avec égale impatience. Vous augmenterez de beaucoup, Monſieur, toute la reconnaiſſance que je vous dois déjà. Vous pourriez donner vos productions à des perſonnes plus éclairées, mais jamais à aucune qui en faſſe plus de cas. Votre réputation vous met au-deſſus de l'éloge, mais les ſentimens d'admiration que j'ai pour vous m'empêchent de me taire. Vous ſavez, Monſieur, que quand on ſent bien quelque choſe, il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de le cacher. J'entrevois tant de modeſtie dans la façon dont vous parlez de vos propres ouvrages,

que je crains de la choquer, même en ne disant qu'une partie de la vérité. 1736.

J'avoue que j'aurais une grande envie de vous voir et de connaître, Monsieur, en votre personne ce que ce siècle et la France ont produit de plus accompli. La philosophie m'apprend cependant à mettre un frein à cette envie. La considération de votre santé qui, à ce qu'on m'assure, est délicate; vos arrangemens particuliers, joints à un motif que vous pourriez avoir d'ailleurs pour ne point porter vos pas dans ces contrées, me sont des raisons suffisantes pour ne vous point presser sur ce sujet. J'aime mes amis d'une amitié désintéressée, et je préfèrerai en toutes occasions leur intérêt à mon agrément. Il suffit que vous me laissiez l'espérance de vous voir une fois dans la vie. Votre correspondance me tiendra lieu de votre personne : j'espère qu'elle sera plus facile à présent, vu la commodité des postes.

Je vous prie, Monsieur, de m'avertir quand vous quitterez la Hollande pour aller en Angleterre; en ce cas vous pouvez remettre vos lettres à notre envoyé *Bork*. Je souffre beaucoup en voyant un homme de votre mérite la victime et la proie de la méchanceté des hommes. Le suffrage que je vous donne doit, par mon éloignement, vous tenir lieu de celui de la postérité. Triste et frivole consolation! Elle a pourtant été celle de tous les grands hommes qui avant vous ont souffert de la haine que les ames basses et envieuses portent aux génies supérieurs. Des gens peu éclairés se laissent séduire par la malignité des méchans; semblables à ces chiens qui suivent en tout le chef de meute, qui aboient quand ils entendent aboyer, et

1736. qui prennent servilement le change avec lui. Quiconque est éclairé par la vérité se dégage des préjugés ; il la découvre, et les déteste ; il dévoile la calomnie, et l'abhorre. Soyez sûr, Monsieur, que ces considérations font que je vous rendrai toujours justice. Je vous croirai toujours semblable à vous-même. Je m'intéresserai toujours vivement à ce qui vous regarde ; et la Hollande, pays qui ne m'a jamais déplu, me deviendra une terre sacrée puisqu'elle vous contient. Mes vœux vous suivront par-tout : et la parfaite estime que j'ai pour vous, étant fondée sur votre mérite, ne cessera que quand il plaira au Créateur de mettre fin à mon existence. Ce sont les sentimens avec lesquels je suis, Monsieur,

votre très-parfaitement affectionné ami...

FÉDERIC.

LETTRE IX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Leyde, janvier.

MONSEIGNEUR,

1737. Si j'étais malheureux je serais bientôt consolé : on m'apprend que V. A. R. a daigné m'envoyer son portrait ; c'est ce qui pouvait jamais m'arriver de plus flatteur après l'honneur de jouir de votre présence. Mais le peintre aura-t-il pu exprimer dans vos traits ceux de cette belle ame à laquelle j'ai

consacré mes hommages ? J'ai appris que M. *Chambrier* avait retiré le portrait à la poste ; mais sur le champ madame la marquise *du Châtelet*, *Emilie*, lui a écrit que ce trésor était destiné pour Cirey. Elle le revendique, Monseigneur ; elle partage mon admiration pour votre Altesse royale ; elle ne souffrira pas qu'on lui enlève ce dépôt précieux ; il fera le principal ornement de la maison charmante qu'elle a bâtie dans son désert. On y lira cette petite inscription : *Vultus Augusti, mens Trajani.* 1737.

Apparemment, Monseigneur, que le bruit du présent dont vous m'avez honoré a fait croire que j'étais en Prusse. Toutes les gazettes le disent : il est douloureux pour moi qu'en devinant si bien mon goût, elles aient si mal deviné mes marches. Vous ne doutez pas, Monseigneur, de l'envie extrême que j'ai d'aller vous admirer de plus près ; mais j'ai déja eu l'honneur de vous mander qu'une occupation indispensable me retenait ici. C'est pour être plus digne de vos bontés, Monseigneur, que je suis à Leyde ; c'est pour me fortifier dans les connaissances des choses que vous favorisez. Vous n'aimez que les vérités, et j'en cherche ici. Je prendrai la liberté d'envoyer à votre Altesse royale la petite provision que j'aurai faite : vous démêlerez d'un coup d'œil les mauvais fruits d'avec les bons.

En attendant si V. A. R. veut s'amuser par une petite suite du *Mondain*, j'aurai l'honneur de l'envoyer incessamment ; c'est un petit essai de morale mondaine où je tâche de prouver avec quelque gaieté que le luxe, la magnificence, les arts, tout ce qui fait la splendeur d'un Etat en fait la richesse, et que ceux

1737. qui crient contre ce qu'on appelle *le luxe*, ne sont guère que *des pauvres* de mauvaise humeur. Je crois qu'on peut enrichir un Etat en donnant beaucoup de plaisirs à ses sujets. Si c'est une erreur, elle me paraît jusqu'ici bien agréable. Mais j'attendrai le sentiment de V. A. R. pour savoir ce que je dois en penser. Au reste, Monseigneur, c'est par pure humanité que je conseille les plaisirs. Le mien n'est guère que l'étude et la solitude. Mais il y a mille façons d'être heureux. Vous méritez de l'être de toutes : ce sont les vœux que je fais pour vous.

LETTRE X.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, janvier.

NON, Monsieur, je ne vous ai point envoyé mon portrait ; une pareille manie ne m'est jamais venue dans l'esprit. Mon portrait n'est ni assez beau ni assez rare pour vous être envoyé. Un mal-entendu a donné lieu à cette méprise. Je vous ai envoyé, Monsieur, une bagatelle pour marque de mon estime ; un buste de *Socrate* en guise de pommeau sur une canne ; et la façon dont cette canne a été roulée, à la manière dont on roule les tableaux, aura donné lieu à cette erreur. Ce buste, de toutes façons, était plus digne de vous être envoyé que mon portrait. C'est l'image du plus grand homme de l'antiquité, d'un philosophe

qui a fait la gloire des païens, et qui jusqu'à nos jours est l'objet de la jalousie et de l'envie des chrétiens. *Socrate* fut calomnié : eh ! quel grand homme ne l'est pas ? Son esprit, amateur de la vérité, revit en vous. Aussi vous seul méritez de conserver le buste de ce philosophe. J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien le conserver. 1737.

Madame la marquise *du Châtelet* me fait bien de l'honneur de vouloir bien s'intéresser pour mon soi-disant portrait. Elle serait capable de me donner meilleure opinion de moi que je n'en ai jamais eu et que je n'en devrais avoir. Ce serait à moi de désirer le sien. Je vous avoue que les charmes de son esprit m'ont fait oublier sa matière. Vous trouverez peut-être que c'est penser trop philosophiquement à mon âge, mais vous pourriez vous tromper. L'éloignement de l'objet et l'impossibilité de le posséder, peuvent y avoir autant de part que la philosophie. Elle ne doit pas nous rendre insensibles ni empêcher d'avoir le cœur tendre ; elle ferait en ce cas plus de mal que de bien aux hommes.

Il semble en effet que quelque démon familier se soit abouché avec tous les gazetiers de Hollande pour leur faire écrire unanimement que vous m'êtes venu voir. J'en ai été informé par la voix publique, ce qui me fit d'abord douter de la vérité du fait. Je me dis que vous ne vous serviriez pas des gazetiers pour annoncer votre voyage ; et qu'en cas que vous me fissiez le plaisir de venir en ce pays-ci, j'en aurais des nouvelles plus intimes. Le public me croit plus heureux que je ne le suis. Je me tue de le détromper. Je me sens d'ailleurs fort obligé au gazetier d'effectuer

1737. en idée ce qu'il juge très-bien qui peut m'être infiniment agréable.

Quoique vous n'ayez en aucune manière besoin de vous perfectionner par de nouvelles études dans la connaissance des sciences, je crois que la conversation du fameux M. *s'Gravesende* pourra vous être fort agréable. Il doit posséder la philosophie de *Newton* dans la dernière perfection. M. *Boërhaave* ne vous sera pas d'un moindre secours pour le consulter sur l'état de votre santé. Je vous la recommande, Monsieur. Outre le penchant que vous vous sentez naturellement pour la conservation de votre corps, ajoutez, je vous prie, quelque nouvelle attention à celle que vous avez déjà pour l'amour d'un ami qui s'intéresse vivement à tout ce qui vous regarde. J'ose vous dire que je sais ce que vous valez, et que je connais la grandeur de la perte que tout le monde ferait en vous : les regrets que l'on donnerait à vos cendres seraient inutiles et superflus pour ceux qui les sentiraient. Je prévois ce malheur et je le crains; mais je voudrais le différer.

Vous me ferez beaucoup de plaisir, Monsieur, de m'envoyer vos nouvelles productions. Les bons arbres portent toujours de bons fruits. La Henriade et vos ouvrages immortels me répondent de la beauté des futurs. Je suis fort curieux de voir la suite du *Mondain* que vous me promettez. Le plan que vous m'en marquez est tout fondé sur la raison et sur la vérité. En effet la sagesse du Créateur n'a rien fait inutilement dans ce monde. DIEU veut que l'homme jouisse des choses créées, et c'est contrevenir à son but que d'en user autrement. Il n'y a que les abus

et

et les excès qui rendent pernicieux ce qui d'ailleurs est bon en soi-même. 1737.

Ma morale, Monsieur, s'accorde très-bien avec la vôtre. J'avoue que j'aime les plaisirs et tout ce qui y contribue. La briéveté de la vie est le motif qui m'enseigne d'en jouir. Nous n'avons qu'un temps dont il faut profiter. Le passé n'est qu'un rêve, le futur est incertain : ce principe n'est point dangereux ; il faut seulement n'en point tirer de mauvaise conséquence.

Je m'attends que votre essai de morale sera l'histoire de mes pensées. Quoique mon plus grand plaisir soit l'étude et la culture des beaux arts, vous savez, Monsieur, mieux que personne, qu'ils exigent du repos, de la tranquillité et du recueillement d'esprit ;

> Car loin du bruit et du tumulte,
> Apollon s'était retiré
> Au haut d'un côteau consacré
> Par les neuf Muses à son culte.
>
> Pour courtiser les doctes Sœurs,
> Il faut du repos, du silence,
> Et des travaux en abondance
> Avant de goûter leurs faveurs.
>
> Voltaire, votre nom immortel dans l'histoire,
> Est gravé par leurs mains aux faîtes de la gloire.

Il y a bien de la témérité pour un écolier, ou pour mieux dire à une grenouille du sacré vallon d'oser croasser en présence d'*Apollon*. Je le reconnais, je me confesse, et vous en demande l'absolution. L'estime

1737. que j'ai pour vous me la doit mériter. Il eſt bien difficile de ſe taire ſur de certaines vérités, quand on en eſt bien pénétré, riſque à s'exprimer bien ou mal. Je ſuis dans ce cas : c'eſt vous qui m'y mettez, et qui par conſéquent devez avoir plus d'indulgence pour moi qu'aucun autre.

Je ſuis à jamais avec toute la conſidération que vous méritez, Monſieur,

votre très-affectionné ami,
FÉDERIC.

LETTRE XI.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 14 de janvier.

MONSIEUR,

VOUS me faites la plus jolie galanterie du monde. Je reçois un paquet ſous mon adreſſe, je reconnais les cachets, j'ouvre, et je trouve Mérope. Je lis, je ſuis charmé, j'admire, et je ſuis obligé d'augmenter la reconnaiſſance que je vous dois, et que je ne croyais plus ſuſceptible d'accroiſſement. Mérope eſt une des plus belles tragédies qu'on ait faites : l'économie de la pièce eſt menée avec adreſſe ; la terreur croît de ſcène en ſcène ; et la tendreſſe maternelle, ſubſtituée à l'amour doucereux, m'a charmé. J'avoue que la voix de la nature me paraît infiniment plus pathétique que

celle d'une paſſion frivole. Les vers ſont pleins de nobleſſe, les ſentimens expliqués avec dignité : enfin la conduite de la pièce, l'expreſſion des mœurs, la vraiſemblance, le dénouement, tout y eſt auſſi heureuſement amené qu'on peut le déſirer. Il n'y a que vous au monde qui puiſſiez faire une pièce auſſi parfaite que Mérope. J'en ſuis charmé, j'en ſuis extaſié, et je ne finirais point ſi ce n'était pour épargner votre modeſtie. 1737.

Si je ne puis vous payer avec une même monnaie, je ne veux pas cependant ne vous point témoigner ma reconnaiſſance. Je vous prie, conſervez la bague que je vous envoie comme un monument du plaiſir que votre incomparable tragédie m'a cauſé. Si vous n'aviez jamais fait que Mérope, cette pièce ſuffirait ſeule pour faire paſſer votre nom juſqu'aux ſiècles les plus reculés : vos ouvrages ſuffiraient pour immortaliſer vingt grands hommes, dont aucun ne manquerait de gloire.

Vous m'avez obligé ſenſiblement par les attentions que vous me témoignez en toutes les occaſions qui ſe préſentent. Je reſte toujours en arrière avec vous, et je m'impatiente de ne pouvoir pas vous témoigner toute l'étendue des ſentimens pleins d'eſtime avec leſquels je ſuis, votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

N'oubliez pas de faire mille amitiés de ma part à l'incomparable *Emilie*. *Céſarion* n'eſt pas encore arrivé ; il faut avouer que l'amour eſt un grand maître.

1737.

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Février.

Les lauriers d'Apollon se fanaient sur la terre,
Les Beaux-Arts languissaient ainsi que les vertus,
La Fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre;
La Nature indignée élève alors sa voix :
Je veux former, dit-elle, un règne heureux et juste,
Je veux qu'un héros naisse, et qu'il joigne à la fois
Les talens de Virgile et les vertus d'Auguste,
Pour l'ornement du monde et l'exemple des rois.
Elle dit ; et du ciel les Vertus descendirent,
Tout le Nord tressaillit, tout l'Olympe accourut,
L'olive, les lauriers, les myrtes reverdirent,
Et Fréderic parut.

Que votre modestie, Monseigneur, pardonne ce petit enthousiasme à cette vénération pleine de tendresse que mon cœur sent pour vous.

J'ai reçu les lettres charmantes de votre Altesse royale, et des vers tels qu'en fesait *Catulle* du temps de *César*. Vous voulez donc exceller en tout ? J'ai appris que c'est donc *Socrate* et non *Fréderic* que votre Altesse royale m'a donné. Encore une fois, Monseigneur, je déteste les persécuteurs de *Socrate*, sans me soucier infiniment de ce sage au nez épaté.

Socrate ne m'est rien, c'est Fréderic que j'aime.

Quelle différence entre un bavard athénien, avec son démon familier, et un prince qui fait les délices des hommes et qui en fera la félicité! 1737.

J'ai vu à Amsterdam des Berlinois : *Fruere famâ tui, Germanice.* Ils parlent de votre Altesse royale avec des transports d'admiration. Je m'informe de votre personne à tout le monde. Je dis : *Ubi est Deus meus? Deus tuus*, me répond-on, a le plus beau régiment de l'Europe ; *Deus tuus* excelle dans les arts et dans les plaisirs ; il est plus instruit qu'*Alcibiade*, joue de la flûte comme *Télémaque*, et est fort au-dessus de ces deux grecs ; et alors je dis comme le vieillard *Siméon* :

Quand mes yeux verront-ils le sauveur de ma vie?

J'aurais déjà dû adresser à votre Altesse royale cette Philosophie promise et cette Pucelle non promise ; mais premièrement, croyez, Monseigneur, que je n'ai pas eu un instant dont j'aie pu disposer. Secondement, cette Pucelle et cette Philosophie vont tout droit à la ciguë. Troisièmement, soyez persuadé que la curiosité que vous excitez dans l'Europe, comme prince et comme être pensant, a continuellement les yeux sur vous. On épie nos démarches et nos paroles ; on mande tout, on sait tout.

Il y a par le monde des vers charmans qu'on attribue à *Auguste-Virgile-Fréderic*, quand *Tournemine* dit :

Il avoûra, voyant cette figure immense,
Que la matière pense.

Ce n'est pas votre Altesse royale qui m'a envoyé cela, d'où le sais-je? Croyez, Monseigneur, que tout

1737. miniſtre étranger, quelqu'attaché qu'il vous ſoit et quelqu'aimable qu'il puiſſe être, ſacrifiera tout au petit mérite de conter des nouvelles aux ſupérieurs qui l'emploient. Cela dit, j'enverrai à Veſel le paquet que j'oſe adreſſer à votre Alteſſe royale. Mais permettez encore que je vous répète comme *Lucrèce* à *Memmius :*

Tantùm Relligio potuit ſuadere malorum.

Ce vers doit être la deviſe de l'ouvrage. Vous êtes le ſeul prince ſur la terre à qui j'oſaſſe l'envoyer. Regardez-moi, Monſeigneur, comme le ſujet le plus attaché que vous ayez, car je n'ai point et ne veux avoir d'autre maître. Après cela décidez.

Je pars inceſſamment de Hollande malgré moi; l'amitié me rappelle à Cirey : on eſt venu me relancer ici. Le plus grand prince de la terre eſt devenu mon confident. Si donc votre Alteſſe royale a quelques ordres à me donner, je la ſupplie de les adreſſer ſous le couvert de M. *du Breuil*, à Amſterdam, il me les fera tenir. Ils arriveront tard ; auſſi dans mes complaintes de la Providence il y aura un grand article ſur l'injuſtice extrême de n'avoir pas mis Cirey en Pruſſe.

Je ſuis avec la vénération la plus tendre, permettez-moi ce mot, Monſeigneur, etc.

1737.

LETTRE XIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, février.

MONSIEUR,

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir *la Défense du Mondain*, et le joli badinage au sujet de *la Mule du pape*. Chacune de ces pièces est charmante dans son genre. Le faux zèle de votre voisin le dévot représente très-bien celui de beaucoup de personnes qui, dans leur stupide sainteté, taxent tout de péché tandis qu'ils s'aveuglent sur leurs propres vices. Il n'y a rien de plus heureux que la transition du vin dont notre béat humecte son gosier séché à force d'argumenter. Le pauvre qui vit des vanités des grands, le dieu qui du temps de *Tulle* était de bois, et d'or sous le consulat de *Luculle*, etc. sont des endroits dont les beautés marchent à grands pas vers l'immortalité. Mais, Monsieur, pourrais-je vous présenter mes doutes? C'est le moyen de m'instruire par les bonnes raisons dont vous vous servirez, sans doute.

Peut-on donner l'épithète de *chimérique* à l'histoire romaine; histoire avérée par le témoignage de tant d'auteurs, de tant de monumens respectables de l'antiquité et d'une infinité de médailles, dont il ne faudrait qu'une partie pour établir les vérités de la

1737. religion ? Les étendards de foin des Romains me font inconnus ; mon ignorance ne peut fervir d'excufe ; mais, autant que je peux m'en reffouvenir, leurs premiers étendards furent des mains ajuftées au haut d'une perche.

Vous voyez, Monfieur, un difciple qui demande à s'inftruire : vous voyez en même temps un ami fincère qui agit avec franchife ; et j'efpère que votre efprit jufte et pénétrant s'apercevra facilement que mon amitié feule vous parle : ufez-en, je vous prie, de même à mon égard.

J'avoue que mes réflexions font plutôt celles d'un géomètre que les remarques d'un poëte, mais l'eftime que j'ai pour vous, étant trop bien établie, fera toujours la même.

Je fuis à jamais, Monfieur, votre très-affectionné ami, FÉDERIC.

LETTRE XIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 8 de février.

MONSIEUR,

Ne vous embarraffez nullement du bruit qui s'eft répandu fur la correfpondance que j'ai avec vous : ce bruit ne nous peut faire de la peine ni à l'un ni à l'autre. Il eft vrai que des perfonnes fuperftitieufes, dont il y a tant dans ce pays, et peut-être

plus qu'ailleurs, ont été ſcandaliſées de ce que j'étais en commerce de lettres avec vous : ces perſonnes me ſoupçonnent d'ailleurs de ne point croire à la rigueur tout ce qu'elles nomment article de foi. Vos ennemis les ont ſi fort prévenues par les calomnies qu'ils répandent ſur votre ſujet avec la dernière malignité, que ces bons dévots damnent ſaintement ceux qui vous préfèrent à *Luther* et à *Calvin*, et qui pouſſent l'endurciſſement du cœur juſqu'à oſer vous écrire. Pour me débarraſſer de leurs importunités, j'ai cru que le parti le plus convenable était de faire avertir le gazetier de Hollande et d'Amſterdam qu'il me ferait plaiſir de ne parler de moi en aucune façon. 1737.

Voilà, Monſieur, la vérité de tout ce qui s'eſt paſſé; vous pouvez y ajouter foi. Je peux vous aſſurer que je me fais honneur de vous eſtimer, et que je tire gloire de rendre hommage à votre génie. Je conſentirai même à faire imprimer tous les endroits de mes lettres où il eſt parlé de vous, pour manifeſter aux yeux du monde entier que je ne rougis point de me faire éclairer d'un homme qui mérite de m'inſtruire, et qui n'a d'autre défaut que d'être trop ſupérieur au reſte des hommes. Mais vous, Monſieur, vous n'avez pas beſoin d'un témoignage auſſi faible que le mien pour affermir votre réputation ſi bien établie par vous-même. Ce fondement eſt plus noble et plus ſolide que celui de mes ſuffrages. Dans tout autre ſiècle que celui où nous vivons, je n'aurais pas interdit au ſieur *Franchin* la liberté de parler de moi, et même de la façon qu'il lui aurait plu. Il ne riſquerait jamais de faire le *Bajazet* au mont Saint-Michel. C'eſt une règle de la prudence ; et vous

1737. ſavez, Monſieur, qu'il faut céder aux circonſtances et s'accommoder au temps. Je me ſuis vu obligé de la pratiquer.

Vous avez reçu avec tant d'indulgence les vers que je vous ai adreſſés, que je haſarde de vous envoyer une *ode ſur l'oubli.* Ce ſujet n'a pas été traité, que je ſache. Je vous demande, Monſieur, à ſon égard, toute l'inflexibilité d'un maître et la ſévère rigidité d'un cenſeur. Vos corrections m'inſtruiront ; elles me vaudront des préceptes dictés par *Apollon* même et l'inſpiration des Muſes.

Vous me ferez plaiſir, Monſieur, de me marquer vos doutes ſur la Métaphyſique de *Wolf.* Je vous enverrai dans peu le reſte de l'ouvrage. Je crois que vous l'attaquerez par la définition qu'il fait de *l'Etre ſimple.* Il y a une morale du même auteur : tout y eſt traité dans le même ordre que dans la Métaphyſique : les propoſitions ſont intimement liées les unes avec les autres, et ſe prêtent, pour ainſi dire, mutuellement la main pour ſe fortifier. Un certain *Jordan* que vous devez avoir vu à Paris, en a entrepris la traduction. Il a quitté ſaint *Paul* en faveur d'*Ariſtote.*

Wolf établit à la fin de ſa Métaphyſique l'exiſtence d'une ame différente du corps ; il s'explique ſur l'immortalité en ces termes : *L'ame ayant été créée de* DIEU *tout d'un coup et non ſucceſſivement*, DIEU *ne peut l'anéantir que par un acte formel de ſa volonté.* Il ſemble croire l'éternité du monde, quoiqu'il n'en parle pas en termes auſſi clairs qu'on le déſirerait.

Ce que l'on peut dire de plus palpable ſur ce ſujet eſt, ſelon mes faibles lumières, que le monde eſt éternel dans le temps, ou bien dans la ſucceſſion

des actions ; mais que DIEU qui eſt hors des temps doit avoir été avant tout. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que le monde eſt beaucoup plus vieux que nous ne le croyons. Si DIEU de toute éternité l'a voulu créer, la volonté et le parfaire n'étant qu'un en lui, il s'enſuit néceſſairement que le monde eſt éternel. Ne me demandez pas, je vous prie, Monſieur, ce que c'eſt qu'éternel, car je vous avoue par avance qu'en prononçant ce terme je dis un mot que je n'entends pas moi-même. Les queſtions métaphyſiques ſont au-deſſus de notre portée. Nous tâchons en vain de deviner les choſes qui excèdent notre compréhenſion ; et dans ce monde ignorant la conjecture la plus vraiſemblable paſſe pour le meilleur ſyſtême. 1737.

Le mien eſt d'adorer l'Etre ſuprême, uniquement bon, uniquement miſéricordieux, et qui par cela ſeul mérite mes hommages ; d'adoucir et de ſoulager, autant que je le peux, les humains dont la miſérable condition m'eſt connue, et de m'en rapporter ſur le reſte à la volonté du Créateur qui diſpoſera de moi comme bon lui ſemblera, et duquel, arrive ce qui peut, je n'ai rien à craindre. Je compte bien que c'eſt-là à peu près votre confeſſion de foi.

Si la raiſon m'inſpire, ſi j'oſe me flatter qu'elle parle par ma bouche, c'eſt d'une manière qui vous eſt avantageuſe : elle vous rend juſtice comme au plus grand homme de France et comme à un mortel qui fait honneur à la parole.

Si jamais je vais en France, la première choſe que je demanderai ce ſera : où eſt M. de *Voltaire ?* Le roi, ſa cour, Paris, Verſailles, ni le ſexe, ni les plaiſirs n'auront part à mon voyage ; ce ſera vous ſeul.

1737. Souffrez que je vous livre encore un assaut au sujet du poëme de la Pucelle. Si vous avez assez de confiance en moi pour me croire incapable de trahir un homme que j'estime ; si vous me croyez honnête homme, vous ne me le refuserez pas. Ce caractère m'est trop précieux pour le violer de ma vie ; et ceux qui me connaissent savent que je ne suis ni indiscret ni imprudent.

Continuez, Monsieur, à éclairer le monde. Le flambeau de la vérité ne pouvait être confié en de meilleures mains. Je vous admirerai de loin, ne renonçant cependant pas à la satisfaction de vous voir un jour. Vous me l'avez promis, et je me réserve de vous en faire ressouvenir à temps.

Comptez, Monsieur, sur mon estime : je ne la donne pas légérement ; et je ne la retire pas de même. Ce sont les sentimens avec lesquels je suis à jamais, Monsieur, votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XV. 1737.

DU PRINCE ROYAL.

Février.

MONSIEUR,

J'AI été très-agréablement ſurpris par les vers que vous avez bien voulu m'adreſſer ; ils ſont dignes de l'auteur. Le ſujet le plus ſtérile devient fécond entre vos mains. Vous parlez de moi, et je ne me reconnais plus : tout ce que vous touchez ſe convertit en or.

Mon nom ſera connu par tes fameux écrits.
Des temps injurieux affrontant les mépris,
Je renaîtrai ſans ceſſe, autant que tes ouvrages
Triomphans de l'envie, iront d'âges en âges
De la poſtérité recueillir les ſuffrages,
Et feront en tout temps le charme des eſprits.

De tes vers immortels, un pied, un hémiſtiche,
Où tu places mon nom comme un ſaint dans ſa niche,
Me fait participer à l'immortalité
Que le nom de Voltaire avait ſeul mérité.

Qui ſaurait qu'*Alexandre le grand* exiſta jadis ſi *Quinte-Curce* et quelques fameux hiſtoriens n'euſſent pris ſoin de nous tranſmettre l'hiſtoire de ſa vie ? Le vaillant *Achille* et le ſage *Neſtor* n'auraient pas échappé à l'oubli des temps ſans *Homère* qui les célébra. Je

1737. ne ſuis, je vous aſſure, ni une eſpèce ni un candidat de grand homme ; je ne ſuis qu'un ſimple individu qui n'eſt connu que d'une petite partie du continent, et dont le nom, ſelon toutes les apparences, ne ſervira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie, pour tomber enſuite dans l'obſcurité et dans l'oubli. Je ſuis ſurpris de mon imprudence, lorſque je fais réflexion que je vous adreſſe des vers. Je déſapprouve ma témérité dans le temps que je tombe dans la même faute. *Deſpréaux* dit :

> Qu'un âne pour le moins, inſtruit par la nature,
> A l'inſtinct qui le guide obéit ſans murmure,
> Ne va point follement, de ſa biſarre voix,
> Défier aux chanſons les oiſeaux dans les bois.

Je vous prie, Monſieur, de vouloir bien être mon maître en poéſie, comme vous le pouvez être en tout. Vous ne trouverez jamais de diſciple plus docile et plus ſouple que je le ſerai. Bien loin de m'offenſer de vos corrections, je les prendrai comme les marques les plus certaines de l'amitié que vous avez pour moi.

Un entier loiſir m'a donné le temps de m'occuper à la ſcience qui me plaît. Je tâche de profiter de cette oiſiveté, et de la rendre utile en m'appliquant à l'étude de la philoſophie, de l'hiſtoire, et en m'amuſant avec la poéſie et la muſique. Je vis à préſent comme un homme, et je trouve cette vie infiniment préférable à la majeſtueuſe gravité et à la tyrannique contrainte des cours. Je n'aime pas un genre de vie meſuré à la toiſe. Il n'y a que la liberté qui ait des appas pour moi.

Des perſonnes peut-être prévenues vous ont fait un portrait trop avantageux de moi. Leur amitié m'a tenu lieu de mérite. Souvenez-vous, Monſieur, je vous prie, de la deſcription que vous faites de la Renommée, 1737.

Dont la bouche indiſcrète en ſa légèreté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.

Quand des perſonnes d'un certain rang rempliſſent la moitié d'une carrière, on leur adjuge le prix que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir achevée. D'où peut venir une ſi étrange différence? ou bien nous ſommes moins capables que d'autres de faire bien ce que nous feſons, ou de vils adulateurs relèvent et font valoir nos moindres actions.

Le feu roi de Pologne, *Auguſte*, calculait de grands nombres avec aſſez de facilité; tout le monde s'empreſſait à vanter ſa haute ſcience dans les mathématiques : il ignorait juſqu'aux élémens de l'algèbre.

Diſpenſez-moi, je vous prie, de vous citer pluſieurs autres exemples que je pourrais vous alléguer.

Il n'y a eu de nos jours de grand prince véritablement inſtruit que le czar *Pierre I.* Il était non-ſeulement législateur de ſon pays, mais il poſſédait parfaitement l'art de la marine. Il était architecte, anatomiſte, chirurgien quelquefois dangereux, ſoldat expert, économe conſommé; enfin, pour en faire le modèle de tous les princes, il aurait fallu qu'il eût eu une éducation moins barbare et moins féroce que celle qu'il avait reçue dans un pays où l'autorité abſolue n'était connue que par la cruauté.

1737. On m'a affuré que vous étiez amateur de la peinture : c'eft ce qui m'a déterminé à vous envoyer la tête de *Socrate* qui eft affez bien travaillée. Je vous prie de vous contenter de mon intention.

J'attends avec une véritable impatience cette Philofophie et ce Poëme (*) *qui mènent tout droit à la ciguë.* Je vous affure que je garderai un fecret inviolable fur ce fujet. Jamais perfonne ne faura que vous m'avez envoyé ces deux pièces, et bien moins feront-elles vues. Je m'en fais une affaire d'honneur. Je ne peux vous en dire davantage, fentant toute l'indignité qu'il y aurait de trahir, foit par imprudence, foit par indifcrétion, un ami que j'eftime et qui m'oblige.

Les miniftres étrangers, je le fais, font des efpions privilégiés des cours. Ma confiance n'eft pas aveugle ni deftituée de prévoyance fur ce fujet. D'où pouvez-vous avoir l'épigramme que j'ai faite fur M. *la Croze?* Je ne l'ai donnée qu'à lui. Ce bon gros favant occafionna ce badinage ; c'était une faillie d'imagination dont la pointe confifte dans une équivoque affez triviale, et qui était paffable dans la circonftance où je l'ai faite, mais qui d'ailleurs eft affez infipide. La pièce du père *Tournemine* fe trouve dans la Bibliothèque françaife : M. *la Croze* l'a lue. Il hait les jéfuites comme les chrétiens haïffent le diable, et n'eftime d'autres religieux que ceux de la congrégation de Saint-Maur dans l'ordre defquels il a été.

Vous voilà donc parti de la Hollande. Je fentirai le poids de ce double éloignement. Vos lettres feront plus rares ; et mille empêchemens fâcheux concourront à rendre notre correfpondance moins fréquente.

(*) La Pucelle.

Je

Je me servirai de l'adresse que vous me donnez du sieur *du Breuil.* Je lui recommanderai fort d'accélérer autant qu'il pourra l'envoi de mes lettres et le retour des vôtres. 1737.

Puissiez-vous jouir à Cirey de tous les agrémens de la vie ! Votre bonheur n'égalera jamais les vœux que je fais pour vous ni ce que vous méritez. Marquez, je vous prie, à madame la marquise *du Châtelet* qu'il n'y a qu'elle seule à qui je puisse me résoudre de céder M. de *Voltaire*, comme il n'y a qu'elle seule aussi qui soit digne de vous posséder.

Quand même Cirey serait à l'autre bout du monde, je ne renonce pas à la satisfaction de m'y rendre un jour. On a vu voyager des rois pour de moindres sujets, et je vous assure que ma curiosité égale l'estime que j'ai pour vous. Est-il étonnant que je désire voir l'homme le plus digne de l'immortalité, et qui la tient de lui-même ?

Je viens de recevoir des lettres de Berlin d'où l'on m'écrit que le résident de l'empereur avait reçu la Pucelle imprimée. Ne m'accusez pas d'indiscrétion. Je suis avec toute l'estime imaginable, Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

1737. LETTRE XVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

MONSEIGNEUR,

JE ne fais par où commencer : je fuis enivré de plaifir, de furprife, de reconnaiffance,

Pollio et ipfe facit nova carmina, pafcite taurum.

Vous faites à Berlin des vers français tels qu'on en fefait à Verfailles du temps du bon goût et des plaifirs. Vous m'envoyez la métaphyfique de M. *Wolf*, et j'ofe vous dire que votre Alteffe royale a bien l'air de l'avoir traduite elle-même. Vous m'envoyez M. de *Bork* dans le fein de ma folitude : vous favez combien un homme digne de votre bienveillance doit m'être cher. Je reçois à la fois quatre lettres de votre Alteffe royale ; le bufte de *Socrate* eft à Cirey. Je fuis ébloui de tant de biens ; j'ai une peine extrême à me recueillir affez pour vous remercier.

Les grandes paffions parleront les premières : ces paffions, Monfeigneur, font vous et les vers.

Moderne Alcibiade, aimable et grand génie,
Sans avoir fes défauts, vous avez fes vertus :
Protecteur de Socrate, ennemi d'Anitus,
Vous ne redoutez point qu'on vous excommunie.

Je ne suis point Socrate : un oracle des Dieux 1737.
Ne s'avisa jamais de me déclarer sage,
Et mon Alcibiade est trop loin de mes yeux.
C'est vous que j'aimerais, vous qui seriez mon maître,
Vous contre la ciguë illustre et sûr appui,
Vous sans qui tôt ou tard un Anitus, un prêtre,
Pourrait dévotement m'immoler comme lui.

Monseigneur, autrefois *Auguste* fit des vers pour *Horace* et pour *Virgile*; mais *Auguste* s'était souillé par des proscriptions : *Charles IX* fit des vers, et même assez jolis, pour *Ronsard*; mais *Charles IX* fut coupable d'avoir au moins permis la Saint-Barthelemi pire que les proscriptions. Je ne vous comparerai qu'à notre *Henri le grand*, à *François I*. Vous savez sans doute, Monseigneur, cette charmante chanson de *Henri le grand* pour sa maîtresse :

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur :
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

Voilà des modèles d'hommes et de rois ; et vous les surpasserez. M. de *Bork* a ému mon cœur par tout ce qu'il m'a dit de votre Altesse royale ; mais il ne m'a rien appris.

Vous sentez bien, Monseigneur, que j'ai dû recevoir vos lettres très-tard, attendu mon voyage. Enfin madame *du Châtelet* les a reçues avec le Socrate. Le sieur *Thiriot* aurait pu retirer le paquet à la poste plutôt ; mais M. *Chambrier* le retira, et croyant que c'était votre portrait, il voulait comme de raison le

1737. garder. *Emilie* eſt au déſeſpoir que ce ne ſoit que *Socrate.* Monſeigneur, le palais de Cirey s'eſt flatté d'être orné de l'image du ſeul prince que nous comptions ſur la terre. *Emilie* l'attend; elle le mérite; et vous êtes juſte.

M. *Thiriot* a encore cru que j'allais en Pruſſe. L'éclat de vos bontés pour moi l'a perſuadé à beaucoup de monde. On inféra cette nouvelle dans les gazettes il y a preſque un mois. Mais, Monſeigneur, la pénétration de votre eſprit vous aura fait deviner mon caractère; je ſuis ſûr que vous m'aurez rendu la juſtice d'être perſuadé que j'ai la plus extrême envie de vous faire ma cour, mais que je n'ai eu nullement le deſſein d'y aller. Je ſuis incapable de faire une telle démarche ſans un ordre précis.

La cour du roi votre père et votre perſonne, Monſeigneur, doivent attirer des étrangers; mais un homme de lettres qui vous eſt attaché ne doit pas aller ſans ordre.

Je ne comptais pas aſſurément ſortir de Cirey il y a un mois. Madame *du Châtelet*, dont l'ame eſt faite ſur le modèle de la vôtre, et qui a ſurement avec vous une harmonie préétablie, devait me retenir dans ſa cour que je préfère, ſans héſiter, à celle de tous les rois de la terre, et comme ami, et comme philoſophe, et comme homme libre, car

Fuge ſuſpicari
Cujus octavum trepidavit ætas
Claudere luſtrum.

Un orage m'a arraché de cette retraite heureuſe: la calomnie m'a été chercher juſque dans Cirey. Je

suis persécuté depuis que j'ai fait la Henriade. Croiriez-vous qu'on m'a reproché plus d'une fois d'avoir peint la Saint-Barthelemi avec des couleurs trop odieuses? On m'a appelé athée, parce que je dis que les hommes ne sont point nés pour se détruire. Enfin la tempête a redoublé, et je suis parti par les conseils de mes meilleurs amis. J'avais esquissé les principes assez faciles de la philosophie de *Newton*; madame *du Châtelet* avait sa part à l'ouvrage: *Minerve* dictait, et j'écrivais. Je suis venu à Leyde travailler à rendre l'ouvrage moins indigne d'elle et de vous; je suis venu à Amsterdam le faire imprimer et faire dessiner les planches. Cela durera tout l'hiver. Voilà mon histoire et mon occupation: les bontés de votre Altesse royale exigeaient cet aveu. 1737.

J'étais d'abord en Hollande sous un autre nom pour éviter les visites, les nouvelles connaissances et la perte du temps; mais les gazettes ayant débité des bruits injurieux semés par mes ennemis, j'ai pris sur le champ la résolution de les confondre en les démentant et en me fesant connaître.

Je n'ai pas encore eu le temps de lire toute la métaphysique dont vous avez daigné me faire présent; le peu que j'en ai lu m'a paru une chaîne d'or qui va du ciel en terre. Il y a à la vérité des chaînons si déliés, qu'on craint qu'ils ne se rompent; mais il y a tant d'art à les avoir faits, que je les admire, tout fragiles qu'ils peuvent être.

Je vois très-bien qu'on peut combattre l'espèce d'harmonie préétablie où M. *Wolf* veut venir, et qu'il y a bien des choses à dire contre son systême; mais il n'y a rien à dire contre sa vertu et contre

1737. ſon génie. Le taxer d'athéiſme, d'immoralité, enfin le perſécuter, me paraît abſurde. Tous les théologiens de tous les pays, gens enivrés de chimères ſacrées, reſſemblent aux cardinaux qui condamnèrent *Galilée*. Ne voudraient-ils point brûler vif M. *Wolf*, parce qu'il a plus d'eſprit qu'eux ? Ange tutélaire de *Wolf* et de la raiſon, grand Prince, génie vaſte et facile, eſt-ce qu'un coup d'œil de vous n'impoſe pas ſilence aux ſots ?

Dans les lettres que je reçois de votre Alteſſe royale, parmi bien des traits de prince et de philoſophe, je remarque celui où vous dites : *Cæſar eſt ſuprà grammaticam*. Cela eſt très-vrai : il ſied très-bien à un prince de n'être pas puriſte ; mais il ne ſied pas d'écrire et d'orthographier comme une femme. Un prince doit en tout avoir reçu la meilleure éducation ; et de ce que *Louis XIV* ne ſavait rien, de ce qu'il ne ſavait pas même la langue de ſa patrie, je conclus qu'il fut mal élevé. Il était né avec un eſprit juſte et ſage ; mais on ne lui apprit qu'à danſer et à jouer de la guitarre. Il ne lut jamais : et s'il avait lu, s'il avait ſu l'hiſtoire, vous auriez moins de Français à Berlin. Votre royaume ne ſe ferait pas enrichi en 1686 des dépouilles du ſien. Il aurait moins écouté le jéſuite *le Tellier* ; il aurait, etc. etc. etc.

Ou votre éducation a été digne de votre génie, Monſeigneur, ou vous avez tout ſuppléé. Il n'y a aucun prince à préſent ſur la terre qui penſe comme vous. Je ſuis bien fâché que vous n'ayez point de rivaux. Je ſerai toute ma vie, etc.

1737.

LETTRE XVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

DELICIAE HUMANI GENERIS,

Ce titre vous eſt plus cher que celui de *monſeigneur*, d'*alteſſe royale*, et de *majeſté*, et ne vous eſt pas moins dû.

Je dois d'abord rendre compte à votre Alteſſe royale de mes marches, car enfin je me ſuis fait votre ſujet. Nous avons, nous autres catholiques, une eſpèce de ſacrement que nous appelons la Confirmation; nous y choiſiſſons un ſaint pour être notre patron dans le ciel, notre eſpèce de Dieu tutélaire : je voudrais bien ſavoir pourquoi il me ſerait permis de me choiſir un petit dieu plutôt qu'un roi? Vous êtes fait pour être mon roi, bien plus aſſurément que ſaint *François d'Aſſiſe* ou ſaint *Dominique* ne ſont faits pour être mes ſaints. C'eſt donc à mon roi que j'écris ; et je vous apprends, *Rex amate*, que je ſuis revenu dans votre petite province de Cirey où habitent la philoſophie, les grâces, la liberté, l'étude. Il n'y manque que le portrait de votre Majeſté. Vous ne nous le donnez point ; vous ne voulez point que nous ayons des images pour les adorer, comme dit la ſainte écriture.

1737. J'ai vu enfin le Socrate dont votre Alteſſe royale m'a daigné faire le préſent : ce préſent me fait relire tout ce que *Platon* dit de *Socrate.* Je ſuis toujours de mon premier avis :

> La Gréce, je l'avoue, eut un brillant deſtin,
> Mais Fréderic eſt né : tout change ; je me flatte
> Qu'Athènes quelque jour doit céder à Berlin ;
> Et déjà Fréderic eſt plus grand que Socrate,

auſſi dégagé des ſuperſtitions populaires, auſſi modeſte qu'il était vain. Vous n'allez point dans une égliſe de luthériens vous faire déclarer le plus ſage de tous les hommes : vous vous bornez à faire tout ce qu'il faut pour l'être. Vous n'allez point de maiſon en maiſon, comme *Socrate*, dire au maître qu'il eſt un ſot, au précepteur qu'il eſt un âne, au petit garçon qu'il eſt un ignorant : vous vous contentez de penſer tout cela de la plupart des animaux qu'on appelle hommes, et vous ſongez encore malgré cela à les rendre heureux.

J'ai à répondre aux critiques que votre Alteſſe royale a daigné me faire dans une de ſes lettres, au ſujet des anciens Romains qui dans les champs de Mars *portaient jadis du foin pour étendard.*

Le colonel du plus beau régiment de l'Europe a de la peine à conſentir que les vainqueurs de la ſixième partie de notre continent n'aient pas toujours eu des aigles d'or à la tête de leurs armées. Mais tout a un commencement. Quand les Romains n'étaient que des payſans, ils avaient du foin pour enſeignes ; quand ils furent *populum latè regem*, ils eurent des aigles d'or.

Ovide dans ses fastes dit expressément des anciens Romains: 1737.

Non illos cœlo labentia signa movebant,
Sed sua quæ magnum perdere crimen erat;

antithèse assez ridicule de dire: Ils ne connaissaient point les signes célestes, ils ne connaissaient que les signes de leurs armées. Il continue et dit, en parlant de ces signes, de ces enseignes:

Illaque de fœno; sed erat reverentia fœno
Quantaque nunc aquilas cernis habere tuas.
Pertica suspensos portabat longa maniplos:
Undè maniplaris nomina miles habet.

Voilà mes bottes de foin bien constatées. A l'égard des premiers temps de leur histoire, je m'en rapporte à votre Altesse royale comme sur tous les premiers temps. Que pensez-vous de *Remus* et de *Romulus*, fils du dieu *Mars*? de la louve? du pivert? de la tête d'homme toute fraîche qui fit bâtir le capitole? des dieux de Lavinium qui revenaient à pied d'Albe à Lavinium? de *Castor* et de *Pollux* combattant au lac de Nigillo? d'*Attilius Nævius* qui coupait des pierres avec un rasoir? de la vestale qui tirait un vaisseau avec sa ceinture? du palladium? des boucliers tombés du ciel? enfin de *Mutius Scevola*, de *Lucrèce*, des *Horaces*, de *Curtius*? histoires non moins chimériques que les miracles dont je viens de parler. Monseigneur, il faut mettre tout cela dans la salle d'*Odin* avec notre *sainte Ampoule*, la chemise de la Vierge, le sacré prépuce, et les livres de nos moines.

1737. J'apprends que votre Alteſſe royale vient de faire rendre juſtice à M. *Wolf*. Vous immortaliſez votre nom; vous le rendez cher à tous les ſiècles en protégeant le philoſophe éclairé contre le théologien abſurde et intrigant. Continuez, grand prince, grand homme; abattez le monſtre de la ſuperſtition et du fanatiſme, ce véritable ennemi de la divinité et de la raiſon. Soyez le roi des philoſophes : les autres princes ne ſont que les rois des hommes.

Je remercie tous les jours le ciel de ce que vous exiſtez. *Louis XIV*, dont j'aurai l'honneur d'envoyer un jour à votre Alteſſe royale l'hiſtoire manuſcrite, a paſſé les dernières années de ſa vie dans de miſérables diſputes au ſujet d'une bulle ridicule pour laquelle il s'intéreſſait ſans ſavoir pourquoi, et il eſt mort tiraillé par des prêtres qui s'anathématiſaient les uns les autres avec le zèle le plus inſenſé et le plus furieux. Voilà à quoi les princes ſont expoſés : l'ignorance, mère de la ſuperſtition, les rend victimes des faux dévots. La ſcience que vous poſſédez vous met hors de leurs atteintes.

J'ai lu avec une grande attention la Métaphyſique de M. *Wolf*. Grand Prince, me permettez-vous de dire ce que j'en penſe? Je crois que c'eſt vous qui avez daigné la traduire : j'y ai vu des petites corrections de votre main. *Emilie* vient de la lire avec moi.

C'eſt de votre Athènes nouvelle
Que ce tréſor nous eſt venu;
Mais Verſailles n'en a rien ſu,
Ce tréſor n'eſt pas fait pour elle.

Cette *Emilie*, digne de *Fréderic*, joint ici son admiration et ses respects pour le seul prince qu'elle trouve digne de l'être; mais elle en est d'autant plus fâchée de n'avoir point le portrait de votre Altesse royale. Il y a enfin quelque chose de prêt selon vos ordres. J'envoie celle-ci au maître de la poste de Trèves en droiture sans passer par Paris; de-là elle ira à Vésel. Daignez ordonner si vous voulez que je me serve de cette voie. 1737.

Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE XVIII.

DU PRINCE ROYAL.

Remusberg, le 7 d'avril.

MONSIEUR,

Il n'y a pas jusqu'à votre manière de cacheter qui ne me soit garant des attentions obligeantes que vous avez pour moi. Vous me parlez d'un ton extrêmement flatteur; vous me comblez de louanges; vous me donnez des titres qui n'appartiennent qu'à de grands hommes; et je succombe sous le faix de ces louanges.

Mon empire sera bien petit, Monsieur, s'il n'est composé que de sujets de votre mérite. Faut-il des rois pour gouverner des philosophes? des ignorans pour conduire des gens instruits? en un mot, des hommes pleins de leurs passions pour contenir les vices de ceux qui les suppriment, non par la crainte

des châtimens, non par la puérile appréhension de
1737. l'enfer et des démons, mais par amour de la vertu?

La raison est votre guide, elle est votre souveraine, et *Henri le grand*, le saint qui vous protége. Une autre assistance vous serait superflue. Cependant si je me voyais, relativement au poste que j'occupe, en état de vous faire ressentir les effets des sentimens que j'ai pour vous, vous trouveriez en moi un saint qui ne se ferait jamais invoquer en vain: je commence par vous en donner un petit échantillon. Il me paraît que vous souhaitez d'avoir mon portrait; vous le voulez, je l'ai commandé sur l'heure.

Pour vous montrer à quel point les arts sont en honneur chez nous, apprenez, Monsieur, qu'il n'est aucune science que nous ne tâchions d'anoblir. Un de mes gentilshommes nommé *Knobelsdorf*, qui ne borne pas ses talens à savoir manier le pinceau, a tiré ce portrait. Il sait qu'il travaille pour vous, et que vous êtes connaisseur: c'est un aiguillon qui suffit pour l'animer à se surpasser. Un de mes intimes amis, le baron de *Keyserling* ou *Césarion*, vous rendra mon effigie. Il sera à Cirey vers la fin du mois prochain. Vous jugerez, en le voyant, s'il ne mérite pas l'estime de tout honnête homme. Je vous prie, Monsieur, de vous confier à lui. Il est chargé de vous presser vivement au sujet de la Pucelle, de la Philosophie de *Newton*, de l'Histoire de *Louis XIV*, et de tout ce qu'il pourra vous extorquer.

Comment répondre à vos vers, à moins d'être né poëte? Je ne suis pas assez aveuglé sur moi-même pour imaginer que j'aie le talent de la versification. Ecrire dans une langue étrangère, y composer des

vers, et qui pis eſt, ſe voir déſavoué d'*Apollon*, c'en eſt trop. 1737.

Je rime pour rimer; mais eſt-ce être poëte,
Que de ſavoir marquer le repos dans un vers;
Et ſe ſentant preſſé d'une ardeur indiſcrète,
Aller pſalmodier ſur des ſujets divers?
Mais, lorſque je te vois t'élever dans les airs,
Et d'un vol aſſuré prendre l'eſſor rapide,
Je crois dans ce moment que Voltaire me guide:
Mais non, Icare tombe, et périt dans les mers.

En vérité nous autres poëtes nous promettons beaucoup et tenons peu. Dans le moment même que je fais amende honorable de tous les mauvais vers que je vous ai adreſſés, je tombe dans la même faute. Que Berlin devienne Athènes, j'en accepte l'augure; pourvu qu'elle ſoit capable d'attirer M. de *Voltaire*, elle ne pourra manquer de devenir une des villes les plus célèbres de l'Europe.

Je me rends, Monſieur, à vos raiſons. Vous juſtifiez vos vers à merveille. Les Romains ont eu des bottes de foin en guiſe d'étendards. Vous m'éclairez, vous m'inſtruiſez; vous ſavez me faire tirer profit de mon ignorance même.

Par quoi mon régiment a-t-il pu exciter votre curioſité? je voudrais qu'il fût connu par ſa bravoure et non par ſa beauté. Ce n'eſt pas par un vain appareil de pompe et de magnificence, par un éclat extérieur qu'un régiment doit briller. Les troupes avec leſquelles *Alexandre* aſſujettit la Gréce et conquit la plus grande partie de l'Aſie, étaient conditionnées bien différemment. Le fer feſait leur unique parure.

1737. Ils étaient par une longue et pénible habitude endurcis aux travaux ; ils ſavaient endurer la faim, la ſoif, et tous les maux qu'entraîne après ſoi l'âpreté d'une longue guerre. Une rigoureuſe et rigide diſcipline les uniſſait intimement enſemble, les feſait tous concourir à un même but, et les rendait propres à exécuter avec promptitude et vigueur les deſſeins les plus vaſtes de leurs généraux.

Quant aux premiers temps de l'hiſtoire romaine, je me ſuis vu engagé à ſoutenir ſa vérité, et cela par un motif qui vous ſurprendra. Pour vous l'expliquer, je ſuis obligé d'entrer dans un détail que je tâcherai d'abréger autant qu'il me ſera poſſible.

Il y a quelques années qu'on trouva dans un manuſcrit du Vatican l'hiſtoire de *Romulus* et de *Remus*, rapportée d'une manière toute différente de celle dont elle nous eſt connue. Ce manuſcrit fait foi que *Remus* s'échappa des pourſuites de ſon frère, et que pour ſe dérober à ſa jalouſe fureur, il ſe réfugia dans les provinces ſeptentrionales de la Germanie, vers les rives de l'Elbe ; qu'il y bâtit une ville ſituée auprès d'un grand lac, à laquelle il donna ſon nom ; et qu'après ſa mort il fut inhumé dans une île qui s'élevant du ſein des eaux, forme une eſpèce de montagne au milieu du lac.

Deux moines ſont venus ici il y a quatre ans, de la part du pape, pour découvrir l'endroit que *Remus* a fondé, ſelon la deſcription que je viens d'en faire. Ils ont jugé que ce devait être Remusberg, ou comme qui dirait *Mont-Remus*. Ces bons pères ont fait creuſer dans l'île de toutes parts pour découvrir les cendres de *Remus*. Soit qu'elles n'aient pas été conſervées

aſſez ſoigneuſement, ou que le temps qui détruit tout, les ait confondues avec la terre; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ils n'ont rien trouvé. 1737.

Une choſe qui n'eſt pas plus avérée que celle-là, c'eſt qu'il y a environ cent ans, en poſant les fondemens de ce château, on trouva deux pierres ſur leſquelles était gravée l'hiſtoire du vol des vautours. Quoique les figures aient été fort effacées, on en a pu reconnaître quelque choſe. Nos gothiques aïeux, malheureuſement fort ignorans et peu curieux des antiquités, ont négligé de nous conſerver ces précieux monumens de l'hiſtoire, et nous ont par conſéquent laiſſés dans une incertitude obſcure ſur la vérité d'un fait auſſi important.

On a trouvé, il n'y a pas trois mois, en remuant la terre dans le jardin, une urne et des monnaies romaines; mais qui étaient ſi vieilles, que le coin en était quaſi tout effacé. Je les ai envoyées à M. de *la Croze*. Il a jugé que leur antiquité pouvait être de dix-ſept à dix-huit ſiècles.

J'eſpère, Monſieur, que vous me ſaurez gré de l'anecdote que je viens de vous apprendre, et qu'en ſa faveur vous excuſerez l'intérêt que je prends à tout ce qui peut regarder l'hiſtoire d'un des fondateurs de Rome, dont je crois conſerver la cendre. D'ailleurs on ne m'accuſe point de trop de crédulité. Si je péche ce n'eſt pas par ſuperſtition.

Ma foi ſe défiant même du vraiſemblable,
En évitant l'erreur cherche la vérité.
Le grand, le merveilleux approchent de la fable;
Le vrai ſe reconnaît à la ſimplicité.

1737. L'amour de la vérité et l'horreur de l'injuſtice m'ont fait embraſſer le parti de M. *Wolf*. La vérité nue a peu de pouvoir ſur l'eſprit de la plupart des hommes ; pour ſe montrer, il faut qu'elle ſoit revêtue du rang, de la dignité et de la protection des grands.

L'ignorance, le fanatiſme, la ſuperſtition, un zèle aveugle, mêlé de jalouſie, ont pourſuivi M. *Wolf*. Ce ſont eux qui lui ont imputé des crimes, juſqu'à ce qu'enfin le monde commence d'apercevoir l'aurore de ſon innocence.

Je ne veux point m'arroger une gloire qui ne m'eſt point due, ni tirer vanité d'un mérite étranger. Je peux vous aſſurer que je n'ai point traduit la métaphyſique de M. *Wolf*; c'eſt un de mes amis à qui l'honneur en eſt dû. Un enchaînement d'événemens l'a conduit en Ruſſie où il eſt depuis quelques mois, quoiqu'il mérite un ſort meilleur. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que de l'avoir occaſionné, et celui de la correction. Le copiſte tient le reſte de cette traduction : je l'attends tous les jours ; vous l'aurez dans peu.

Le ſouvenir d'*Emilie* m'eſt bien flatteur. Je vous prie de l'aſſurer que j'ai des ſentimens très-diſtingués pour elle, car l'Europe la compte au rang des plus grands hommes.

Que pourrais-je refuſer à *Newton* venu à la plus haute ſcience, revêtu des agrémens de la beauté, des charmes et des grâces de la jeuneſſe ?

J'envoie cette lettre par le canal du ſieur *du Breuil*, à l'adreſſe que vous m'avez indiquée. Je crois qu'il ſerait bon de prendre des meſures avec le maître de poſte de Trèves pour régler notre petite correſpondance.

J'attendrai

J'attendrai que vous ayez pris des arrangemens avec lui avant de me servir de cette voie. 1737.

Quand eſt-ce que le plus grand homme de la France n'aura plus beſoin de tant de précautions? Eſt-ce que vos compatriotes feront les ſeuls à vous dénier la gloire qui vous eſt due ? Sortez de cette ingrate patrie, et venez dans un pays où vous ſerez adoré. Que vos talens trouvent un jour dans cette nouvelle Athènes leur rémunérateur.

Amène dans ces lieux la foule des beaux arts,
Fais-nous part du tréſor de ta philoſophie;
Des peuples de ſavans ſuivront tes étendarts:
Eclaire-les du feu de ton puiſſant génie.
Les myrtes, les lauriers ſoignés dans ce canton,
Attendent que, cueillis par les mains d'Emilie,
Ils ſervent quelque jour à te ceindre le front.
J'en vois crever Rouſſeau de fureur et d'envie.

Je viens de recevoir l'Enfant prodigue. Il eſt plein de beaux endroits ; il n'y manque que la dernière main.

Vos lettres me font un plaiſir infini ; mais je vous avoue que je leur préférerais de beaucoup la ſatisfaction de m'entretenir avec vous, et de vous aſſurer de vive voix de la plus parfaite eſtime avec laquelle je ſuis à jamais, Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

1737.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

. . . .

. . . .

VOILA, Monseigneur, les réflexions que vous m'avez ordonné de faire sur cette ode (*) dont votre Altesse royale a daigné embellir la poésie française. Souffrez que je vous dise encore combien je suis étonné de l'honneur que vous faites à notre langue ; et sans fatiguer davantage votre modestie de tout ce que m'inspire mon admiration, je suis venu au détail de chaque strophe. Après avoir cueilli avec votre Altesse royale les fleurs de la poésie, il faut passer aux épines de la métaphysique.

J'admire avec votre Altesse royale l'esprit vaste et précis, la méthode, la finesse de M. *Wolf*. Il me paraît qu'il y a de la honte à le persécuter, et de la gloire à le protéger. Je vois avec un plaisir extrême que vous le protégez en prince, et que vous le jugez en philosophe.

Votre Altesse royale a senti, en esprit supérieur, le point critique de cette métaphysique, d'ailleurs admirable. Cet être simple dont il parle, donne naissance à bien des difficultés. Il y a, dit-il art. XVI, des êtres simples par-tout où il y a des êtres composés. Voici ses propres paroles : „ S'il n'y avait pas des êtres simples, „ il faudrait que toutes les parties les plus petites „ consistassent en d'autres parties ; et comme on ne

(*) Sur l'Oubli.

„ pourrait indiquer aucune raiſon d'où viendraient les „ êtres compoſés, auſſi peu qu'on pourrait comprendre „ d'où exiſterait un nombre s'il ne devait point con- „ tenir d'unités, il faut à la fin concevoir des êtres „ ſimples par leſquels les êtres compoſés ont exiſté. „ 1737.

Enſuite, art. LXXXI : „ Les êtres ſimples n'ont ni „ figure, ni grandeur, et ne peuvent remplir d'eſpace. „

Ne pourrait-on pas répondre à ces aſſertions, 1°. Un être compoſé eſt néceſſairement diviſible à l'infini ; et cela eſt prouvé géométriquement. 2°. S'il n'eſt pas phyſiquement diviſible à l'infini, c'eſt que nos inſtrumens ſont trop groſſiers ; c'eſt que les formes et les générations des choſes ne pourraient ſubſiſter, ſi les premiers principes dont les choſes ſont formées, ſe diviſaient, ſe décompoſaient. Diviſez, décompoſez le premier germe des hommes, des plantes, il n'y aura plus ni hommes ni plantes. Il faut donc qu'il y ait des corps indiviſés.

Mais il ne s'enſuit pas de-là que ces premiers germes, ces premiers principes ſoient indiviſibles en effet, ſimples, ſans étendue ; car alors ils ne feraient pas corps, et il ſe trouverait que la matière ne ſerait pas compoſée de matière ; que les corps ne ſeraient pas compoſés de corps : ce qui ſerait un peu étrange.

Que ſera-ce donc que les premiers principes de la matière ? Ce ſeront des corps diviſibles ſans doute ; mais qui ſeront indiviſés tant que la nature des choſes ſubſiſtera.

Mais quelle ſera la raiſon ſuffiſante de l'exiſtence des corps ? Il n'y a certainement que deux façons de concevoir la choſe : ou les corps ſont tels par leur nature néceſſairement, ou ils ſont l'ouvrage de

1737. la volonté d'un libre, et très-libre Etre ſuprême. Il n'y a pas un troiſième parti à prendre. Mais dans les deux opinions, on a des difficultés bien grandes à réſoudre.

Quelle ſera donc l'opinion que j'embraſſerai? celle où j'aurai, de compte fait, moins d'abſurdités à dévorer. Or, je trouve beaucoup plus de contradictions, de difficultés, d'embarras dans le ſyſtême de l'exiſtence néceſſaire de la matière: je me range donc à l'opinion de l'exiſtence de l'Etre ſuprême, comme la plus vraiſemblable et la plus probable.

Je ne crois pas qu'il y ait de démonſtration, proprement dite, de l'exiſtence de cet Etre indépendant de la matière. Je me ſouviens que je ne laiſſais pas, en Angleterre, d'embarraſſer un peu le fameux docteur *Clarke*, quand je lui diſais: On ne peut appeler démonſtration, un enchaînement d'idées qui laiſſe toujours des difficultés. Dire que le quarré conſtruit ſur le grand côté d'un triangle, eſt égal au quarré des deux côtés, c'eſt une démonſtration qui, toute compliquée qu'elle eſt, ne laiſſe aucune difficulté. Mais l'exiſtence d'un être créateur, laiſſe encore des difficultés inſurmontables à l'eſprit humain. Donc cette vérité ne peut être miſe au rang des démonſtrations proprement dites. Je la crois cette vérité; mais je la crois comme ce qui eſt le plus vraiſemblable; c'eſt une lumière qui me frappe à travers mille ténèbres.

Il y aurait ſur cela bien des choſes à dire; mais ce ſerait porter de l'or au Pérou que de fatiguer votre Alteſſe royale de réflexions philoſophiques.

Toute la métaphyſique, à mon gré, contient deux

chofes : la première, tout ce que les hommes de bon fens favent ; la feconde, ce qu'ils ne fauront jamais. 1737.

Nous favons, par exemple, ce que c'eft qu'une idée fimple, une idée compofée : nous ne faurons jamais ce que c'eft que cet être qui a des idées. Nous mefurons les corps ; nous ne faurons jamais ce que c'eft que la matière. Nous ne pouvons juger de tout cela que par la voie de l'analogie : c'eft un bâton que la nature a donné à nous autres aveugles, avec lequel nous ne laiffons pas d'aller et auffi de tomber.

Cette analogie m'apprend que les bêtes étant faites comme moi, ayant du fentiment comme moi, des idées comme moi, pourraient bien être ce que je fuis. Quand je veux aller au-delà, je trouve un abyme ; et je m'arrête fur le bord du précipice.

Tout ce que je fais, c'eft que, foit que la matière foit éternelle, (ce qui eft bien incompréhenfible) foit qu'elle ait été créée dans le temps, (ce qui eft fujet à de grands embarras) foit que notre ame périffe avec nous, foit qu'elle jouiffe de l'immortalité, on ne peut dans ces incertitudes prendre un parti plus fage, plus digne de vous, que celui que vous prenez de donner à votre ame périffable ou non, toutes les vertus, tous les plaifirs et toutes les inftructions dont elle eft capable, de vivre en prince, en homme et en fage, d'être heureux, et de rendre les autres heureux.

Je vous regarde comme un préfent que le ciel a fait à la terre. J'admire qu'à votre âge le goût des plaifirs ne vous ait point emporté, et je vous félicite infiniment que la philofophie vous laiffe le goût des plaifirs. Nous ne fommes point nés uniquement pour

1737. lire *Platon* et *Leibnitz*, pour meſurer des courbes, et pour arranger des faits dans notre tête : nous ſommes nés avec un cœur qu'il faut remplir, avec des paſſions qu'il faut ſatisfaire, ſans en être maîtriſés.

Que je ſuis charmé de votre morale, Monſeigneur ! Que mon cœur ſe ſent né pour être le ſujet du vôtre ! J'éprouve trop de ſatisfaction de penſer en tout comme vous.

Votre Alteſſe royale me fait l'honneur de me dire dans ſa dernière lettre, qu'elle regarde le feu czar comme le plus grand homme du dernier ſiècle ; et cette eſtime que vous avez pour lui ne vous aveugle pas ſur ſes cruautés. Il a été un grand prince, un légiſlateur, un fondateur ; mais ſi la politique lui doit tant, quels reproches l'humanité n'a-t-elle pas à lui faire ? On admire en lui le roi ; mais on ne peut aimer l'homme. Continuez, Monſeigneur, et vous ſerez admiré et aimé du monde entier.

Un des plus grands biens que vous ferez aux hommes, ce ſera de fouler aux pieds la ſuperſtition et le fanatiſme ; de ne pas permettre qu'un homme en robe perſécute d'autres hommes qui ne penſent pas comme lui. Il eſt très-certain que les philoſophes ne troubleront jamais les Etats. Pourquoi donc troubler les philoſophes ? Qu'importait à la Hollande que *Bayle* eût raiſon ? Pourquoi faut-il que *Jurieu*, ce miniſtre fanatique, ait eu le crédit de faire arracher à *Bayle* ſa petite fortune ? Les philoſophes ne demandent que de la tranquillité ; ils ne veulent que vivre en paix ſous le gouvernement établi ; et il n'y a pas un théologien qui ne voulût être le maître de l'Etat. Eſt-il poſſible que des hommes

qui n'ont d'autre ſcience que le don de parler ſans s'entendre et ſans être entendus, aient dominé et dominent encore preſque par-tout! 1737.

Les pays du Nord ont cet avantage ſur le midi de l'Europe, que ces tyrans des ames y ont moins de puiſſance qu'ailleurs. Auſſi les princes du Nord ſont-ils, pour la plupart, moins ſuperſtitieux et moins méchans qu'ailleurs. Tel prince italien ſe ſervira du poiſon et ira à confeſſe. L'Allemagne proteſtante n'a ni de pareils ſots, ni de pareils monſtres; et en général je n'aurais pas de peine à prouver que les rois les moins ſuperſtitieux ont toujours été les meilleurs princes.

Vous voyez, digne héritier de l'eſprit de *Marc-Aurèle*, avec quelle liberté j'oſe vous parler. Vous êtes preſque le ſeul ſur la terre qui méritiez qu'on vous parle ainſi.

LETTRE XX.

DU PRINCE ROYAL.

A Amate, le 14 de mai.

MONSIEUR,

JE vous demande excuſe de l'injuſtice que je vous ai faite et à votre ſincérité dans ma dernière lettre. Je ſuis charmé de m'être trompé et de voir que vous me connaiſſez aſſez pour vouloir relever les fautes que j'ai faites.

1737. Je passe condamnation au sujet de mon ode. Je conviens de toutes les fautes que vous me reprochez : mais loin de me rebuter, je vous importunerai encore avec quelques-unes de mes pièces que je vous prierai de vouloir corriger avec la même sincérité. Si je n'y profite autrement, je trouve toujours ce moyen heureux pour vous excroquer quelques bons vers.

Je passe à présent à la philosophie. Vous suivez en tout la route des grands génies, qui, loin de se sentir animés d'une basse et vile jalousie, estiment le mérite où ils le rencontrent et le prisent sans prévention. Je vous fais des complimens à la place de M. *Wolf* sur la manière avantageuse dont vous vous expliquez sur son sujet. Je vois, Monsieur, que vous avez très-bien compris les difficultés qu'il y a sur l'*être simple*. Souffrez que j'y réponde.

Les géomètres prouvent qu'une ligne peut être divisée à l'infini ; que tout ce qui a deux côtés ou deux faces, ce qui revient au même, peut l'être également : mais, dans la proposition de M. *Wolf*, il ne s'agit, si je ne me trompe, ni de lignes ni de points, il s'agit des unités ou parties indivisibles qui composent la matière.

Personne ne peut ni ne pourra jamais les apercevoir : donc on n'en peut avoir d'idée ; car nous n'avons d'idées nettes que des choses qui tombent sous nos sens. M. *Wolf* dit tout ce que l'*être simple* n'est pas ; il écarte l'espace, la longueur, la largeur, etc. avec beaucoup de précaution, pour prévenir le raisonnement des géomètres qui n'est plus applicable à son être simple, parce qu'il n'a aucune propriété de la matière. Notre philosophe se sert de l'artifice de

ſaint *Paul*, qui après nous avoir promenés juſque dans le ſanctuaire des cieux, nous abandonne à notre propre imagination, ſuppléant par le terme d'*ineffable* à ce qu'il n'aurait pu expliquer ſans donner priſe ſur lui. 1737.

Il me ſemble cependant, qu'il n'y a rien de plus vrai, que toute choſe compoſée doit avoir des parties. Ces parties en peuvent avoir à leur tour autant que vous en voudrez imaginer. Mais enfin il faut pourtant qu'on trouve des unités; et faute de n'avoir pas l'organe des yeux et de l'attouchement aſſez ſubtil, faute d'inſtrumens aſſez délicats, nous ne décompoſerons jamais la matière juſqu'à pouvoir trouver ces unités.

Que vous repréſentez-vous quand vous penſez à un régiment compoſé de quinze cents hommes? Vous vous repréſentez ces quinze cents hommes comme autant d'unités ou comme autant d'individus réunis ſous un même chef. Prenons un de ces hommes ſeul: je trouve que c'eſt un être fini, qui a de l'étendue, largeur, épaiſſeur, etc. que cet être a des bornes, et par conſéquent une figure: je trouve qu'il eſt diviſible à l'infini. Pourrait-il être un être fini et infini en même temps? Non, car cela implique contradiction. Or, comme une choſe ne ſaurait être et ne pas être en même temps, il faut néceſſairement que l'homme ne ſoit pas infini: donc il n'eſt pas diviſible à l'infini; donc il y a des unités qui, priſes enſemble, font des nombres compoſés; et ce ſont ces nombres, dès qu'ils ſont compoſés, qu'on nomme matière.

Je vous abandonne volontiers le divin *Ariſtote*; le

1737. divin *Platon*, et tous les héros de la philosophie scolastique. C'étaient des hommes qui avaient recours à des mots pour cacher leur ignorance. Leurs disciples les en croyaient sur leur réputation ; et des siècles entiers se sont contentés de parler sans s'entendre. Il n'est plus permis de nos jours de se servir de mots que dans leur sens propre. M. *Wolf* donne la définition de chaque mot, il règle son usage ; et ayant fixé les termes, il prévient beaucoup de disputes qui ne naissent souvent que d'un jeu de mots, ou de la différente signification que les personnes y attachent.

Il n'y a rien de plus vrai que ce que vous dites de la métaphysique ; mais je vous avoue qu'indépendamment de cela, je ne saurais défendre à mon esprit, naturellement curieux, d'approfondir des mystères qui l'intéressent beaucoup, et qui l'attirent par les difficultés qu'ils lui présentent.

Vous me dites le plus poliment du monde que je suis une bête. Je m'en étais bien douté un peu jusqu'à présent ; mais je commence à en être convaincu. A parler sérieusement vous n'avez pas tort ; et cette raison, prérogative dont les hommes tirent un si glorieux avantage, qui est-ce qui la possède ? des hommes qui, pour vivre ensemble, ont été obligés de se choisir des supérieurs, et de se faire des lois, pour s'apprendre que c'était une injustice de s'entretuer, de se voler, etc. Ces hommes raisonnables se font la guerre pour de vains argumens qu'ils ne comprennent pas : ces êtres raisonnables ont cent religions différentes, toutes plus absurdes les unes que les autres ; ils aiment à vivre long-temps, et se plaignent de la durée du temps et de l'ennui pendant

toute leur vie. Sont-ce là les effets de cette raiſon qui les diſtingue des brutes ? 1737.

On peut m'objecter les ſavantes découvertes des géomètres, les calculs de M. *Bernouilli* et de *Newton :* mais en quoi ces gens-là étaient-ils plus raiſonnables que les autres ? Ils paſſaient toute leur vie à chercher des propoſitions algébriques, des rapports de nombres ; et ils ne tiraient aucun profit de la courte et briève durée de la vie.

Que j'approuve un philoſophe qui ſait ſe délaſſer auprès d'*Emilie !* Je ſais bien que je préférerais infiniment ſa connaiſſance à celle du centre de gravité, de la quadrature du cercle, de l'or potable, et du péché contre le Saint-Eſprit.

Vous parlez, Monſieur, en homme inſtruit ſur ce qui regarde les princes du Nord. Ils ont inconteſtablement de grandes obligations à *Luther* et à *Calvin*, (pauvres gens d'ailleurs) qui les ont affranchis du joug des prêtres et de la cour romaine, et qui ont augmenté conſidérablement leurs revenus par la ſécularisation des biens eccléſiaſtiques. Leur religion cependant n'eſt pas purifiée de ſuperſtitieux et de bigots. Nous avons une ſecte de béats qui ne reſſemblent pas mal aux presbytériens d'Angleterre, et qui ſont d'autant plus inſupportables qu'ils damnent avec beaucoup d'orthodoxie et ſans appel tous ceux qui ne ſont pas de leur avis. On eſt obligé de cacher ſes ſentimens pour ne ſe point faire d'ennemis mal à propos. C'eſt un proverbe commun, et qui eſt dans la bouche de tout le monde, de dire : cet homme n'a ni foi ni loi. Cela vaut ſeul la déciſion d'un concile. On vous damne, ſans vous entendre, et on vous

1737. persécute, sans vous connaître. D'ailleurs, attaquer la religion reçue dans un pays, c'est attaquer dans son dernier retranchement l'amour propre des hommes, qui leur fait préférer un sentiment reçu et la foi de leurs pères à toute autre créance, quoique plus raisonnable que la leur.

Je pense comme vous, Monsieur, sur M. *Bayle.* Cet indigne *Jurieu* qui le persécutait, oubliait le premier devoir de toute religion, qui est la charité. M. *Bayle* m'a paru d'ailleurs d'autant plus estimable, qu'il était de la secte des académiciens qui ne fesaient que rapporter simplement le pour et le contre des questions, sans décider témérairement sur des sujets dont nous ne pouvons découvrir que les abymes.

Il me semble que je vous vois à table, le verre à la main, vous ressouvenir de votre ami. Il m'est plus flatteur que vous buviez à ma santé, que de voir ériger en mon honneur les temples qu'on érigeait à *Auguste. Brutus* se contentait de l'approbation de *Caton :* les suffrages d'un sage me suffisent.

Que vous prêtez un secours puissant à mon amour propre ! je lui oppose sans cesse l'amitié que vous avez pour moi ; mais qu'il est difficile de se rendre justice ! et combien ne doit-on pas être en garde contre la vanité à laquelle nous nous sentons une pente si naturelle !

Mon petit ambassadeur partira dans peu pour Cirey, muni d'un crédit et du portrait que vous voulez absolument avoir. Des occupations militaires ont retardé son départ. Il est comme le Messie annoncé : je vous en parle toujours et il n'arrive jamais. C'est à lui que je vous prie de remettre tout ce que vous

voudrez confier à ma discrétion. Je suis avec une très-parfaite estime, Monsieur, 1737.

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai.

J'AI reçu la lettre du prince philosophe, (du 14 mai) et j'apprends qu'il y a un gros paquet pour moi entre les mains du sieur *du Breuil Tronchin*, à Amsterdam. Ce paquet est probablement la seconde partie de la métaphysique ; tout est de votre ressort, prince inimitable. Je suis avec votre Altesse royale comme un cercle infiniment petit, concentrique à un cercle infiniment grand ; toutes les lignes du cercle infiniment grand vont trouver le centre du pauvre infiniment petit ; mais quelle différence de leur circonférence ! J'aime tout ce que votre génie aime ; mais je touche à peine ce que vous embrassez. Je vois non-seulement le protecteur de M. *Wolf*, mais une intelligence égale à lui. Je vais oser parler à cette intelligence.

Vous me faites l'honneur de me dire qu'un être tel que l'homme ne saurait être fini et infini à la fois, et que cela impliquerait contradiction : il est vrai qu'il ne saurait être fini et infini dans le même sens ; mais il peut être fini physiquement, et être

divisible à l'infini géométriquement. Cette diviſion
1737. à l'infini n'eſt autre choſe que l'impoſſibilité d'aſſigner un dernier point indiviſible; et cette impuiſſance eſt ce que les hommes appellent infini en petit; de même que l'impuiſſance d'aſſigner les bornes de l'étendue, eſt ce que nous appelons l'infini en grand.

Par exemple, ſoit une unité: 1 eſt fini; mais prenez $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$, etc. vous n'épuiſerez jamais cette ſérie. Il eſt pourtant vrai que cette ſérie, une moitié, un quart, un huitième, un ſeizième, priſe toute entière, eſt égale à cette unité. Voilà, je crois, tout le ſecret de l'infini en petit.

De même, prenez tout d'un coup l'infini en grand, il eſt certain que les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, etc. n'en approcheront jamais; mais prenez tous ces nombres à la fois, ſans compter; ils ſont égaux à l'infini.

Cette méthode eſt celle des géomètres; elle eſt démontrée; on ne peut pas en appeler.

Il n'y a donc nulle contradiction entre ces deux propoſitions: cette unité eſt finie; et la ſérie $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, égale à cette unité, eſt infinie.

Ces vérités, ces démonſtrations géométriques n'empêchent point du tout qu'il n'y ait des êtres indiviſés dans la nature, des êtres uns, des atomes; ſans quoi le monde ne ſerait point organiſé. Il eſt très-vrai que la matière eſt compoſée d'indiviſés; parce qu'il faut des êtres inaltérables pour faire des germes qui ſont toujours les mêmes; parce que les élémens des êtres mixtes ne ſeraient pas élémens s'ils étaient compoſés: il eſt donc très-vrai que les principes des choſes ſont des ſubſtances, dures, ſolides, indiviſées; mais ces

principes ſont-ils pour cela indiviſibles ? je n'en vois nullement la conſéquence. 1737.

S'ils étaient encore diviſés, cet univers ne ſerait pas tel qu'il eſt ; mais il eſt toujours clair qu'ils ſont diviſibles, puiſqu'ils ſont matière, qu'ils ont des côtés.

Tant que les élémens du feu, de l'eau, de l'air, ſeront tels qu'ils ſont, indiviſés, ils ſeront les mêmes ; la nature ne changera pas ; mais l'auteur de la nature peut les diviſer.

Reſte actuellement à comprendre comment, ſelon M. *Wolf*, la matière ſerait compoſée d'êtres ſimples ſans étendue ; c'eſt à quoi ma pauvre ame ne peut arriver. J'attends la ſeconde partie de cette métaphyſique dont votre Alteſſe royale daigne me faire préſent. J'eſpère que cette ſeconde partie me donnera des ailes pour m'élever vers l'être ſimple ; ma miſérable peſanteur me rabaiſſe toujours vers l'être étendu.

Quand eſt-ce que j'aurai des ailes, pour aller rendre mes reſpects à l'être le moins ſimple, le plus univerſel qui exiſte dans le monde, à votre Alteſſe royale ?

Madame la marquiſe *du Châtelet* attend avec impatience cet homme aimable que *Fréderic* appelle ſon ami, cet *Epheſtion* de cet *Alexandre*.

Monſeigneur, je vais enfin uſer de vos bontés ; je vais prendre la liberté de mettre en uſage votre caractère bienfeſant. Je demande inſtamment une grâce au prince philoſophe.

Je m'aviſai, je ne ſais comment, il y a quelques années, d'écrire une eſpèce d'hiſtoire de cet homme moitié *Alexandre*, moitié *Don Quichotte*, de ce roi de Suède ſi fameux. M. *Fabrice*, qui avait été ſept ans

1737. auprès de lui, l'envoyé de France et l'envoyé d'Angleterre, un colonel de ſes troupes, m'avaient donné des mémoires. Ces meſſieurs ont très-bien pu ſe tromper ; et j'ai ſenti combien il était difficile d'écrire une hiſtoire contemporaine. Tous ceux qui ont vu les mêmes événemens les ont vus avec des yeux différens ; les témoins ſe contrediſent. Il faudrait pour écrire l'hiſtoire d'un roi que tous les témoins fuſſent morts ; comme à Rome on attend pour faire un ſaint, que ſes maîtreſſes, ſes créanciers, ſes valets-de-chambre ou ſes pages ſoient enterrés.

De plus, je me reproche fort d'avoir barbouillé deux tomes pour un ſeul homme, quand cet homme n'eſt pas vous.

J'ai honte, ſur-tout, d'avoir parlé de tant de combats, de tant de maux faits aux hommes ; je m'en repens d'autant plus, que quelques officiers ont dit, en parlant de ces combats, que je n'avais pas dit vrai, attendu que je n'avais pas parlé de leurs régimens ; ils ſuppoſaient que je devais écrire leur hiſtoire.

J'aurais bien mieux fait d'éviter tous ces détails de combats donnés chez les Sarmates, et d'entrer plus profondément dans le détail de ce qu'a fait le czar pour le bien de l'humanité. Je fais plus de cas d'une lieue en quarré défrichée, que d'une plaine jonchée de morts.

On a commencé une nouvelle édition de mes folies en proſe et en vers ; il me ſemble que ces folies deviendraient plus utiles, ſi je donnais un abrégé des grandes choſes qu'a faites *Charles XII*, et des choſes utiles qu'a faites le czar *Pierre*.

Je

Je n'ai pas de mémoires de Moſcovie dans ma retraite de Cirey. La philoſophie, les belles-lettres, la paix, la félicité y habitent; mais on n'y a aucune nouvelle des Ruſſes. 1737.

Je me jette aux pieds de votre Alteſſe royale; je la ſupplie de vouloir bien engager un ſerviteur éclairé qu'elle a en Moſcovie, à répondre aux queſtions ci-jointes. J'aurai à votre Alteſſe royale l'obligation d'avoir mieux connu la vérité : c'eſt un commerce rare entre des princes et des particuliers. Mais vous ne reſſemblez en rien aux autres princes : on demandera aux autres des biens, des honneurs; on demandera à vous ſeul d'être éclairé.

Salomon du Nord, la reine de Saba, c'eſt-à-dire, de Cirey, joint ſes ſentimens d'admiration aux miens.

LETTRE XXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 25 mai.

C'est ſans doute un héros, c'eſt un ſage, un grand homme,
Qui fonda cet aſile embelli par vos pas;
Mais cet honneur n'eſt dû qu'aux vrais héros de Rome,
Rémus ne le méritait pas.
Scipion l'africain bravant ſa république,
Et quittant un ſénat trop ingrat envers lui,
Porta dans vos climats ce courage héroïque
Qui feſait trembler Rome et qui fut ſon appui.
Cicéron dans l'exil y porta l'éloquence,
Ce grand art des Romains, cette auguſte ſcience

1737. D'embellir la raiſon, de forcer les eſprits.
Ovide y fit briller un art d'un plus grand prix;
L'art d'aimer, de le dire, et ſur-tout l'art de plaire.
Tous trois vous ont formé, leur eſprit vous éclaire;
Voilà les fondateurs de ces aimables lieux.
Vous ſuivez leur exemple, ils ſont vos vrais aïeux.
La véritable Rome eſt cette heureuſe enceinte,
Où les Plaiſirs pour vous vont tous ſe ſignaler.
L'autre Rome eſt tombée, et n'eſt plus que la ſainte;
Remusberg eſt la ſeule où je voudrais aller.

Voilà, Monſeigneur, ce que je penſe du Mont-Rémus; je ſuis deſtiné à avoir en tout des opinions fort différentes des moines. Vos deux antiquaires à capuchons, ſoi-diſant envoyés par le pape pour voir ſi le frère de *Romulus* a fondé votre palais, devaient bien faire un ſaint de ce *Remus*, n'en pouvant faire le fondateur de votre palais; mais apparemment que *Remus* aurait été auſſi étonné de ſe voir en paradis qu'en Pruſſe.

On attend avec impatience dans le petit paradis de Cirey, deux choſes qui ſeront bien rares en France. Le portrait d'un prince tel que vous, et M. de *Keyſerling*, que votre Alteſſe royale honore du nom de ſon ami intime.

Louis XIV diſait un jour à un homme qui avait rendu de grands ſervices au roi d'Eſpagne *Charles II*, et qui avait eu ſa familiarité: Le roi d'Eſpagne vous aimait dnnc beaucoup! Ah, Sire, répondit le pauvre courtiſan, eſt-ce que vous autres rois vous aimez quelque choſe?

Vous voulez donc, Monſeigneur, avoir toutes les

vertus qu'on leur ſouhaite ſi inutilement, et dont on les a toujours loués ſi mal à propos; ce n'eſt donc pas aſſez d'être ſupérieur aux hommes par l'eſprit comme par le rang, vous l'êtes encore par le cœur. Vous, prince et ami! Voilà deux grands titres réunis qu'on a cru juſqu'ici incompatibles. 1737.

Cependant, j'avais toujours oſé penſer que c'était aux princes à ſentir l'amitié pure, car d'ordinaire les particuliers qui prétendent être amis, ſont rivaux. On a toujours quelque choſe à ſe diſputer; de la gloire, des places, des femmes, et ſur-tout des faveurs de vous autres maîtres de la terre, qu'on ſe diſpute encore plus que celles des femmes, qui vous valent pourtant bien.

Mais il me ſemble qu'un prince, et ſur-tout un prince tel que vous, n'a rien à diſputer, n'a point de rival à craindre, et peut aimer ſans embarras et tout à ſon aiſe. Heureux, Monſeigneur, qui peut avoir part aux bontés d'un cœur comme le vôtre! M. de *Keyſerling* ne déſire rien, ſans doute. Tout ce qui m'étonne, c'eſt qu'il voyage.

Cirey eſt auſſi, Monſeigneur, un petit temple dédié à l'amitié. Madame *du Châtelet*, qui, je vous aſſure, a toutes les vertus d'un grand homme, avec les grâces de ſon ſexe, n'eſt pas indigne de ſa viſite, et elle le recevra comme l'ami du prince *Fréderic*.

Que votre Alteſſe royale ſoit bien perſuadée, Monſeigneur, qu'il n'y aura jamais à Cirey d'autre portrait que le vôtre. Il y a ici une petite ſtatue de l'Amour, au bas de laquelle nous avons mis *noto Deo*; nous mettrons au bas de votre portrait *ſoli Principi*.

Je me fais bien mauvais gré de ne dire jamais, dans

1737. mes lettres, à votre Alteſſe royale, aucune nouvelle de la littérature françaiſe à laquelle vous daignez vous intéreſſer; mais je vis dans une retraite profonde; auprès de la dame la plus eſtimable du ſiècle préſent, et avec les livres du ſiècle paſſé; il n'eſt guère parvenu dans ma retraite de nouveautés qui méritent d'aller au Mont-Rémus.

Nos belles-lettres commencent à bien dégénérer; ſoit qu'elles manquent d'encouragement, ſoit que les Français, après avoir trouvé le bien dans le ſiècle de *Louis XIV*, aient aujourd'hui le malheur de chercher le mieux; ſoit qu'en tout pays la nature ſe repoſe après de grands efforts, comme les terres après une moiſſon abondante.

La partie de la philoſophie la plus utile aux hommes, celle qui regarde l'ame, ne vaudra jamais rien parmi nous, tant qu'on ne pourra pas penſer librement. Un certain nombre de gens ſuperſtitieux fait grand tort ici à toute vérité. Si *Cicéron* vivait, et qu'il écrivît *De naturâ Deorum*, ou ſes Tuſculanes; ſi *Virgile* diſait:

> *Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas:*
> *Atque metus omnes et inexorabile fatum*
> *Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari!*

Cicéron et *Virgile* courraient grand riſque; il n'y a que les jéſuites à qui il eſt permis de tout dire; et ſi votre Alteſſe royale a lu ce qu'ils diſent, je doute qu'elle leur faſſe le même honneur qu'à M. *Rollin*. Pour bien écrire l'hiſtoire, il faut être dans un pays libre; mais la plupart des français réfugiés en Hollande ou en Angleterre, ont altéré la pureté de leur langue.

A l'égard de nos univerſités, elles n'ont guère d'autre mérite que celui de leur antiquité. Les Français n'ont point de *Wolf*, point de *Mac-Laurin*, point de *Manfredy*, point de *s' Graveſende*, ni de *Muſchembroëk*. Nos profeſſeurs de phyſique, pour la plupart, ne ſont pas dignes d'étudier ſous ceux que je viens de citer. L'académie des ſciences ſoutient très-bien l'honneur de la nation, mais c'eſt une lumière qui ne ſe répand pas encore aſſez généralement ; chaque académicien ſe borne à des vues particulières : nous n'avons ni bonne phyſique, ni bons principes d'aſtronomie pour inſtruire la jeuneſſe ; et nous ſommes obligés en cela d'avoir recours aux étrangers. 1737.

L'opéra ſe ſoutient parce qu'on aime la muſique ; et malheureuſement cette muſique ne ſaurait être, comme l'italienne, du goût des autres nations. La comédie tombe abſolument. A propos de comédie ; je ſuis très-mortifié, Monſeigneur, qu'on ait envoyé l'Enfant prodigue à votre Alteſſe royale. Premièrement, la copie que vous avez n'eſt point mon véritable ouvrage ; en ſecond lieu, la véritable n'eſt qu'une ébauche, que je n'ai ni le temps, ni la volonté d'achever.

Je parle à votre Alteſſe royale avec la naïveté qui n'eſt peut-être que trop mon caractère. Je vous dis, Monſeigneur, ce que je penſe de ma nation, ſans vouloir la mépriſer ni la louer : je crois que les Français vivent un peu dans l'Europe ſur leur crédit, comme un homme riche qui ſe ruine inſenſiblement. Notre nation a beſoin de l'œil du maître pour être encouragée ; et, pour moi, Monſeigneur, je ne demande rien que la continuation des regards du

1737. prince *Fréderic.* Il n'y a que la ſanté qui me manque, ſans cela je travaillerais bien à mériter vos bontés; mais peu de génie et peu de ſanté, cela fait un pauvre homme.

Je ſuis avec un profond reſpect, etc.

LETTRE XXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Naven, le 25 de mai.

MONSIEUR,

Je viens de munir mon cher *Céſarion* de tout ce qu'il lui fallait pour faire le voyage de Cirey. Il vous rendra ce portrait que vous voulez avoir abſolument. Il n'y a que la malheureuſe matérialité de mon corps qui empêche mon eſprit de l'accompagner.

Céſarion a le malheur d'être né courlandais; (le baron de *Keyſerling*, ſon père, eſt maréchal de la cour du duc de Courlande) mais il eſt le *Plutarque* de cette Béotie moderne. Je vous le recommande au poſſible. Confiez-vous entièrement à lui. Il a le rare avantage d'être homme d'eſprit et diſcret en même temps. Je dirai, en le voyant partir:

> Cher vaiſſeau qui portes Virgile
> Sur le rivage Athénien, etc.

Si j'étais envieux, je le ſerais du voyage que *Céſarion* va faire. La ſeule choſe qui me conſole, eſt l'idée de

le voir revenir comme ce chef des Argonautes qui emporta les tréfors de Colchos. Quelle joie pour moi, quand il me rendra la Pucelle, le Règne de *Louis XIV*, la Philofophie de *Newton*, et les autres merveilles inconnues que vous n'avez pas voulu jufqu'ici communiquer au public! Ne me privez pas de cette confolation. Vous qui défirez fi ardemment le bonheur des humains, voudriez-vous ne pas contribuer au mien? Une lecture agréable entre, felon moi, pour beaucoup dans l'idée du vrai bonheur. 1737.

Il eft jufte que vous affuriez de mes attentions *Vénus-Newton.* La fcience ne pouvait jamais fe mieux loger que dans le corps d'une aimable perfonne. Quel philofophe pourrait réfifter à fes argumens? En fe laiffant guider par cette aimable philofophe, la raifon nous guiderait-elle toujours? Pour moi, je craindrais fort les flèches dorées du petit Dieu de Cythère.

Céfarion vous rendra compte de l'eftime parfaite que j'ai pour vous: il vous dira jufqu'à quel point nous honorons la vertu, le mérite et les talens. Croyez, je vous prie, tout ce qu'il vous dira de ma part; et foyez fûr qu'on ne peut exagérer la confidération avec laquelle je fuis, Monfieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

1737.

LETTRE XXIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Rupin, le 6 de juillet.

MONSIEUR,

Si j'étais né poëte, j'aurais répondu en vers aux ſtances charmantes, à votre lettre du 25 de mai; mais des revues, des voyages, des coliques et des fièvres m'ont tellement fatigué, que Phébus eſt demeuré inexorable aux prières que je lui ai faites de m'inſpirer ſon feu divin.

Remusberg eſt la ſeule où je voudrais aller....

Ce vers m'a cauſé le plus grand plaiſir du monde; je l'ai lu plus de mille fois. Ce ſerait une apparition bien rare dans ce pays qu'un génie de votre ordre, un homme libre de préjugés, et dont l'imagination eſt gouvernée par la raiſon. Quel bonheur pourrait égaler le mien ſi je pouvais nourrir mon eſprit du vôtre, et me voir guidé par vos ſoins dans le chemin du vrai bien?

Je ne vous donne l'hiſtoire de *Remus* que pour ce qu'elle vaut. Les origines des nations ſont pour la plupart fabuleuſes; elles ne prouvent que l'antiquité des établiſſemens. Mettez l'anecdote de *Remus* à côté de l'hiſtoire de la ſainte Ampoule, et de opérations magiques de *Merlin*.

Les antiquaires à capuchons ne feront jamais, ni mes hiſtoriographes, ni les directeurs de ma conſcience. Que votre façon de penſer eſt différente de ces ſuppôts de l'erreur! vous aimez la vérité, ils aiment la ſuperſtition ; vous pratiquez les vertus, ils ſe contentent de les enſeigner ; ils calomnient, et vous pardonnez. Si j'étais catholique, je ne choiſirais ni ſaint *François* d'Aſſiſe, ni ſaint *Bruno* pour mes patrons. J'irais droit à Cirey, où je trouverais des vertus et des talens ſupérieurs en tout genre à ceux de la haire et du froc. 1737.

Ces rois ſans amitié et ſans retour, dont vous me parlez, me paraiſſent reſſembler à la bûche que *Jupiter* donna pour roi aux grenouilles. Je ne connais l'ingratitude que par le mal qu'elle m'a fait. Je peux même dire, ſans affecter des ſentimens qui ne me ſont pas naturels, que je renoncerais à toute grandeur ſi je la croyais incompatible avec l'amitié. Vous avez bien votre part à la mienne. Votre naïveté, cette ſincérité et cette noble confiance que vous me témoignez dans toutes les occaſions, méritent bien que je vous donne le titre d'ami.

Je voudrais que vous fuſſiez le précepteur des princes, que vous leur appriſſiez à être hommes, à avoir des cœurs tendres, que vous leur fiſſiez connaître le véritable prix des grandeurs, et le devoir qui les oblige à contribuer au bonheur des humains.

Mon pauvre *Céſarion* a été arrêté tout court par la goutte. Il s'en eſt défait du mieux qu'il a pu, et s'eſt mis en chemin pour Cirey. C'eſt à vous de juger s'il ne mérite pas toute l'amitié que j'ai pour lui.

En prenant congé de mon petit ami, je lui ai dit:

1737. ſongez que vous allez au paradis terreſtre, à un endroit mille fois plus délicieux que l'île de *Calypſo*, que la déeſſe de ces lieux ne le cède en rien à la beauté de l'enchantereſſe de *Télémaque*, que vous trouverez en elle tous les agrémens de l'eſprit, ſi préférables à ceux du corps; que cette merveille occupe ſon loiſir par la recherche de la vérité. C'eſt là que vous verrez l'eſprit humain dans ſon dernier degré de perfection, la ſageſſe ſans auſtérité, entourée des tendres amours et des ris. Vous y verrez d'un côté le ſublime *Voltaire*, et de l'autre, l'aimable auteur du Mondain: celui qui ſait s'élever au-deſſus de *Newton*, et qui, ſans s'avilir, ſait chanter *Philis*. De quelle façon, mon cher *Céſarion*, pourra-t-on vous faire abandonner un ſéjour ſi plein de charmes? Que les liens d'une vieille amitié ſont faibles contre tant d'appas!

Je remets mes intérêts entre vos mains; c'eſt à vous, Monſieur, de me rendre mon ami. Il eſt peut-être l'unique mortel digne de devenir citoyen de Cirey; mais ſouvenez-vous que c'eſt tout mon bien, et que ce ſerait une injuſtice criante de me le ravir.

J'eſpère que mon petit ambaſſadeur reviendra chargé de la toiſon d'or, c'eſt-à-dire, de votre Pucelle et de tant d'autres pièces à moitié promiſes, mais encore plus impatiemment attendues. Vous ſavez que j'ai un goût déterminé pour vos ouvrages: il y aurait plus que de la cruauté à me les refuſer.

Il me ſemble que la dépravation du goût n'eſt pas ſi générale en France que vous le croyez. Les Français connaiſſent encore un *Apollon* à Cirey, des *Fontenelle*, des *Crébillon*, des *Rollin* pour la clarté et la beauté du ſtyle hiſtorique; des d'*Olivet* pour

les traductions; des *Bernard* et des *Gresset*, dont les muses naturelles et polies peuvent très-bien remplacer les *Chaulieu* et les *la Fare*. 1737.

Si *Gresset* pèche quelquefois contre l'exactitude, il est excusable par le feu qui l'emporte; plein de ses pensées, il néglige les mots. Que la nature fait peu d'ouvrages accomplis! et qu'on voit peu de *Voltaires!* J'ai pensé oublier M. de *Réaumur*, qui, en qualité de physicien, est en grande réputation chez vous. Voilà ce qui me paraît la quintessence de vos grands hommes. Les autres auteurs ne me paraissent pas fort dignes d'attention. Les belles-lettres ne sont plus récompensées, comme elles l'étaient du temps de *Louis le grand*. Ce prince, quoique peu instruit, se fesait une affaire sérieuse de protéger ceux dont il attendait son immortalité. Il aimait la gloire, et c'est à cette noble passion que la France est redevable de son académie et des arts qui y fleurissent encore.

Quant à la métaphysique, je ne crois pas qu'elle fasse jamais fortune ailleurs qu'en Angleterre. Vous avez vos bigots, nous avons les nôtres. L'Allemagne ne manque ni de superstitieux, ni de fanatiques entêtés de leurs préjugés, et mal-fesans au dernier point, et qui sont d'autant plus incorrigibles, que leur stupide ignorance leur interdit l'usage du raisonnement. Il est certain qu'on a lieu d'être prudent dans la compagnie de pareils sujets. Un homme qui passe pour n'avoir point de religion, fût-il le plus honnête homme du monde, est généralement décrié. La religion est l'idole des peuples; ils adorent tout ce qu'ils ne comprennent point. Quiconque ose y toucher d'une main profane, s'attire leur haine et

1737. leur abomination. J'aime infiniment *Cicéron*. Je trouve dans ses Tusculanes beaucoup de sentimens conformes aux miens. Je ne lui conseillerais pas de dire, s'il vivait de nos jours :

Mourir peut être un mal, mais être mort n'est rien.

En un mot, *Socrate* a préféré la ciguë à la gêne de contenir sa langue; mais je ne sais s'il y a plaisir à être le martyr de l'erreur d'autrui. Ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde, c'est la vie. Il me semble que tout homme raisonnable devrait tâcher de la conserver.

Je vous assure que je méprise trop les jésuites pour lire leurs ouvrages. Les mauvaises dispositions du cœur éclipsent en eux toutes les qualités de l'esprit. Nous vivons d'ailleurs si peu, et nous avons, pour la plupart, si peu de mémoire, qu'il ne faut nous instruire que de ce qu'il y a de plus exquis.

Je vous envoie par cet ordinaire l'Histoire de la Vierge de Ksenstocem, par M. de *Beausobre* ; j'espère que vous serez content du tour et du style de cette pièce. Autant que je m'y connais, je n'ai point remarqué de fautes contre la pureté de la langue. Il est vrai que la plupart des *réfugiés* la négligent beaucoup. Il s'en trouve pourtant quelques-uns qui, je crois, pourraient ne pas être réprouvés par votre académie. Nos universités et notre académie des sciences se trouvent dans un triste état : il paraît que les Muses veulent déserter ces climats.

Fréderic I, roi de Prusse, prince d'un génie fort borné, bon, mais facile, a fait assez fleurir les arts

sous son règne. Ce prince aimait la grandeur et la magnificence; il était libéral jusqu'à la profusion. Epris de toutes les louanges qu'on prodiguait à *Louis XIV*, il crut qu'en choisissant ce prince pour son modèle, il ne pouvait pas manquer d'être loué à son tour. Dans peu on vit la cour de Berlin devenir le singe de celle de Versailles: on imitait tout; cérémonial, harangues, pas mesurés, mots comptés, grands mousquetaires, etc., etc. Souffrez que je vous épargne l'ennui d'un pareil détail. 1737.

La reine *Charlotte*, épouse de *Fréderic*, était une princesse qui, avec tous les dons de la nature, avait reçu une excellente éducation. Elle était fille du duc de Lunebourg, depuis électeur d'Hanovre. Cette princesse avait connu particulièrement *Leibnitz*, à la cour de son père. Ce savant lui avait enseigné les principes de la philosophie, et sur-tout de la métaphysique. La reine considérait beaucoup *Leibnitz*; elle était en commerce de lettres avec lui, ce qui lui fit faire de fréquens voyages à Berlin. Ce philosophe aimait naturellement toutes les sciences; aussi les possédait-il toutes. M. de *Fontenelle*, en parlant de lui, dit très-spirituellement qu'en le décomposant, on trouverait assez de matière pour former beaucoup d'autres savans. L'attachement de *Leibnitz* pour les sciences, ne lui fesait jamais perdre de vue le soin de les établir. Il conçut le dessein de former à Berlin une académie, sur le modèle de celle de Paris, en y apportant cependant quelques légers changemens. Il fit ouverture de son dessein à la reine, qui en fut charmée, et lui promit de l'assister de tout son crédit.

On parla un peu de *Louis XIV*; les astronomes

1737. aſſurèrent qu'ils découvriraient une infinité d'étoiles dont le roi ſerait indubitablement le parrain ; les botaniſtes et les médecins lui conſacreraient leurs talens, etc. Qui aurait pu réſiſter à tant de genres de perſuaſion ? Auſſi en vit-on les effets. En moins de rien l'obſervatoire fut élevé, le théâtre de l'anatomie ouvert ; et l'académie toute formée eut *Leibnitz* pour ſon directeur. Tant que la reine vécut, l'académie ſe ſoutint aſſez bien ; mais, après ſa mort, il n'en fut pas de même. Le roi ſon époux la ſuivit de près. D'autres temps, d'autres ſoins. A préſent les arts dépériſſent; et je vois, les larmes aux yeux, le ſavoir fuir de chez nous ; et l'ignorance, d'un air arrogant, et la barbarie des mœurs s'en approprier la place.

Du laurier d'Apollon, dans nos ſtériles champs,
La feuille négligée, eſt déſormais flétrie :
Dieux ! pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire et des talens ?

Je crois avoir porté un jugement juſte ſur l'Enfant prodigue. Il s'y trouve des vers que j'ai d'abord reconnus pour les vôtres ; mais il y en a d'autres qui m'ont paru plutôt l'ouvrage d'un écolier que d'un maître.

Nous avons l'obligation aux Français d'avoir fait revivre les ſciences. Après que des guerres cruelles, l'établiſſement du chriſtianiſme, et les fréquentes invaſions des barbares, eurent porté un coup mortel aux arts réfugiés de Gréce en Italie, quelques ſiècles d'ignorance s'écoulèrent, quand, enfin, ce flambeau ſe ralluma chez vous. Les Français ont écarté les ronces et les épines qui avaient entièrement interdit

aux hommes le chemin de la gloire qu'on peut acquérir dans les belles-lettres. N'eſt-il pas juſte que les autres nations conſervent l'obligation qu'elles ont à la France du ſervice qu'elle leur a rendu généralement ? Ne doit-on pas une reconnaiſſance égale à ceux qui nous donnent la vie, et à ceux qui nous fourniſſent les moyens de nous inſtruire ? 1737.

Quant aux Allemands, leur défaut n'eſt pas de manquer d'eſprit. Le bon ſens leur eſt tombé en partage ; leur caractère approche aſſez de celui des Anglais. Les Allemands ſont laborieux et profonds : quand une fois ils ſe ſont emparés d'une matière ils pèſent deſſus. Leurs livres ſont d'un diffus aſſommant. Si on pouvait les corriger de leur peſanteur et les familiariſer un peu plus avec les grâces, je ne déſeſpèrerais pas que ma nation ne produisît de grands hommes. Il y a cependant une difficulté qui empêchera toujours que nous ayons de bons livres en notre langue : elle conſiſte en ce qu'on n'a pas fixé l'uſage des mots ; et comme l'Allemagne eſt partagée en une infinité de ſouverains, il n'y aura jamais moyen de les faire conſentir à ſe ſoumettre aux déciſions d'une académie.

Il ne reſte donc plus d'autre reſſource à nos ſavans que d'écrire dans des langues étrangères ; et comme il eſt très-difficile de les poſſéder à fond, il eſt fort à craindre que notre littérature ne faſſe jamais de fort grands progrès. Il ſe trouve encore une difficulté qui n'eſt pas moindre que la première : les princes mépriſent généralement les ſavans ; le peu de ſoin que ces meſſieurs portent à leur habillement, la poudre du cabinet dont ils ſont couverts, et le peu de proportion

1737. qu'il y a entre une tête meublée de bons écrits, et la cervelle vide de ces ſeigneurs, font qu'ils ſe moquent de l'extérieur des ſavans, tandis que le grand homme leur échappe. Le jugement des princes eſt trop reſpecté des courtiſans, pour qu'ils s'aviſent de penſer d'une manière différente ; et ils ſe mêlent également de mépriſer ceux qui les valent mille fois. *O tempora! ô mores!*

Pour moi, qui ne me ſens point fait pour le ſiècle où nous vivons, je me contente de ne point imiter l'exemple de mes égaux. Je leur prêche ſans ceſſe que le comble de l'ignorance c'eſt l'orgueil ; et reconnaiſſant la ſupériorité de vous autres grands hommes, je vous crois dignes de mon encens; et vous, Monſieur, de toute mon eſtime : elle vous eſt entièrement acquiſe. Regardez-moi comme un ami déſintéreſſé, et dont vous ne devez la connaiſſance qu'à votre mérite. Je vous écris un pied à l'étrier, et prêt à partir. Je ſerai de retour dans quinze jours. Je ſuis à jamais,

Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE

1737.

LETTRE XXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

MONSEIGNEUR,

Je fuis entouré de vos bienfaits ; M. de *Keyferling*, le portrait de votre Alteffe royale, la feconde partie de la Métaphyfique de M. *Wolf*, la Differtation de M. de *Beaufobre*, et fur-tout la lettre charmante que vous avez daigné m'écrire de Rupin, le 6 de juillet. Avec cela on peut braver la fièvre et la langueur qui me minent ; et je m'aperçois qu'on peut fouffrir et être heureux.

Votre aimable ambaffadeur n'a plus de goutte ; nous allons le perdre ; il n'eft venu que pour fe faire regretter ; il retourne vers le prince qu'il aime et dont il eft aimé ; il laiffe à Cirey un fouvenir éternel de lui, et le règne de *Fréderic* bien établi. Il emporte mon tribut ; j'ai donné tout ce que j'avais. On dit qu'il y a eu des tyrans qui dépouillaient leurs fujets ; mais les bons fujets donnent volontiers tous leurs biens aux bons princes.

J'ai donc mis dans un petit paquet tout ce que j'ai fait de l'Hiftoire de *Louis XIV*, quelques pièces de vers qui ont été imprimées à la fuite de la Henriade, d'une manière très-fautive, quelques morceaux de

1737. à un roi qui était honnête homme ? N'eſt-ce pas un moine qui a aſſaſſiné *Henri III*, roi de France ? L'Europe n'eſt-elle pas encore remplie des traces de l'ambition eccléſiaſtique ? Des évêques devenus princes, et enſuite vos confrères dans l'électorat, un évêque de Rome foulant aux pieds les empereurs, n'en ſont-ils pas d'aſſez forts témoignages ?

Pour moi, quand je ſonge à quel point les hommes ſont faibles et fous, je ſuis toujours étonné que dans les temps d'ignorance les papes n'aient pas eu la monarchie univerſelle.

Je ſuis perſuadé qu'il ne tient à préſent qu'à un ſouverain d'étouffer chez lui toutes ſemences de fureur religieuſe et de diſcorde eccléſiaſtique. Il n'y a qu'à être honnête homme et nullement dévot : les hommes, tous ſots qu'ils ſont, ſentent bien dans leur cœur que la vertu vaut mieux que la dévotion. Sous un roi dévot, il n'y a que des hypocrites ; un roi honnête homme forme des hommes comme lui.

J'oſe ainſi penſer tout haut devant votre Alteſſe royale, car votre caractère divin m'encourage à tout. Je viens de finir une converſation avec M. de *Keyſerling* ; il a encore enflammé mon zèle et mon admiration pour votre perſonne. Tout mon malheur eſt d'avoir une ſanté qui probablement m'empêchera d'être le témoin du bien que vous ferez aux hommes, et des grands exemples que vous donnerez. Heureux ceux qui verront ces beaux jours ! D'autres verront de près la gloire et le bonheur de votre gouvernement ; mais moi, j'aurai joui des bontés du prince philoſophe, j'aurai eu les prémices de ſa grande ame, j'aurai été trop heureux, etc.....

1737.

LETTRE XXVI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 16 d'augufte.

Quoi ! fans ceffe ajoutant merveilles fur merveilles,
Voltaire, à l'univers tu confacres tes veilles :
Non content de charmer par tes divins écrits,
Tu fais plus, tu prétends éclairer les efprits.
Tantôt, du grand Newton débrouillant le fyftéme,
Tu découvre à nos yeux fa profondeur extrême ;
Tantôt, de Melpomène arborant les drapeaux,
Ta verve nous prépare à des charmes nouveaux.
Tu paffes de Thalie aux pinceaux de l'hiftoire :
Du grand Charle et du Czar éternifant la gloire,
Tu marqueras dans peu, de ta favante main,
Leurs vices, leurs vertus, et quel fut leur deftin ;
De ce héros vainqueur la brillante folie,
De ce législateur les travaux en Ruffie ;
Et dans ce parallèle, effroi des conquérans,
Tu montreras aux rois le feul devoir des grands.

Pour moi, de ces climats habitant fédentaire,
Qui fans prévention rends juftice à Voltaire,
J'admire en tes écrits de diverfe nature,
Tous les dons dont le Ciel te combla fans mefure.
Que fi la Calomnie, avec fes noirs ferpens,
Veut flétrir fur ton front tes lauriers verdoyans,

1737.

Si, du fond de Bruxelle, un Rufus en furie, (*)
Sait lancer ſon venin au ſein de ta patrie :
Que mon ſimple ſuffrage, enfant de l'équité,
Te tienne du moins lieu de la poſtérité !

Où prenez-vous, Monſieur, tout le temps pour travailler ? Ou vos momens valent le triple de ceux des autres, ou votre génie heureux et fécond ſurpaſſe celui de l'ordinaire des grands hommes. A peine avez-vous achevé d'éclaircir la philoſophie de *Newton*, que vous travaillez à enrichir le théâtre français d'une tragédie nouvelle : et cette pièce, qui, ſelon les apparences, n'a pas encore quitté le chantier, eſt déjà ſuivie d'un nouvel ouvrage que vous projetez.

Vous voulez faire au czar l'honneur d'écrire ſon hiſtoire en philoſophe. Non content d'avoir ſurpaſſé tous les auteurs qui vous ont précédé, par l'élégance, la beauté et l'utilité de vos ouvrages, vous voulez encore les ſurpaſſer par le nombre. Empreſſé à ſervir le genre humain, vous conſacrez votre vie entière au bien public. La Providence vous avait réſervé pour apprendre aux hommes à préférer la lyre d'*Amphion*, qui élevait les murs de Thèbes, à ces inſtrumens belliqueux qui feſaient tomber ceux de Jéricho.

Le témoignage de quelques vérités découvertes et de quelques erreurs détruites eſt, à mon avis, le plus beau trophée que la poſtérité puiſſe ériger à la gloire d'un grand homme. Que n'avez-vous donc pas à prétendre, vous qui êtes auſſi fidèle au culte

(*) *Rouſſeau.*

de la vérité que zélé deſtructeur des préjugés et de la ſuperſtition? 1737.

Vous vous attendez, ſans doute, à recevoir par cet ordinaire tous les matériaux néceſſaires pour commencer l'ouvrage auquel vous vous êtes propoſé de travailler. Quelle ſera votre ſurpriſe quand vous ne recevrez qu'une métaphyſique et des vers! C'eſt cependant tout ce que j'ai pu vous envoyer. Une métaphyſique diffuſe et un copiſte pareſſeux ne font guère de chemin enſemble.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre raiſonnement géométrique et preſſant ſur les infiniment petits. Je vous avoue tout ingénument que je n'ai aucune idée de l'infini. Je crois que nous ne différons que dans la façon de nous exprimer. Je vous avoue encore que je ne connais que deux ſortes de nombres, des nombres pairs et des nombres impairs : or, l'infini n'étant un nombre ni pair ni impair, qu'eſt-il donc?

Si je vous ai bien compris, votre ſentiment, qui eſt auſſi le mien, eſt que la matière, relativement aux hommes, eſt diviſible infiniment; ils auront beau décompoſer la matière, ils n'arriveront jamais aux unités qui la compoſent. Mais, réellement et relativement à l'eſſence des choſes, la matière doit néceſſairement être compoſée d'un amas d'unités qui en ſont les ſeuls principes, et que l'auteur de la nature a jugé à propos de nous cacher. Or qui dit matière, ſans l'idée de ces unités jointes et arrangées enſemble, dit un mot qui n'a aucun ſens. La modification de ces unités détermine enſuite la différence des êtres.

M. *Wolf* eſt peut-être le ſeul philoſophe qui ait eu la hardieſſe de faire la définition de l'*être ſimple*,

1737. Nous n'avons de connaiſſance que des choſes qui tombent ſous nos ſens, ou qu'on peut exprimer par des ſignes ; mais nous ne pouvons avoir de connaiſſance intuitive des unités, parce que jamais nous n'aurons d'inſtrumens aſſez fins pour pouvoir ſéparer la matière juſqu'à ce point. La difficulté eſt à préſent de ſavoir comment on peut expliquer une choſe qui n'a jamais frappé nos ſens. Il a fallu néceſſairement donner de nouvelles définitions et des définitions différentes de tout ce qui a rapport avec la matière.

M. *Wolf*, pour arriver à cette définition, nous y prépare par celle qu'il fait de l'eſpace et de l'étendue. Si je ne me trompe, il s'en explique ainſi ;

„ L'eſpace eſt le vide qui eſt entre les parties, „ de façon que tout être qui a des pores occupe „ toujours un eſpace entre eux. Or tous les êtres „ compoſés doivent avoir des pores, les uns plus „ ſenſibles que les autres, ſelon leur différente com„ poſition : donc tous les êtres compoſés contiennent „ un eſpace. Mais, une unité n'ayant point de parties, „ et par conſéquent point d'interſtice ou de pores, „ ne peut point, par conſéquent, tenir d'eſpace. „

Wolf nomme l'étendue, la continuité des êtres. Par exemple : une ligne n'eſt formée que par l'arrangement d'unités qui ſe touchent les unes les autres, et qui peuvent ſe ſuivre en ligne courbe ou droite. Ainſi une ligne a de l'étendue ; mais un être, un, qui n'eſt pas continu, ne peut occuper d'étendue. Je le répète encore ; l'étendue n'eſt, ſelon *Wolf*, que la continuité des êtres. Un petit moment d'attention vous fera trouver ces définitions ſi vraies, que vous ne pourrez leur refuſer votre approbation. Je

ne vous demande qu'un coup d'œil : il vous suffit, Monsieur, pour vous élever non-seulement à l'*être simple*, mais au plus haut degré de connaissance auquel l'esprit humain peut parvenir. 1737.

Je viens de voir un homme, à Berlin, avec lequel je me suis bien entretenu de vous. C'est notre ministre *Bork* qui est de retour d'Angleterre. Il m'a fort alarmé sur l'état de votre santé : il ne finit point quand il parle des plaisirs que votre conversation lui a causés. L'esprit, dit-il, triomphe des infirmités du corps.

Vous serez servi en philosophe, et par des philosophes, dans la commission dont vous m'avez jugé capable. J'ai tout aussitôt écrit à mon ami, en Russie ; il répondra avec exactitude et avec vérité aux points sur lesquels vous souhaitez des éclaircissemens. Non content de cette démarche, je viens de déterrer un secrétaire de la cour qui ne fait que revenir de Moscovie, après un séjour de dix-huit ans consécutifs. C'est un homme de très-bon sens, un homme qui a de l'intelligence, et qui est au fait de leur gouvernement ; il est de plus véridique. Je l'ai chargé de me répondre sur les mêmes points. Je crains qu'en qualité d'allemand, il n'abuse du privilége de diffus, et qu'au lieu d'un mémoire il ne compose un volume. Dès que je recevrai quelque chose que ce soit sur cette matière, je le ferai partir avec diligence.

Je ne vous demande pour salaire de mes peines qu'un exemplaire de la nouvelle édition de vos œuvres. Je m'intéresse trop à votre gloire pour n'être pas instruit, des premiers, de vos nouveaux succès.

Selon la description que vous me faites de la vue

1737. de Cirey, je crois ne voir que la defcription et l'hiftoire de ma retraite. Remusberg eft un petit Cirey, Monfieur, à cela près qu'il n'y a ni de *Voltaire* ni de madame *du Châtelet* chez nous.

Voici encore une petite ode affez mal tournée et affez infipide : c'eft l'*Apologie des bontés de* DIEU. C'eft le fruit de mon loifir que je n'ai pu m'empêcher de vous envoyer. Si ce n'eft abufer de ces momens précieux dont vous favez faire un ufage fi merveilleux, pourrai-je vous prier de la corriger ? J'ai le malheur d'aimer les vers, et d'en faire fouvent de très-mauvais. Ce qui devrait m'en dégoûter, et rebuterait toute perfonne raifonnable, eft juftement l'aiguillon qui m'anime le plus. Je me dis : petit malheureux, tu n'as pu réuffir jufqu'à préfent ; courage, reprenons le rabot et la lime, et derechef mettons-nous à l'ouvrage. Par cette inflexibilité je crois me rendre *Apollon* plus favorable.

Une aimable perfonne m'infpira dans la fleur de mes jeunes ans deux paffions à la fois : vous jugez bien que l'une fut l'amour et l'autre la poéfie. Ce petit miracle de la nature, avec toutes les grâces poffibles, avait du goût et de la délicateffe. Elle voulut me les communiquer. Je réuffis affez en amour, mais mal en poéfie. Depuis ce temps j'ai été amoureux affez fouvent, et toujours poëte.

Si vous favez quelque fecret pour guérir les hommes de cette manie, vous ferez vraiment œuvre chrétienne de me le communiquer ; finon je vous condamne à m'enfeigner les règles de cet art enchanteur que vous avez embelli, et qui à fon tour vous fait tant d'honneur.

Nous autres princes, nous avons tous l'ame intéressée, et nous ne fesons jamais de connaissances que nous n'ayons quelques vues particulières et qui regardent directement notre profit. 1737.

Que *Césarion* est heureux! il doit avoir passé des momens délicieux à Cirey. Quels plaisirs surpassent en effet ceux de l'esprit! J'ai fait des efforts d'imagination surprenans pour l'accompagner; mais ni mon imagination n'est assez vive ni mon esprit assez délié pour l'avoir pu suivre. Contentez-vous, Monsieur, de mes efforts, tandis qu'il me suffira d'avoir conversé avec vous par le ministère de mon ami. Je suis ravi des bontés que madame *du Châtelet* témoigne à *Césarion.* Ce serait un titre pour estimer encore davantage cette dame, si c'était une chose possible.

La sagesse de *Salomon* eût été bien récompensée, si la reine de Saba eût ressemblé à celle de Cirey. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni sage ni *Salomon*, je me trouve toujours fort honoré de l'amitié d'une personne aussi accomplie que madame la Marquise. J'ai lieu de croire que sa vue me ferait naître des idées un peu différentes de ce que le vulgaire nomme sagesse. Je me flatte que, comme vous avez la satisfaction de connaître de plus près cette divinité, vous vous sentirez quelque indulgence pour mes faiblesses, si faiblesse y a de trop admirer les chefs-d'œuvre de la nature.

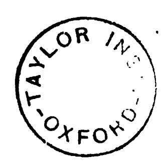
D'un raisonnement de philosophie, je me vois insensiblement engagé dans un avorton de déclaration d'amour; et, tandis que ma métaphysique garde le style de *Wolf*, ma morale pourrait bien ressembler un peu à celle que *Rameau* réchauffe des sons de sa musique.

1737. Quant à l'amitié, je vous prie de me croire constant, me déterminant difficilement à donner mon cœur, mais fesant des choix à ne me repentir jamais. Je suis avec l'estime que vous méritez plus que qui que ce soit.

Monsieur,

votre très-affectionné ami,
FÉDERIC.

LETTRE XXVII.



DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 27 d'auguste.

MONSIEUR,

CESARION m'a transporté en esprit à Cirey. Il m'en fait une description charmante: et ce qui me ravit au possible, c'est qu'il m'assure que vous surpassez de beaucoup la haute idée que je m'étais faite de vous.

Il semble que la maladie vous tienne tous les deux, pour que le pauvre *Césarion* ne goûte pas des plaisirs parfaits dans cette vie. Votre fièvre me fournit l'occasion de vous parler sur un sujet qui m'intéresse beaucoup; c'est votre santé. Je vous prie très-instamment de ne pas trop travailler: les études et les travaux de l'esprit minent infiniment la santé du corps. Vous devez vous conserver, mon amitié vous y oblige.

Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie, d'être né contemporain d'un homme d'un mérite aussi distingué que le vôtre; mais mon bonheur ne peut être parfait si je ne vous possède, et si je n'ai la satisfaction de vous voir un jour. Vous m'envoyez vos ouvrages; ils n'ont point de prix, et ne mettent aucune borne à ma reconnaissance. Je vous prie, Monsieur, de marquer à la divine *Emilie* toute l'estime que j'ai pour elle: je suis pénétré de la façon dont elle a reçu mon petit plénipotentiaire. Vous avez été tous les deux dignes de mon admiration, mais à présent vous m'enlevez le cœur. 1737.

Si j'étais envieux, je le serais de *Césarion*. Je supporterais volontiers sa goutte, pour avoir vu et entendu ce qu'il vient de voir et d'entendre.

L'antiquité, en nous vantant ces merveilles du monde, nous les représente éloignées les unes des autres. A Cirey, on en trouve deux d'un prix bien supérieur à ces masses de pierre qui, d'elles-mêmes, n'avaient aucune vertu. L'esprit mâle et solide d'une femme, et le génie vif et universel, et toutefois réglé, d'un poëte, me paraissent plus merveilleux.

Vous ne me devez aucune reconnaissance de ce que je vous rends justice. Je voudrais, Monsieur, pouvoir vous témoigner mon estime par des marques plus réelles que des portraits. Contentez-vous de ces types, et attendez-en l'accomplissement. Je suis à jamais,

Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

1737.

De l'aſtre brillant qui nous luit,
Charmante et divine Emilie,
Voulez-vous tirer tout le fruit ?
Ah ! permettez, je vous en prie,
Que, dans mon paiſible réduit,
Vienne cette philoſophie,
Dont certes je ferai profit.

Je ſuis édifié de voir revivre à Cirey les temps d'*Oreſte* et de *Pilade*. Vous donnez l'exemple d'une vertu qui, juſqu'à nos jours, n'a malheureuſement exiſté que dans la fable.

Ne craignez point, Monſieur, que je trouble les douceurs de votre repos philoſophique. Si mes mains pouvaient cimenter ou raffermir les liens de votre divine union, je vous offrirais volontiers leur miniſtère. J'ai eſſuyé une eſpèce de naufrage dans ma vie : le ciel me préſerve d'en occaſionner à d'autres !

Je crois cependant avoir trouvé un expédient, moyennant lequel vous pourrez ſans riſque, et ſans troubler la tranquillité d'*Emilie*, ſatisfaire à ma curioſité. Ce ferait, Monſieur, de me communiquer, toutes les fois que vous me faites le plaiſir de m'écrire, quelques traits de votre métaphyſique, répandus dans vos lettres. La confiance que j'ai en vous, jointe à l'ardeur de m'inſtruire, vous attire ces importunités. D'ailleurs, le ciel vous a doué de trop de talens pour les cacher : vous devez éclairer le genre humain ; vous n'êtes point avare de vos connaiſſances ; et je ſuis votre ami.

Mon correſpondant ruſſien n'a pu encore me donner des nouvelles de ce que vous ſouhaitez ſavoir.

J'eſpère,

J'espère, cependant, pouvoir vous satisfaire dans peu. 1737.

Certes, les prêtres ne vous choisiront pas pour leur panégyriste. Vos réflexions sur le pouvoir des ecclésiastiques sont très-justes; et, de plus, appuyées par le témoignage irrévocable de l'histoire. Leur ambition ne viendrait-elle pas de ce qu'on leur interdit le chemin à tout autre vice?

Les hommes se sont forgé un fantôme bizarre d'austérité et de vertu: ils veulent que les prêtres, ce peuple moitié imposteur et moitié superstitieux, adoptent ce caractère. Il ne leur est pas permis d'aimer ouvertement les filles et le vin; mais l'ambition ne leur est pas interdite. Or l'ambition traîne seule après elle des crimes et des désordres affreux.

Il me souvient du singe de la reine *Cléopâtre*, auquel on avait très-bien appris à danser: quelqu'un s'avisa de lui jeter des noix; et le singe, oubliant ses habits, la danse, et le rôle qu'il jouait, se jeta sur les noix. Un prêtre fait le personnage vertueux, tant que son intérêt le comporte; mais à la moindre occasion la nature perce bientôt le nuage; et les crimes et les méchancetés qu'il couvrait des apparences de la vertu, paraissent alors à découvert. Il est étonnant que la monarchie ecclésiastique soit établie sur des fondemens si peu solides.

L'autorité des prêtres du paganisme venait de leurs oracles trompeurs, de leurs sacrifices ridicules, et de leur impertinente mythologie. C'était un conte bien grave que celui de *Daphné* changée en laurier; des vierges enceintes par *Jupiter*, et qui accouchaient de Dieux; un *Jupiter* Dieu qui quitte le ciel, son tonnerre

1737. et ſa foudre, pour venir ſur la terre, ſous la figure d'un taureau, enlever *Europe*; la réſurrection d'*Orphée* qui triomphe des enfers; et enfin, une infinité d'autres abſurdités et de contes puérils, tout au plus capables d'amuſer les enfans. Mais les hommes, charmés du merveilleux, ont de tout temps donné dans ces chimères, et révéré ceux qui en étaient les défenſeurs. Ne ferait-il pas permis de diſputer la raiſon aux hommes, après leur avoir prouvé qu'ils ſont ſi peu raiſonnables?

Votre philoſophie me charme. Sans doute, Monſieur, tout doit tendre au bonheur des hommes. A quoi ſert, en effet, de ſavoir combien de temps vit une puce, ſi les rayons du ſoleil entrent profondément dans la mer, de rechercher ſi les huîtres ont une ame ou non?

La gaieté nous rend des dieux; l'auſtérité, des diables. Cette auſtérité eſt une eſpèce d'avarice qui prive les hommes d'un bonheur dont ils pourraient jouir.

Tantale dans un fleuve a ſoif et ne peut boire.

Sans doute que la nature, ſe repentant d'avoir fait un être trop heureux dans ce monde, vous a aſſujetti à tant d'infirmités. Votre fièvre m'inquiéte et m'alarme beaucoup. Je crains de perdre *ſolum hominem*, mon maître qui m'inſtruit et me guide: je crains, avec raiſon, de perdre un homme qui vaut ſeul plus que toute ſa nation.

La nature, à force de travailler, devient plus habile: elle a formé votre cerveau ſur tous les bons originaux

qu'elle a faits en tous les siècles. Il est à craindre qu'elle se contente de n'avoir fait que ce chef-d'œuvre. Soyez sûr, Monsieur, que vos jours me sont aussi chers et aussi précieux que les miens propres. 1737.

Ah ! si le sort cruel veut attaquer ta vie,
Si pour jamais enfin il veut nous séparer,
Ta mort de mon trépas serait dans peu suivie.
Mais non : ce coup affreux peut encor se parer;
Pour servir l'univers, pour servir Emilie,
Pour conserver tes jours, c'est à moi d'expirer.

Je suis avec une sincère amitié et avec toute l'estime que la vertu suprême et le mérite extorquent même aux envieux, et reçoivent en hommage des ames bien nées, Monsieur,

Votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

MONSEIGNEUR,

Il est bien douloureux que Cirey soit si loin du trône de Remusberg. Vos bienfaits et vos ordres sont bien long-temps en chemin. Je reçois, le 10 d'octobre, une lettre du 16 auguste, remplie de vers et d'excellente morale, et de bonne métaphysique, et de grands sentimens, et d'une bonté qui enchante

1737. mon cœur. Ah! Monſeigneur, pourquoi êtes-vous prince? Pourquoi n'êtes-vous pas, du moins un an ou deux, un homme comme les autres? On aurait le bonheur de vous voir; et c'eſt le ſeul qui me manque depuis que vous daignez m'écrire. Vous êtes comme le DIEU d'*Abraham*, d'*Iſaac* et de *Jacob*; vous communiquez avec les fidèles par le miniſtère des anges. Vous nous aviez envoyé l'ange *Céſarion*, et il eſt trop tôt retourné vers ſon ciel: nous vous avons vu dans votre ambaſſadeur. Vous voir face à face eſt un bonheur qui ne nous eſt pas donné; c'eſt pour les élus de Remusberg.

Notre petit paradis de Cirey préſente ſes très-humbles reſpects à votre empyrée; et la déeſſe *Emilie* s'incline devant *Gott-Fréderic*. J'ai donc enfin reçu après mille détours, et cette belle lettre, l'ode et le troiſième cahier de la métaphyſique wolfienne. Voilà, encore une fois, de ces bienfaits que les autres rois, ces pauvres hommes qui ne ſont que rois, ſont incapables de répandre.

Je vous dirai ſur cette métaphyſique, un peu longue, un peu trop pleine de choſes communes, mais d'ailleurs admirable, très-bien liée et ſouvent très-profonde: je vous dirai, Monſeigneur, que je n'entends goutte à l'être ſimple de *Wolf*. Je me vois tranſporté tout d'un coup dans un climat dont je ne puis reſpirer l'air, ſur un terrain où je ne puis mettre le pied, chez des gens dont je n'entends point la langue. Si je me flattais d'entendre cette langue, je ferais peut-être aſſez hardi pour diſputer contre M. *Wolf*, en le reſpectant, s'entend. Je nierais, par exemple, tout net la définition de l'étendue, qui eſt,

ſelon ce philoſophe, la continuité des êtres. L'eſpace pur eſt étendu, et n'a pas beſoin d'autres êtres pour cela. Si M. *Wolf* nie l'eſpace pur, en ce cas nous ſommes de deux religions différentes : qu'il reſte dans la ſienne, et moi dans la mienne. Je ſuis tolérant ; je trouve très-bon qu'on penſe autrement que moi : car que tout ſoit plein ou non, ne m'importe, et moi je ſuis tout plein d'eſtime pour lui. 1737.

Je ne peux finir ſur les remercîmens que je dois à votre Alteſſe royale. Vous daignez encore me promettre des mémoires ſur ce que le czar a fait pour le bien des hommes : c'eſt ce qui vous touche le plus ; c'eſt l'exemple que vous devez ſurpaſſer et le thème que je dois écrire. Vous êtes né pour commander à des hommes plus dignes de vous que les ſujets du czar. Vous avez tout ce qui manquait à ce grand homme ; et, ſur toutes choſes, vous avez l'humanité qu'il avait le malheur de ne pas connaître.

Prince adorable, ma ſanté eſt toujours languiſſante ; mais ſi je ſouhaite de vivre, c'eſt pour être témoin de ce que vous ferez. Je déſire bien que *Lucrèce* ait tort et que mon ame ſoit immortelle, afin d'entendre vos louanges ou là haut ou là bas, je ne ſais où ; mais ſurement, ſi j'ai alors des oreilles, elles entendront dire que vous avez rempli la deviſe de notre petit feu d'artifice à Cirey, *ſpes humani generis.*

Enfin, pour comble de bienfaits, Monſeigneur, vous m'envoyez une nouvelle ode de votre main. C'eſt ainſi que *Céſar* jeune et oiſif s'occupait. Lui et *Auguſte*, et preſque tous les bons empereurs ont fait des vers : je citerais même les mauvais princes ; mais je ne veux pas déshonorer la poéſie.

1737. Vous faites très-bien, grand Prince, d'exercer aussi dans ce genre votre génie qui s'étend à tout: puisque vous avez fait à la langue française l'honneur de la savoir si bien, c'est un excellent moyen de la parler avec plus d'énergie que de mettre ses pensées en vers; car c'est l'essence des vers de dire plus et mieux que la prose. J'ai donc une seconde fois pris la liberté d'examiner très-scrupuleusement votre ouvrage. J'ose vous dire mon avis sur les moindres choses. Quelque parfaite connaissance que vous ayez de la langue française, on ne devine point par le génie certains tours, certaines façons de parler que l'usage établit parmi nous. Il est impossible de distinguer quelquefois le mot qui appartient à la prose, de celui que la poésie souffre; et celui qui est admis dans un genre, de celui qui n'est pas reçu. Je fais tous les jours de ces fautes quand j'écris en latin. Il est vrai que votre Altesse royale possède infiniment mieux le français que je ne sais la langue latine; mais enfin il y a toujours quelque petite virgule, quelques points sur les *i* à mettre; et je me charge, sous votre bon plaisir, de ce petit détail.

Je joins même à mes remarques sur votre ode quelques stances, dans lesquelles, en suivant absolument toutes vos idées, je les présente sous d'autres expressions; et je n'ai cette témérité, qu'afin que vous daigniez refondre mes stances, si vous daignez appliquer vos momens de loisir à rendre votre ode parfaite. Je sais que vous avez la noble ambition de songer à exceller dans tout ce que vous entreprenez. Vous avez tellement réussi dans la musique, que votre difficulté à présent sera d'avoir auprès de vous un

muficien qui vous furpaffe. Nous venons d'exécuter ici de votre mufique. Votre portrait était au-deffus du clavecin. Vous êtes donc fait, grand Prince, pour enchanter tous les fens! Ah! qu'on doit être heureux auprès de votre perfonne, et que M. de *Keyferling* a bien raifon de l'aimer! Nous avons tous jugé, en le voyant, de l'ambaffadeur par le prince, et du prince par l'ambaffadeur. Enfin, Monfeigneur, les autres princes n'auront que des fujets, et vous n'aurez que des amis. C'eft en quoi fur-tout vous excellez. 1737.

Je vois que le bonheur eft rarement pur. Votre Alteffe royale m'écrit des lettres d'un grand homme, m'envoie les ouvrages d'un fage; et vous voyez que le chemin eft bien long pour me faire parvenir ces tréfors. M. *du Breuil* remet les paquets à un ami qui a des correfpondances, et cela prend bien des détours. Vous m'avez rendu avide et impatient. Je fuis, comme les courtifans, infatiable de nouveaux bienfaits. Voulez-vous, Monfeigneur, effayer de la voie de M. *Thiriot?* Il me remettra les paquets par une voie fûre de Paris à Cirey.

Recevez, Monfeigneur, avec votre bonté ordinaire, les fincères proteftations du refpect profond, du tendre, de l'inviolable dévouement, de l'eftime et de la paffion; enfin, de tous les fentimens avec lefquels je fuis, etc.

1737.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 24 octobre.

MONSEIGNEUR,

L'ADMIRATION, le respect, la reconnaissance; souffrez que je dise encore le tendre attachement pour votre Altesse royale, ont dicté toutes mes lettres, et ont occupé mon cœur. La douleur la plus vive vient aujourd'hui se mêler à ces sentimens. Voici un extrait de la lettre que je reçois dans le moment d'un homme aussi attaché que moi à votre Altesse royale. Cet extrait parlera mieux que tout ce que je pourrais dire. (1)

Comme je n'ai aucune connaissance de ce dont il s'agit que par la lettre de M. *Thiriot*, je ne peux que montrer ici à votre Altesse royale l'accablement où je suis. Vous voyez les choses de plus près, Monseigneur, et vous seul pouvez savoir ce qu'il convient de faire. Je voudrais bien que l'auteur d'un pareil libelle fût exemplairement puni; mais probablement le mépris dû à cette infamie aura sauvé le coupable, que d'ailleurs son obscurité et sa bassesse mettent sans doute en sûreté. Peut-être le roi votre père ignore-t-il

(1) Comme la division du prince royal et du roi avait éclaté, il était tout simple que les ennemis de M. de *Voltaire* l'accusassent, en qualité d'ami du prince royal, de tout ce qu'on écrivait contre le roi, d'autant plus que cette calomnie pouvait nuire au prince comme à M. de *Voltaire*.

cette sottise ; rarement les injures de la canaille parviennent-elles jusques aux oreilles des rois ; et, si elles se font entendre, c'est un bourdonnement d'insectes, qui est presque toujours négligé, parce qu'il ne peut ni nuire ni choquer. Un coquin obscur peut bien faire une satire punissable ; mais il ne peut offenser un souverain. Quand un misérable est assez fou pour oser faire un libelle contre un roi ; ce n'est pas le roi qu'il outrage, c'est uniquement le nom de celui sous lequel il se cache pour donner cours à son libelle. La clémence du roi votre père peut pardonner au satirique ; mais sa justice ne laisserait pas en paix le calomniateur, s'il était connu. 1737.

Pour moi, Monseigneur, j'avoue que je suis aussi sensiblement affligé que si on m'accusait d'avoir manqué personnellement à votre Altesse royale ; et n'est-ce pas en effet s'attaquer à votre propre personne, que de manquer de respect au roi ? Peut-être la chose dont je vous parle est inconnue ; peut-être, si elle a été connue, elle a déjà le sort de tout mauvais libelle, d'être oublié bien vîte. Mais enfin j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en avertir.

Je ne songe au reste, Monseigneur, dans les momens de relâche que me donne ma mauvaise santé, qu'à me rendre un peu moins indigne de vos bontés, en étudiant de plus en plus des arts que vous protégez, et que vous daignez cultiver vous-même. Je regarde la vie que mène votre Altesse royale comme le modèle de la vie privée ; mais, si jamais vous étiez sur le trône, les rois devraient faire alors ce que nous fesons à présent, nous autres petits particuliers, prendre exemple de vous.

1737. Madame la marquise *du Châtelet* est aussi sensibl à l'honneur de votre souvenir qu'elle en est digne Son ame pense en tout comme la vôtre. Nous étion faits pour être vos sujets. Je suis persuadé que si vou regardiez bien dans vos titres, vous verriez que l marquisat de Cirey est une ancienne dépendance d Brandebourg: cela est plus sûr que la fondation d Remusberg par *Remus*.

Nous sommes toujours incertains si le paque d'octobre, pour votre Altesse royale, et pour votr aimable ambassadeur, sont parvenus à votre adresse.

Je suis, avec le plus profond respect, et avec l'attachement le plus inviolable et le plus tendre, etc.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre, à Cirey.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu la dernière lettre dont votre Altesse royale m'a honoré, en date du 27 septembre. Je suis fort en peine de savoir si mon dernier paquet, et celui qui était destiné pour M. de *Keyserling* sont parvenus à leur adresse; ces paquets étaient du commencement du mois d'auguste.

Vous m'ordonnez, Monseigneur, de vous rendre compte de mes doutes métaphysiques: je prends la liberté de vous envoyer un extrait d'un chapitre sur

la liberté. Votre Altesse royale y verra au moins de la bonne foi, si elle y trouve de l'ignorance; et plût à Dieu que tous les ignorans fussent au moins sincères! 1737.

Peut-être l'humanité, qui est le principe de toutes mes pensées, m'a séduit dans cet ouvrage: peut-être l'idée où je suis qu'il n'y aurait ni vice ni vertu; qu'il ne faudrait ni peine ni récompense; que la société serait, sur-tout chez les philosophes, un commerce de méchanceté et d'hypocrisie, si l'homme n'avait pas une liberté pleine et absolue: peut-être, dis-je, cette opinion m'a entraîné trop loin. Mais si vous trouvez des erreurs dans mes pensées, pardonnez-les au principe qui les a produites.

Je ramène toujours, autant que je peux, ma métaphysique à la morale. J'ai examiné sincèrement, et avec toute l'attention dont je suis capable, si je peux avoir quelques notions de l'ame humaine; et j'ai vu que le fruit de toutes mes recherches est l'ignorance. Je trouve qu'il en est de ce principe pensant, libre, agissant, à peu-près comme de DIEU même: ma raison me dit que DIEU existe; mais cette même raison me dit que je ne puis savoir ce qu'il est. En effet, comment connaîtrions-nous ce que c'est que notre ame, nous qui ne pouvons nous former aucune idée de la lumière, quand nous avons le malheur d'être nés aveugles? Je vois donc, avec douleur, que tout ce que l'on a jamais écrit sur l'ame, ne peut nous apprendre la moindre vérité.

Mon principal but, après avoir tâtonné autour de cette ame pour deviner son espèce, est de tâcher au moins de la régler; c'est le ressort de notre horloge. Toutes les belles idées de *Descartes* sur l'élasticité

ne m'apprennent point la nature de ce reſſort;
1737. j'ignore encore la cauſe de l'élaſticité, cependant je monte ma pendule, et elle va tant bien que mal.

C'eſt l'homme que j'examine. De quelques matériaux qu'il ſoit composé, il faut voir s'il y a en effet du vice et de la vertu. Voilà le point important à l'égard de l'homme, je ne dis pas à l'égard de telle ſociété vivant ſous telles lois, mais pour tout le genre humain; pour vous, Monſeigneur, qui devez régner, pour le bûcheron de vos forêts, pour le docteur chinois, et pour le ſauvage de l'Amérique. *Locke*, le plus ſage métaphyſicien que je connaiſſe, ſemble, en combattant, avec raiſon, les idées innées, penſer qu'il n'y a aucun principe univerſel de morale. J'oſe combattre ou plutôt éclaircir, en ce point, l'idée de ce grand homme. Je conviens, avec lui, qu'il n'y a réellement aucune idée innée; il ſuit évidemment qu'il n'y a aucune propoſition de morale innée dans notre ame: mais de ce que nous ne ſommes pas nés avec de la barbe, s'enſuit-il que nous ne ſoyons pas nés, nous autres habitans de ce continent, pour être barbus à un certain âge? Nous ne naiſſons point avec la force de marcher; mais quiconque naît avec deux pieds marchera un jour. C'eſt ainſi que perſonne n'apporte en naiſſant l'idée qu'il faut être juſte; mais DIEU a tellement conformé les organes des hommes, que tous, à un certain âge, conviennent de cette vérité.

Il me paraît évident que DIEU a voulu que nous vivions en ſociété, comme il a donné aux abeilles un inſtinct et des inſtrumens propres à faire le miel. Notre ſociété ne pouvant ſubſiſter ſans les idées du

juſte et de l'injuſte, il nous a donc donné de quoi les acquérir. Nos différentes coutumes, il eſt vrai, ne nous permettront jamais d'attacher la même idée de juſte aux mêmes notions : ce qui eſt crime en Europe ſera vertu en Aſie ; de même que certains ragoûts allemands ne plairont point aux gourmands de France : mais DIEU a tellement façonné les Allemands et les Français, qu'ils aimeront tous à faire bonne chère. Toutes les ſociétés n'auront donc pas les mêmes lois, mais aucune ſociété ne ſera ſans lois. Voilà donc certainement le bien de la ſociété établi par tous les hommes, depuis Pékin juſqu'en Irlande, comme la règle immuable de la vertu : ce qui ſera utile à la ſociété, ſera donc bon par tout pays. Cette ſeule idée concilie tout d'un coup toutes les contradictions qui paraiſſent dans la morale des hommes. Le vol était permis à Lacédémone ; mais pourquoi ? parce que les biens y étaient communs ; et que voler un avare qui gardait pour lui ſeul ce que la loi donnait au public, était ſervir la ſociété.

1737.

Il y a, dit-on des ſauvages qui mangent des hommes, et qui croient bien faire : je réponds que ces ſauvages ont la même idée que nous du juſte et de l'injuſte. Ils font la guerre comme nous par fureur et par paſſion ; on voit par-tout commettre les mêmes crimes : manger ſes ennemis n'eſt qu'une cérémonie de plus. Le mal n'eſt pas de les mettre à la broche ; le mal eſt de les tuer : et j'oſe aſſurer qu'il n'y a point de ſauvage qui croie bien faire en égorgeant ſon ami. J'ai vu quatre ſauvages de la Louiſiane qu'on amena en France, en 1723. Il y avait parmi eux une femme d'une humeur fort douce. Je lui

1737. demandai, par interprète, si elle avait mangé quelquefois de la chair de ses ennemis, et si elle y avait pris goût; elle me répondit qu'oui : je lui demandai si elle aurait volontiers tué ou fait tuer un de ses compatriotes pour le manger; elle me répondit en frémissant, et avec une horreur visible pour ce crime. Parmi les voyageurs, je défie le plus déterminé menteur d'oser dire qu'il y ait une peuplade, une famille où il soit permis de manquer à sa parole. Je suis bien fondé à croire que DIEU ayant créé certains animaux pour paître en commun, d'autres pour ne se voir que deux à deux très-rarement, les araignées pour faire des toiles, chaque espèce a les instrumens nécessaires pour les ouvrages qu'il doit faire. L'homme a reçu tout ce qu'il faut pour vivre en société; de même qu'il a reçu un estomac pour digérer, des yeux pour voir, une ame pour juger.

Mettez deux hommes sur la terre; ils n'appelleront bon, vertueux et juste, que ce qui sera bon pour eux deux. Mettez-en quatre; il n'y aura de vertueux que ce qui conviendra à tous les quatre; et si l'un des quatre mange le souper de son compagnon, ou le bat, ou le tue, il soulève surement les autres. Ce que je dis de ces quatre hommes, il le faut dire de tout l'univers. Voilà, Monseigneur, à peu-près le plan sur lequel j'ai écrit cette métaphysique morale; mais, quand il s'agit de vertu, est-ce à moi à en parler devant vous?

Les vertus sont l'apanage
Que vous reçûtes des cieux;
Le trône de vos aïeux,

Près de ces dons précieux,
Eſt un bien faible avantage.
C'eſt l'homme en vous, c'eſt le ſage
Qui m'aſſervit ſous ſa loi.
Ah! ſi vous n'étiez que roi,
Vous n'auriez point mon hommage.

1737.

Jugez mes idées, grand Prince; car votre ame eſt le tribunal où mes jugemens reſſortiſſent. Que votre Alteſſe royale me donne d'envie de vivre, pour voir un jour de mes yeux le *Salomon* du Nord! mais j'ai bien peur de n'être pas ſi heureux que le bon vieillard *Siméon*. Nous ne paſſons point devant votre portrait ſans dire notre hymne qui commence:

Eſpérons le bonheur du monde.

J'attends votre déciſion ſur l'Hiſtoire de *Louis XIV*, et ſur les Elémens de la philoſophie de *Newton*; ſi mes tributs ont été reçus avec bonté, j'eſpère que j'aurai des inſtructions pour récompenſe.

J'oſe ſupplier votre Alteſſe royale de daigner m'envoyer, par une voie ſûre, (et je crois que celle de M. *Thiriot* l'eſt) les mémoires que vous avez eu la bonté de me promettre ſur le czar. Cependant je ne renonce point aux vers; je les aime plus que jamais, Monſeigneur, puiſque vous en faites. J'eſpère envoyer bientôt quelque choſe qu'on pourra repréſenter ſur le théâtre de Remusberg. Je ſuis indigné qu'on ait pu préſenter à votre Alteſſe royale le miſérable manuſcrit de l'Enfant prodigue qui eſt entre vos mains; cela reſſemble à ma pièce comme un ſinge reſſemble à un

1737. homme. Je ne ſais d'autre parti à prendre que de l'imprimer pour me juſtifier.

Je n'ai point de termes pour remercier votre Alteſſe royale de ſes bontés. Avec quelle généroſité, j'ai penſé dire avec quelle tendreſſe, elle daigne s'intéreſſer à moi. Vous m'écrivez ce qu'*Horace* diſait à *Mecenas*, et vous êtes le *Mecenas* et l'*Horace*. Madame la marquiſe *du Châtelet* qui partage mon admiration pour votre perſonne, et à qui vous donnez la permiſſion de joindre ſes reſpects aux miens, uſe de cette liberté. Je ſuis avec le reſpect le plus profond, et la plus tendre reconnaiſſance, etc.

SUR LA LIBERTÉ.

La queſtion de la liberté eſt la plus intéreſſante que nous puiſſions examiner, puiſque l'on peut dire que de cette ſeule queſtion dépend toute la morale. Un auſſi grand intérêt mérite bien que je m'éloigne un peu de mon ſujet pour entrer dans cette diſcuſſion, et pour mettre ici ſous les yeux du lecteur, les principales objections que l'on fait contre la liberté, afin qu'il puiſſe juger lui-même de leur ſolidité.

Je ſais que la liberté a d'illuſtres adverſaires. Je ſais que l'on fait contre elle des raiſonnemens qui peuvent d'abord ſéduire; mais ce ſont ces raiſons mêmes qui m'engagent à les rapporter et à les réfuter.

On a tant obſcurci cette matière, qu'il eſt abſolument indiſpenſable de commencer par définir ce qu'on entend par liberté, quand on veut en parler et ſe faire entendre.

J'appelle

J'appelle liberté le pouvoir de penser à une chose ou de n'y pas penser, de se mouvoir ou de ne se mouvoir pas, conformément au choix de son propre esprit. Toutes les objections de ceux qui nient la liberté se réduisent à quatre principales, que je vais examiner l'une après l'autre. 1737.

Leur première objection tend à infirmer le témoignage de notre conscience, et du sentiment intérieur que nous avons de notre liberté. Ils prétendent que ce n'est que faute d'attention sur ce qui se passe en nous-mêmes, que nous croyons avoir ce sentiment intime de liberté ; et que lorsque nous fesons une attention réfléchie sur les causes de nos actions, nous trouvons, au contraire, qu'elles sont toujours déterminées nécessairement.

De plus, nous ne pouvons douter qu'il n'y ait des mouvemens dans notre corps qui ne dépendent point de notre volonté, comme la circulation du sang, le battement de cœur, etc. souvent aussi la colère, ou quelqu'autre passion violente nous emporte loin de nous, et nous fait faire des actions que notre raison désapprouve. Tant de chaînes visibles dont nous sommes accablés prouvent, selon eux, que nous sommes liés de même dans tout le reste.

L'homme, disent-ils, est tantôt emporté avec une rapidité et des secousses dont il sent l'agitation et la violence. Tantôt il est mené par un mouvement paisible dont il ne s'aperçoit pas, mais dont il n'est plus maître. C'est un esclave qui ne sent pas toujours le poids et la flétrissure de ses fers, mais qui n'en est pas moins esclave.

Ce raisonnement est tout semblable à celui-ci:

1737. les hommes ſont quelquefois malades, donc ils n'ont jamais de ſanté. Or qui ne voit pas, au contraire, que ſentir ſa maladie et ſon eſclavage, c'eſt une preuve qu'on a été ſain et libre?

Dans l'ivreſſe, dans l'emportement d'une paſſion violente, dans un dérangement d'organes, etc. notre liberté n'eſt plus obéie par nos ſens; et nous ne ſommes pas plus libres alors d'uſer de notre liberté, que nous ne le ſerions de mouvoir un bras ſur lequel nous aurions une paralyſie.

La liberté, dans l'homme, eſt la ſanté de l'ame. Peu de gens ont cette ſanté entière et inaltérable. Notre liberté eſt faible et bornée comme toutes nos autres facultés: nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, et à maîtriſer nos paſſions; et cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuſe. Mais quelques efforts que nous faſſions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre cette raiſon ſouveraine de tous nos déſirs; et il y aura toujours dans notre ame, comme dans notre corps, des mouvemens involontaires: car nous ne ſommes ni ſages, ni libres, ni ſains, que dans un très-petit degré.

Je ſais que l'on peut, à toute force, abuſer de ſa raiſon pour conteſter la liberté aux animaux, et les concevoir comme des machines, qui n'ont ni ſenſations, ni déſirs, ni volontés, quoiqu'ils en aient toutes les apparences. Je ſais qu'on peut forger des ſyſtêmes, c'eſt-à-dire, des erreurs pour expliquer leur nature. Mais enfin, quand il faut s'interroger ſoi-même, il faut bien avouer, ſi l'on eſt de bonne foi, que nous avons une volonté; que nous avons le pouvoir d'agir, de remuer nôtre corps, d'appliquer

notre esprit à certaines pensées, de suspendre nos désirs, etc. 1737.

Il faut donc que les ennemis de la liberté avouent que notre sentiment intérieur nous assure que nous sommes libres; et je ne crains point d'assurer qu'il n'y en a aucun qui doute de bonne foi de sa propre liberté, et dont la conscience ne s'élève contre le sentiment artificiel par lequel ils veulent se persuader qu'ils sont nécessités dans toutes leurs actions. Aussi ne se contentent-ils pas de nier ce sentiment intime de la liberté; mais ils vont encore plus loin: Quand on vous accorderait, disent-ils, que vous avez le sentiment intérieur, que vous êtes libre, cela ne prouverait rien encore. Car notre sentiment nous trompe sur notre liberté, de même que nos yeux nous trompent sur la grandeur du soleil, lorsqu'ils nous font juger que le disque de cet astre est environ large de deux pieds, quoique son diamètre soit réellement à celui de la terre comme cent est à un.

Voici, je crois, ce qu'on peut répondre à cette objection. Les deux cas que vous comparez sont fort différens. Je ne puis et ne dois voir les objets qu'en raison directe de leur grosseur, et en raison renversée du quarré de leur éloignement. Telles sont les lois mathématiques de l'optique, et telle est la nature de nos organes, que si ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle du soleil, je ne pourrais voir aucun objet sur la terre; et cette vue, loin de m'être utile, me ferait nuisible. Il en est de même des sens de l'ouïe et de l'odorat. Je n'ai et ne puis avoir ces sensations plus ou moins fortes (toutes choses d'ailleurs égales) que suivant que les corps sonores ou odoriférans

1737. ſont plus ou moins près de moi. Ainſi DIEU ne m'a point trompé, en me feſant voir ce qui eſt éloigné de moi d'une grandeur proportionnée à ſa diſtance. Mais ſi je croyais être libre, et que je ne le fuſſe point, il faudrait que DIEU m'eût créé exprès pour me tromper; car nos actions nous paraiſſent libres, préciſément de la même manière qu'elles nous le paraîtraient ſi nous l'étions véritablement.

Il ne reſte donc à ceux qui ſoutiennent la négative qu'une ſimple poſſibilité que nous ſoyons faits de manière, que nous ſoyons toujours invinciblement trompés ſur notre liberté; encore cette poſſibilité n'eſt-elle fondée que ſur une abſurdité, puiſqu'il ne réſulterait de cette illuſion perpétuelle que DIEU nous ferait, qu'une façon d'agir dans l'Etre ſuprême indigne de ſa ſageſſe infinie.

Qu'on ne diſe pas qu'il eſt indigne d'un philoſophe de recourir ici à ce DIEU: car ce DIEU étant une fois prouvé, comme il l'eſt invinciblement, il eſt certain qu'il eſt l'auteur de ma liberté ſi je ſuis libre; et qu'il eſt l'auteur de mon erreur ſi, ayant fait de moi un être purement paſſif, il m'a donné le ſentiment irréſiſtible d'une liberté qu'il m'a refuſée.

Ce ſentiment intérieur que nous avons de notre liberté eſt ſi fort, qu'il ne faudrait pas moins, pour nous en faire douter, qu'une démonſtration qui nous prouvât qu'il implique contradiction que nous ſoyons libres. Or certainement il n'y a point de telles démonſtrations.

Joignez à toutes ces raiſons qui détruiſent les objections des fataliſtes, qu'ils ſont obligés eux-mêmes de démentir à tout moment leur opinion par leur

conduite : car on aura beau faire les raiſonnemens 1737.
les plus ſpécieux contre notre liberté, nous nous conduirons toujours comme ſi nous étions libres, tant le ſentiment intérieur de notre liberté eſt profondément gravé dans notre ame; et tant il a, malgré nos préjugés, d'influence ſur nos actions.

Forcées dans ce retranchement, les perſonnes qui nient la liberté continuent et diſent : Tout ce dont ce ſentiment intérieur, dont vous faites tant de bruit, nous aſſure, c'eſt que les mouvemens de notre corps et les penſées de notre eſprit obéiſſent à notre volonté; mais cette volonté elle-même, eſt toujours déterminée néceſſairement par les choſes que notre entendement juge être le meilleur, de même qu'une balance eſt toujours emportée par le plus grand poids. Voici la façon dont les chaînons de notre chaîne tiennent les uns aux autres.

Les idées, tant de ſenſation que de réflexion, ſe préſentent à vous, ſoit que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas; car vous ne formez pas vos idées vous-même. Or, quand deux idées ſe préſentent à votre entendement, comme, par exemple, l'idée de vous coucher et l'idée de vous promener; il faut abſolument que vous vouliez l'une de ces deux choſes, ou que vous ne vouliez ni l'une ni l'autre. Vous n'êtes donc pas libre quant à l'acte même de vouloir.

De plus, il eſt certain que ſi vous choiſiſſez, vous vous déciderez ſurement pour votre lit ou pour la promenade, ſelon que votre entendement jugera que l'une ou l'autre de ces deux choſes vous eſt utile et convenable : or votre entendement ne peut juger

1737. bon et convenable que ce qui lui paraît tel. Il y a toujours des différences dans les choses, et ces différences déterminent néceſſairement votre jugement; car il vous ſerait impoſſible de choiſir entre deux choſes indiſcernables, s'il y en avait. Donc toutes vos actions ſont néceſſaires, puiſque, par votre aveu même, vous agiſſez toujours conformément à votre volonté; et que je viens de vous prouver, 1°. que votre volonté eſt néceſſairement déterminée par le jugement de votre entendement; 2°. que ce jugement dépend de la nature de vos idées; et enfin 3°. que vos idées ne dépendent point de vous.

Comme cet argument, dans lequel les ennemis de la liberté mettent leur principale force, a pluſieurs branches, il y a auſſi pluſieurs réponſes.

1°. Quand on dit que nous ne ſommes pas libres quant à l'acte même de vouloir, cela ne fait rien à notre liberté; car la liberté conſiſte à agir ou ne pas agir, et non pas à vouloir et à ne vouloir pas.

2°. Notre entendement, dit-on, ne peut s'empêcher de juger bon ce qui lui paraît tel; l'entendement détermine la volonté, etc. Ce raiſonnement n'eſt fondé que ſur ce qu'on fait, ſans s'en apercevoir, autant de petits êtres de la volonté et de l'entendement, leſquels on ſuppoſe agir l'un ſur l'autre, et déterminer enſuite nos actions. Mais c'eſt une mépriſe qui n'a beſoin que d'être aperçue pour être rectifiée; car on ſent aiſément que vouloir, juger, etc. ne ſont que différentes fonctions de notre entendement. De plus, avoir des perceptions, et juger qu'une choſe eſt vraie et raiſonnable, lorſqu'on voit qu'elle l'eſt effectivement; ce n'eſt point une action, mais une ſimple

passion : car ce n'est en effet que sentir ce que nous sentons, et voir ce que nous voyons ; et il n'y a aucune liaison entre l'approbation et l'action, entre ce qui est passif et ce qui est actif. 1737.

3°. Les différences des choses déterminent, dit-on, notre entendement. Mais on ne considère pas que la liberté d'indifférence, avant le dictamen de l'entendement, est une véritable contradiction dans les choses qui ont des différences réelles entre elles : car, selon cette belle définition de la liberté, les idiots, les imbécilles, les animaux mêmes, seraient plus libres que nous ; et nous le serions d'autant plus, que nous aurions moins d'idées, que nous apercevrions moins les différences des choses ; c'est-à-dire, à proportion que nous serions plus imbécilles, ce qui est absurde. Si c'est cette liberté qui nous manque, je ne vois pas que nous ayons beaucoup à nous plaindre. La liberté d'indifférence, dans les choses discernables, n'est donc pas réellement une liberté.

A l'égard du pouvoir de choisir entre des choses parfaitement semblables, comme nous n'en connaissons point, il est difficile de pouvoir dire ce qui nous arriverait alors. Je ne sais même si ce pouvoir serait une perfection ; mais ce qui est bien certain, c'est que le pouvoir soi-mouvant, seule et véritable source de la liberté, ne pourrait être détruit par l'indiscernabilité de deux objets : or, tant que l'homme aura ce pouvoir soi-mouvant, l'homme sera libre.

4°. Quant à ce que notre volonté est toujours déterminée par ce que notre entendement juge le meilleur, je réponds : la volonté, c'est-à-dire la dernière perception ou approbation de l'entendement,

1737. car c'eſt-là le ſens de ce mot dans l'objection dont il s'agit; la volonté, dis-je, ne peut avoir aucune influence ſur le pouvoir ſoi-mouvant en quoi conſiſte la liberté. Ainſi la volonté n'eſt jamais la cauſe de nos actions, quoiqu'elle en ſoit l'occaſion; car une notion abſtraite ne peut avoir aucune influence phyſique ſur le pouvoir phyſique ſoi-mouvant qui réſide dans l'homme; et ce pouvoir eſt exactement le même, avant et après le dernier jugement de l'entendement.

Il eſt vrai qu'il y aurait une contradiction dans les termes, moralement parlant, qu'un être qu'on ſuppoſe ſage faſſe une folie, et que par conſéquent il préfèrera ſurement ce que ſon entendement jugera être le meilleur; mais il n'y aurait à cela aucune contradiction phyſique; car la néceſſité phyſique et la néceſſité morale ſont deux choſes qu'il faut diſtinguer avec ſoin. La première eſt toujours abſolue; mais la ſeconde n'eſt jamais que contingente; et cette néceſſité morale eſt très-compatible avec la liberté naturelle et phyſique la plus parfaite.

Le pouvoir phyſique d'agir eſt donc ce qui fait de l'homme un être libre, quel que ſoit l'uſage qu'il en fait, et la privation de ce pouvoir ſuffirait ſeule pour le rendre un être purement paſſif, malgré ſon intelligence; car une pierre que je jette n'en ſerait pas moins un être paſſif, quoiqu'elle eût le ſentiment intérieur du mouvement que je lui donne et lui imprime. Enfin, être déterminé par ce qui nous paraît le meilleur, c'eſt une auſſi grande perfection que le pouvoir de faire ce que nous avons jugé tel.

Nous avons la faculté de ſuſpendre nos déſirs et

d'examiner ce qui nous semble le meilleur, afin de pouvoir le choisir : voilà une partie de notre liberté. 1737.
Le pouvoir d'agir ensuite conformément à ce choix, voilà ce qui rend cette liberté pleine et entière ; et c'est en fesant un mauvais usage de ce pouvoir que nous avons de suspendre nos désirs, et en se déterminant trop promptement, que l'on fait tant de fautes.

Plus nos déterminations sont fondées sur de bonnes raisons, plus nous approchons de la perfection ; et c'est cette perfection, dans un degré plus éminent, qui caractérise la liberté des êtres plus parfaits que nous, et celle de DIEU même.

Car que l'on y prenne bien garde, DIEU ne peut être libre que de cette façon. La nécessité morale de faire toujours le meilleur, est même d'autant plus grande dans DIEU, que son être infiniment parfait est au-dessus du nôtre. La véritable et la seule liberté est donc le pouvoir de faire ce que l'on choisit de faire ; et toutes les objections que l'on fait contre cette espèce de liberté, détruisent également celle de DIEU et celle de l'homme ; et par conséquent, s'il s'ensuivait que l'homme ne fût pas libre, parce que sa volonté est toujours déterminée par les choses que son entendement juge être les meilleures, il s'ensuivrait aussi que DIEU ne serait point libre, et que tout serait effet sans cause dans l'univers, ce qui est absurde.

Les personnes, s'il y en a, qui osent douter de la liberté de DIEU, se fondent sur ces argumens : DIEU étant infiniment sage, est forcé, par une nécessité de nature, à vouloir toujours le meilleur ; donc toutes ses actions sont nécessaires. Il y a trois réponses à

1737. cet argument. 1°. Il faudrait commencer par établir ce que c'eſt que le meilleur par rapport à DIEU, et antécédemment à ſa volonté ; ce qui peut-être ne ſerait pas aiſé.

Cet argument ſe réduit donc à dire, que DIEU eſt néceſſité à faire ce qui lui ſemble le meilleur, c'eſt-à-dire, à faire ſa volonté : or je demande s'il y a une autre ſorte de liberté ; et ſi faire ce que l'on veut et ce que l'on juge le plus avantageux, ce qui plaît enfin, n'eſt pas préciſément être libre ? 2°. Cette néceſſité de faire toujours le meilleur, ne peut jamais être qu'une néceſſité morale : or une néceſſité morale n'eſt pas une néceſſité abſolue. 3°. Enfin, quoiqu'il ſoit impoſſible à DIEU, d'une impoſſibilité morale, de déroger à ſes attributs moraux, la néceſſité de faire toujours le meilleur, qui en eſt une ſuite néceſſaire, ne détruit pas plus ſa liberté que la néceſſité d'être préſent par-tout, éternel, immenſe, etc.

L'homme eſt donc, par ſa qualité d'être intelligent, dans la néceſſité de vouloir ce que ſon jugement lui préſente être le meilleur. S'il en était autrement, il faudrait qu'il fût ſoumis à la détermination de quelqu'autre que lui-même, et il ne ſerait plus libre ; car vouloir ce qui ne ferait pas plaiſir, eſt une véritable contradiction ; et faire ce que l'on juge le meilleur, ce qui fait plaiſir, c'eſt être libre. A peine pourrions-nous concevoir un être plus libre, qu'en tant qu'il eſt capable de faire ce qui lui plaît ; et tant que l'homme a cette liberté, il eſt auſſi libre qu'il eſt poſſible à la liberté de le rendre libre, pour me ſervir des termes de M. *Locke*. Enfin l'*Achille* des ennemis de la liberté eſt cet argument-ci : DIEU eſt

omni-ſcient; le préſent, l'avenir, le paſſé ſont également préſens à ſes yeux: or, ſi DIEU ſait tout ce que je dois faire, il faut abſolument que je me détermine à agir de la façon dont il l'a prévu. Donc nos actions ne ſont pas libres; car ſi quelques-unes des choſes futures étaient contingentes ou incertaines; ſi elles dépendaient de la liberté de l'homme; en un mot, ſi elles pouvaient arriver ou n'arriver pas, DIEU ne les pourrait pas prévoir. Il ne ſerait donc pas omni-ſcient. 1737.

Il y a pluſieurs réponſes à cet argument qui paraît d'abord invincible. 1°. La préſcience de DIEU n'a aucune influence ſur la manière de l'exiſtence des choſes. Cette préſcience ne donne pas aux choſes plus de certitude qu'elles n'en auraient, s'il n'y avait pas de préſcience; et ſi l'on ne trouve pas d'autres raiſons, la ſeule conſidération de la certitude de la préſcience divine, ne ſerait pas capable de détruire cette liberté; car la préſcience de DIEU n'eſt pas la cauſe de l'exiſtence des choſes, mais elle eſt elle-même fondée ſur leur exiſtence. Tout ce qui exiſte aujourd'hui ne peut pas ne point exiſter pendant qu'il exiſte; et il était hier et de toute éternité, auſſi certainement vrai que les choſes qui exiſtent aujourd'hui devaient exiſter, qu'il eſt maintenant certain que ces choſes exiſtent.

2°. La ſimple préſcience d'une action, avant qu'elle ſoit faite, ne diffère en rien de la connaiſſance qu'on en a après qu'elle eſt faite. Ainſi la préſcience ne change rien à la certitude d'événement. Car, ſuppoſé pour un moment que l'homme ſoit libre, et que ſes actions ne puiſſent être prévues, n'y aura-t-il

1737. pas, malgré cela, la même certitude d'événement dans la nature des chofes; et malgré la liberté, n'y a-t-il pas eu hier et de toute éternité une auffi grande certitude que je ferais une telle action aujourd'hui qu'il y en a actuellement que je fais cette action? Ainfi, quelque difficulté qu'il y ait à concevoir la manière dont la préfcience de DIEU s'accorde avec notre liberté, comme cette préfcience ne renferme qu'une certitude d'événement qui fe trouverait toujours dans les chofes, quand même elles ne feraient pas prévues; il eft évident qu'elle ne renferme aucune néceffité, et qu'elle ne détruit point la poffibilité de la liberté.

La préfcience de DIEU eft précifément la même chofe que fa connaiffance. Ainfi, de même que fa connaiffance n'influe en rien fur les chofes qui font actuellement, de même fa préfcience n'a aucune influence fur celles qui font à venir; et fi la liberté eft poffible d'ailleurs, le pouvoir qu'a DIEU de juger infailliblement des événemens libres, ne peut les faire devenir néceffaires, puifqu'il faudrait, pour cela, qu'une action pût être libre et néceffaire en même temps.

3°. Il ne nous eft pas poffible, à la vérité, de concevoir comment DIEU peut prévoir les chofes futures, à moins de fuppofer une chaîne de caufes néceffaires : car de dire avec les fcolaftiques que tout eft préfent à DIEU, non pas, à la vérité, dans fa propre mefure, mais dans une autre mefure, *non in menfurâ propriâ, fed in menfurâ alienâ*, ce ferait mêler du comique à la queftion la plus importante que les hommes puiffent agiter. Il vaut beaucoup mieux

avouer que les difficultés que nous trouvons à concilier la préfcience de DIEU avec notre liberté, viennent de notre ignorance fur les attributs de DIEU, et non pas de l'impoffibilité abfolue qu'il y a entre la préfcience de DIEU et notre liberté; car l'accord de la préfcience avec notre liberté n'eft pas plus incompréhenfible pour nous que fon ubiquité, fa durée infinie déjà écoulée, fa durée infinie à venir, et tant de chofes qu'il nous fera toujours impoffible de nier et de connaître. Les attributs infinis de l'Etre fuprême font des abîmes où nos faibles lumières s'anéantiffent. Nous ne favons et nous ne pouvons favoir quel rapport il y a entre la préfcience du Créateur et la liberté de la créature; et comme dit le grand *Newton*: „ *Ut cæcus ideam non habet colorum, fic nos ideam non habemus modorum quibus Deus fapientiffimus fenfit et intelligit omnia;* „ ce qui veut dire en français: „ De même que les aveugles n'ont aucune idée des couleurs, ainfi nous ne pouvons comprendre la façon dont l'Etre infiniment fage voit et connaît toutes chofes. „ 1737.

4°. Je demanderais de plus à ceux qui, fur la confidération de la préfcience divine, nient la liberté de l'homme, fi DIEU a pu créer des créatures libres? il faut bien qu'ils répondent qu'il l'a pu; car DIEU peut tout, hors les contradictions; et il n'y a que les attributs auxquels l'idée de l'exiftence néceffaire de l'indépendance abfolue eft attachée, dont la communication implique contradiction. Or la liberté n'eft certainement pas dans ce cas: car, fi cela était, il ferait impoffible que nous nous cruffions libres, comme il l'eft que nous nous croyons infinis, tout-

1737. LETTRE XXXII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, ce 13 de novembre.

MONSIEUR,

JE vous avoue qu'il n'eſt rien de plus trompeur que de juger des hommes ſur leur réputation; l'hiſtoire du czar, que je vous envoie, m'oblige de me rétracter de ce que la haute opinion que j'avais de ce prince m'avait fait avancer. Il vous paraîtra, dans cette hiſtoire, bien différent de ce qu'il eſt dans votre imagination; et c'eſt, ſi je peux m'exprimer ainſi, un homme de moins dans le monde réel.

Un concours de circonſtances heureuſes, des événemens favorables, et l'ignorance des étrangers, ont fait du czar un fantôme héroïque, de la grandeur duquel perſonne ne s'eſt aviſé de douter. Un ſage hiſtorien, en partie témoin de ſa vie, lève un voile indiſcret, et nous fait voir ce prince avec tous les défauts des hommes, et avec peu de vertus. Ce n'eſt plus cet eſprit univerſel qui conçoit tout, et qui veut tout approfondir; mais c'eſt un homme gouverné par des fantaiſies aſſez nouvelles, pour donner un certain éclat, et pour éblouir: ce n'eſt plus ce guerrier intrépide, qui ne craint et ne connaît aucun péril; mais un prince lâche, timide, et que

ſa

ſa brutalité abandonne dans les dangers. Cruel dans la paix, faible à la guerre, admiré des étrangers, haï de ſes ſujets; un homme, enfin, qui a pouſſé le deſpotiſme auſſi loin qu'un ſouverain puiſſe le pouſſer, et dont la fortune a tenu lieu de ſageſſe: d'ailleurs, grand mécanicien, laborieux, induſtrieux, et prêt à tout ſacrifier à ſa curioſité. 1737.

Tel vous paraîtra, dans ces mémoires, le czar *Pierre I.* Et, quoiqu'on ſoit obligé de détruire une infinité de préjugés avant que d'avoir le cœur de ſe le repréſenter ainſi dépouillé de ſes grandes qualités, il eſt cependant sûr que l'auteur n'avance rien qu'il ne ſoit pleinement en état de prouver.

On peut conclure de-là, qu'on ne ſaurait être aſſez ſur ſes gardes en jugeant les grands hommes. Tel qui a vu *Pompée* avec des yeux d'admiration dans l'hiſtoire romaine, le trouve bien différent quand il apprend à le connaître par les lettres de *Cicéron.* C'eſt proprement de la faveur des hiſtoriens que dépend la réputation des princes. Quelques apparences de grandes actions ont déterminé les écrivains de ce ſiècle en faveur du czar, et leur imagination a eu la généroſité d'ajouter à ſon portrait ce qu'ils ont cru qui pouvait y manquer.

Il ſe peut qu'*Alexandre* n'ait été qu'un brigand fameux. *Quinte-Curce* a cependant trouvé le moyen, ſoit pour abuſer de la crédulité des peuples, ſoit pour étaler l'élégance de ſon ſtyle, de le faire paſſer, dans l'eſprit de tous les ſiècles, pour un des plus grands hommes que jamais la terre ait porté. Combien d'exemples ne fourniſſent pas les hiſtoriens d'une prédilection marquée pour la gloire de certains

1737. princes ? Mais s'ils ont donné des exemples de leur bienveillance, l'hiſtoire nous en fournit auſſi de leur haine et de leur noirceur. Rappelez-vous les différens caractères attribués à *Julien*, ſurnommé l'*apoſtat*. La haine, la fureur, la rage de vos ſaints évêques, l'ont défiguré de façon qu'à peine ſes traits ſont reconnaiſſables dans les portraits que leur malignité en a faits. Des ſiècles entiers ont eu ce prince en horreur; tant le témoignage de ces impoſteurs a fait impreſſion ſur ces eſprits. Enfin, un ſage eſt venu qui, s'apercevant de l'artifice des moines hiſtoriens, rend ſes vertus à l'empereur *Julien*, et confond la calomnie des pères de votre Egliſe.

Toutes les actions des hommes ſont ſujettes à des interprétations différentes. On peut répandre du venin ſur les bonnes, et donner aux mauvaiſes un tour qui les rende excuſables et même louables : et c'eſt la partialité ou l'impartialité de l'hiſtorien, qui décide le jugement du public et de la poſtérité.

Je vous remets entre les mains tout ce que j'ai pu amaſſer de plus curieux ſur l'hiſtoire que vous m'avez demandée : ces mémoires contiennent des faits auſſi rares qu'inconnus : ce qui fait que je puis me flatter de vous avoir fourni une pièce que vous n'auriez pu avoir ſans moi ; et j'aurai le même mérite, relativement à votre ouvrage, que celui qui fournit de bons matériaux à un architecte fameux.

Ayez la bonté de remettre cette épître à l'incomparable *Emilie*. J'ai conſacré ma muſe en travaillant pour elle. Je lui demande une critique ſévère pour récompenſe de mes peines ; et ſi j'ai eu la témérité de m'élever trop haut, ma chute ne peut être que

glorieuse ; semblable à ces illustres malheureux que leurs sottises ont rendus célèbres. J'ajoute à tout ceci quelques autres enfans de mon loisir, que je vous prierai de corriger avec une exactitude didactique. 1737.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles ; et répondez-moi par le porteur de cette lettre. Il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de lettres de Cirey. N'alarmez pas mon amitié en vain par les craintes où je suis pour votre santé. Dites-moi, du moins : je vis, je respire. Vous me devez ces petits soins plus qu'à personne, puisque peu de personnes peuvent avoir pour vous autant d'estime que j'en ai ; et que quand même on aurait toute cette estime, on n'aurait pourtant pas toute la reconnaissance avec laquelle je suis, Monsieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XXXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 19 de novembre.

MONSIEUR,

Je n'ai pas été le dernier à m'apercevoir des longueurs de notre correspondance. Il y avait environ deux mois que je n'avais reçu de vos nouvelles, quand je fis partir, il y a huit jours, un gros paquet pour Cirey. L'amitié que j'ai pour vous m'alarmait

1737. furieusement. Je m'imaginais, ou que des indispositions vous empêchaient de me répondre, ou quelquefois même j'appréhendais que la délicatesse de votre tempérament n'eût cédé à la violence et à l'acharnement de la maladie. Enfin, j'étais dans la situation d'un avare qui croit ses trésors en un danger évident. Votre lettre vient sur ces entrefaites: elle dissipe non-seulement mes craintes, mais encore elle me fait sentir tout le plaisir qu'un commerce comme le vôtre peut produire.

Etre en correspondance, c'est être en trafic de pensées; mais j'ai cet avantage de notre trafic, que vous me donnez en retour de l'esprit et des vérités. Qui pourrait être assez brute, ou assez peu intéressé, pour ne pas chérir un pareil commerce? En vérité, Monsieur, quand on vous connaît une fois, on ne saurait plus se passer de vous; et votre correspondance m'est devenue comme une des nécessités indispensables de la vie. Vos idées servent de nourriture à mon esprit.

Vous trouverez, dans le paquet que je viens de dépêcher, l'histoire du czar *Pierre I.* Celui qui l'a écrite, a ignoré absolument à quel usage je la destinais. Il s'est imaginé qu'il n'écrivait que pour ma curiosité; et de-là il s'est cru permis de parler, avec toute la liberté possible, du gouvernement et de l'état de la Russie. Vous trouverez dans cette histoire des vérités qui, dans le siècle où nous sommes, ne se comportent guère avec l'impression. Si je ne me reposais entièrement sur votre prudence, je me verrais obligé de vous avertir que certains faits contenus dans ce manuscrit doivent être retranchés tout-à-fait, ou du moins traités avec tout le ménagement imaginable; autrement

vous pourriez vous expofer au reffentiment de la cour ruffienne. On ne manquerait pas de me foupçonner de vous avoir fourni les anecdotes de cette hiftoire; et ce foupçon retomberait infailliblement fur l'auteur qui les a compilées. Cet ouvrage ne fera pas lu; mais tout le monde ne fe laffera point de vous admirer.

1737.

Qu'une vie contemplative eft différente de ces vies qui ne font qu'un tiffu continuel d'actions! Un homme qui ne s'occupe qu'à penfer, peut penfer bien et s'exprimer mal; mais un homme d'action, quand il s'exprimerait avec toutes les grâces imaginables, ne doit point agir faiblement. C'eft une pareille faibleffe qu'on reprochait au roi d'Angleterre, *Charles II*. On difait de ce prince, qu'il ne lui était jamais échappé de parole qui ne fût bien placée, et qu'il n'avait jamais fait d'action qu'on pût nommer louable.

Il arrive fouvent que ceux qui déclament le plus contre les actions des autres, font pire qu'eux lorfqu'ils fe trouvent dans les mêmes circonftances. J'ai lieu de craindre que cela ne m'arrive un jour, puifqu'il eft plus facile de critiquer que de faire, et de donner des préceptes que de les exécuter. Et après tout, les hommes font fi fujets à fe laiffer féduire, foit par la préfomption, foit par l'éclat de leur grandeur, ou foit par l'artifice des méchans, que leur religion peut être furprife, quand même ils auraient les intentions les plus intègres et les plus droites.

L'idée avantageufe que vous vous faites de moi, ne ferait-elle pas fondée fur celles que mon cher *Céfarion* vous en a données? En vérité, on eft bien heureux d'avoir un pareil ami. Mais fouffrez que je

1737. aux illuſions des ſens, et d'abandonner les plaiſirs faux et paſſagers de ce monde, pour s'adonner entièrement à la recherche de la philoſophie la plus ſublime !

On ne ſaurait réfuter M. *Wolf* plus poliment que vous le faites. Vous rendez juſtice à ce grand homme, et vous marquez en même temps les endroits faibles de ſon ſyſtême ; mais c'eſt un défaut commun à tout ſyſtême, d'avoir un côté moins fortifié que le reſte. Les ouvrages des hommes ſe reſſentiront toujours de l'humanité ; et ce n'eſt pas de leur eſprit qu'il faut attendre des productions parfaites. En vain les philoſophes combattront-ils l'erreur, cette hydre ne ſe laiſſe point abattre ; il y paraît toujours de nouvelles têtes à meſure qu'on les a terraſſées. En un mot, le ſyſtême qui contient le moins de contradictions, le moins d'impertinences, et les abſurdités les moins groſſières, doit être regardé comme le meilleur.

Nous ne ſaurions exiger, avec juſtice, que meſſieurs les métaphyſiciens nous donnent une carte exacte de leur empire. On ſerait bien embarraſſé de faire la deſcription d'un pays que l'on n'a jamais vu, dont on n'a aucune nouvelle, et qui eſt inacceſſible. Auſſi ces meſſieurs ne font-ils que ce qu'ils peuvent. Ils nous débitent leurs romans dans l'ordre le plus géométrique qu'ils ont pu imaginer ; et leurs raiſonnemens, ſemblables à des toiles d'araignées, ſont d'une ſubtilité preſque imperceptible. Si les *Deſcartes*, les *Locke*, les *Newton*, les *Wolf* n'ont pu deviner le mot de l'énigme, il eſt à croire, et l'on peut même affirmer, que la poſtérité ne ſera pas plus heureuſe que nous en ſes découvertes.

Vous avez confidéré ces fyftêmes en fage: vous en avez vu l'infuffifance, et vous y avez ajouté des réflexions très-judicieufes. Mais ce tréfor que je poffédais par procuration, eft entre les mains d'*Emilie*: je n'oferais le réclamer, malgré l'envie que j'en ai; je me contenterai de vous en faire fouvenir modeftement pour ne pas perdre la valeur de mes droits. 1737.

En vérité, Monfieur, fi la nature a le pouvoir de faire une exception à la règle générale, elle en doit faire une en votre faveur; et votre ame devrait être immortelle, afin que DIEU pût être le rémunérateur de vos vertus. Le Ciel vous a donné des gages d'une prédilection fi marquée, qu'en cas d'un avenir, j'ofe vous répondre de votre félicité éternelle. Cette lettre-ci vous fera remife par le miniftère de M. *Thiriot*. Je voudrais, non-feulement, que mon efprit eût des ailes pour qu'il pût fe rendre à Cirey; mais je voudrais encore que ce moi matériel, enfin ce véritable moi-même en eût pour vous affurer de vive voix, de l'eftime infinie avec laquelle je fuis,

Monfieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

1737.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 20 décembre.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu, le 12 du préfent mois, la lettre de votre Alteffe royale du 19 novembre; vous daignez m'avertir, par cette lettre, que vous avez eu la bonté de m'adreffer un paquet contenant des mémoires fur le gouvernement du czar *Pierre I*, et en même temps vous m'avertiffez, avec votre prudence ordinaire, de l'ufage retenu que j'en dois faire. L'unique ufage que j'en ferai, Monfeigneur, fera d'envoyer à votre Alteffe royale l'ouvrage rédigé felon vos intentions, et il ne paraîtra qu'après que vous y aurez mis le fceau de votre approbation. C'eft ainfi que je veux en ufer pour tout ce qui pourra partir de moi; et c'eft dans cette vue que je prends la liberté de vous envoyer aujourd'hui, par la route de Paris, fous le couvert de M. *Bork*, une tragédie que je viens d'achever, et que je foumets à vos lumières. Je fouhaite que mon paquet parvienne en vos mains plus promptement que le vôtre ne me parviendra.

Votre Alteffe royale mande que le paquet contenant le mémoire du czar, et d'autres chofes beaucoup plus précieufes pour moi, eft parti le 10 novembre. Voilà plus de fix femaines écoulées; et je n'en ai pas encore de nouvelles. Daignez, Monfeigneur, ajouter

à vos bontés, celle de m'inſtruire de la voie que vous avez choiſie, et le recommander à ceux à qui vous l'avez confié. Quand votre Alteſſe royale daignera m'honorer de ſes lettres, de ſes ordres, et me parler avec cette bonté pleine de confiance qui me charme, je crois qu'elle ne peut mieux faire que d'envoyer les lettres à M. *Pidol*, maître des poſtes à Trèves; la ſeule précaution eſt de les affranchir juſqu'à Trèves; et ſous le couvert de ce *Pidol*, ſerait l'adreſſe à d'*Artiguy*, à Bar-le-Duc. A l'égard des paquets que votre Alteſſe royale pourrait me faire tenir, peut-être la voie de Paris, l'adreſſe et l'entremiſe de M. *Thiriot* ſeraient plus commodes. 1737.

Ne vous laſſez point, Monſeigneur, d'enrichir Cirey de vos préſens. Les oreilles de madame *du Châtelet* ſont de tous pays, auſſi bien que votre ame et la ſienne. Elle ſe connaît très-bien en muſique italienne; ce n'eſt pas qu'en général elle aime la muſique de prince. Feu M. le duc d'*Orléans* fit un opéra déteſtable nommé Panthée. Mais, Monſeigneur, vous n'êtes pour nous ni prince ni roi; vous êtes un grand homme.

On dit que votre Alteſſe royale a envoyé des vers charmans à madame de *la Popelinière*. Savez-vous bien, Monſeigneur, que vous êtes adoré en France; on vous y regarde comme le jeune *Salomon* du Nord. Encore une fois, c'eſt bien dommage pour nous que vous ſoyez né pour régner ailleurs. Un million ou moins de rente, un joli palais dans un climat tempéré, des amis au lieu de ſujets, vivre entouré des arts et des plaiſirs, ne devoir le reſpect et l'admiration des hommes qu'à ſoi-même, cela vaudrait peut-être

1737. un royaume ; mais votre devoir eſt de rendre un jour les Pruſſiens heureux. Ah ! qu'on leur porte envie !

Vous m'ordonnez, Monſeigneur, de vous préſenter quelques règles, pour diſcerner les mots de la langue françaiſe qui appartiennent à la proſe, de ceux qui ſont conſacrés à la poéſie. Il ſerait à ſouhaiter qu'il y eût ſur cela des règles ; mais à peine en avons-nous pour notre langue. Il me ſemble que les langues s'établiſſent comme les lois : de nouveaux beſoins, dont on ne s'eſt aperçu que petit à petit, ont donné naiſſance à bien des lois qui paraiſſent ſe contredire. Il ſemble que les hommes aient voulu ſe conduire et parler au haſard. Cependant, pour mettre quelque ordre dans cette matière, je diſtinguerai les idées, les tours et les mots poëtiques.

Une idée poëtique ; c'eſt, comme le ſait votre Alteſſe royale, une image brillante ſubſtituée à l'idée naturelle de la choſe dont on veut parler ; par exemple, je dirai en proſe : *Il y a dans le monde un jeune prince vertueux et plein de talens, qui déteſte l'envie et le fanatiſme.* Je dirai en vers :

O Minerve ! ô divine Aſtrée !
Par vous ſa jeuneſſe inſpirée
Suivit les Arts et les Vertus.
L'Envie au cœur faux, à l'œil louche,
Et le Fanatiſme farouche
Sous ſes pieds tombent abattus.

Un tour poëtique ; c'eſt une inverſion que la porſe n'admet point. Je ne dirai point en proſe : *D'un maître efféminé corrupteurs politiques*, mais *corrupteurs politiques d'un prince efféminé.* Je ne dirai point

Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'Univers il diſputait l'empire, 1737.
Confiant ſur les eaux, aux aquilons mutins,
Le deſtin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
Céſar à la tempête oppoſait ſa fortune.

Ce *Céſar* à la ſixième ligne eſt un tour purement poëtique, et en proſe je commencerais par *Céſar*.

Les mots uniquement réſervés pour la poéſie, j'entends la poéſie noble, ſont en petit nombre; par exemple, on ne dira pas en proſe *courſiers* pour chevaux, *diadême* pour couronne, *empire de France* pour royaume de France, *char* pour carroſſe, *forfaits* pour crimes, *exploits* pour actions, l'*empyrée* pour le ciel, les *airs* pour l'air, *faſtes* pour regiſtre, *naguère* pour depuis peu, etc.

A l'égard du ſtyle familier; ce ſont à peu près les mêmes termes qu'on emploie en proſe et en vers. Mais j'oſerai dire que je n'aime point cette liberté qu'on ſe donne ſouvent, de mêler dans un ouvrage qui doit être uniforme, dans une épître, dans une ſatire, non-ſeulement les ſtyles différens, mais encore les langues différentes; par exemple, celle de *Marot* et celle de nos jours. Cette bigarrure me déplaît autant que ferait un tableau où l'on mêlerait des figures de *Calot* et les charges de *Téniers* avec des figures de *Raphaël*. Il me ſemble que ce mélange gâte la langue, et n'eſt propre qu'à jeter tous les étrangers dans l'erreur.

D'ailleurs, Monſeigneur, l'uſage et la lecture des bons auteurs en a beaucoup plus appris à votre

1737. Altesse royale que mes réflexions ne pourraient lui en dire.

Quant à la Métaphysique de M. *Wolf*, il me paraît presque en tout dans les principes de *Leibnitz*. Je les regarde tous deux comme de très-grands philosophes; mais ils étaient des hommes, donc ils étaient sujets à se tromper. Tel qui remarque leurs fautes est bien loin de les valoir: car un soldat peut très-bien critiquer son général, sans pour cela être capable de commander un bataillon.

Vous me charmez, Monseigneur, par la défiance où vous êtes de vous-même, autant que par vos grands talens. Madame la marquise *du Châtelet*, pénétrée d'admiration pour votre personne, mêle ses respects aux miens. C'est avec ces sentimens, et ceux de la plus respectueuse et tendre reconnaissance, que je suis pour toute ma vie, etc.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Altesse royale a dû recevoir une réponse de madame la marquise *du Châtelet* par la voie de M. *Plet*; mais comme M. *Plet* ne nous accuse ni la réception de cette lettre, ni celle d'un assez gros paquet que je lui avais adressé, huit jours auparavant,

pour votre Alteſſe royale, je prends la liberté d'écrire cette fois par la voie de M. *Thiriot.* 1737.

Je vous avais mandé, Monſeigneur, que j'avais du premier coup d'œil donné la préférence à l'*Epître ſur la retraite*, à cette deſcription aimable du loiſir occupé dont vous jouiſſez ; mais j'ai bien peur aujourd'hui de me rétracter. Je ne trouve aucune faute contre la langue dans l'épître à *Peſne*, et tout y reſpire le bon goût. C'eſt le peintre de la raiſon qui écrit au peintre ordinaire. Je peux vous aſſurer, Monſeigneur, que les ſix derniers vers, par exemple, ſont un chef-d'œuvre.

Abandonne tes ſaints entourés de rayons ;
Sur des ſujets brillans exerce tes crayons ;
Peins-nous d'Amaryllis les grâces ingénues,
Les Nymphes des forêts, les Grâces demi-nues ;
Et ſouviens-toi toujours, que c'eſt au ſeul Amour
Que ton art ſi charmant doit ſon être et le jour.

C'eſt ainſi que *Deſpréaux* les eût faits. Vous allez prendre cela pour une flatterie. Vous êtes tout propre, Monſeigneur, à ignorer ce que vous valez.

L'épître à M. *Duhan* eſt bien digne de vous : elle eſt d'un eſprit ſublime et d'un cœur reconnaiſſant. M. *Duhan* a élevé apparemment votre Alteſſe royale. Il eſt bien heureux, et jamais prince n'a donné une telle récompenſe. Je m'aperçois, en liſant tout ce que vous avez daigné m'envoyer, qu'il n'y a pas une ſeule penſée fauſſe. Je vois, de temps en temps, des petits défauts de la langue, impoſſibles à éviter : car, par exemple, comment auriez-vous deviné que *nourricier* eſt de trois ſyllabes et non pas de quatre ? que

1737. *aient* eſt d'une ſyllabe et non pas de deux. Ce n'eſt pas vous qui avez fait notre langue; mais c'eſt vous qui penſez. *Sapere eſt principium et fons.* Un eſprit vrai fait toujours bien ce qu'il fait. Vous daignez vous amuſer à faire des vers français et de la muſique italienne: vous ſaiſiſſez le goût de l'un et de l'autre. Vous vous connaiſſez très-bien en peinture; enfin le goût du vrai vous conduit en tout. Il eſt impoſſible que cette grande qualité, qui fait le fond de votre caractère, ne faſſe le bonheur de tout un peuple après avoir fait le vôtre. Vous ſerez ſur le trône ce que vous êtes dans votre retraite; vous régnerez comme vous penſez et comme vous écrivez. Si votre Alteſſe royale s'écarte un peu de la vérité, ce n'eſt que dans les éloges dont elle me comble; et cette erreur ne vient que de ſa bonté.

L'épître que vous daignez m'adreſſer, Monſeigneur, eſt une bien belle juſtification de la poéſie, et un grand encouragement pour moi. Les cantiques de *Moïſe*, les oracles des païens, tout y eſt employé à relever l'excellence de cet art; mais vos vers ſont le plus grand éloge qu'on ait fait de la poéſie. Il n'eſt pas bien ſûr que *Moïſe* ſoit l'auteur des deux beaux Cantiques; ni que le meurtrier d'*Urie*, l'amant de *Bethzabée*, le roi traître aux Philiſtins et aux Iſraélites, etc. ait fait ſes pſaumes: mais il eſt ſûr que l'héritier de la monarchie de Pruſſe fait de très-beaux vers français.

Si j'oſais éplucher cette épître, (et il le faut bien, car je vous dois la vérité) je vous dirais, Monſeigneur, que *trompette* ne rime point à *tête*, parce que *tete* eſt long et que *pette* eſt bref, et que la rime eſt pour

l'oreille

l'oreille et non pour les yeux. *Défaites*, par la même raison, ne rime point avec *conquêtes*; *quêtes* est long, *faites* est bref. Si quelqu'un voyait mes lettres, il dirait: Voilà un franc pédant qui s'en va parler de brèves et de longues à un prince plein de génie. Mais le prince daigne descendre à tout. Quand ce prince fait la revue de son régiment, il examine le fourniment du soldat. Le grand homme ne néglige rien; il gagnera des batailles dans l'occasion; il signera le bonheur de ses sujets, de la même main dont il rime des vérités. 1737.

Venons à l'ode: elle est infiniment supérieure à ce qu'elle était; et je ne saurais revenir de ma surprise, qu'on fasse si bien des odes françaises au fond de l'Allemagne. Nous n'avons qu'un exemple d'un français qui fesait très-bien des vers italiens, c'était l'abbé *Regnier*; mais il avait été long-temps en Italie; et vous, mon Prince, vous n'avez point vu la France...

Voici encore quelques petites fautes de langage. *Je n'eus point reçu l'existence*, il faut dire *je n'eusse*; et *la sagesse avait pourvue*, il faut dire *pourvu*. Jamais un verbe ne prend cette terminaison, que quand son participe est considéré comme adjectif. Voici qui est encore bien pédant; mais j'en ai déjà demandé pardon, et vous voulez savoir parfaitement une langue à qui vous faites tant d'honneur. Par exemple, on dira *la personne que vous avez aimée*, parce que *aimée* est comme un adjectif de la personne. On dira *la sagesse dont votre ame est pourvue*, par la même raison; mais on doit dire: DIEU *a pourvu à former un prince qui*, etc.

Ta clémence infinie,
Dans aucun sens ne se dénie.

1737. *dénie* ne peut pas être employé pour dire *se dément*; le mot de *dénier* ne peut être mis, que pour *nier* ou *refuser*.

Si tu me condamne à périr,

il faut absolument dire : *Si tu me condamnes.*

Tel qui n'est plus ne peut souffrir.

Tel signifie toujours, en ce sens, un nombre d'hommes qui fait une chose, tandis qu'un autre ne la fait pas. Mais ici c'est une affaire commune à tous les hommes; il faut mettre : *Qui n'est plus ne saurait souffrir*, etc.

LETTRE XXXVI.

DU PRINCE ROYAL.

Réponse sur le chapitre de la liberté.

A Berlin, 26 décembre.

MONSIEUR,

J'AI été richement dédommagé aujourd'hui du long intervalle pendant lequel je n'avais point reçu de vos lettres; cette poste m'en ayant apporté deux à la fois auxquelles je vous répondrai selon l'ordre des dates.

Rien ne m'a plus surpris que celle du 24 octobre, où vous me marquez l'alarme que M. *Thiriot* vous a donnée mal à propos. Vous pouvez être tranquille sur tout ce qu'on vous écrit, puisque vous n'êtes point

du tout soupçonné d'avoir eu part au libelle qu'on a fait contre le roi, ni même d'en avoir eu connaissance. Je vous exposerai, en peu de mots, l'affaire dont il s'agit, qui, dans le fond, n'est qu'une bagatelle méprisable, et aucunement digne de considération. Il y a un an qu'on vendit ici, sous le manteau, un libelle diffamatoire, attaquant la personne du roi, sous le titre de *Don Quichotte au chevalier des Cignes.* Les vers en sont passables, mais ce ne sont que des injures rimées. Le sens contient la bile la plus venimeuse qui fût jamais. C'est un tissu d'anecdotes cousues avec toute la malignité possible, et brodées d'une manière abominable. Le roi a vu cette pièce; mais sensible uniquement à la vraie gloire et à l'approbation des gens de bien, il a souverainement méprisé l'auteur et la production. On s'est contenté d'en défendre la vente sous de grièves peines. De plus, on n'ignore pas où cette pièce a été fabriquée. On sait que l'auteur infame est de ces écrivains mercénaires que l'animosité d'une cour étrangère a incités au crime; mais il est trop au-dessous d'un roi de s'amuser à punir un misérable. Si le Créateur voulait lancer son tonnerre sur chaque reptile qui, en sa frénésie, pousse l'audace jusqu'à le blasphémer, des nuages épais couvriraient continuellement la surface de la terre, et les foudres ne cesseraient de gronder dans les cieux. Croyez-vous, Monsieur, que j'aurais été le dernier à vous avertir des soupçons injurieux qu'on aurait conçus contre vous, si le fait avait existé? Vous me connaissez bien mal, et vous n'avez qu'une faible idée de mon amitié. Sachez que j'ai pris sur moi le soin de votre réputation. Je fais ici l'office de

1737.

votre renommée. Vous m'entendez, et vous comprenez
1737. bien que je ne prétends dire autre chose, sinon, que je me suis chargé de défendre votre réputation contre les préjugés des ignorans, et contre la calomnie de vos envieux. Je réponds de vous corps pour corps; et j'emploie argumens, exemples, et vos ouvrages mêmes pour vous faire des prosélytes. Je peux me flatter d'avoir assez bien réussi, quoique je ne m'attribue aucun autre mérite que celui de vous avoir véritablement fait connaître de mes compatriotes. Je vous prie, Monsieur, de vous tranquilliser désormais, et d'attendre que je vous donne le signal pour prendre l'alarme.

J'ai oublié de vous dire que l'officier dont *Thiriot* fait mention n'est point de mon régiment, et passe dans l'armée pour un homme peu véridique; ce qui peut d'autant plus vous ôter tout sujet d'inquiétude.

J'ai reçu votre chapitre de la Métaphysique sur la Liberté, et je suis mortifié de vous dire que je ne suis pas entièrement de votre sentiment. Je fonde mon système sur ce qu'on ne doit pas renoncer volontairement aux connaissances qu'on peut acquérir par le raisonnement. Cela posé, je fais mes efforts pour connaître de DIEU tout ce qui m'est possible, à quoi la voie de l'analogie ne m'est pas d'un faible secours. Je vois premièrement qu'un Être créateur doit être sage et puissant. Comme sage, il a voulu, dans son intelligence éternelle, le plan du monde; et comme tout-puissant, il l'a exécuté.

De-là, il s'ensuit nécessairement que l'auteur de cet univers doit avoir eu un but en le créant. S'il a eu un but, il faut que tous les événemens y concourent.

Si tous les événemens y concurent, il faut que tous les hommes agiſſent conformément au deſſein du Créateur, et qu'ils ne ſe déterminent à toutes leurs actions, que ſuivant les lois immuables de ſes deſſeins, auxquelles ils obéiſſent en les ignorant; ſans quoi DIEU ſerait ſpectateur oiſif de la nature. Le monde ſe gouvernerait ſuivant le caprice des hommes; et celui dont la puiſſance à formé l'univers ſerait inutile depuis que de faibles mortels l'ont peuplé. Je vous avoue que, puiſqu'il faut opter entre faire un être paſſif ou du Créateur ou de la créature, je me détermine en faveur de DIEU. Il eſt plus naturel que ce DIEU faſſe tout, et que l'homme ſoit l'inſtrument de ſa volonté, que de ſe figurer un DIEU qui crée un monde, qui le peuple d'hommes, pour enſuite reſter les bras croiſés, et aſſervir ſa volonté et ſa puiſſance à la bizarrerie de l'eſprit humain. Il me ſemble voir un américain ou quelque ſauvage qui voit pour la première fois une montre; il croira que l'aiguille qui montre les heures a la liberté de ſe tourner d'elle-même, et il ne ſoupçonnera pas ſeulement qu'il y a des reſſorts cachés qui la font mouvoir; bien moins encore, que l'horloger l'a faite à deſſein qu'elle faſſe préciſément le mouvement auquel elle eſt aſſujettie. DIEU eſt cet horloger. Les reſſorts dont il nous a compoſés ſont infiniment plus ſubtils, plus déliés et plus variés que ceux de la montre. L'homme eſt capable de beaucoup de choſes; et comme l'art eſt plus caché en nous, et que le principe qui nous meut eſt inviſible, nous nous attachons à ce qui frappe le plus nos ſens, et celui qui fait jouer tous ces reſſorts échappe à nos faibles yeux; mais il n'a 1737.

1737. pas moins eu intention de nous deſtiner préciſément à ce que nous ſommes. Il n'a pas moins voulu que toutes nos actions ſe rapportaſſent à un tout, qui eſt le ſoutien de la ſociété, et le bien de la totalité du genre humain.

Lorſqu'on regarde les objets ſéparément, il peut arriver qu'on en conçoive des idées bien différentes, que ſi on les enviſageait avec tout ce qui a relation avec eux. On ne peut juger d'un édifice par un aſtragale: mais lorſqu'on conſidère tout le reſte du bâtiment, alors on peut avoir une idée préciſe et nette des proportions et des beautés de l'édifice. Il en eſt de même des ſyſtêmes philoſophiques. Dès qu'on prend des morceaux détachés, on élève une tour qui n'a point de fondement; et qui, par conſéquent, s'écroule de ſoi-même. Ainſi, dès qu'on avoue qu'il y a un DIEU, il faut néceſſairement que ce DIEU ſoit de la partie du ſyſtême, ſans quoi il vaudrait mieux, pour plus de commodité, le nier tout à fait. Le nom de DIEU, ſans l'idée de ſes attributs, et principalement ſans l'idée de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe et de ſa préſcience, eſt un ſon qui n'a aucune ſignification, et qui ne ſe rapporte à rien abſolument.

J'avoue qu'il faut, ſi je puis m'exprimer ainſi, entaſſer ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé et de plus majeſtueux pour concevoir, quoique très-imparfaitement, ce que c'eſt que cet Être créateur, cet Être éternel, cet Être tout-puiſſant, etc. Cependant j'aime mieux m'abymer dans ſon immenſité, que de renoncer à ſa connaiſſance, et à toute l'idée intellectuelle que je puis me former de lui.

En un mot, s'il n'y avait pas de DIEU, votre fyſtême ſerait l'unique que j'adopterais; mais comme il eſt certain que ce DIEU eſt, on ne ſaurait aſſez mettre de choſes ſur ſon compte. Après quoi il reſte encore à vous dire que comme tout eſt fondé, ou bien comme tout a ſa raiſon dans ce qui l'a précédé, je trouve la raiſon du tempérament et de l'humeur de chaque homme dans la mécanique de ſon corps. Un homme emporté a la bile facile à émouvoir; un miſanthrope a l'hypocondre enflé; le buveur, le poulmon ſec; l'amoureux, le tempérament robuſte, etc. Enfin, comme je trouve toutes ces choſes diſpoſées de cette façon dans notre corps, je conjecture de-là qu'il faut néceſſairement que chaque individu ſoit déterminé d'une façon préciſe, et qu'il ne dépend point de nous de ne point être du caractère dont nous ſommes. Que dirai-je des événemens qui ſervent à nous donner des idées, et à nous inſpirer des réſolutions? comme, par exemple, le beau temps m'invite à prendre l'air; la réputation d'un homme de bon goût, qui me recommande un livre, m'engage à le lire; ainſi du reſte. Si donc on ne m'avait jamais dit qu'il y eût un *Voltaire* au monde; ſi je n'avais pas lu ſes excellens ouvrages; comment eſt-ce que ma volonté, cet agent libre, aurait pu me déterminer à lui donner toute mon eſtime? En un mot, comment eſt-ce que je puis vouloir une choſe ſi je ne la connais pas? 1737.

Enfin, pour attaquer la liberté dans ſes derniers retranchemens, comment eſt-ce qu'un homme peut ſe déterminer à un choix ou à une action, ſi les événemens ne lui en fourniſſent l'occaſion? et ces

1737. événemens, qui est-ce qui les dirige ? ce ne peut être le hasard, puisque le hasard est un mot vide de sens. Ce ne peut donc être que DIEU. Si donc DIEU dirige les événemens selon sa volonté, il dirige aussi et gouverne nécessairement les hommes : et c'est ce principe qui est la base et comme le fondement de la providence divine, et qui me fait concevoir la plus haute, la plus noble, et la plus magnifique idée qu'une créature aussi bornée que l'homme peut se former d'un Etre aussi immense que l'est le Créateur Ce principe me fait connaître en DIEU un être infiniment grand et sage, n'étant point absorbé dans les plus grandes choses, et ne s'avilissant point dans les plus petits détails. Quelle immensité n'est pas celle d'un DIEU qui embrasse généralement toutes choses, et dont la sagesse a préparé, dès le commencement du monde, ce qu'il a exécuté à la fin des temps? Je ne prétends pas cependant mesurer les mystères de DIEU selon la faiblesse des conceptions humaines. Je porte ma vue aussi loin que je puis ; mais si quelques objets m'échappent, je ne prétends pas renoncer à ceux que mes yeux me font apercevoir clairement.

Peut-être qu'un préjugé, qu'une prévention, que la flatteuse pensée de suivre une opinion particulière m'aveugle. Peut-être que j'avilis trop les hommes ; cela se peut, je n'en disconviens pas. Mais si le roi de France était en compromis avec le roi d'Yvetot, je suis sûr que tout homme sensé reconnaîtrait la puissance du roi *Louis XV* supérieure à l'autre. A plus forte raison devons-nous nous déclarer pour la puissance de DIEU, qui ne peut, en aucune façon,

entrer en ligne de comparaifon avec ces êtres fugitifs que le temps produit, dont le fort fe joue, et que le temps détruit après une durée courte et paffagère. 1737.

Lorfque vous parlez de la vertu, on voit que vous êtes en pays de connaiffance ; vous parlez en maître de cette matière, dont vous connaiffez la théorie et la pratique : en un mot, il vous eft facile de difcourir favamment de vous-même. Il eft certain que les vertus n'ont lieu que relativement à la fociété. Le principe primitif de la vertu eft l'intérêt, (que cela ne vous effraye point) puifqu'il eft évident que les hommes fe détruiraient les uns les autres, fans l'intervention des vertus. La nature produit naturellement des voleurs, des envieux, des fauffaires, des meurtriers : Ils couvrent toute la face de la terre ; et fans les lois qui répriment le vice, chaque individu s'abandonnerait à l'inftinct de la nature, et ne penferait qu'à foi. Pour réunir tous ces intérêts particuliers, il fallait trouver un tempérament pour les contenter tous ; et l'on convint que l'on ne fe déroberait point réciproquement fon bien, qu'on n'attenterait point à la vie de fes femblables, et qu'on fe prêterait mutuellement à tout ce qui pourrait contribuer au bien commun.

Il y a des mortels heureux, de ces ames bien nées qui aiment la vertu pour l'amour d'elle-même ; leur cœur eft fenfible au plaifir qu'il y a de bien faire.

Il vous importe peu de favoir que l'intérêt ou le bien de la fociété demandent que vous foyez vertueux. Le Créateur vous a heureufement formé de façon que votre cœur n'eft point acceffible aux vices ; et ce Créateur fe fert de vous comme d'un organe,

1737. comme d'un inſtrument, comme d'un miniſtre, pour rendre la vertu plus reſpectable et plus aimable au genre humain. Vous avez voué votre plume à la vertu, et il faut avouer que c'eſt le plus grand préſent qui lui ait jamais été fait. Les temples, que les Romains lui conſacrèrent ſous divers titres, ſervaient à l'honorer; mais vous lui faites des diſciples. Vous travaillez à lui former des ſujets, et donnez un exemple, par votre vie, de ce que l'humanité a de plus louable.

J'attends la Philoſophie de *Newton* et l'Hiſtoire de *Louis XIV*, qui, avec *Céſarion*, me viendront le 16 de janvier. La goutte, la fièvre et l'amour ont empêché mon petit ambaſſadeur de me joindre plus tôt. Il ne faut qu'un de ces maux pour déranger furieuſement la liberté de notre volonté. Je ne manquerai pas de vous dire mon ſentiment, avec toute la franchiſe poſſible, ſur les ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer: c'eſt la marque la plus manifeſte que je puiſſe vous donner de l'eſtime que j'ai pour vous. Si je vous expoſe mes doutes, ce n'eſt point par arrogance, ce n'eſt point non plus que j'aie une haute opinion de mon habileté; mais c'eſt pour découvrir la vérité. Mes doutes ſont des interrogations afin d'être plus foncièrement inſtruit, et pour éviter tous les obſtacles qui pourraient ſe rencontrer dans une matière auſſi épineuſe qu'eſt celle de la métaphyſique.

Ce ſont-là les raiſons qui m'obligent à ne vous jamais déguiſer mes ſentimens. Il ſerait à ſouhaiter que tout commerce pût être un trafic de vérité; mais combien y a-t-il d'hommes capables de l'écouter! Une malheureuſe préſomption, une pernicieuſe idée

l'infaillibilité, une funeste habitude de voir tout ployer devant eux, les en éloignent. Ils ne sauraient souffrir que l'écho de leurs pensées; et ils poussent la tyrannie, jusqu'à vouloir gouverner aussi despotiquement sur les pensées et sur les opinions, que les Russes peuvent gouverner une troupe de serviles esclaves. Il n'y a que la seule vertu qui soit digne d'entendre la vérité. Puisque le monde aime l'erreur, et qu'il veut se tromper, il faut l'abandonner à son mauvais destin; et c'est, selon moi, l'hommage le plus flatteur qu'on puisse rendre à quelqu'un, que de lui découvrir sans crainte le fond de ses pensées. En un mot, oser contredire un auteur, c'est rendre un hommage tacite à sa modération, à sa justice et à sa raison. 1737.

Vous me faites naître des espérances charmantes. Il ne vous suffit pas de m'instruire des matières les plus profondes; vous pensez encore à ma récréation. Que ne vous devrai-je pas ? Il est sûr que le ciel me devait, pour mon bonheur, un homme de votre mérite. Vous seul m'en valez des milliers.

Vous avez reçu à présent une bonne quantité de mes vers, que j'ai fait partir à la fin de novembre pour Cirey. J'aime la poésie à la passion; mais j'ai trop d'obstacles à vaincre pour faire quelque chose de passable. Je suis étranger; je n'ai point l'imagination assez vive, et toutes bonnes choses ont été dites avant moi. Pour à présent, il en est de moi comme des vignes, qui se ressentent toujours du terroir où elles sont plantées. Il semble que celui de Remusberg est assez propre pour les vers, mais que celui-ci ne produit tout au plus que de la prose.

1737. Vous voudrez bien affurer l'incomparable *Emil* de toute mon eftime : elle a défarmé mon courrou par le morceau de votre métaphyfique que je vien de recevoir. J'avais regret, je l'avoue, de trouver e elle la moindre bagatelle qui pût approcher de l'im perfection. La voilà à préfent comme je défirai qu'elle fût.

Il ferait fuperflu de vous répéter les affurances d mon eftime et de mon amitié. Je me flatte que vou en êtes convaincu, ainfi que de tous les fentimen avec lefquels je fuis,

Monfieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,
FÉDERIC.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 janvier.

1738. Je reçois de Berlin une lettre du 26 décembre. Elle contient deux grands articles ; un plein de bonté, de tendreffe, et d'attention à m'accabler des bienfaits les plus flatteurs ; le fecond article eft un ouvrage bien fort de métaphyfique. On croirait que cette lettre eft de M. *Leibnitz*, ou de M. *Wolf* à quelqu'un de fes amis, mais elle eft fignée *Féderic*. C'eft un des prodiges de votre ame, Monfeigneur ; votre Alteffe

royale remplit avec moi tout son caractère. Elle me lave d'une calomnie; elle daigne protéger mon honneur contre l'envie, et elle donne des lumières à mon ame. 1738.

Je vais donc me jeter dans la nuit de la métaphysique, pour oser combattre contre les *Leibnitz*, les *Wolf*, les *Fréderic*. Me voilà, comme *Ajax*, ferraillant dans l'obscurité; et je vous crie: Grand DIEU, rends-nous le jour, et combats contre nous!

Mais avant d'oser entrer en lice, je vais faire transcrire, pour mettre dans un paquet, deux épîtres qui sont le commencement d'une espèce de système de morale que j'avais commencé, il y a un an. Il y a quatre épîtres de faites. Voici les deux premières. L'une roule sur l'égalité des conditions, l'autre sur la liberté. Cela est peut-être fort impertinent à moi, atome de Cirey, de dire à une tête presque couronnée que les hommes sont égaux, et d'envoyer des injures rimées, contre les partisans du *fatum*, à un philosophe qui prête un appui si puissant à ce système de la nécessité absolue.

Mais ces deux témérités de ma part prouvent combien votre Altesse royale est bonne. Elle ne gêne point les consciences. Elle permet qu'on dispute contre elle; c'est l'ange qui daigne lutter contre *Israël*. J'en resterai boîteux, mais n'importe; je veux avoir l'honneur de me battre.

Pour l'égalité des conditions, je la crois aussi fermement, que je crois qu'une ame comme la vôtre serait également bien par-tout. Votre devise est:

Nave ferar magnâ, et parvâ ferar unus et idem.

1737. Pour la liberté, il y a un peu de chaos dans cett affaire. Voyons si les *Clarke*, les *Locke*, les *Newton* m doivent éclairer; ou si les *Leibnitz*, princes ou non doivent être ma lumière. On ne peut, certainement rien de plus fort que tout ce que dit votre Altess royale pour prouver la nécessité absolue. Je voi d'abord que votre Altesse royale est dans l'opinion de la raison suffisante de MM. *Leibnitz* et *Wolf*. C'est une idée très-belle, c'est-à-dire, très-vraie; car enfin, il n'y a rien qui n'ait sa cause, rien qui n'ait une raison de son existence. Cette idée exclut-elle la liberté de l'homme?

1°. Qu'entends-je par liberté? le pouvoir de penser, et d'opérer des mouvemens en conséquence. Pouvoir très-borné, comme toutes mes facultés.

2°. Est-ce moi qui pense et qui opère des mouvemens? est-ce un autre qui fait tout cela pour moi? Si c'est moi, je suis libre; car être libre, c'est agir. Ce qui est passif n'est point libre. Est-ce un autre qui agit pour moi? je suis trompé par cet autre, quand je crois être agent.

3°. Quel est cet autre qui me tromperait? Ou il y a un DIEU ou non. S'il est un DIEU, c'est lui qui me trompe continuellement. C'est l'Etre infiniment sage, infiniment conséquent, qui, sans raison suffisante, s'occupe éternellement d'erreurs opposées directement à son essence qui est la vérité.

S'il n'y a point de DIEU, qui est-ce qui me trompe? est-ce la matière, qui d'elle-même n'a pas d'intelligence?

4°. Pour nous prouver, malgré ce sentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté; pour nous prouver, dis-je, que cette

liberté n'exiſte pas, il faut néceſſairement prouver qu'elle eſt impoſſible. Cela me paraît inconteſtable. Voyons comme elle ſerait impoſſible. 1737.

5°. Cette liberté ne peut être impoſſible que de deux façons ; ou parce qu'il n'y a aucun être qui puiſſe la donner, ou parce qu'elle eſt en elle-même une contradiction dans les termes, comme un quarré long eſt une contradiction. Or, l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en ſoi de contradictoire, reſte à voir ſi l'Etre infini et créateur eſt libre ; et ſi étant libre, il peut donner une petite partie de ſon attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

6°. Si DIEU n'eſt pas libre, il n'eſt pas un agent : donc il n'eſt pas DIEU. Or, s'il eſt libre et tout-puiſſant, il ſuit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reſte donc à ſavoir quelle raiſon on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce préſent.

7°. On prétend que DIEU ne nous a pas donné la liberté, parce que ſi nous étions des agens, nous ſerions en cela indépendans de lui ; et que ferait DIEU, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes ? Je réponds à cela deux choſes. 1°. Ce que DIEU fait lorſque les hommes agiſſent ; ce qu'il feſait avant qu'ils fuſſent ; et ce qu'il fera quand ils ne ſeront plus. 2°. Que ſon pouvoir n'en eſt pas moins néceſſaire à la conſervation de ſes ouvrages ; et que cette communication qu'il nous a faite d'un peu de liberté, ne nuit en rien à ſa puiſſance infinie, puiſqu'elle-même eſt un effet de ſa puiſſance infinie.

8°. On objecte que nous ſommes emportés quelquefois malgré nous ; et je réponds : Donc nous

1738. sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé, et la liberté est la santé de l'ame.

9°. On ajoute que l'assentiment de notre esprit est nécessaire, que la volonté suit cet assentiment; donc, dit-on, on veut et on agit nécessairement. Je réponds qu'en effet on désire nécessairement; mais désir et volonté sont deux choses très-différentes, et si différentes, qu'un homme sage veut et fait souvent ce qu'il ne désire pas. Combattre ses désirs est le plus bel effet de la liberté; et je crois qu'une des grandes sources du mal-entendu qui est entre les hommes sur cet article, vient de ce que l'on confond souvent la volonté et le désir.

10°. On objecte que, si nous étions libres, il n'y aurait point de DIEU; je crois, au contraire, que c'est parce qu'il y a un DIEU que nous sommes libres. Car si tout était nécessaire; si ce monde existait par lui-même, d'une nécessité absolue, (ce qui fourmille de contradictions) il est certain qu'en ce cas tout s'opèrerait par des mouvemens liés nécessairement ensemble: donc il n'y aurait alors aucune liberté; donc sans DIEU point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnemens échappés, sur cette matière, à l'illustre M. *Leibnitz*.

11°. Le plus terrible argument qu'on ait jamais rapporté contre notre liberté, est l'impossibilité d'accorder avec elle la préscience de DIEU. Et quand on me dit: DIEU sait ce que vous ferez dans vingt ans; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue; j'avoue que je suis à bout, que je n'ai rien à répondre, et que tous les philosophes qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la

préscience

présſcience de DIEU, ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'aſſez déterminés pour dire que DIEU peut fort bien ignorer des futurs contingens, à peu-près, s'il m'eſt permis de parler ainſi, comme un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche. 1738.

Ces gens-là vont encore plus loin. Ils ſoutiennent que non-ſeulement ce ne ſerait point une imperfection dans un Être ſuprême d'ignorer ce que doivent faire librement des créatures qu'il a faites libres; et qu'au contraire, il ſemble plus digne de l'Être ſuprême de créer des êtres ſemblables à lui; ſemblables, dis-je, en ce qu'ils penſent, qu'ils veulent et qu'ils agiſſent, que de créer ſimplement des machines.

Ils ajouteront que DIEU ne peut faire des contradictions; et que peut-être il y aurait de la contradiction à prévoir ce que doivent faire ſes créatures, et à leur communiquer cependant le pouvoir de faire le pour et le contre. Car, diront-ils, la liberté conſiſte à pouvoir agir ou ne pas agir: donc, ſi DIEU ſait préciſément que l'un des deux arrivera, l'autre dès-lors devient impoſſible; donc plus de liberté. Or ces gens-là admettent une liberté: donc, ſelon eux, en admettant la préſcience, ce ſerait une contradiction dans les termes.

Enfin ils ſoutiendront que DIEU doit ignorer ce qu'il eſt de ſa nature d'ignorer; et ils oſeront dire qu'il eſt de ſa nature d'ignorer tout futur contingent, et qu'il ne doit point ſavoir ce qui n'eſt pas.

Ne ſe peut-il pas très-bien faire, diſent-ils, que du même fonds de ſageſſe dont DIEU prévoit à jamais

1738. les choses nécessaires, il ignore aussi les choses libres? en sera-t-il moins le créateur de toutes choses, et des agens libres, et des êtres purement passifs?

Qui nous a dit, continueront-ils, que ce ne serait pas une assez grande satisfaction pour DIEU de voir comment tant d'êtres libres, qu'il a créés dans tant de globes, agissent librement? Ce plaisir, toujours nouveau, de voir comment ses créatures se servent à tous momens des instrumens qu'il leur a donnés, ne vaut-il pas bien cette éternelle et oisive contemplation de soi-même, assez incompatible avec les occupations extérieures qu'on lui donne.

On objecte à ces raisonneurs-là, que DIEU voit en un instant l'avenir, le passé et le présent; que l'éternité est instantanée pour lui; mais ils répondront qu'ils n'entendent pas ce langage, et qu'une éternité qui est un instant leur paraît aussi absurde qu'une immensité qui n'est qu'un point.

Ne pourrait-on pas, sans être aussi hardi qu'eux, dire que DIEU prévoit nos actions libres, à peu-près comme un homme d'esprit prévoit le parti que prendra, dans une telle occasion, un homme dont il connaît le caractère? La différence sera qu'un homme prévoit à tort et à travers, et que DIEU prévoit avec une sagacité infinie. C'est le sentiment de *Clarke*.

J'avoue que tout cela me paraît très-hasardé, et que c'est un aveu, plutôt qu'une solution, de la difficulté. J'avoue enfin, Monseigneur, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections, mais on en fait d'aussi bonnes contre l'existence de DIEU; et comme, malgré les difficultés extrêmes contre la création et

la providence, je crois néanmoins la création et la providence, auffi je me crois libre (jufqu'à un certain point s'entend) malgré les puiffantes objections que vous me faites. 1738.

Je crois donc écrire à votre Alteffe royale, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionnettes humaines, mais comme à un être des plus libres et des plus fages que DIEU ait jamais daigné créer.

Permettez-moi ici une réflexion, Monfeigneur. Sur vingt hommes, il y en a dix-neuf qui ne fe gouvernent point par leurs principes; mais votre ame paraît être de ce petit nombre, plein de fermeté et de grandeur, qui agit comme il penfe.

Daignez, au nom de l'humanité, penfer que nous avons quelque liberté; car fi vous croyez que nous fommes de pures machines, que deviendra l'amitié dont vous faites vos délices? de quel prix feront les grandes actions que vous ferez? quelle reconnaiffance vous devra-t-on des foins que votre Alteffe royale prendra de rendre les hommes plus heureux et meilleurs? comment enfin regarderez-vous l'attachement qu'on a pour vous, les fervices qu'on vous rendra, le fang qu'on verfera pour vous? Quoi! le plus généreux, le plus tendre, le plus fage des hommes, verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner fur le courant de l'eau, et fe brifer à force de fervir! Non, Monfeigneur, votre ame eft trop noble pour fe priver ainfi de fon plus beau partage.

Pardonnez à mes argumens, à ma morale, à ma bavarderie. Je ne dirai point que je n'ai pas été libre

1738. en disant tout cela. Non, je crois l'avoir écrit très-librement, et c'est pour cette liberté que je demande pardon. Madame la marquise *du Châtelet* joint toujours ses respects pleins d'admiration aux miens.

Ma dernière lettre était d'un pédant grammairien, celle-ci est d'un mauvais métaphysicien; mais toutes seront d'un homme éternellement attaché à votre personne. Je suis, etc.

LETTRE XXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Potsdam, le 19 janvier.

MONSIEUR,

J'ESPERE que vous aurez reçu à présent les mémoires sur le gouvernement du czar *Pierre*, et les vers que je vous ai adressés. Je me suis servi de la voie d'un capitaine de mon régiment, nommé *Pletz*, qui est à Lunéville, et qui, apparemment, n'aura pas pu vous les remettre plutôt à cause de quelques absences, ou bien faute d'avoir trouvé un bonne occasion.

Je sais que je ne risque rien en vous confiant des pièces secrètes et curieuses. Votre discrétion et votre prudence me rassurent sur tout ce que j'aurais à craindre. Si je vous ai averti de l'usage que vous devez faire de ces mémoires sur la Moscovie, mon intention n'a été que de vous faire connaître la nécessité où l'on est d'employer quelques ménagemens en traitant des

matières de cette délicateſſe. La plupart des princes ont une paſſion ſingulière pour les arbres généalogiques : c'eſt une eſpèce d'amour propre qui remonte juſqu'aux ancêtres les plus reculés, qui les intéreſſe à la réputation non-ſeulement de leurs parens en droite ligne, mais encore de leurs collatéraux. Oſer leur dire qu'il y a, parmi leurs prédéceſſeurs, des hommes peu vertueux et par conſéquent fort mépriſables, c'eſt leur faire une injure qu'ils ne pardonnent jamais ; et malheur à l'auteur profane qui a eu la témérité d'entrer dans le ſanctuaire de leur hiſtoire, et de divulguer l'opprobre de leur maiſon. Si cette délicateſſe s'étendait à maintenir la réputation de leurs ancêtres du côté maternel, encore pourrait-on trouver des raiſons valables pour leur inſpirer un zèle auſſi ardent ; mais de prétendre que cinquante ou ſoixante aïeux aient tous été les plus honnêtes gens du monde, c'eſt renfermer la vertu dans une ſeule famille, et faire une grande injure au genre humain. 1738.

J'eus l'étourderie de dire une fois aſſez inconſidérément, en préſence d'une perſonne, que monſieur *un tel* avait fait une action indigne d'un cavalier : il ſe trouva, pour mon malheur, que celui dont j'avais parlé ſi librement était le couſin-germain de l'autre, qui s'en formaliſa beaucoup. J'en demandai la raiſon, on m'en éclaircit, et je fus obligé de paſſer par tout un détail généalogique, pour reconnaître en quoi conſiſtait ma ſottiſe. Il ne me reſtait d'autre reſſource qu'à ſacrifier à la colère de celui que j'avais offenſé tous mes parens qui ne méritaient point de l'être. On m'en blâma fort ; mais je me juſtifiai en diſant que tout homme d'honneur, tout honnête homme était

1738. mon parent, et que je n'en reconnaissais point d'autres.

Si un particulier se sent si grièvement offensé de ce qu'on peut dire de mal de ses parens, à quel emportement un souverain ne se livrerait-il pas, s'il apprenait le mal qu'on dit d'un parent qui lui est respectable, et dont il tient toute sa grandeur ?

Je me sens très-peu capable de censurer vos ouvrages. Vous leur imprimez un caractère d'immortalité auquel il n'y a rien à ajouter; et, malgré l'envie que j'ai de vous être utile, je sens bien que je ne pourrai jamais vous rendre le service que la servante de *Molière* lui rendait, lorsqu'il lui lisait ses ouvrages.

Je vous ai dit mes sentimens sur la tragédie de Mérope qui, selon le peu de connaissance que j'ai du théâtre et des règles dramatiques, me paraît la pièce la plus régulière que vous ayez faite. Je suis persuadé qu'elle vous fera plus d'honneur qu'Alzire. Je vous prierai de m'envoyer la correction des fautes de copiste que je marque.

J'essayerai de la voie de Trèves, selon que vous me le marquez, et j'espère que vous aurez soin de vous faire remettre mes lettres de Trèves à Cirey, et d'avertir le maître de poste du soin qu'il doit prendre de cette correspondance.

Vous me parlez d'une manière qui me fait entendre qu'il ne vous ferait pas désagréable de recevoir quelques pièces de musique de ma façon. Ayez donc la bonté de me marquer combien de personnes vous avez pour l'exécution, afin que, sachant leur nombre et en quoi consistent leurs talens, je puisse vous envoyer des

pièces propres à leur uſage. Je vous enverrais la *le Couvreur* en cantate, 1738.

Quoi ! ces lèvres charmantes, etc.

mais je crains de réveiller en vous le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus. Il faut, au contraire, arracher l'eſprit de deſſus des objets lugubres. Notre vie eſt trop courte pour nous abandonner au chagrin. A peine avons-nous le temps de nous réjouir. Auſſi ne vous enverrai-je que de la muſique joyeuſe.

L'indiſcret *Thiriot* a trompetté dans les quatre parties du monde que j'avais adreſſé une lettre en vers à madame de *la Popelinière*. Si ces vers avaient été paſſables, ma vanité n'aurait pas manqué de vous en importuner au plus vîte ; mais la vérité eſt qu'ils ne valent rien. Je me ſuis bien repenti de leur avoir fait voir le jour.

Je voudrais bien pouvoir vivre dans un climat tempéré. Je voudrais bien pouvoir mériter d'avoir des amis tels que vous, d'être eſtimé des gens de bien, je renoncerais volontiers à ce qui fait l'objet principal de la cupidité et de l'ambition des hommes ; mais je ſens trop que ſi je n'étais pas prince, je ſerais bien peu de choſe. Votre mérite vous ſuffit pour être eſtimé, pour être envié, et pour vous attirer des admirations. Pour moi, il me ſaut des titres, des armoiries et des revenus, pour attirer ſur moi le regard des hommes.

Ah ! mon cher ami, que vous avez raiſon d'être ſatisfait de votre ſort ! Un grand prince étant au moment de tomber entre les mains de ſes ennemis,

1738. vit ſes courtiſans en pleurs, et qui ſe déſeſpéraient autour de lui ; il dit ce peu de paroles qui enferment un grand ſens : *Je ſens à vos larmes que je ſuis encore roi.*

Que ne vous dois-je point de reconnaiſſance pour toutes les peines que je vous coûte ? Vous m'inſtruiſez ſans ceſſe, vous ne vous laſſez point de me donner des préceptes ! En vérité, Monſieur, je ſerais bien ingrat ſi je ne ſentais pas tout ce que vous faites pour moi. Je m'appliquerai à préſent à mettre en pratique toutes les règles que vous avez bien voulu me donner ; et je vous prierai encore de ne vous point laſſer à force de me corriger.

J'ai cherché plus d'une fois pourquoi les Français, ſi amateurs des nouveautés, reſſuſcitaient de nos jours le langage antique de *Marot*. Il eſt certain que la langue françaiſe n'était pas, à beaucoup près, auſſi polie qu'elle l'eſt à préſent. Quel plaiſir une oreille bien née peut-elle trouver à des ſons rudes, comme le ſont ceux de ces vieux mots *oncques*, *prou*, *la choſe publique*, *accoutremens*, etc. etc.

On trouverait étrange à Paris ſi quelqu'un y paraiſſait vêtu comme du temps de *Henri IV*, quoique cet habillement pût être tout auſſi bon que le moderne. D'où vient, je vous prie, que l'on veut parler et qu'on aime à rajeunir la langue contemporaine de ces modes qu'on ne peut plus ſouffrir ? et ce qu'il y a de plus extraordinaire ; c'eſt que cette langue eſt peu entendue à préſent, que celle qu'on parle de nos jours eſt beaucoup plus correcte et beaucoup meilleure, qu'elle eſt ſuſceptible de toute la naïveté de celle de *Marot*, et qu'elle a des beautés auxquelles l'autre n'oſera jamais prétendre. Ce ſont-là, ſelon moi, des effets du

mauvais goût et de la bizarrerie des caprices. Il faut avouer que l'esprit humain est une étrange chose. 1738.

Me voilà sur le point de m'en retourner chez moi pour me vouer à l'étude, et pour reprendre la philosophie, l'histoire, la poésie et la musique. Pour la géométrie, je vous avoue que je la crains ; elle sèche trop l'esprit. Nous autres allemands ne l'avons que trop sec ; c'est un terrain ingrat qu'il faut cultiver, arroser sans cesse pour qu'il produise.

Assurez la marquise *du Châtelet* de toute mon estime ; dites à *Emilie* que je l'admire au possible. Pour vous, Monsieur, vous devez être persuadé de l'estime parfaite que j'ai pour vous. Je vous le répète encore, je vous estimerai tant que je vivrai, étant avec ces sentimens d'amitié que vous savez inspirer à tous ceux qui vous connaissent,

Monsieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Janvier.

MONSEIGNEUR,

Je reçois à la fois les plus agréables étrennes qu'on ait jamais reçues : deux bons gros paquets de votre Altesse royale, l'un venant par la voie de M. *Thiriot*, l'autre par celle de M. *Plotz*, capitaine dans votre

1738. régiment, qui m'adresse son paquet de Lunéville. C'est par ce même M. *Pletz* que j'ai l'honneur de faire réponse à votre Altesse royale, le même jour ou plutôt la même nuit ; car j'ai passé une bonne partie de cette nuit à lire vos vers que ces deux paquets contiennent, et la prose très-instructive sur la Russie.

Soyez bien sûr, Monseigneur, que vos vers font grand tort à cette prose, et que nous aimons mieux quatre rimes signées *Féderic*, que tout le détail de l'empire des Russes, et que l'Histoire universelle. Ce n'est pas parce que ces vers louent *Emilie* et moi, ce n'est pas par l'honneur qu'ont ces vers français d'être de la façon d'un héritier d'une couronne d'Allemagne; la vérité est qu'il y en a réellement beaucoup de très-jolis, de très-bien faits, et du meilleur ton du monde. Madame *du Châtelet*, qui jusqu'à présent n'a été que philosophe, va devenir poëte pour vous répondre. Pour moi, je suis si plein de vos présens, Monseigneur, que je ne sais de quoi vous parler d'abord. Nous n'avons pu encore lire le tout que très-rapidement, mais au premier coup d'œil nous avons donné la préférence à la petite pièce en vers de huit syllabes, qui est un parallèle de votre vie retirée et libre avec celle qu'il faudra malheureusement que vous meniez un jour.

Je suis persuadé d'une chose ; dites-moi si je me trompe, c'est que cet ouvrage vous a moins coûté que les autres. Il respire la facilité de génie, l'aisance, les grâces : il me paraît de plus que c'est de tous les styles celui qui convient peut-être le mieux à un prince tel que vous, parce qu'il est plein de cette liberté et de ces agrémens que vous répandez dans

la fociété qui a l'honneur de vous entourer. Ce ftyle ne fent point le travail d'un homme trop occupé de la poéfie. Les autres ouvrages ont leur prix : j'aurai l'honneur de vous en parler dans ma première lettre; mais celui-ci fera le faint du jour. Il n'y a que très-peu de fautes qui ont échappé à la vivacité du royal écrivain, et qui font les fautes des doigts et non de l'efprit. Par exemple : 1738.

> *J'aufe* profiter de la vie,
> Sans craindre les *tres* de l'envie.

Votre main rapide a mis là *j'aufe* pour *j'ofe*, et *tres* pour *traits*, *matein* pour *matin*, etc. Vous faites *amitié* de quatre fyllabes, ce mot n'eft que de trois; vous faites *carrière* de trois fyllabes, ce mot n'en a que deux. Voilà des obfervations telles qu'en ferait le portier de l'académie française ; mais, Monfeigneur, c'eft que je n'en ai guère d'autres à vous faire. Je raccommode une boucle à vos fouliers, tandis que les Grâces vous donnent votre chemife et vous habillent.

Ce qui me fait encore, du moins jufqu'à préfent, donner la préférence à cet ouvrage, c'eft qu'il eft la peinture naïve de la vie que vous menez. Il me femble que je fuis de la cour de votre Alteffe royale, que j'ai le bonheur de l'entendre, et de lui expofer mes doutes fur les fciences qu'elle cultive : d'ailleurs Cirey eft la petite image de Remusberg; mon héroïne vit comme mon héros. J'allais vous parler, Monfeigneur, de l'épître que votre Alteffe royale lui adreffe; mais je ferais trop de tort à tous deux de parler pour elle.

1738. Digne de vous parler, digne de vous entendre,
Seule elle peut répondre à vos charmans écrits;
Et c'est à cette Thalestris
D'entretenir cet Alexandre.

Que j'aurai encore de remercîmens à faire à votre Altesse royale sur la lettre à M. *Duhan*, à M. *Pene!* Je n'ose à peine parler des vers que vous daignez m'adresser. Quelle récompense pour moi, Monseigneur! quel encouragement pour mériter, si je peux, vos bontés! Laissez-moi, s'il vous plaît, me recueillir un peu; ma tête est ivre. J'aurai l'honneur de vous parler de tout cela quand je serai de sang froid.

Pour me désenivrer, je viens vîte à la prose, aux éclaircissemens sur la Russie, que vous avez daigné faire parvenir jusqu'à moi, et dont j'étais extrêmement en peine.

Ils ont l'air d'être écrits par un homme bien au fait, et qui connaît bien l'intérieur du pays. Je ne suis point étonné de voir dans le czar *Pierre I* les contrastes qui déshonorent ses grandes qualités; mais tout ce que je peux dire pour excuser ce prince, c'est qu'il les sentait. Un bourgmestre d'Amsterdam le louait un jour de ce qu'il voulait réformer sa nation: *J'y aurai beaucoup de peine*, répondit le czar; *mais j'ai un plus grand ouvrage à entreprendre. Eh! quel est-il?* dit le hollandais: *C'est de me réformer moi-même*, reprit le czar. Je conviens, Monseigneur, que c'était un barbare; mais enfin c'est un barbare qui a créé des hommes, c'est un barbare qui a quitté son empire pour apprendre à régner, c'est un barbare qui a lutté contre l'éducation et contre la nature. Il a fondé des

villes ; il a joint des mers par des canaux ; il a fait connaître la marine à un peuple qui n'en avait pas d'idée, il a voulu même introduire la société chez des hommes insociables. 1738.

Il avait de grands défauts, sans doute ; mais n'étaient-ils pas couverts par cet esprit créateur, par cette foule de projets tous imaginés pour la grandeur de son pays ; et dont plusieurs ont été exécutés ? N'a-t-il pas établi les arts ? n'a-t-il pas enfin diminué le nombre des moines ? Votre Altesse royale a grande raison de détester ses vices et sa férocité ; vous haïssez dans *Alexandre*, dont vous me parlez, le meurtrier de *Clitus* ; mais n'admirez-vous pas le vengeur de la Grèce, le vainqueur de *Darius*, le fondateur d'Alexandrie ? ne songez-vous pas qu'il vengeait les Grecs de l'insolent orgueil des Perses, qu'il fondait des villes qui sont devenues le centre du commerce du monde ; qu'il aimait les arts, qu'il était le plus généreux des hommes ? Le czar, dites-vous, Monseigneur, n'avait pas la valeur de *Charles XII*, cela est vrai ; mais enfin ce czar, né avec peu de valeur, a donné des batailles, a vu bien du monde tué à ses côtés, a vaincu en personne le plus brave homme de la terre. J'aime un poltron qui gagne des batailles.

Je ne dissimulerai pas ses fautes, mais j'élèverai le plus haut que je pourrai, non-seulement ce qu'il a fait de grand et de beau, mais ce qu'il a voulu faire. Je voudrais qu'on eût jeté au fond de la mer toutes les histoires qui ne nous retracent que les vices et les fureurs des rois : à quoi servent ces registres de crimes et d'horreurs ? qu'à encourager quelquefois un prince faible à des excès dont il aurait honte, s'il n'en voyait

1738. des exemples. La fraude et le poison coûteront-ils beaucoup à un pape, quand il lira qu'*Alexandre VI* s'est soutenu par la fourberie, et a empoisonné ses ennemis?

Plût à Dieu que nous ne connussions des princes que le bien qu'ils ont fait! L'univers serait heureusement trompé, et peut-être nul prince n'oserait donner l'exemple d'être méchant et tyrannique.

Je serai probablement obligé de parler de l'impératrice *Marthe*, nommée depuis *Catherine*, et du malheureux fils de ce féroce législateur. Oserai-je supplier votre Altesse royale de me procurer quelque connaissance sur la vie de cette femme singulière, sur les mœurs et sur le genre de mort du czarovitz? J'ai bien peur que cette mort ne ternisse la gloire du czar. J'ignore si la nature a défait un grand homme d'un fils qui ne l'eût pas imité, ou si le père s'est souillé d'un crime horrible.

Infelix, utcumque ferent ea fata nepotes!

Votre Altesse royale aura-t-elle la bonté de joindre ces éclaircissemens à ceux dont elle m'a déjà honoré? Votre destin est de me protéger et de m'instruire, etc.

LETTRE XL. 1738.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 février.

PRINCE, cet anneau magnifique
Eſt plus cher à mon cœur qu'il ne brille à mes yeux.
L'anneau de Charlemagne et celui d'Angélique
Etaient des dons moins précieux :
Et celui d'Hans-Carvel, s'il faut que je m'explique,
Eſt le ſeul que j'aimaſſe mieux.

Votre Alteſſe royale m'embarraſſe fort, Monſeigneur, par ſes bontés; car j'ai bientôt une autre tragédie à lui envoyer: et, quelque honneur qu'il y ait à recevoir des préſens de votre main, je voudrais pourtant que cette nouvelle tragédie ſervît, s'il ſe peut, à payer la bague, au lieu de paraître en briguer une nouvelle.

Pardon de ma poëtique inſolence, Monſeigneur; mais comment voulez-vous que mon courage ne ſoit un peu enflé? Vous me donnez votre ſuffrage: voilà, Monſeigneur, la plus flatteuſe récompenſe; et je m'en tiens ſi bien à ce prix, que je ne crois pas vouloir en tirer un autre de ma Mérope. Votre Alteſſe royale me tiendra lieu du public. Car c'eſt aſſez pour moi que votre eſprit mâle et digne de votre rang ait approuvé une pièce françaiſe ſans amour. Je ne ferai pas l'honneur à notre parterre et à nos loges de leur préſenter un ouvrage qui condamne trop ce goût frélaté et efféminé introduit parmi nous. J'oſe penſer, d'après le ſentiment

1738. de votre Altesse royale que tout homme qui ne se sera pas gâté le goût par ces élégies amoureuses que nous nommons tragédies, sera touché de l'amour maternel qui règne dans Mérope; mais nos Français sont malheureusement si galans et si jolis, que tous ceux qui ont traité de pareils sujets les ont toujours ornés d'une petite intrigue entre une jeune princesse et un fort aimable cavalier. On trouve une partie quartée toute établie dans l'Electre de *Crébillon*, pièce remplie d'ailleurs d'un tragique très-pathétique. L'Amasis de *la Grange*, qui est le sujet de Mérope, est enjolivé d'un amour très-bien tourné. Enfin voilà notre goût général; *Corneille* s'y est toujours asservi. Si *César* vient en Egypte, c'est pour y voir *une reine adorable*; et *Antoine* lui répond: *Oui, Seigneur, je l'ai vue, elle est incomparable.* Le vieux *Marcien*, le ridé *Sertorius*, sainte *Pauline*, Ste *Théodore* la prostituée, sont amoureux.

Ce n'est pas que l'amour ne puisse être une passion digne du théâtre; mais il faut qu'il soit tragique, passionné, furieux, cruel et criminel, horrible, si l'on veut, et point du tout galant.

Je supplie votre Altesse royale de lire la Mérope italienne du marquis *Maffei*; elle verra que, toute différente qu'elle est de la mienne, j'ai du moins le bonheur de me rencontrer avec lui dans la simplicité du sujet, et dans l'attention que j'ai eue de n'en pas partager l'intérêt par une intrigue étrangère. C'est une occupation digne d'un génie comme le vôtre, que d'employer son loisir à juger les ouvrages de tout pays: voilà la vraie monarchie universelle; elle est plus sûre que celle où les maisons d'*Autriche* et de *Bourbon* ont aspiré. Je ne sais encore si votre Altesse royale a reçu mon

paquet

paquet et la lettre de madame la marquise *du Châtelet*, 1738.
par la voie de M. *Pletz*. Je vous quitte, Monseigneur, pour aller vîte travailler au nouvel ouvrage dont j'espère amuser, dans quelques semaines, le *Trajan* et le *Mécène* du Nord.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, Monseigneur, de votre Altesse royale, etc.

LETTRE XLI

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 4 février.

MONSIEUR,

Je suis bien fâché que l'histoire du czar et mes mauvais vers se soient fait attendre si long-temps. Vous en rêvez de meilleurs que je n'en fais les yeux ouverts; et si dans la foule il s'en trouve de passables, c'est qu'ils seront volés ou imités d'après les vôtres. Je travaille comme ce sculpteur qui, lorsqu'il fit la *Vénus de Médicis*, composa les traits de son visage et les proportions de son corps d'après les plus belles personnes de son temps. C'étaient des pièces de rapport; mais si ces dames lui eussent redemandé, l'une ses yeux, l'autre sa gorge, une autre son tour de visage, que serait-il resté à la pauvre *Vénus* du statuaire?

Je vous avoue que le parallèle de ma vie et de celle de la cour m'a peu coûté; vous lui donnez plus de

1738. louanges qu'il n'en mérite. C'est plutôt une relation de mes occupations qu'une pièce poëtique, ornée d'images qui lui conviennent. J'ai pensé ne pas vous l'envoyer, tant j'en ai trouvé le style négligé.

J'attends, avec bien de l'impatience, les vers qu'*Emilie* veut bien se donner la peine de composer. Je suis toujours sûr de gagner au troc; et, si j'étais cartésien, je tirerais une grande vanité d'être la cause occasionnelle des bonnes productions de la marquise. On dit que, lorsqu'on fait des dons aux princes, ils les rendent au centuple; mais ici c'est tout le contraire: je vous donne de la mauvaise monnaie, et vous me rendez des marchandises inestimables. Qu'on est heureux d'avoir affaire à un esprit comme le vôtre ou comme celui d'*Emilie!* C'est un fleuve qui se déborde, et qui fertilise les campagnes sur lesquelles il se répand.

Il ne me serait pas difficile de faire ici l'énumération de tous les sujets de reconnaissance que vous m'avez donnés, et j'aurais une infinité de choses à dire du Mondain, de sa défense, de l'ode à *Emilie* et d'autres pièces, et de l'incomparable Mérope. Ce sont de ces présens que vous seul êtes en état de faire.

Vous ne sauriez croire à quel point vos vers rabaissent mon amour propre; il n'y a rien qui tienne contre eux.

Je suis dans le cas de ces espagnols établis au Mexique, qui fondent une divinité fort singulière sur la beauté de leur peau bise et de leur teint olivâtre. Que deviendraient-ils s'ils voyaient une beauté européane, un teint brillant des plus belles couleurs, une peau dont la finesse est comme celle de ces vernis qui

couvrent les peintures, et laiſſent entrevoir juſqu'aux traits du pinceau les plus ſubtils? Leur orgueil, ce me ſemble, ſe trouverait ſapé par le fondement; et je me trompe fort, ou les miroirs de ces ridicules *Narciſſes* feraient caſſés avec dépit et avec emportement. 1738.

Vous me paraiſſez ſatisfait des mémoires du czar *Pierre I*, que je vous ai envoyés, et je le ſuis de ce que j'ai pu vous être de quelque utilité. Je me donnerai tous les mouvemens néceſſaires pour vous faire avoir les particularités des aventures de la czarine, et la vie du czarovitz que vous demandez. Vous ne ſerez pas ſatisfait de la manière dont ce prince a fini ſes jours, la férocité et la cruauté de ſon père ayant mis fin à ſa triſte deſtinée.

Si l'on voulait ſe donner la peine d'examiner, à tête repoſée, le bien et le mal que le czar a fait dans ſon pays, de mettre ſes bonnes et mauvaiſes qualités dans la balance, de les peſer, et de juger enſuite de lui ſur celles de ſes qualités qui l'emporteraient, on trouverait peut-être que ce prince a fait beaucoup de mauvaiſes actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, et que ſes vertus ont été obſcurcies et éclipſées par une foule innombrable de vices. Il me ſemble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raiſonnable. S'il part de ce principe, malgré ſes défauts, il n'en peut arriver que du bien. Mais, ſi au contraire un homme n'a que des ſentimens barbares et inhumains, il ſe peut bien qu'il faſſe quelque bonne action; mais ſa vie ſera toujours ſouillée par ſes crimes.

Il eſt vrai que les hiſtoires ſont en partie les archives

1738. de la méchanceté des hommes; mais, en offrant le poiſon, elles offrent auſſi l'antidote. Nous voyons dans l'hiſtoire quantité de méchans princes, des tyrans, des monſtres, et nous les voyons tous haïs de leurs peuples, déteſtés de leurs voiſins, et en abomination dans tout l'univers. Leur nom ſeul devient une injure; et c'eſt un opprobre à la réputation des vivans que d'être apoſtrophés du nom de ces morts.

Peu de perſonnes ſont inſenſibles à leur réputation; quelque méchans qu'ils ſoient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels; et, malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu et de probité, et d'hommes héroïques. Je crois qu'avec de ſemblables diſpoſitions, la lecture de l'hiſtoire, et les monumens qu'elle nous laiſſe de la mauvaiſe réputation de ces monſtres que la nature a produits, ne peut que faire un effet avantageux ſur l'eſprit des princes qui les liſent; car, en regardant les vices comme des actions qui dégradent et qui terniſſent la réputation, le plaiſir de faire du bien doit paraître ſi pur, qu'il n'eſt pas poſſible de n'y être point ſenſible.

Un homme ambitieux ne cherche point dans l'hiſtoire l'exemple d'un ambitieux qui a été déteſté; et quiconque lira la fin tragique de *Céſar* apprendra à redouter les ſuites de la tyrannie. De plus, les hommes ſe cachent, autant qu'ils peuvent, la noirceur et la méchanceté de leur cœur. Ils agiſſent indépendamment des exemples; et d'ailleurs, ſi un ſcélérat veut autoriſer ſes crimes par des exemples, il n'a pas beſoin (ceci ſoit dit à l'honneur de notre ſiècle) de remonter juſqu'à l'origine du monde pour en trouver. Le genre humain corrompu en préſente tous les jours de plus

récens, et qui par-là même en ont plus de force. Enfin il n'y a qu'à être homme pour être en état de juger de la méchanceté des hommes de tous les siècles. Il n'est pas étonnant que vous n'ayez pas fait les mêmes réflexions. 1738.

Ton ame, de tout temps à la vertu nourrie,
Chercha ses alimens dans la philosophie,
Et fut l'art d'enchaîner tous ces tyrans fougueux
Qui déchirent les cœurs des humains malheureux.
Tranquille au haut des cieux, où nul mortel t'égale,
Le vice est à tes yeux comme une terre australe.

Mon impatience n'est pas encore contentée sur l'arrivée de *Césarion* et du siècle de *Louis le grand.* La goutte les arrête en chemin. Il faut, à la vérité, savoir se passer des agrémens dans la vie, quoique j'espère que mon attente ne durera guère, et que ce *Jason* me rendra dans peu possesseur de cette toison d'or tant désirée et tant attendue.

Vous pouvez vous attendre, et je vous le promets, à toute la sincérité et à toute la franchise de ma part sur vos ouvrages. Mes doutes sont des espèces d'interrogatoires qui vous obligent à la justice de m'instruire.

Je vous prie d'assurer l'incomparable *Emilie* de l'estime dont je suis pénétré pour elle. Mais je m'aperçois que je finis mes lettres par des salutations aux sœurs, comme St *Paul* avait coutume de conclure ses épîtres; quoique je sois persuadé que, ni sous l'économie de l'ancienne loi, ni sous celle du nouveau testament, il n'y eût d'iduméenne qui valût la centième partie d'*Emilie.* Quant à l'estime, l'amitié et la

1738. considération que j'ai pour vous, elles ne finiront jamais, étant, Monsieur, votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Février.

MONSEIGNEUR,

UNE maladie qui a fait le tour de la France est enfin venue s'emparer de ma figure légère, dans un château qui devrait être à l'abri de tous les fléaux de ce monde, puisqu'on y vit sous les auspices *divi Federici et divæ Emiliæ.* J'étais au lit lorsque je reçus à la fois deux lettres bien consolantes de votre Altesse royale; l'une par la voie de M. *Thiriot*, à qui votre Altesse royale, très-juste dans ses épithètes, donne celle de trompette, mais qui est aussi une des trompettes de votre gloire; l'autre lettre est venue en droiture à sa destination.

Toutes celles dont vous m'avez honoré, Monseigneur, ont été autant de bienfaits pour moi; mais la dernière est celle qui m'a causé le plus de joie. Ce n'est pas simplement parce qu'elle est la dernière, c'est parce que vous avez jugé des défauts de Mérope comme si votre Altesse royale avait passé sa vie à fréquenter nos théâtres. Nous en parlions, la sublime *Emilie* et moi, et nous nous demandions si cette crainte que marquait *Polyfonte* au quatrième acte, si cette langueur du vieux

bon homme *Narbas*, et ce soin de se conserver, au cinquième, auraient déplu à votre Altesse royale. Le courrier des lettres arriva, et apporta vos critiques; nous fûmes enchantés. Que croyez-vous que je fis sur le champ, Monseigneur, tout malade que j'étais? vous le devinez bien : je corrigeai et ce quatrième et ce cinquième acte.

1738.

Je m'étais un peu hâté, Monseigneur, de vous envoyer l'ouvrage. L'envie de présenter des prémices *divo Federico*, ne m'avait pas permis d'attendre que la moisson fût mûre; ainsi je vous supplie de regarder cet essai comme des fruits précoces : ils approchent un peu plus actuellement de leur point de maturité. J'ai beaucoup retouché la fin du second, la fin du troisième, le commencement et la fin du quatrième, et presque la moitié du cinquième. Si votre Altesse royale le permet, je lui enverrai ou bien une copie des quatre actes retouchés, ou bien seulement les endroits corrigés.

Je crois que M. *Thiriot* enverra bientôt à votre Altesse royale une tragédie nouvelle, qui est infiniment goûtée à Paris; elle est d'un homme à peu-près de mon âge, nommé *la Chaussée*, qui s'est mis à composer pour le théâtre assez tard, comme s'il avait voulu attendre que son génie fût dans toute sa force. Il a fait déjà une comédie fort estimée, intitulée *le Préjugé à la mode*, et une *Epître à Clio*, dont les trois quarts sont un ouvrage parfait dans son genre. J'espère beaucoup de sa tragédie de Maximien; ce sera un amusement de plus pour Remusberg. Il sera lu et approuvé par votre Altesse royale; je ne peux lui souhaiter rien de mieux.

Vous êtes notre juge, Monseigneur; nous sommes

1738. comme les peuples d'Elide qui crurent n'avoir point établi des jeux honorables, si on ne les approuvait en Egypte.

Votre Altesse royale me fait frémir en me parlant de ce que je soupçonnais du czar. Ah! cet homme est indigne d'avoir bâti des villes; c'est un tigre qui a été le législateur des loups.

Votre Altesse royale daigne me promettre la cantate de la *le Couvreur*; ah! Monseigneur, honorez donc Cirey de ce présent; il faut qu'une partie de nos plaisirs nous vienne de Remusberg. Je serai en paradis quand mes oreilles entendront mes vers embellis par votre musique, et chantés par *Emilie*.

Je voudrais que tous nos petits rimailleurs pussent lire ce que votre Altesse royale m'a écrit sur le style marotique, et sur le ridicule d'exprimer en vieux mots des choses qui ne méritent d'être exprimées en aucune langue. *Gresset* ne tombe point dans ce défaut; il écrit purement; il a des vers heureux et faciles; il ne lui manque que de la force, un peu de variété, et sur-tout un style plus concis: car il dit d'ordinaire en dix vers ce qu'il ne faudrait dire qu'en deux; mais votre esprit supérieur sent tout cela mieux que moi.

Je m'imagine que M. le baron de *Keyserling* est enfin revenu vers son étoile polaire, et que *Louis XIV* et *Newton* ont subi leur arrêt. J'attends cet arrêt pour continuer ou pour suspendre l'histoire du siècle de *Louis XIV*.

Je suis avec un profond respect et la plus tendre reconnaissance, *pariter cum Emilia*, etc.

1738.

LETTRE XLIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 17 février.

MONSIEUR,

On vient de me rendre votre lettre du 23 janvier, qui sert de réponse, ou plutôt de réfutation, à celle du 26 décembre que je vous avais écrite. Je me repens bien de m'être engagé trop légèrement, et peut-être inconsidérément, dans une discussion métaphysique, avec un adversaire qui va me battre à plate couture ; mais il n'est plus temps de reculer lorsqu'on a déjà tant fait.

Je me souviens, à cette occasion, d'avoir été présent à une dispute où il s'agissait de la préférence que l'on devait ou à la musique française ou à l'italienne. Celui qui fesait valoir la française se mit à chanter misérablement une ariette italienne, en soutenant que c'était la plus abominable chose du monde; de quoi on ne disconvenait point. Après quoi il pria quelqu'un qui chantait très-bien en français, et qui s'en acquitta à merveille, de faire les honneurs de *Lulli*. Il est certain que, si on avait jugé de ces deux musiques différentes sur cet échantillon, on n'aurait pu que rejeter le goût italien, et au fond je crois qu'on aurait mal jugé.

La métaphysique ne ferait-elle pas entre mes mains ce que cette ariette italienne était dans la bouche

1738. de ce cavalier qui n'y entendait pas grand'chofe? Quoi qu'il en foit, j'ai votre gloire trop à cœur pour vous céder gain de caufe, fans plus faire de réfiftance. Vous aurez l'honneur d'avoir vaincu un adverfaire intrépide, et qui fe fervira de toutes les défenfes qui lui reftent et de tout fon magafin d'argumens, avant que de battre la chamade.

Je me fuis aperçu que la différence dans la manière d'argumenter, nous éloignait le plus dans les fyftêmes que nous foutenons. Vous argumentez *à pofteriori*, et moi *à priori*; ainfi, pour nous conduire avec plus d'ordre, et pour éviter toute confufion dans les profondes ténèbres métaphyfiques dont il faut nous débrouiller, je crois qu'il ferait bon de commencer par établir un principe certain: ce fera le pôle avec lequel notre bouffole s'orientera; ce fera le centre où toutes les lignes de mon raifonnement doivent aboutir.

Je fonde tout ce que j'ai à vous dire fur la providence, fur la fageffe et fur la préfcience de DIEU. Ou DIEU eft fage, ou il ne l'eft pas. S'il eft fage, il ne doit rien laiffer au hafard; il doit fe propofer un but, une fin en tout ce qu'il fait: fi DIEU eft fans fageffe, ce n'eft plus un DIEU; c'eft un être fans raifon, un aveugle hafard, un affemblage contradictoire d'attributs qui ne peuvent exifter réellement. Il faut donc que néceffairement la fageffe, la prévoyance et la préfcience foient des attributs de DIEU; ce qui prouve fuffifamment que DIEU voit les effets dans leurs caufes, et que, comme infiniment puiffant, fa volonté s'accorde avec tout ce qu'il prévoit. Remarquez en paffant que ceci détruit les contingens futurs;

car l'avenir ne peut point avoir d'incertitude à l'égard de DIEU tout-puissant, qui veut tout ce qu'il peut, et qui peut tout ce qu'il veut. 1738.

Vous trouverez bon à présent que je réponde aux objections que vous venez de me faire. Je suivrai l'ordre que vous avez tenu, afin que par ce parallèle la vérité en devienne plus palpable.

I. La liberté de l'homme, telle que vous la définissez; ne saurait avoir, selon mon principe, une raison suffisante; car, comme cette liberté ne pouvait venir uniquement que de DIEU, je vais vous prouver que cela même implique contradiction, et qu'ainsi c'est une chose impossible. DIEU ne peut changer l'essence des choses: car, comme il lui est impossible de donner à un triangle, en tant que triangle, un quarré, de faire que le passé n'ait pas été, aussi peu saurait-il changer sa propre essence. Or il est de son essence, comme un DIEU sage, tout-puissant et connaissant l'avenir, de fixer les événemens qui doivent arriver dans tous les siècles qui s'écouleront: il ne saurait donner à l'homme la liberté d'agir diamétralement à ce qu'il avait voulu; de quoi il résulte qu'on dit une contradiction, lorsqu'on soutient que DIEU peut donner la liberté à l'homme.

II. L'homme pense, opère des mouvemens, et agit, j'en conviens, mais d'une manière subordonnée aux inviolables lois du destin. Tout avait été prévu par la Divinité, tout avait été réglé; mais l'homme, qui ignore l'avenir, ne s'aperçoit pas qu'en semblant agir indépendamment, toutes ses actions tendent à remplir les décrets de la Providence.

1738. On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds dans ces lieux prisonnière:
Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,
DIEU sait l'assujettir sans la tyranniser.

LA HENRIADE.

III. Je vous avoue que j'ai été ébloui par le début de votre troisième objection. J'avoue qu'un Dieu trompeur, issu de mon propre système, me surprit; mais il faut examiner si ce Dieu nous trompe autant qu'on veut bien le faire croire.

Ce n'est point l'être infiniment sage, infiniment conséquent qui en impose à ses créatures par une liberté feinte qu'il semble leur avoir donnée. Il ne leur dit point: Vous êtes libres, vous pouvez agir selon votre volonté; mais il a trouvé à propos de cacher à leurs yeux les ressorts qui les font agir. Il ne s'agit point ici du ministère des passions, qui est une voie entièrement ouverte à notre sujétion; au contraire, il ne s'agit que des motifs qui déterminent notre volonté. C'est une idée d'un bonheur que nous nous figurons, ou d'un avantage qui nous flatte, et dont la représentation sert de règle à tous les actes de notre volonté. Par exemple, un voleur ne déroberait point s'il ne se figurait un état heureux dans la possession du bien qu'il veut ravir; un avare n'amasserait pas trésor sur trésor, s'il ne se représentait pas un bonheur idéal dans l'entassement de toutes ses richesses; un soldat n'exposerait point sa vie s'il ne trouvait sa félicité dans l'idée de la gloire et de la réputation qu'il peut acquérir, d'autres dans l'avancement, d'autres dans des récompenses qu'ils

attendent : en un mot, tous les hommes ne ſe gouvernent que par les idées qu'ils ont de leur avantage et de leur bien-être. 1738.

IV. Je crois d'ailleurs que j'ai ſuffiſamment développé la contradiction qui ſe trouve dans le ſyſtême du *franc arbitre*, tant par rapport aux perfections de DIEU, que relativement à ce que l'expérience nous confirme. Vous conviendrez donc avec moi que les moindres actions de la vie découlent d'un principe certain, d'une idée de bonheur qui nous frappe ; et c'eſt ce qu'on appelle motifs raiſonnables, qui ſont, ſelon moi, les cordes et les contrepoids qui font agir toutes les machines de l'univers ; ce ſont les reſſorts cachés dont il plaît à DIEU de ſe ſervir pour aſſujettir nos actions à ſa volonté ſuprême.

Les tempéramens des hommes et les cauſes occaſionnelles (toutes également aſſervies à la volonté divine) donnent enſuite lieu aux modifications de leurs volontés, et cauſent la différence ſi notable que nous voyons dans les actions des hommes.

V. Il me ſemble que les révolutions des corps céleſtes, et l'ordre auquel tous ces mondes ſont aſſujettis, pourraient nous fournir encore un argument bien fort pour ſoutenir la néceſſité abſolue.

Pour peu qu'on ait de connaiſſance de l'aſtronomie, on eſt inſtruit de la régularité infinie avec laquelle les planètes font leur cours. On connaît d'ailleurs les lois de la peſanteur, de l'attraction, du mouvement, toutes lois inviolables de la nature. Si des corps de cette matière, ſi des mondes, ſi tout l'univers eſt aſſujetti à des lois fixes et permanentes, comment eſt-ce que M. *Clarke*, que *Newton* viendront me dire

1738. que l'homme, cet être si petit, si imperceptible en comparaison de ce vaste univers, que dis-je, ce malheureux reptile qui rampe sur la surface de ce globe qui n'est qu'un point dans l'univers, cette misérable créature aura-t-elle seule le préalable d'agir au hasard, de n'être gouvernée par aucunes lois, et, en dépit de son créateur, de se déterminer sans raison dans ses actions? car qui soutient la *liberté entière* des hommes, nie positivement que les hommes soient raisonnables, et qu'ils se gouvernent selon les principes que j'ai allégués ci-dessus. Fausseté évidente; il ne faut que vous connaître pour en être convaincu.

VI. Ayant déjà répondu à votre sixième objection, il me suffira de rappeler ici que DIEU ne pouvant pas changer l'essence des choses, ne saurait par conséquent se priver de ses attributs.

VII. Après avoir prouvé qu'il est contradictoire que DIEU puisse donner à l'homme la liberté d'agir, il serait superflu de répondre à la septième objection, quoique je ne puisse m'empêcher de dire, au nom des *Wolf* et des *Leibnitz*, aux *Clarke* et aux *Newton*, qu'un Dieu qui entre dans la régie du monde entre dans les plus petits détails, dirige toutes les actions des hommes dans le même temps qu'il pourvoit aux besoins d'un nombre innombrable de mondes, me paraît bien plus admirable qu'un Dieu qui, à l'exemple des nobles et des grands d'Espagne, adonnés à l'oisiveté, ne s'occupe de rien. De plus, que deviendra l'immensité de DIEU si, pour le soulager, nous lui ôtons le soin des petits détails?

Je le répète, le système de *Wolf* explique les actions des hommes conformément aux attributs de DIEU, et à l'autorité de l'expérience.

VIII. Quant aux emportemens et aux passions violentes des hommes, ce sont des ressorts qui nous frappent, puisqu'ils tombent visiblement sous nos sens; les autres n'en existent pas moins, mais ils demandent plus d'application d'esprit et plus de méditation pour être découverts. 1738.

IX. Les désirs et la volonté sont deux choses qu'il ne faut pas confondre, j'en conviens; mais le triomphe de la volonté sur les désirs ne prouve rien en faveur de la liberté. Ce triomphe ne prouve autre chose sinon qu'une idée de gloire qu'on se présente en supprimant ses désirs. Une idée d'orgueil, quelquefois aussi de prudence, nous détermine à vaincre ces désirs; ce qui est l'équivalent de ce que j'ai établi plus haut.

X. Puisque sans DIEU le monde ne pourrait pas avoir été créé, comme vous en convenez, et puisque je vous ai prouvé que l'homme n'est pas libre, il s'ensuit que, puisqu'il y a un DIEU, il y a une nécessité absolue; et, puisqu'il y a une nécessité absolue, l'homme doit par conséquent y être assujetti, et ne saurait avoir de liberté.

Réfuterai-je encore le systême des sociniens après avoir suffisamment établi le mien? Dès qu'il est démontré que DIEU ne saurait rien faire de contraire à son essence, on en peut tirer la conséquence que tout ce qu'on peut dire pour prouver la liberté de l'homme sera toujours également faux. Le systême de *Wolf* est fondé sur les attributs qu'on a démontrés en DIEU; le systême contraire n'a d'autre base que des suppositions évidemment fausses: vous comprenez que tous les autres s'écroulent d'eux-mêmes.

1738. Pour ne rien laisser en arrière, je dois vous faire remarquer une inconséquence qui me paraît être dans le plaisir que DIEU prend de voir agir des créatures libres. On ne s'aperçoit pas qu'on juge de toutes choses par un certain retour qu'on fait sur soi-même: par exemple, un homme prend plaisir à voir une république laborieuse de fourmis pourvoir avec une espèce de sagesse à sa subsistance; de-là on s'imagine que DIEU doit trouver le même plaisir aux actions des hommes. Mais on ne s'aperçoit pas, en raisonnant de la sorte, que le plaisir est une passion humaine, et que, comme DIEU n'est pas un homme, qu'il est un être parfaitement heureux en lui-même, il n'est susceptible de recevoir aucune impression, ni de joie, ni d'amour, ni de haine, ni de toutes les passions qui troublent les humains.

On soutient, il est vrai, que DIEU voit le passé, le présent et l'avenir; que le temps ne le vieillit point, et que le moment d'à présent, des mois, des années, des mille milliers d'années ne changent rien à son être, et ne sont, en comparaison de sa durée qui n'a ni commencement ni fin, que comme un instant, et moins encore qu'un clin d'œil.

Je vous avoue que le Dieu de M. *Clarke* m'a bien fait rire. C'est un Dieu assurément qui fréquente les cafés, et qui se met à politiquer avec quelques misérables nouvellistes sur les conjonctures présentes de l'Europe. Je crois qu'il doit être bien embarrassé à présent pour deviner ce qui se fera la campagne prochaine en Hongrie, et qu'il attend avec grande impatience l'arrivée des événemens, pour savoir s'il s'est trompé dans ses conjectures ou non.

Je

Je n'ajouterai qu'une réflexion à celles que je viens de faire ; c'eſt que ni le franc arbitre ni la fatalité abſolue ne diſculpent pas la Divinité de ſa participation au crime : car que DIEU nous donne la liberté de mal faire, ou qu'il nous pouſſe immédiatement au crime, cela revient à peu-près au même ; il n'y a que du plus ou du moins. Remontez à l'origine du mal, vous ne pourrez que l'attribuer à DIEU, à moins que vous ne vouliez embraſſer l'opinion des manichéens touchant les deux principes ; ce qui ne laiſſe pas d'être hériſſé de difficultés. Puis donc que ſelon nos ſyſtêmes DIEU eſt également le père des crimes et des vertus, puiſque MM. *Clarke*, *Locke* et *Newton* ne me préſentent rien qui concilie la ſainteté de DIEU avec le fauteur des crimes, je me vois obligé de conſerver mon ſyſtême ; il eſt plus lié, plus ſuivi. Après tout, je trouve une eſpèce de conſolation dans cette *fatalité abſolue*, dans cette *néceſſité* qui dirige tout, qui conduit nos actions, et qui fixe les deſtinées. 1738.

Vous me direz que c'eſt une petite conſolation que celle que l'on tire des conſidérations de notre miſère et de l'immutabilité de notre ſort, j'en conviens ; mais il faut bien s'en contenter faute de mieux. Ce ſont de ces remèdes qui aſſoupiſſent les douleurs, et qui laiſſent à la nature le temps de faire le reſte.

Après vous avoir fait un expoſé de mes opinions, j'en reviens comme vous à l'inſuffiſance de nos lumières. Il me paraît que les hommes ne ſont pas faits pour raiſonner profondément ſur les matières abſtraites. DIEU les a inſtruits autant qu'il eſt néceſſaire pour ſe gouverner dans ce monde, mais non pas autant qu'il faudrait pour contenter leur curioſité.

1738. C'est que l'homme est fait pour agir, et non pas pour contempler.

Prenez-moi, Monsieur, pour tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez croire que votre personne est l'argument le plus fort qu'on puisse présenter en faveur de notre être. J'ai une idée plus avantageuse des hommes en vous considérant, et d'autant plus suis-je persuadé qu'il n'y a qu'un Dieu ou quelque chose de divin qui puisse rassembler dans une même personne toutes les perfections que vous possédez. Ce ne sont pas des idées indépendantes qui vous gouvernent : vous agissez selon un principe, selon la plus sublime raison ; donc vous agissez selon une nécessité. Ce systême, bien loin d'être contraire à l'humanité et aux vertus, y est même très-favorable, puisque, trouvant notre bonheur, notre intérêt et notre satisfaction dans l'exercice de la vertu, ce nous est une nécessité de nous porter toujours envers ce qui est vertueux : et comme je ne saurais n'être pas reconnaissant sans me rendre insupportable à moi-même, mon bonheur, mon repos, l'idée de mon bien-être, m'obligent à la reconnaissance.

J'avoue que les hommes ne suivent pas toujours la vertu ; et cela vient de ce qu'ils ne se font pas tous la même idée du bonheur ; que les causes étrangères et les passions leur donnent lieu de se conduire d'une façon différente, et selon ce qu'ils croient de leur intérêt. Le tumulte de leurs passions fait surseoir dans ces momens les mûres délibérations de l'esprit et de la raison.

Vous voyez, Monsieur, par ce que je viens de vous dire, que mes opinions métaphysiques ne

renverſent aucunement les principes de la ſaine morale, d'autant plus que la raiſon la plus épurée nous fait trouver les ſeuls véritables intérêts de notre conſervation dans la bonne morale. 1738.

Au reſte, j'en agis avec mon ſyſtême comme les bons enfans envers leurs pères ; ils connaiſſent leurs défauts et les cachent. Je vous préſente un tableau du beau côté, mais je n'ignore pas que ce tableau a un revers.

On peut diſputer des ſiècles entiers ſur ces matières, et après les avoir, pour ainſi dire, épuiſées, on en revient où l'on avait commencé. Dans peu nous en ferons à l'âne de Buridan.

Je ne ſaurais aſſez vous dire, Monſieur, juſqu'à quel point je ſuis charmé de votre franchiſe ; votre ſincérité ne vous mérite pas un petit éloge. C'eſt par-là que vous me perſuadez que vous êtes de mes amis, que votre eſprit aime la vérité, que vous ne me la déguiſerez jamais. Soyez perſuadé, Monſieur, que votre amitié et votre approbation m'eſt plus flatteuſe que celle de la moitié du genre humain.

Les Dieux ſont pour Céſar, mais Caton ſuit Pompée.

Si j'approchais de la divine *Emilie*, je lui dirais comme l'ange annonciateur : Vous êtes la bénie d'entre les femmes, car vous poſſédez un des plus grands hommes du monde ; et je n'oſerais lui dire : *Marie* a choiſi le bon parti, elle a embraſſé la philoſophie.

En vérité, Monſieur, vous étiez bien néceſſaire dans le monde pour que j'y fuſſe heureux. Vous venez de m'envoyer deux épîtres qui n'ont jamais

1738. eu leurs ſemblables. Il ſera donc dit que vous vous ſurpaſſerez toujours vous-même. Je n'ai pas jugé de ces deux épîtres comme d'un thême de philoſophie; mais je les ai conſidérées comme des ouvrages tiſſus de la main des Grâces.

Vous avez ravi à *Virgile* la gloire du poëme épique, à *Corneille* celle du théâtre, vous en faites autant à préſent aux épîtres de *Deſpréaux*. Il faut avouer que vous êtes un terrible homme. C'eſt-là cette monarchie que *Nabuchodonoſor* vit en rêve, et qui engloutit toutes celles qui l'avaient précédée.

Je finis en vous priant de ne pas laiſſer long-temps dépareillées les belles épîtres que vous avez bien voulu m'envoyer. Je les attends avec la dernière impatience et avec cette avidité que vos ouvrages inſpirent à tous vos lecteurs.

La philoſophie me prouve que vous êtes l'être du monde le plus digne de mon eſtime; mon cœur m'y engage, et la reconnaiſſance m'y oblige; jugez donc de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis,

Monſieur,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE XLIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 19 février.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite du... janvier. J'y vois la bonté avec laquelle vous excusez mes fautes, et la sincérité avec laquelle vous voulez bien me les découvrir. Vous daignez quitter pour quelques momens le ciel de *Newton* et l'aimable compagnie des Muses, pour décrasser un poëte nouveau dans les eaux bondissantes de l'Hippocrène. Vous quittez le pinceau en ma faveur pour prendre la lime; enfin vous vous donnez la peine de m'apprendre à épeler, vous qui savez penser. Mais je vous importunerai encore; et je crains que vous ne me preniez pour un de ces gens à qui on fait quelque charité, et qui en demandent toujours davantage. 1738.

Madame *du Châtelet* m'a adressé des vers que j'ai admirés à cause de leur beauté, de leur noblesse et de leur tour original. (*) J'ai été fort étonné en même temps de voir qu'on m'y donnait du *divin*, quoique je connaisse, par les mêmes endroits qu'*Alexandre*, que je ne suis pas de céleste origine, et que je crains fort qu'en qualité de Dieu, mon sort ne devienne semblable à celui de cette canaille de nouveaux Dieux que *Lucien* nous dit avoir été chassés de l'Olympe par *Jupiter*, ou bien aux saints que le sieur de *Launoy* trouva fort à

(*) Voyez l'Epître XLVIII, page 195, du volume d'*Epîtres*.

1738. propos de dénicher du paradis. Quoi qu'il en ſoit, j'ai répondu en vers à madame *du Châtelet*, et je vous prie, Monſieur, de vouloir bien donner quelques coups de plume à cette pièce, afin qu'elle ſoit digne d'être offerte à la marquiſe.

Je regarde cette *Emilie* comme une divinité d'ancienne date, à laquelle il n'eſt pas permis de parler le langage des humains. Il faut lui parler celui des Dieux, il faut lui parler en vers. Il eſt bien permis à nous autres hommes de s'égayer quand nous nous mêlons de parler une langue qui nous eſt ſi étrangère; auſſi puis-je eſpérer que vos divinités voudront excuſer les fautes que font ces pauvres mortels quand ils ſe mêlent de vouloir parler comme vous.

J'attends quelque coup de foudre de la part du *Jupiter* de Cirey, ſur certaine diſcuſſion de métaphyſique que j'ai oſé haſarder. Je fais ce que je puis pour m'élever aux cieux; je remue les bras, et je crois voler; mais quoi que je puiſſe faire, je ſens bien que mon eſprit n'eſt pas de nature à pouvoir ſe démêler de toutes les difficultés qui ſe préſentent dans cette carrière.

Il ſemble que le créateur nous a donné autant de raiſon qu'il nous en faut pour nous conduire ſagement dans ce monde, et pour pourvoir à tous nos beſoins; mais il ſemble auſſi que cette raiſon ne ſuffit pas pour contenter ce fond inſatiable de curioſité que nous avons en nous, et qui s'étend ſouvent trop loin. Les abſurdités et les contradictions qui ſe rencontrent de toutes parts, donnent ſans fin naiſſance au pyrrhoniſme; et, à force d'imaginer, on ne parle qu'à ſon imagination. Après tout, je tiens pour une vérité

inconteſtable et certaine le plaiſir et l'admiration que vous me cauſez. Ce n'eſt point une illuſion des ſens, un préjugé frivole, mais une parfaite connaiſſance de l'homme le plus aimable du monde. 1738.

Je m'en vais rayer toutes les *trompettes*, corriger, changer et me peiner, juſqu'à ce que vos remarques ſoient éludées. Mérope ne ſort point de mes mains; c'eſt une vierge dont je garde l'honneur. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime,

Monſieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XLV.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 27 février.

MONSIEUR,

Vos ouvrages n'ont aucun prix : c'eſt une vérité dont je ſuis convaincu il y a long-temps. Cela n'empêche pas cependant que je ne doive vous témoigner ma reconnaiſſance et ma gratitude. Les bagatelles que je vous envoie ne ſont que des marques de ſouvenir, des ſignes auxquels vous devez vous rappeler le plaiſir que m'ont fait vos ouvrages.

Il ſemble, Monſieur, que les ſciences et les arts vous ſervent par ſemeſtre. Ce quartier paraît être celui de la poéſie. Comment! vous mettez la main à une nouvelle tragédie! d'où prenez-vous votre temps?

1738. ou bien est-ce que les vers coulent chez vous comme de la prose? Autant de questions, autant de problêmes.

Mérope ne sort point de mes mains. Il en revient trop à mon amour propre d'être l'unique dépositaire d'une pièce à laquelle vous avez travaillé. Je la préfère à toutes les pièces qui ont paru en France, hormis à la Mort de César.

Les intrigues amoureuses me paraissent le propre des comédies; elles en sont comme l'essence; elles sont le nœud de la pièce; et comme il faut finir de quelque manière, il semble que le mariage y soit tout propre. Quant à la tragédie, je dirais qu'il y a des sujets qui demandent naturellement de l'amour, comme Titus et Bérénice, le Cid, Phèdre et Hippolyte. Le seul inconvénient qu'il y ait, c'est que l'amour se ressemble trop, et que quand on a vu vingt pièces, l'esprit se dégoûte d'une répétition continuelle de sentimens doucereux, et qui sont trop éloignés des mœurs de notre siècle. Depuis qu'on a attaché, avec raison, un certain ridicule à l'amour romanesque, on ne sent plus le pathétique de la tendresse outrée. On supporte le soupirant pendant le premier acte, et on se sent tout disposé à se moquer de sa simplicité au quatrième ou au cinquième acte; au lieu que la passion qui anime Mérope est un sentiment de la nature, dont chaque cœur bien placé connaît la voix. On ne se moque point de ce qu'on sent soi-même, et de ce qu'on est capable de sentir. Mérope fait tout ce que ferait une tendre mère qui se trouverait en sa situation. Elle parle comme nous parle le cœur, et l'acteur ne fait qu'exprimer ce que l'on sent.

J'ai fait écrire à Berlin pour la Mérope du marquis

Maffei, quoique je fois très-affuré que fa pièce n'approche pas de la vôtre. Le peuple des favans de France fera toujours invincible tant qu'il aura des perfonnes de votre ordre à fa tête. J'ofe même dire que je le redouterais infiniment plus que vos armées avec tous vos maréchaux. 1738.

Voici une ode nouvellement achevée, moins mauvaife que les précédentes. *Céfarion* y a donné lieu. Le pauvre garçon a la goutte d'une violence extrême. Il me l'écrit dans des termes qui me percent le cœur. Je ne puis rien pour lui que lui prêcher la patience; faible remède, fi vous voulez, contre des maux réels; remède cependant capable de tranquillifer les faillies impétueufes de l'efprit, auxquelles les douleurs aiguës donnent lieu.

Je m'attends de votre franchife et de votre amitié que vous voudrez bien me faire apercevoir les défauts qui fe trouvent en cette pièce. (*) Je fens que j'en fuis père, et je me fens mauvais gré de n'avoir pas les yeux affez ouverts fur mes productions:

Tant l'erreur eft notre apanage.
Souvent un rien nous éblouit,
Et de l'infenfé jufqu'au fage,
S'il juge de fon propre ouvrage,
Par l'amour propre il eft féduit.

Vous n'oublierez pas de faire mille affurances d'eftime à la marquife *du Châtelet*, dont l'efprit ingénieux a bien voulu fe faire connaître par un petit échantillon. Ce n'eft qu'un rayon de ce foleil qui s'eft

(*) Ode fur la patience.

1738. fait apercevoir à travers les nuages; que ne doit-ce point être lorsqu'on le voit sans voiles? Peut-être faut-il que la marquise cache son esprit, comme *Moïse* voilait son visage, parce que le peuple d'Israël n'en pouvait supporter la clarté. Quand même j'en perdrais la vue, il faut avant de mourir que je voie cette terre de Canaan, ce pays des sages, ce paradis terrestre. Comptez sur l'estime parfaite et l'amitié inviolable avec laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, 8 mars.

MONSEIGNEUR,

Le plus zélé de vos admirateurs n'est pas le plus assidu de vos correspondans. La raison en est qu'il est le plus malade, et que très-souvent la fièvre le prend quand il voudrait passer ses plus agréables heures à avoir l'honneur d'écrire à votre Altesse royale.

Nous avons reçu votre belle prose du 19 février, et vos vers pour madame la marquise *du Châtelet*, qui est confondue, charmée, et qui ne sait comment répondre à ces agaceries si séduisantes; et avec votre lettre du 27, l'ode sur la patience, par laquelle votre muse royale adoucit les maux de M. de *Keiserling*.

J'ai fait mon profit de cette ode; elle va très-bien à mon état de langueur : le remède opère fur moi tout aussi bien que fur votre goutteux, car je me tiens tout aussi philosophe que lui. Je sens comme lui le prix de vos vers, et je trouve, comme lui, dans les lettres de votre Altesse royale un charme contre tous les maux. 1738.

Vous aimez Keiserling, et vous prenez le soin
De l'exhorter à patience;
Ah! quand nous vous lisons, grâce à votre éloquence,
D'une telle vertu nous n'avons pas besoin.

Puisque vous daignez, Monseigneur, amuser votre loisir par des vers, voici donc la troisième épître sur le bonheur, que je prends la liberté de vous envoyer; le sujet de cette troisième épître est *l'envie*, passion que je voudrais bien que votre Altesse royale inspirât à tous les rois. Je vous envoie de mes vers, Monseigneur, et vous m'honorez des vôtres. Cela me fait souvenir du commerce perpétuel qu'*Hésiode* dit que la terre entretient avec le ciel : elle envoie des vapeurs, les Dieux rendent de la rosée. Grand merci de votre rosée, Monseigneur; mais ma pauvre terre sera incessamment en friche. Les maladies me minent, et rendront bientôt mon champ aride; mais ma dernière moisson sera pour vous.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem,
Pauca Federico.

J'ai pourtant dans mon lit fait deux nouveaux actes, à la place des deux derniers de Mérope, qui

1738. m'ont paru trop languiſſans. Quand votre Alteſſe royale voudra voir le fruit de ſes avis dans ces deux nouveaux actes, j'aurai l'honneur de les lui envoyer. J'ai bien à cœur de donner une pièce tragique qui ne ſoit point enjolivée d'une intrigue d'amour, et qui mérite d'être lue; je rendrais par-là quelque ſervice au théâtre français qui, en vérité, eſt trop galant. Cette pièce eſt ſans amour; la première que j'aurai l'honneur d'envoyer à Remusberg méritera pour titre, *De remedio amoris*. Ce n'eſt pas que je n'aie aſſurément un profond reſpect pour l'amour et pour tout ce qui lui appartient; mais qu'il ſe ſoit emparé entièrement de la tragédie, c'eſt une uſurpation de notre ſouverain; et je proteſterai au moins contre l'uſurpation, ne pouvant mieux faire. Voilà, Monſeigneur, tout ce que vous aurez de moi cette fois-ci pour le département poëtique; mais le département de la métaphyſique m'embarraſſe beaucoup.

La lettre du 17 février, de votre Alteſſe royale, eſt en vérité un chef-d'œuvre. Je regarde ces deux lettres ſur la liberté comme ce que j'ai vu de plus fort, de mieux lié, de plus conſéquent ſur ces matières. Vous avez certainement bien des grâces à rendre à la nature de vous avoir donné un génie qui vous fait roi dans le monde intellectuel, avant que vous le ſoyez dans ce miſérable monde compoſé de paſſions, de grimaces et d'extérieur. J'avais déjà beaucoup de reſpect pour l'opinion de la fatalité, quoique ce ne ſoit pas la mienne; car en nageant dans cette mer d'incertitudes, et n'ayant qu'une petite branche où je me tiens, je me donne bien de garde de reprocher à mes compagnons les nageurs que leur petite branche eſt trop

faible : je suis fort aise, si mon roseau vient à casser, que mon voisin puisse me prêter le sien. Je respecte 1738.
bien davantage l'opinion que j'ai combattue, depuis que votre Altesse royale l'a mise dans un si beau jour; me permettra-t-elle de lui exposer encore mes scrupules ?

Je me bornerai, pour ne pas ennuyer le *Marc-Aurèle* d'Allemagne, à deux idées qui me frappent encore vivement, et sur lesquelles je le supplie de daigner m'éclairer.

1°. Plus je m'examine, plus je me crois libre (en plusieurs cas); c'est un sentiment que tous les hommes ont comme moi; c'est le principe invariable de notre conduite. Les plus outrés partisans de la fatalité absolue se gouvernent tous suivant les principes de la liberté. Or je leur demande comment ils peuvent raisonner et agir d'une manière si contradictoire, et ce qu'il y a à gagner à se regarder comme des tournebroches, lorsqu'on agit toujours comme un être libre? Je leur demande encore par quelle raison l'auteur de la nature leur a donné ce sentiment de liberté, s'ils ne l'ont point? pourquoi cette imposture dans l'être qui est la vérité même? De bonne foi, trouve-t-on une solution à ce problême? répondre que DIEU ne nous a pas dit : Vous êtes libres; n'est-ce pas une défaite? DIEU ne nous a pas dit que nous sommes libres; sans doute, car il ne daigne pas nous parler; mais il a mis dans nos cœurs un sentiment que rien ne peut affaiblir, et c'est-là pour nous la voix de DIEU. Tous nos autres sentimens sont vrais. Il ne nous trompe point dans le désir que nous avons d'être heureux, de boire, de manger, de multiplier notre espèce.

1738. Quand nous sentons des désirs, certainement ces désirs existent; quand nous sentons des plaisirs, il est bien sûr que nous n'éprouvons pas des douleurs; quand nous voyons, il est bien certain que l'action de voir n'est pas celle d'entendre; quand nous avons des pensées, il est bien clair que nous pensons. Quoi donc! le sentiment de la liberté sera-t-il le seul dans lequel l'Etre infiniment parfait se sera joué en nous fesant une illusion absurde? quoi! quand je confesse qu'un dérangement de mes organes m'ôte ma liberté, je ne me trompe pas, et je me tromperais quand je sens que je suis libre? Je ne sais si cette exposition naïve de ce qui se passe en nous fera quelque impression sur votre esprit philosophe; mais je vous conjure, Monseigneur, d'examiner cette idée, de lui donner toute son étendue, et ensuite de la juger sans aucune acception de parti, sans même considérer d'autres principes plus métaphysiques qui combattent cette preuve morale; vous verrez ensuite lequel il faudra préférer, ou de cette preuve morale qui est chez tous les hommes, ou de ces idées métaphysiques qui portent toujours le caractère de l'incertitude.

2°. Mon second scrupule roule sur quelque chose de plus philosophique. Je vois que tout ce qu'on a jamais dit contre la liberté de l'homme se tourne encore avec bien plus de force contre la liberté de DIEU.

Si on dit que DIEU a prévu toutes nos actions, et que par-là elles sont nécessaires, DIEU a aussi prévu les siennes qui sont d'autant plus nécessaires que DIEU est immuable. Si on dit que l'homme ne peut agir sans *raison suffisante*, et que cette raison incline sa volonté, la raison suffisante doit encore plus emporter la volonté

de DIEU, qui eſt l'être ſouverainement raiſonnable.

Si on dit que l'homme doit choiſir ce qui lui paraît 1738.
le meilleur, DIEU eſt encore plus néceſſité à faire ce qui eſt le meilleur.

Voilà donc DIEU réduit à être l'eſclave du deſtin ; ce n'eſt plus un être qui ſe détermine par lui-même ; c'eſt donc une cauſe étrangère qui le détermine ; ce n'eſt plus un agent ; ce n'eſt plus DIEU.

Mais ſi DIEU eſt libre, comme les fataliſtes même doivent l'avouer, pourquoi DIEU ne pourra-t-il pas communiquer à l'homme un peu de cette liberté, en lui communiquant l'être, la penſée, le mouvement, la volonté, toutes choſes également inconnues ? Sera-t-il plus difficile à DIEU de nous donner la liberté que de nous donner le pouvoir de marcher, de manger, de digérer ? Il faudrait avoir une démonſtration que DIEU n'a pu communiquer l'attribut de la liberté à l'homme ; et, pour avoir cette démonſtration, il faudrait connaître les attributs de la Divinité ; mais qui les connaît ?

On dit que DIEU, en nous donnant la liberté, aurait fait des dieux de nous ; mais ſur quoi le dit-on ? pourquoi ſerais-je Dieu avec un peu de liberté, quand je ne le ſuis pas avec un peu d'intelligence ? eſt-ce être Dieu que d'avoir un pouvoir faible, borné et paſſager de choiſir et de commencer le mouvement ? Il n'y a pas de milieu ; ou nous ſommes des automates qui ne feſons rien et dans qui DIEU fait tout, ou nous ſommes des agens, c'eſt-à-dire, des créatures libres. Or je demande quelle preuve on a que nous ſommes de ſimples automates, et que ce ſentiment intérieur de liberté eſt une illuſion ?

1738. Toutes les preuves qu'on apporte fe réduifent à la préfcience de DIEU. Mais fait-on précifément ce que c'eft que cette préfcience? certainement on l'ignore. Comment donc pouvons-nous faire fervir notre ignorance des attributs fuprêmes de DIEU à prouver la fauffeté d'un fentiment réel de liberté que nous éprouvons dans nos ames?

Je ne peux concevoir l'accord de la préfcience et de la liberté, je l'avoue; mais dois-je pour cela rejeter la liberté? nierai-je que je fois un être penfant, parce que je ne vois point ni comment la matière peut penfer, ni comment un être penfant peut être efclave de la matière? Raifonner ce qu'on appelle *à priori* eft une chofe fort belle, mais elle n'eft pas de la compétence des humains. Nous fommes tous fur les bords d'un grand fleuve; il faut le remonter avant d'ofer parler de fa fource. Ce ferait affurément un grand bonheur fi on pouvait en métaphyfique établir des principes clairs, indubitables et en grand nombre, d'où découlerait une infinité de conféquences comme en mathématiques; mais DIEU n'a pas voulu que la chofe fût ainfi. Il s'eft réfervé le patrimoine de la métaphyfique: le règne des idées pures et des effences des chofes eft le fien. Si quelqu'un eft entré dans ce partage célefte, c'eft affurément vous, Monfeigneur; et je dirai, dans mon cœur, de votre perfonne ce que les flatteurs difent des rois, qu'ils font les images de la Divinité.

Au refte, les vers de la Henriade, que vous daignez citer, n'ont été faits que dans la vue d'exprimer uniquement que notre liberté ne nuit pas à la préfcience divine qui fait ce qu'on appelle *deftin*. Je me

fuis

ſuis exprimé un peu durement dans cet endroit, mais en poéſie on ne dit pas toujours préciſément ce que l'on voudrait dire; la roue tourne et emporte ſon homme par ſa rapidité. 1738.

Avant de finir ſur cette matière, j'aurai l'honneur de dire à votre Alteſſe royale que les ſociniens, qui nient la préſcience de DIEU ſur les contingens, ont un grand apôtre qu'ils ne connaiſſent peut-être pas; c'eſt *Cicéron*, dans ſon livre de la divination. Ce grand homme aime mieux dépouiller les Dieux de la préſcience que les hommes de la liberté.

Je ne crois pas que, tout grand orateur qu'il était, il eût pu répondre à vos raiſons. Il aurait eu beau faire de longues périodes, ce ferait des ſons contre des vérités: laiſſons-le donc avec ſes belles phraſes.

Mais que votre Alteſſe royale me permette de lui dire que les Dieux de *Cicéron* et le Dieu de *Newton* et de *Clarke* ne ſont pas de la même eſpèce; c'eſt le dieu de *Cicéron* qu'on peut appeler un dieu raiſonnant dans les cafés ſur les opérations de la campagne prochaine: car qui n'a point de préſcience n'a que des conjectures, et qui n'a que des conjectures eſt ſujet à dire autant de pauvretés que le *London's journal* ou la gazette de Hollande; mais ce n'eſt pas là le compte de ſir *Iſaac Newton* et de *Samuel Clarke*, deux têtes auſſi philoſophiques que *Marc Tulle* était bavard.

Le docteur *Clarke*, qui a aſſez approfondi ces matières dont *Newton* n'a parlé qu'en paſſant, dit, me ſemble, avec aſſez de raiſon, que nous ne pouvons nous élever à la connaiſſance imparfaite des attributs divins, que comme nous élevons un nombre quelconque à l'infini, allant du connu à l'inconnu.

1738. Chaque manière d'apercevoir, bornée et finie dans l'homme, est infinie dans DIEU. L'intelligence d'un homme voit un objet à la fois, et DIEU embrasse tous les objets. Notre ame prévoit par la connaissance du caractère d'un homme ce que cet homme fera dans une telle occasion, et DIEU prévoit, par la même connaissance poussée à l'infini, ce que cet homme fera. Ainsi ce qui dans nous est science de conjecture, et qui ne nuit point à la liberté, est dans DIEU science certaine, tout aussi peu nuisible à la liberté. Cette manière de raisonner n'est pas, me semble, si ridicule.

Mais je m'aperçois, Monseigneur, que je le suis très-fort en vous ennuyant de mes idées, et en affaiblissant celles des autres. Votre seule bonté me rassure. Je vois que votre cœur est aussi humain que votre esprit est étendu. Je vois, par vos vers à M. de *Keiserling*, combien vous êtes capable d'aimer : aussi ma quatrième épître sur le bonheur finira par l'amitié; sans elle il n'y a point de bonheur sur la terre.

Madame la marquise *du Châtelet* vous admire si fort, qu'elle n'ose vous écrire. Je suis donc bien hardi, Monseigneur, moi qui vous admire tout autant pour le moins, et qui me répands en ces énormes bavarderies.

Que ne puis-je vous dire :

In publica commoda peccem,
Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.

Je suis avec un profond respect, un attachement, une reconnaissance sans bornes, etc.

LETTRE XLVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 28 mars.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre du 8 de ce mois avec quelque sorte d'inquiétude sur votre santé. M. *Thiriot* me marque qu'elle n'était pas bonne, ce que vous me confirmez encore. Il semble que la nature, qui vous a partagé d'une main si avantageuse du côté de l'esprit, ait été plus avare en ce qui regarde votre santé, comme si elle avait eu regret d'avoir fait un ouvrage achevé. Il n'y a que les infirmités du corps qui puissent nous faire présumer que vous êtes mortel; vos ouvrages doivent nous persuader le contraire. 1738.

Les grands hommes de l'antiquité ne craignaient jamais plus l'implacable malignité de la fortune qu'après les grands succès. Votre fièvre pourrait être comptée à ce prix comme un équivalent ou comme un contrepoids de votre Mérope.

Pourrais-je me flatter d'avoir deviné les corrections que vous voulez faire à cette pièce? vous qui en êtes le père, vous qui l'avez jugée en *Brutus*. Pour moi qui ne l'ai point faite, moi qui n'y prends d'autre intérêt que celui de l'auteur, j'ai lu deux fois la Mérope avec toute l'attention dont je suis capable, sans y apercevoir de défauts. Il en est de vos ouvrages

1738. comme du soleil; il faut avoir le regard très-perçant pour y découvrir des taches.

Vous voudrez bien m'envoyer les quatre actes corrigés, comme vous me le faites espérer, sans quoi les ratures et les corrections rendraient mon original embrouillé et difficile à déchiffrer.

Despréaux et tous les grands poëtes n'atteignaient à la perfection qu'en corrigeant. Il est fâcheux que les hommes, quelques talens qu'ils aient, ne puissent produire quelque chose de bon tout d'un coup. Ils n'y arrivent que par degrés. Il faut sans cesse effacer, châtier, émonder; et chaque pas qu'on avance est un pas de correction.

Virgile, ce prince de la poésie latine, était encore occupé de son Enéide lorsque la mort le surprit. Il voulait, sans doute, que son ouvrage répondît à ce point de perfection qu'il avait dans l'esprit, et qui était semblable à celui de l'orateur dont *Cicéron* nous fait le portrait.

Vous dont on peut placer le nom à côté de celui de ces grands hommes, sans déroger à leur réputation, vous tenez le chemin qu'ils ont tenu, pour imprimer à vos ouvrages ce caractère d'immortalité si estimable et si rare.

La Henriade, le Brutus, la Mort de César, etc. sont si parfaits, que ce n'est pas une petite difficulté de ne rien faire de moindre. C'est un fardeau que vous partagez avec tous les grands hommes. On ne leur passe pas ce qui serait bon en d'autres. Leurs ouvrages, leurs actions, leur vie, enfin tout doit être excellent en eux. Il faut qu'ils répondent sans cesse à leur réputation; il faut, s'il m'est permis de me servir de

cette expression, qu'ils gravissent sans cesse contre les faiblesses de l'humanité. 1738.

Le Maximien de *la Chaussée* n'est point encore parvenu jusqu'à moi. J'ai vu l'Ecole des amis qui est de ce même auteur, dont le titre est excellent, et les vers ordinaires, faibles, monotones et ennuyeux. Peut-être y a-t-il trop de témérité, à moi étranger et presque barbare, de juger des pièces du théâtre français; cependant ce qui est sec et rampant dégoûte bientôt. Nous choisissons ce qu'il y a de meilleur pour le représenter ici. Ma mémoire est si mauvaise, que je fais avec beaucoup de discernement le triage des choses qui doivent la remplir; c'est comme un petit jardin où l'on ne sème pas indifféremment toutes sortes de semences, et qu'on n'orne que des fleurs les plus rares et les plus exquises.

Vous verrez, par les pièces que je vous envoie, les fruits de ma retraite et de vos instructions. Je vous prie de redoubler votre sévérité pour tout ce qui vous viendra de ma part. J'ai du loisir, j'ai de la patience, et avec tout cela rien de mieux à faire qu'à changer les endroits de mes ouvrages que vous aurez réprouvés.

On travaille actuellement à la vie de la czarine et du czarovitz. J'espère vous envoyer dans peu ce que j'aurai pu ramasser à ce sujet. Vous trouverez dans ces anecdotes des barbaries et des cruautés semblables à celles qu'on lit dans l'histoire des premiers césars.

La Russie est un pays où les arts et les sciences n'avaient point pénétré. Le czar n'avait aucune teinture d'humanité, de magnanimité ni de vertu; il avait été élevé dans la plus crasse ignorance; il n'agissait

1738. que selon l'impulsion de ses passions déréglées : tant il est vrai que l'inclination des hommes les porte au mal, et qu'ils ne sont bons qu'à proportion que l'éducation ou l'expérience a pu modifier la fougue de leur tempérament.

J'ai connu le grand maréchal de la cour, (de Prusse) *Printz*, qui vivait encore en 1724, et qui, sous le règne du feu roi, avait été ambassadeur chez le czar. Il m'a raconté que lorsqu'il arriva à Pétersbourg, et qu'il demanda de présenter ses lettres de créance, on le mena sur un vaisseau qui n'était pas encore lancé du chantier. Peu accoutumé à de pareilles audiences, il demanda où était le czar : on le lui montra qui accommodait des cordages au haut du tillac. Lorsque le czar eut aperçu M. de *Printz*, il l'invita de venir à lui par le moyen d'un échelon de cordes; et comme il s'en excusait sur sa mal-adresse, le czar se descendit à un câble, comme un matelot, et vint le joindre.

La commission dont M. de *Printz* était chargé lui ayant été très-agréable, le prince voulut donner des marques éclatantes de sa satisfaction : pour cet effet il fit préparer un festin somptueux auquel M. de *Printz* fut invité. On y but, à la façon des Russes, de l'eau-de-vie, et on en but brutalement. Le czar qui voulait donner un relief particulier à cette fête, fit amener une vingtaine de strélitz qui étaient détenus dans les prisons de Pétersbourg, et à chaque grand verre qu'on vidait, ce monstre affreux abattait la tête de ces misérables. Ce prince dénaturé voulut, pour donner une marque de considération particulière à M. de *Printz*, lui procurer, suivant son expression, le plaisir d'exercer son adresse sur ces malheureux. Jugez de l'effet qu'une

semblable proposition dut faire sur un homme qui avait des sentimens et le cœur bien placé. De *Printz*, qui ne le cédait en sentimens à qui que ce fût, rejeta une offre qui, en tout autre endroit, aurait été regardée comme injurieuse au caractère dont il était revêtu; mais qui n'était qu'une simple civilité dans ce pays barbare. Le czar pensa se fâcher de ce refus, et il ne put s'empêcher de lui témoigner quelques marques de son indignation, ce dont cependant il lui fit réparation le lendemain. 1738.

Ce n'est point une histoire faite à plaisir; elle est si vraie, qu'elle se trouve dans les relations de M. de *Printz*, que l'on conserve dans les archives. J'ai même parlé à plusieurs personnes qui ont été dans ce temps-là à Pétersbourg, lesquelles m'ont attesté ce fait. Ce n'est point un conte su de deux ou trois personnes, c'est un fait notoire.

De ces horribles cruautés passons à un sujet plus gai, plus riant et plus agréable; ce sera la petite pièce qui suivra cette tragédie.

Il s'agit de la muse de *Gresset*, qui à présent est une des premières du Parnasse français. Cet aimable poëte a le don de s'exprimer avec beaucoup de facilité. Ses épithètes sont justes et nouvelles; avec cela il a des tours qui lui sont propres : on aime ses ouvrages, malgré leurs défauts. Il est trop peu soigné, sans contredit; et la paresse, dont il fait tant l'éloge, est la plus grande rivale de sa réputation.

Gresset a fait une ode sur l'amour de la patrie, qui m'a plu infiniment. Elle est pleine de feu et de morceaux achevés. Vous aurez remarqué, sans doute,

1738. que les vers de huit syllabes réussissent mieux à ce poëte que ceux de douze.

Malgré le succès des petites pièces de *Gresset*, je ne crois pas qu'il réussisse jamais au théâtre français ou dans l'épopée. Il ne suffit pas de simples bluettes d'esprit pour des pièces de si longue haleine; il faut de la force, il faut de la vigueur et de l'esprit vif et mûr pour y réussir: il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.

On copie, suivant que vous le souhaitez, la cantate de la *le Couvreur*. Je l'enverrai achever à Cirey. Des oreilles françaises, accoutumées à des vaudevilles et à des antiennes, ne seront guère favorables aux airs méthodiques et expressifs des Italiens. Il faudrait des musiciens en état d'exécuter cette pièce dans le goût où elle doit être jouée, sans quoi elle vous paraîtra tout aussi touchante que le rôle de *Brutus* récité par un acteur suisse ou autrichien.

Césarion vient d'arriver avec toutes les pièces dont vous l'avez chargé; je vous en remercie mille fois; je suis partagé entre l'amitié, la joie et la curiosité. Ce n'est pas une petite satisfaction que de parler à quelqu'un qui vient de Cirey; que dis-je? à un autre moi-même qui m'y transporte, pour ainsi dire. Je lui fais mille questions à la fois, je l'empêche même de me satisfaire; il nous faudra quelques jours avant d'être en état de nous entendre. Je m'amuse bien mal à propos de vous parler de l'amitié, vous qui la connaissez si bien, et qui en avez si bien décrit les effets.

Je ne vous dis rien encore de vos ouvrages. Il me les faut lire à tête reposée pour vous en dire mon sentiment, non que je m'ingère de les apprécier; ce

ſerait faire du tort à ma modeſtie. Je vous expoſerai mes doutes, et vous confondrez mon ignorance. 1738.

Mes ſalutations à la ſublime *Emilie*, et mon encens pour le divin *Voltaire*. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime,

Monſieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XLVIII.

DU PRINCE ROYAL.

31 mars.

MONSIEUR,

Je ſuis obligé de vous avertir que j'ai reçu deux jours de poſte ſucceſſivement les lettres de M. *Thiriot* ouvertes. Je ne jurerais pas même que la dernière que vous m'avez écrite n'ait eſſuyé le même ſort. J'ignore ſi c'eſt en France, ou dans les Etats du roi mon père, qu'elles ont été victimes d'une curioſité aſſez mal placée. On peut ſavoir tout ce que contient notre correſpondance. Vos lettres ne reſpirent que la vertu et l'humanité, et les miennes ne contiennent pour l'ordinaire que des éclairciſſemens que je vous demande ſur des ſujets auxquels la plupart du monde ne s'intéreſſe guère. Cependant, malgré l'innocence des choſes que contient notre correſpondance, vous ſavez aſſez ce que c'eſt que les hommes, et qu'ils ne ſont que trop portés à mal interpréter ce qui doit être exempt de tout

1738. blâme. Je vous prierai donc de ne point adresser par M. *Thiriot* les lettres qui rouleront sur la philosophie ou sur des vers. Adressez-les plutôt à M. *Tronchin du Breuil*; elles me parviendront plus tard, mais j'en serai récompensé par leur sureté. Quand vous m'écrirez des lettres où il n'y aura que des bagatelles, adressez-les à votre ordinaire par M. *Thiriot*, afin que les curieux aient de quoi se satisfaire.

Césarion me charme par tout ce qu'il me dit de Cirey. Votre histoire du siècle de *Louis XIV* m'enchante. Je voudrais seulement que vous n'eussiez point rangé *Machiavel*, qui était un mal-honnête homme, au rang des autres grands hommes de son temps. Quiconque enseigne à manquer de parole, à opprimer, à commettre des injustices, fût-il d'ailleurs l'homme le plus distingué par ses talens, ne doit jamais occuper une place due uniquement aux vertus et aux talens louables. *Cartouche* ne mérite point de tenir un rang parmi les *Boileau*, les *Colbert* et les *Luxembourg*. Je suis sûr que vous êtes de mon sentiment. Vous êtes trop honnête homme pour vouloir mettre en honneur la réputation flétrie d'un coquin méprisable: aussi suis-je sûr que vous n'avez envisagé *Machiavel* que du côté du génie. Pardonnez-moi ma sincérité; je ne la prodiguerais pas si je ne vous en croyais très-digne.

Si les histoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous serions plus instruits des mœurs de tous les siècles, et moins trompés par les historiens. Plus je vous connais, et plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau style que celui de l'histoire de *Louis XIV*. Je relis chaque paragraphe

deux ou trois fois, tant j'en suis enchanté. Toutes les lignes portent coup; tout est nourri de réflexions excellentes; aucune fausse pensée, rien de puérile, et avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entre autres sur les noms allemands qui sont un peu maltraités; ce qui peut répandre de l'obscurité sur cet ouvrage, puisqu'il y a des noms qui sont si défigurés, qu'il faut les deviner. 1738.

Je souhaiterais que votre plume eût composé tous les ouvrages qui sont faits et qui peuvent être de quelque instruction; ce serait le moyen de profiter et de tirer utilité de la lecture. Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la sécheresse qui règnent dans certains livres; c'est au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages. Il ne lui faut que de la mémoire.

Il me faut de l'application et une contention d'esprit pour étudier vos élémens de *Newton*, ce qui se fera après Pâques, fesant une petite absence pour prendre

Ce que vous savez,
Avec beaucoup de bienséance.

Je vous exposerai mes doutes avec la dernière franchise, honteux de vous mettre toujours dans le cas des Israélites qui ne pouvaient relever les murs de Jérusalem qu'en se défendant d'une main, tandis qu'ils travaillaient de l'autre.

Avouez que mon systême est insupportable; il me l'est quelquefois à moi-même. Je cherche un objet

1738. pour fixer mon esprit, et je n'en trouve encore aucun. Si vous en savez, je vous prie de m'en indiquer qui soit exempt de toute contradiction. S'il y a quelque chose dont je puisse me persuader, c'est qu'il y a un DIEU adorable dans le ciel, et un *Voltaire* presque aussi estimable à Cirey.

J'envoie une petite bagatelle à madame la marquise, que vous lui ferez accepter. J'espère qu'elle voudra la placer dans ses entresols, et qu'elle voudra s'en servir pour ses compositions.

Je n'ai pas pu laisser votre portrait entre les mains de *Césarion*. J'ai envié à mon ami d'avoir conversé avec vous, et de posséder encore votre portrait. C'en est trop, me suis-je dit; il faut que nous partagions les faveurs du destin. Nous pensons tous de même sur votre sujet, et c'est à qui vous aimera et vous estimera le plus.

J'ai presque oublié de vous parler de vos pièces fugitives : *La modération dans le bonheur*, *le cadenat*, *le temple de l'Amitié*, etc. ; tout cela m'a charmé. Vous accumulez la reconnaissance que je vous dois. Que la marquise n'oublie pas d'ouvrir l'encrier. Soyez persuadé que je ne regrette rien plus au monde que de ne pouvoir vous convaincre des sentimens avec lesquels je suis,

Monsieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XLIX.

DU PRINCE ROYAL.

A Rupin, le 19 avril.

MONSIEUR,

J'y perds de toutes les façons lorſque vous êtes malade, tant par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, que par la perte d'une infinité de bonnes penſées que j'aurais reçues ſi votre ſanté l'avait permis. 1738.

Pour l'amour de l'humanité, ne m'alarmez plus par vos fréquentes indiſpoſitions; et ne vous imaginez pas que ces alarmes ſoient métaphoriques; elles ſont trop réelles pour mon malheur. Je tremble de vous appliquer les deux plus beaux vers que *Rouſſeau* ait peut-être faits de ſa vie:

Et ne meſurons point au nombre des années
La courſe des héros.

Céſarion m'a fait un rapport exact de l'état de votre ſanté. J'ai conſulté des médecins ſur ce ſujet: ils m'ont aſſuré, foi de médecins, que je n'avais rien à craindre pour vos jours; mais pour votre incommodité, qu'elle ne pouvait être radicalement guérie, parce que le mal étoit trop invétéré. Ils ont jugé que vous deviez avoir une obſtruction dans les viſcères du bas ventre, que quelques reſſorts ſe ſont relâchés,

1738. que des flatuofités ou une efpèce de néphrétique font la caufe de vos incommodités. Voilà ce qu'à plus de cent lieues la faculté en a jugé. Malgré le peu de foi que j'ajoute à la décifion de ces meffieurs, plus incertaine fouvent que celle des métaphyficiens, je vous prie cependant, et cela véritablement, de faire dreffer le *ftatum morbi* de vos incommodités, afin de voir fi peut-être quelqu'habile médecin ne pourrait vous foulager. Quelle joie ferait la mienne de contribuer en quelque façon au rétabliffement de votre fanté ! Envoyez-moi donc, je vous prie, l'énumération de vos infirmités et de vos misères, en termes barbares et en langage baroque, et cela avec toute l'exactitude poffible. Vous m'obligerez véritablement ; ce fera un petit facrifice que vous ferez obligé de faire à mon amitié.

Vous m'avez accufé la réception de quelques-unes de mes pièces, et vous n'y ajoutez aucune critique. Ne croyez point que j'aie négligé celles que vous avez bien voulu faire de mes autres pièces. Je joins ici la correction nouvelle de l'*ode fur l'amour de* DIEU, ajoutée à une petite pièce adreffée à *Céfarion*. La manie des vers me lutine fans ceffe, et je crains que ce foit de ces maux auxquels il n'y a aucun remède.

Depuis que l'*Apollon* de Cirey veut bien éclairer les petits atomes de Remusberg, tout y cultive les arts et les fciences.

Je voudrais que vous euffiez eu befoin de mon *ode fur la patience*, pour vous confoler des rigueurs d'une maîtreffe, et non pour fupporter vos infirmités. Il eft facile de donner des confolations de

ce qu'on ne ſouffre point ſoi-même ; mais c'eſt l'effort d'un génie ſupérieur, que de triompher des maux les plus aigus, et d'écrire avec toute la liberté d'eſprit du ſein même des ſouffrances. 1738.

Votre épître *ſur l'envie* eſt inimitable. Je la préfère preſque encore à ſes deux jumelles. Vous parlez de l'envie comme un homme qui a ſenti le mal qu'elle peut faire, et des ſentimens généreux comme de votre patrimoine. Je vous reconnais toujours aux grands ſentimens. Vous les ſentez ſi bien, qu'il vous eſt facile de les exprimer.

Comment parler de mes pièces après avoir parlé des vôtres ? Ce qu'il vous plaît d'en dire, ſent un tant ſoit peu l'ironie. Mes vers ſont les fruits d'un arbre ſauvage ; les vôtres ſont d'un arbre franc. En un mot :

Tandis que l'aigle altier s'élève dans les airs,
L'hirondelle raſe la terre.
Philomèle eſt ici l'emblême de mes vers :
Quant à l'oiſeau du Dieu qui porte le tonnerre,
Il ne convient qu'au ſeul Voltaire.

Je me conforme entièrement à votre ſentiment touchant les pièces de théâtre. L'amour, cette paſſion charmante, ne devrait y être employé que comme des épiceries que l'on met dans certains ragoûts, mais qu'on ne prodigue pas, de crainte d'émouſſer la fineſſe du palais. Mérope mérite de toutes manières de corriger le goût corrompu du public, et de relever Melpomène du mépris que les colifichets de ſes ornemens lui attirent. Je me repoſe bien ſur vous des

1738. corrections que vous aurez faites aux deux derniers actes de cette tragédie. Peu de chofe la rendrait parfaite: elle l'eft affurément à préfent.

Corneille, après lui *Racine*, enfuite *la Grange*, ont épuifé tous les lieux communs de la galanterie et du theâtre. *Crébillon* a mis, pour ainfi dire, les furies fur la fcène: toutes fes pièces infpirent de l'horreur, tout y eft affreux, tout y eft terrible. Il fallait abfolument après eux quitter une route ufée, pour en fuivre une plus neuve, une plus brillante.

Les paffions que vous mettez fur le théâtre font auffi capables que l'amour d'émouvoir, d'intéreffer et de plaire. Il n'y a qu'à les bien traiter et les produire de la manière que vous le faites dans la Mérope et dans la Mort de Céfar.

Le ciel te réfervait pour éclairer la France.
Tu fortais triomphant de la carrière immenfe
Que l'épopée offrait à tes défirs ardens;
Et nouveau Thucydide, on te vit avec gloire
Remporter les lauriers confacrés à l'hiftoire.
Bientôt d'un vol plus haut, par des efforts puiffans,
Ta main fut débrouiller Newton et la nature;
Et Melpomène enfin, languiffant fans parure,
Attend tout à préfent de tes riches préfens.

Je quitte la brillante poéfie pour m'abymer avec vous dans le gouffre de la métaphyfique; j'abandonne le langage des dieux, que je ne fais que bégayer, pour parler celui de la divinité même, qui m'eft inconnu. Il s'agit à préfent d'élever le faîte du bâtiment, dont les fondemens font très-peu folides.

C'eft

C'eſt un ouvrage d'araignée qui eſt à jour de tous côtés, et dont les fils ſubtils ſoutiennent la ſtructure. 1738.

Perſonne ne peut être moins prévenu en faveur de ſon opinion que je le ſuis de la mienne. J'ai diſcuté la fatalité abſolue avec toute l'application poſſible, et j'y ai trouvé des difficultés preſqu'invincibles. J'ai lu une infinité de ſyſtêmes, et je n'en ai trouvé aucun qui ne ſoit hériſſé d'abſurdités; ce qui m'a jeté dans un pyrrhoniſme affreux. D'ailleurs je n'ai aucune raiſon particulière qui me porte plutôt pour *la fatalité abſolue* que pour *la liberté*. Qu'elle ſoit ou qu'elle ne ſoit pas, les choſes iront toujours le même train. Je ſoutiens ces ſortes de choſes tant que je puis, pour voir juſqu'où l'on peut pouſſer le raiſonnement, et de quel côté ſe trouve le plus d'abſurdités.

Il n'en eſt pas tout à fait de même de la *raiſon ſuffiſante.* Tout homme qui veut être philoſophe, mathématicien, politique; en un mot, tout homme qui veut s'élever au-deſſus du commun des autres, doit admettre la raiſon ſuffiſante.

Qu'eſt-ce que cette raiſon ſuffiſante? c'eſt la cauſe des événemens. Or tout philoſophe recherche cette cauſe, ce principe; donc tout philoſophe admet la raiſon ſuffiſante. Elle eſt fondée ſur la vérité la plus évidente de nos actions. *Rien* ne ſaurait produire un être, puiſque *rien* n'exiſte pas. Il faut donc néceſſairement que les êtres, ou les événemens, aient une cauſe de leur être dans ce qui les a précédés; et cette cauſe on l'appelle la raiſon ſuffiſante de leur exiſtence ou de leur naiſſance. Il n'y a que le vulgaire qui, ne connaiſſant point de *raiſon ſuffiſante*, attribue au

1738. *hasard* les effets dont les causes lui sont inconnues. Le *hasard* en ce sens est le synonyme de *rien*. C'est un être sorti du cerveau creux des poëtes, et qui, comme ces globules de savon que font les enfans, n'a aucun corps.

Vous allez boire à présent la lie de mon nectar sur le sujet de la fatalité absolue. Je crains fort que vous n'éprouviez, à l'explication de mon hypothèse, ce qui m'arriva l'autre jour. J'avais lu dans je ne sais quel livre de physique, où il s'agissait du muscle céphalopharyngien. Me voilà à consulter *Furetière* pour en trouver l'éclaircissement : il dit que le muscle céphalopharyngien est l'orifice de l'œsophage, nommé pharynx. Ah! pour le coup, dis-je, me voilà devenu bien habile. Les explications sont souvent plus obscures que le texte même. Venons à la mienne.

J'avoue premièrement que les hommes ont un sentiment de liberté : ils ont ce qu'ils appellent la puissance de déterminer leur volonté, d'opérer des mouvemens, etc. Si vous appellez ces actes, la liberté de l'homme, je conviens avec vous que l'homme est libre. Mais si vous appellez liberté, les raisons qui déterminent les résolutions, les causes des mouvemens qu'elles opèrent, en un mot, ce qui peut influer sur ses actions, je puis prouver que l'homme n'est point libre.

Mes preuves seront tirées de l'expérience. Elles seront tirées des observations que j'ai faites sur les motifs de mes actions et sur celles des autres.

Je soutiens premièrement que tous les hommes se déterminent par des raisons tant bonnes que mauvaises, (ce qui ne fait rien à mon hypothèse) et ces

raiſons ont pour fondement une certaine idée de bonheur ou de bien-être. D'où vient que, lorſqu'un libraire m'apporte la Henriade et les épigrammes de *Rouſſeau*, d'où vient, dis-je, que je choiſis la Henriade? C'eſt que la Henriade eſt un ouvrage parfait, et dont mon eſprit et mon cœur peuvent tirer un uſage excellent, et que les épigrammes ordurières faliſſent l'imagination. C'eſt donc l'idée de mon avantage, de mon bien-être, qui porte ma raiſon à ſe déterminer en faveur d'un de ces ouvrages préférablement à l'autre. C'eſt donc l'idée de mon bonheur qui détermine toutes mes actions. C'eſt donc le reſſort dont je dépends, et ce reſſort eſt lié avec un autre qui eſt mon tempérament; c'eſt-là préciſément la roue avec laquelle le créateur monte les reſſorts de la volonté; et l'homme a la même liberté que le pendule. Il a de certaines vibrations; en un mot, il peut faire des actions, etc. mais toutes aſſervies à ſon tempérament, et à ſa façon de penſer plus ou moins bornée.

1738.

Queſtionnez quel homme il vous plaira ſur ce qu'il a fait telle ou telle action : le plus ſtupide de tous vous alléguera une raiſon. C'eſt donc une raiſon qui le détermine. L'homme agit donc ſelon une loi, et en conſéquence du ton que le créateur lui a donné.

Voici donc une vérité non moins fondée ſur l'expérience. Concluons donc que l'homme porte en ſoi le mobile qui le détermine, ou qui cauſe ſes réſolutions.

Je voudrais, pour l'amour de la fatalité abſolue, qu'on n'eût jamais cherché de ſubterfuge contre la liberté dans de faux raiſonnemens. Tel eſt celui que

1738. vous combattez très-bien, et que vous détruisez totalement. En effet rien de moins conséquent, que, nous serions des dieux, si nous étions libres. Il y a beaucoup de témérité à vouloir raisonner des choses qu'on ne connaît point; et il y en a encore infiniment plus de vouloir prescrire des limites à la toute-puissance divine.

J'examine simplement les vérités qui me sont connues : et de-là je conclus que, puisqu'elles sont telles, DIEU a voulu qu'elles soient. Mon raisonnement ne fait qu'enchaîner les effets de la nature avec leur cause primitive qui est DIEU.

Selon ce systême, DIEU ayant prévu les effets des tempéramens et des caractères des hommes, conserve en plein sa préscience : et les hommes ont une espèce de liberté, quoique très-bornée, de suivre leurs raisonnemens ou leur façon de penser.

Il s'agit à présent de montrer que mon hypothèse ne contient rien d'injurieux ni de contradictoire contre l'essence divine. C'est ce que je vais prouver.

L'idée que j'ai de DIEU est celle d'un être tout-puissant, très-bon, infini et raisonnable à un degré supérieur. Je dis que ce DIEU se détermine en tout par les raisons les plus sublimes, qu'il ne fait rien que de très-raisonnable et de très-conséquent. Ceci ne renverse en aucune façon la liberté de DIEU: car, comme DIEU est la raison même, dire qu'il se détermine par la raison, c'est dire qu'il se détermine par sa volonté; ce qui n'est en ce sens qu'un jeu de mots. De plus, DIEU peut prévoir ses propres actions, puisqu'elles sont asservies à l'infini, à l'excellence de ses attributs. Elles portent toujours

le caractère de la perfection. Si donc DIEU est lui-même le destin, comment en peut-il être l'esclave? 1738.
Et si ce DIEU qui, selon M. *Clarke*, ne peut se tromper, si ce DIEU prévoit les actions des hommes, il faut donc nécessairement qu'elles arrivent. M. *Clarke* lui-même l'avoue sans s'en apercevoir.

Mon raisonnement se réduit à ce que DIEU étant l'excellence même, il ne peut rien faire que de très-excellent, et c'est ce qu'attestent les œuvres de la nature; c'est de quoi tous les hommes en général nous font un témoignage, et de quoi vous persuaderiez seul, s'il n'y avait que vous dans l'univers.

Cependant il faut se garder de juger du monde par parties; ce sont les membres d'un tout, où l'assortiment est nécessaire. Dire, parce qu'il y a quelques hommes malfesans, que DIEU a tout malfait, c'est perdre de vue la totalité, c'est considérer un point dans un ouvrage de miniature, et négliger l'effet de l'ensemble. Comptons que tout ce que nous apercevons dans la nature concourt aux vues du créateur. Si nos yeux de taupe ne peuvent apercevoir ces vues, ce défaut est dans notre nerf optique, et non pas dans l'objet que nous envisageons.

Voilà tout ce que mon imagination a pu vous fournir sur le roman de la fatalité absolue, et sur la préscience divine. Du reste je respecte beaucoup *Cicéron*, protecteur de la liberté, quoiqu'à dire vrai ses tusculanes sont, de tous ses ouvrages, celui qui me convient le mieux.

Vous anoblissez le dieu de M. *Clarke* d'une telle façon, que je commence déjà à sentir du respect pour cette divinité. Si vous eussiez vécu du temps de *Moïse*,

1738. le dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob* n'y aurait rien perdu, et surement il aurait été plus digne de nos hommages que celui que nous présente le bègue législateur des Juifs.

Je me réserve de vous parler une autre fois de votre excellent essai de physique. Cet ouvrage mérite bien d'occuper une autre lettre particulièrement destinée à ce sujet. Je remplirai également mes engagemens touchant le *Siècle de Louis XIV*; et je joindrai à cette lettre quelques considérations sur l'état du corps politique de l'Europe, que je vous prierai cependant de ne communiquer à personne. Mon dessein était de le faire imprimer en Angleterre comme l'ouvrage d'un anonyme. Quelques raisons m'en ont fait différer l'exécution.

J'attends l'épître sur l'amitié comme une pièce qui couronnera les autres. Je suis aussi affamé de vos ouvrages que vous êtes diligent à les composer.

Je fus tout surpris en vérité lorsque je vis que la marquise *du Châtelet* me trouvait si admirable. J'en ai cherché la raison suffisante avec *Leibnitz*, et je suis tenté de croire que cette grande admiration de la marquise ne vient que d'un petit grain de paresse. Elle n'est pas aussi généreuse que vous de ses momens. Je me déclare incontinent le rival de *Newton*, et suivant la mode de Paris, je vais composer un libelle contre lui. Il ne dépend que de la marquise de rétablir la paix entre nous. Je cède volontiers à *Newton* sa préférence que l'ancienneté de connaissance et son mérite personnel lui ont acquise, et je ne demande que quelques mots écrits dans des momens perdus: moyennant quoi je tiens quitte la marquise de toute admiration quelconque.

J'ai fonné le tocfin mal à propos dans la dernière lettre que je vous ai écrite; vous voudrez bien continuer votre correfpondance par M. *Thiriot*. Mon foupçon, après l'avoir éclairci, s'eft trouvé mal fondé. J'en fuis plus aife, parce que cela me procurera d'autant plus promptement vos réponfes. 1738.

Vous ne fauriez croire à quel point j'eftime vos penfées, et combien j'aime votre cœur. Je fuis bien fâché d'être le Saturne du monde planétaire dont vous êtes le foleil. Qu'y faire? mes fentimens me rapprochent de vous, et l'affection que je vous porte n'en eft pas moins fervente. Je joins à cette lettre ce que vous m'avez demandé fur la vie de la czarine et du czarovitz. Si vous fouhaitez quelque chofe de plus fur ce fujet, je m'offre de vous fatisfaire, étant à jamais,

Monfieur,

votre très-parfait et très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu de nouveaux bienfaits de votre Alteffe royale, des fruits précieux de votre loifir et de votre fingulier génie. L'ode à fa majefté la reine votre

1738. mère, me paraît votre plus bel ouvrage. Il faut bien, quand votre cœur se joint à votre esprit, qu'il en naisse un chef-d'œuvre. Je n'y trouve à reprendre que quelques expressions qui ne sont pas tout à fait dans notre exactitude française. Nous ne disons pas *des encens* au pluriel : nous ne disons point, comme on dit, je crois, en allemand, encenser *à* quelqu'un. Cette phrase n'est en usage que parmi quelques ministres réfugiés, qui tous ont un peu corrompu la pureté de la langue française. Voilà, à peu-près, tout ce que ma pédanterie grammaticale peut critiquer dans cet ouvrage charmant, que je chéris comme homme, comme poëte, comme serviteur bien tendrement attaché à votre auguste personne.

Que je suis enchanté quand je vois un prince né pour régner, dire :

Ta clémence et ton équité,
Ces limites de ta puissance.

Voilà deux vers que j'admirerais dans le meilleur poëte, et qui me transportent dans un prince. Vous faites comme *Marc-Aurèle* la satire des cours par votre exemple et par vos écrits ; et vous avez par-dessus lui le mérite de dire en beaux vers, dans une langue étrangère, ce qu'il disait assez séchement dans sa langue propre.

Si la tendresse respectable qui a dicté cette ode ne m'avait enlevé mon premier suffrage, je pourrais le donner à l'ode. Enfin il y a plus d'imagination ; et le mérite de la difficulté surmontée qu'on doit compter dans tous les arts, est bien plus grand dans une ode que dans une épître libre.

Le printemps eſt dans un tout autre goût: c'eſt un tableau de *Claude Lorrain.* Il y a un poëte anglais, homme de mérite, nommé *Tompſon*, qui a fait les quatre faiſons dans ce goût-là, en *blank verſe*, ſans rime. Il ſemble que le même dieu vous ait inſpiré tous deux. 1738.

Votre Alteſſe royale me permettra-t-elle de faire ſur ce poëme une remarque qui n'eſt guère poëtique:

Et dans le vaſte cours de ſes longs mouvemens,
La terre gravitant et roulant ſur ſes flancs,
Approchant du ſoleil, en ſa carrière immenſe....

Voilà des vers philoſophiques, par conſéquent leur devoir eſt d'être vrais et d'avoir raiſon. Ce n'eſt pas ici *Joſué* qui s'accommode à l'erreur vulgaire, et qui parle en homme très-vulgaire; c'eſt un prince copernicien qui parle, un prince dans les Etats de qui *Copernic* eſt né; car je le crois né à Thorn, et je penſe que votre maiſon royale pourrait bien avoir des droits ſur Thorn; mais venons au fait. Ce fait eſt que la terre, du printemps à l'été, s'éloigne toujours du ſoleil, de façon qu'au milieu du cancer, elle eſt environ d'un million de grands milles germaniques plus loin de cet aſtre qu'au milieu de l'hiver; et que nous avons, moyennant cette inégalité dans ſon cours, huit jours d'été de plus que d'hiver. Je ſais bien qu'on a cru long-temps qu'en été nous étions plus près du ſoleil; mais c'eſt une grande erreur. Il ne doit pas paraître ſingulier qu'un trente-troiſième degré de proximité de plus ne nous échauffe pas; car je n'ai guère plus chaud à trente-deux pieds de ma cheminée qu'à trente-trois. Ce qui fait la chaleur n'eſt donc

1738. pas la proximité, mais la perpendicularité des rayons du soleil, et leur plus grande quantité réfractée de l'air sur la terre. Or en été les rayons sont plus approchans de la perpendicule et plus réfractés sur notre horizon septentrional, comme sait votre Altesse.

Je fais tout ce verbiage pour excuser mon unique critique. D'ailleurs je ne puis trop remercier votre Altesse royale de l'honneur qu'elle fait à notre Parnasse français.

J'envoie la quatrième épître par ce paquet; je corrige la troisième. J'aurais envoyé les trois nouveaux derniers actes de Mérope, mais on les transcrit.

Ce que votre Altesse royale a daigné me mander du czar *Pierre I* change bien mes idées. Est-il possible que tant d'horreurs aient pu se joindre à des desseins qui auraient honoré *Alexandre?* Quoi! policer son peuple et le tuer! être bourreau, abominable bourreau, et législateur! quitter le trône pour le souiller ensuite de crimes! créer des hommes, et déshonorer la nature humaine! Prince, qui faites l'honneur du genre humain par le cœur et par l'esprit, daignez me développer cette énigme. J'attendrai les mémoires que vos bontés voudront bien me communiquer, et je n'en ferai usage que par vos ordres. Je ne continuerai l'histoire de *Louis XIV*, ou plutôt de son siècle, que quand vous me le commanderez. Je ne veux. . . .

(*Le reste manque.*)

LETTRE LI.

DE M. DE VOLTAIRE.

De Bruxelles, mai.

MONSEIGNEUR,

En revenant de ces triſtes terres, dans le voiſinage deſquelles votre Alteſſe royale n'a point été, j'ai l'honneur de lui écrire pour me conſoler. J'eſpère que votre Alteſſe royale m'enverra long-temps ſes ordres à Bruxelles ; je les recevrai beaucoup plus tôt, et plus ſurement que quand ils feſaient tant de caſcades de Paris à Bar-le-duc et à Cirey. Je recevrai au moins vos ordres directement, dans l'eſpérance qu'un jour, avant de mourir, *videbo dominum meum à facie ad faciem.* 1738.

Je prends la liberté d'adreſſer à votre Alteſſe royale une petite relation, non pas de mon voyage, mais de celui de M. le baron de *Gangan.* (1) C'eſt une fadaiſe philoſophique qui ne doit être lue que comme on ſe délaſſe d'un travail ſérieux avec les bouffonneries d'*Arlequin.* Le véritable ennemi de *Machiavel* aura-t-il quelques momens pour voyager avec ce baron de *Gangan?* Il y verra au moins un petit article plein de vérité ſur les choſes de la terre. Je compte vous préſenter bientôt un autre tribut de bagatelles poëtiques, car je me tiens comptable de mon temps à mon vrai ſouverain. Les biens des ſujets appartiennent, dit-on, aux autres rois, mon cœur et mes momens appar-

(1) Cet ouvrage n'a jamais été connu, du moins ſous ce titre.

1738. tiennent au mien. Madame *du Châtelet*, son autre sujette, et le plus digne ornement de sa cour, lui présente ses respects, selon la permission qu'il nous en a donnée. Elle ne fera ici que plaider, elle trouvera peu de personnes à qui elle puisse parler de philosophie. Les arts n'habitent pas plus à Bruxelles que les plaisirs. Une vie retirée et douce est ici le partage de presque tous les particuliers; mais cette vie douce ressemble si fort à l'ennui, qu'on s'y méprend très-aisément. L'ennui n'approchera point d'une maison qu'*Emilie* habite, et qui est honorée des lettres de notre prince. Nous sommes dans le quartier le plus retiré, dans la rue de la grosse tour. C'est là que nous nous entretenons tous les jours de ce prince qui fera l'amour de la terre, comme il est le nôtre; et de M. le baron de *Keiserling*, si digne de lui plaire et de le voir; et du savant M. *Jordan*, à qui je porte envie.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, Monseigneur, de votre Altesse royale, le très-humble, etc.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 20 mai.

MONSEIGNEUR,

Vos jours de poste sont comme les jours de *Titus*: vous pleureriez si vos lettres n'étaient pas des bienfaits. Vos deux dernières, du 31 mars et 19 avril,

dont votre Alteſſe royale m'honore, ſont de nouveaux liens qui m'attachent à elle; et il faut bien que chacune de mes réponſes ſoit un nouveau ſerment de fidélité que mon ame, votre ſujette, fait à votre ame, ſa ſouveraine. 1738.

La première choſe dont je me ſens forcé de parler, eſt la manière dont vous penſez ſur *Machiavel.* Comment ne feriez-vous point ému de cette colère vertueuſe où vous êtes preſque contre moi, de ce que j'ai loué le ſtyle d'un méchant homme? C'était aux *Borgia*, père et fils, et à tous ces petits princes qui avaient beſoin de crimes pour s'élever, à étudier cette politique infernale; il eſt d'un prince tel que vous de la déteſter. Cet art, qu'on doit mettre à côté de celui des *Locuſte* et des *Brinvilliers*, a pu donner à quelques tyrans une puiſſance paſſagère, comme le poiſon peut procurer un héritage: mais il n'a jamais fait ni de grands hommes, ni des hommes heureux: cela eſt bien certain. A quoi peut-on donc parvenir par cette politique affreuſe? au malheur des autres et au ſien même. Voilà les vérités qui ſont le catéchiſme de votre belle ame.

Je ſuis ſi pénétré de ces ſentimens, qui ſont vos idées innées, et dont le bonheur des hommes doit être le fruit, que j'oubliais preſque de rendre grâce à votre Alteſſe royale de la bonté qu'elle a de s'intéreſſer à mes maux particuliers. Mais ne faut-il pas que l'amour du bien public marche le premier? Vous joignez donc, Monſeigneur, à tant de bienfaits, celui de daigner conſulter pour moi des médecins. Je ne ſais qu'une ſeule choſe, auſſi ſingulière que cette bonté, c'eſt que les médecins vous ont dit vrai. Il y

1738. a long-temps que je suis persuadé que ma maladie, s'il est permis de comparer le mal avec le bien, est, tout comme mon attachement à votre personne, une affaire pour la vie.

Les consolations que je goûte dans ma délicieuse retraite et dans l'honneur de vos lettres, sont assez fortes pour me faire supporter des douleurs encore plus grandes. Je souffre très-patiemment; et quoique les douleurs soient quelquefois longues et aiguës, je suis très-éloigné de me croire malheureux. Ce n'est pas que je sois stoïcien, au contraire, c'est parce que je suis très-épicurien, parce que je crois la douleur un mal et le plaisir un bien; et que, tout bien compté et bien pesé, je trouve infiniment plus de douceurs que d'amertumes dans cette vie.

De ce petit chapitre de morale je volerai sur vos pas, si votre Altesse royale le permet, dans l'abyme de la métaphysique. Un esprit aussi juste que le vôtre ne pouvait assurément regarder la question de la liberté comme une chose démontrée. Ce goût que vous avez pour l'ordre et l'enchaînement des idées, vous a représenté fortement DIEU comme maître unique et infini de tout: et cette idée, quand elle est regardée seule, sans aucun retour sur nous-mêmes, semble être un principe fondamental d'où découle une fatalité inévitable dans toutes les opérations de la nature. Mais aussi une autre manière de raisonner semble encore donner à DIEU plus de puissance, et en faire un être, si j'ose le dire, plus digne de nos adorations; c'est de lui attribuer le pouvoir de faire des êtres libres. La première méthode semble en faire le Dieu des machines, et la seconde le Dieu des êtres pensans. Or ces deux méthodes ont

chacune leur force et leur faibleſſe. Vous les peſez dans la balance du ſage ; et malgré le terrible poids que les *Leibnitz* et les *Wolf* mettent dans cette balance, vous prenez encore ce mot de *Montagne*, *que ſais-je?* pour votre deviſe. 1738.

Je vois plus que jamais, par le mémoire ſur le czarovitz, que votre Alteſſe royale daigne m'envoyer, que l'hiſtoire a ſon pyrrhoniſme auſſi-bien que la métaphyſique. J'ai eu ſoin, dans celle de *Louis XIV*, de ne pas percer plus qu'il ne faut dans l'intérieur du cabinet. Je regarde les grands événemens de ce règne comme de beaux phénomènes dont je rends compte, ſans remonter au premier principe. La cauſe première n'eſt guère faite pour le phyſicien, et les premiers reſſorts des intrigues ne ſont guère faits pour l'hiſtorien. Peindre les mœurs des hommes, faire l'hiſtoire de l'eſprit humain dans ce beau ſiècle, et ſur-tout l'hiſtoire des arts, voilà mon ſeul objet. Je ſuis bien sûr de dire la vérité quand je parlerai de *Deſcartes*, de *Corneille*, du *Pouſſin*, de *Girardon*, de tant d'établiſſemens utiles aux hommes; je ſerais sûr de mentir ſi je voulais rendre compte des converſations de *Louis XIV* et de madame de *Maintenon*.

Si vous daignez m'encourager dans cette carrière, je m'y enfoncerai plus avant que jamais; mais en attendant je donnerai le reſte de cette année à la phyſique, et ſur-tout à la phyſique expérimentale. J'apprends, par toutes les nouvelles publiques, qu'on débite mes *élémens de Newton*, mais je ne les ai point encore vus; il eſt plaiſant que l'auteur et la perſonne à qui ils ſont dédiés ſoient les ſeuls qui n'aient point l'ouvrage. Les libraires de Hollande ſe ſont précipités,

1738. ſans me conſulter, ſans attendre les changemens que je préparais; ils ne m'ont ni envoyé le livre, ni averti qu'ils le débitaient. C'eſt ce qui fait que je ne peux avoir moi-même l'honneur de l'adreſſer à votre Alteſſe royale; mais on en fait une nouvelle édition plus correcte, que j'aurai l'honneur de lui envoyer.

Il me ſemble, Monſeigneur, que ce petit *commercium epiſtolicum* embraſſe tous les arts. J'ai eu l'honneur de vous parler de morale, de métaphyſique, d'hiſtoire, de phyſique; je ſerais bien ingrat ſi j'oubliais les vers. Et comment oublier les derniers que votre Alteſſe royale vient de m'envoyer? Il eſt bien étrange que vous puiſſiez écrire avec tant de facilité dans une langue étrangère. Des vers français ſont très-difficiles à faire en France, et vous en compoſez à Remusberg comme ſi *Chaulieu*, *Chapelle*, *Greſſet*, avaient l'honneur de ſouper avec votre Alteſſe royale.

(*Le reſte manque.*)

LETTRE LIII.

DU PRINCE ROYAL.

May.

MON CHER AMI,

Ce titre vous eſt dû, et par votre rare mérite, et par la ſincérité avec laquelle vous me faites apercevoir mes fautes. Je ſuis charmé de votre critique; je corrigerai tous les endroits que vous avez marqués; je travaillerai comme ſous vos yeux. Vos lumières et

vos censures seront comme les canaux qui forment les jets d'eau: elles régleront l'essor de mon esprit; et plus vous mettrez de sévérité dans vos critiques, plus vous augmenterez mes obligations. 1738.

Votre quatrième épître est un chef-d'œuvre. *Césarion* et moi nous l'avons lue, relue et admirée plus d'une fois. Je ne saurais vous dire à quel point j'estime vos ouvrages. La noble hardiesse avec laquelle vous débitez de grandes vérités, m'enchante.

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter.

Ce vers est peut-être le plus philosophique qui ait jamais été fait. L'orgueil de la plupart des savans n'est pas capable de se ployer sous cette vérité. Il faut avoir épuisé la philosophie pour en dire autant.

Vous avez un talent tout particulier pour exprimer les grands sentimens et les grandes vérités. Je suis charmé de ces deux vers :

O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis!

Je voudrais pouvoir inculquer cette vérité dans le cœur de tous mes compatriotes et de tous les hommes. Si le genre humain pensait ainsi, nous verrions une république plus parfaite et plus heureuse que celle de *Platon.*

Cette saison, qui est pour moi le semestre de mars, m'a tant fourni d'occupation qu'il m'a été impossible de vous répondre plutôt. J'ai reçu encore la cinquième épître sur le bonheur, et je réponds à toutes ces lettres à la fois.

Pour vous parler avec ma franchise ordinaire, je vous avouerai naturellement que tout ce qui regarde

l'*homme-dieu* ne me plaît point dans la bouche d'un
1738. philoſophe, d'un homme qui doit (1) être au-deſſus des erreurs populaires. Laiſſez au grand *Corneille*, vieux radoteur et tombé dans l'enfance, le travail inſipide de rimer l'imitation de JESUS-CHRIST, et ne tirez que de votre fonds ce que vous avez à nous dire. On peut parler de fables, mais ſeulement comme fables; et je crois qu'il vaut mieux garder un ſilence profond ſur les fables chrétiennes, canoniſées par leur ancienneté et par la crédulité des gens abſurdes et ſtupides.

Il n'y aurait qu'au théâtre où je permettrais de repréſenter quelque fragment de l'hiſtoire de ce prétendu *ſauveur*; mais dans votre cinquième épître il paraît que trop de condeſcendance pour les jéſuites ou la prêtraille, vous a déterminé à parler de ce ton.

Vous voyez, Monſieur, que je ſuis ſincère. Je puis me tromper, mais je ne ſaurais vous déguiſer mes ſentimens.

Céſarion a reçu avec joie et avec tranſport la lettre que vous lui avez écrite. Vous recevrez ſa réponſe ſous ce même couvert. Nous allons nous ſéparer pour un temps, puiſque je ſuivrai le roi au pays de Clèves. Je compte y être le mois prochain. Ayez la bonté d'adreſſer vos lettres, vers ce temps, au colonel *Bork* à Véſel. J'eſpère en recevoir quelques-unes pendant le ſejour que j'y ferai, vu la proximité de la France. Je tournerai le viſage vers Cirey; je ferai comme les Juifs captifs à Babylone, qui ſe tournaient vers le côté du temple pour faire leurs prières, et pour implorer l'aſſiſtance divine.

(1) Il s'agit de ces vers du Diſcours ſur la vertu : *Quand l'ennemi divin des ſcribes et des prêtres*, etc.

Voici quelques pièces de ma façon que j'expose au creuset. (a) Je crains fort qu'elles ne soutiennent pas l'épreuve. C'est, comme vous voyez, toujours le démon des vers qui me domine. Bientôt celui des combats pourra influer sur moi. Si le sort ou le démon de la guerre me rend ennemi des Français, soyez bien persuadé que la haine n'aura jamais d'empire sur mon esprit, et que mon cœur démentira toujours mon bras. Vous seul, Monsieur, me faites aimer votre nation. Je chérirai tendrement les habitans de Cirey, tandis que je ferai la guerre aux Français ; et je dirai :

1738.

. . . . Mon épée
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.....

Je vous prie de me donner de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous sera possible : je suis d'une inquiétude extrême sur tout ce qui regarde votre santé. Nous venons de perdre ici un des plus grands hommes d'Allemagne. C'est le fameux M. de *Beausobre*, homme d'honneur et de probité, grand génie, d'un esprit fin et délié, grand orateur, savant dans l'histoire de l'Eglise et dans la littérature, ennemi implacable des jésuites, la meilleure plume de Berlin, un homme plein de feu et de vivacité, que quatre-vingts années de vie n'avaient pu glacer, d'ailleurs sentant quelque faible pour la superstition, défaut assez commun chez les gens de son métier, et connaissant assez la valeur de ses talens pour être sensible aux applaudissemens et à la louange. Cette perte m'est d'autant plus sensible qu'elle est irréparable. Nous n'avons personne qui puisse remplacer M. de *Beausobre*.

(a) *Le philosophe guerrier*, épître à M. *Jordan*, une autre à *Césarion*.

1738. Les hommes de ſon mérite ſont rares, et quand la nature les sème, ils ne parviennent pas tous à la maturité.

Il m'eſt parvenu une lettre qu'une dame de ce pays-ci vous a écrite. Vous aurez bien vu par ſon ſtyle qu'elle eſt brouillée avec le ſens commun. Ne jugez pas de toutes nos dames par cet échantillon, et croyez qu'il en eſt dont l'eſprit et la figure ne vous paraîtraient pas réprouvables. Je leur dois bien quelque mot en leur faveur, car elles répandent des charmes inexprimables dans le commerce de la vie; en feſant même abſtraction de la galanterie, elles ſont d'une néceſſité indiſpenſable dans la ſociété; ſans elles toute converſation eſt languiſſante.

J'attends la Mérope, j'attends quelque merveille fraîchement écloſe; j'attends des nouvelles de mon ami, une réponſe ſur quelques bagatelles que j'ai fait partir pour le petit paradis de Cirey; et toute cette attente me fait bien languir. J'ai oublié de vous dire que j'ai reçu votre *Newton*, j'entends l'édition de Hollande. Je vous ai promis de vous communiquer toutes mes réflexions; mais le moyen? Je n'ai pas eu depuis quatre ſemaines le moment de me reconnaître, et à peine puis-je vous écrire ces deux mots.

Mille amitiés à la marquiſe, et à tous ceux qui ſont aſſemblés à Cirey au nom de *Voltaire*. Je vous prie, ne m'oubliez point; et ſoyez fermement perſuadé de l'eſtime et de l'amitié avec laquelle je ſuis,

Monſieur,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Louvain, ce 30 mai.

MONSEIGNEUR,

En partant de Bruxelles, j'ai reçu tout ce qui peut flatter mon ame et guérir mon corps, et c'eſt à votre Alteſſe royale que je le dois. *Deus nobis hæc munera fecit.* Vous voulez que je vive, Monſeigneur; j'oſe dire que vous avez quelque raiſon de ne pas vouloir que le plus tendre de vos admirateurs, le fidèle témoin de ce qui ſe paſſe dans votre belle ame, périſſe ſi tôt. La Henriade et moi nous vous devons la vie. Je ſuis bien plus honoré que ne le fut *Virgile. Auguſte* ne fit des vers pour lui qu'après la mort de ſon poëte, et votre Alteſſe royale fait vivre le ſien et daigne honorer la Henriade d'un avertiſſement de ſa main. Ah ! Monſeigneur, qu'ai-je à faire de la miſérable bienveillance d'un cardinal, que la fortune a rendu puiſſant? qu'ai-je beſoin des autres hommes? Plût à Dieu que je reſtaſſe dans l'hermitage du comte de *Loo*, où je vais ſuivre *Emilie!* Nous arrivâmes avant-hier à Bruxelles. Nous voici en route; je ne commencerai que dans quelques jours à jouir d'un peu de loiſir; dès que j'en aurai, je mettrai en ordre de quoi amuſer quelques quarts d'heure mon protecteur, tandis qu'il s'occupera à ce bel ouvrage, ſi digne d'un prince comme lui; s'il daigne écrire contre 1738.

1738. *Machiavel*, ce fera *Apollon* qui écrafera le ferpent *Python*. Vous êtes certainement mon Apollon, Monfeigneur, vous êtes pour moi le dieu de la médecine et celui des vers; vous êtes encore *Bacchus*, car votre Alteffe royale daigne envoyer de bon vin à *Emilie* et à fon malade; ayez donc la bonté d'ordonner, Monfeigneur, que ce préfent de *Bacchus* foit voituré à l'adreffe d'un de fes plus dignes favoris; c'eft M. le duc d'*Aremberg*; tout vin doit lui être adreffé, comme tout ouvrage vous doit hommage. Il y a certaines cérémonies à Bruxelles, pour le vin, dont il nous fauvera; j'efpère que je boirai avec lui à la fanté de mon cher fouverain, du vrai maître de mon ame, dont je fuis plus réellement le fujet que du roi fous lequel je fuis né. Il faut partir; je finis une lettre que mon cœur très-bavard ne m'eût point permis de finir fi tôt; quand je ferai arrivé, je donnerai une libre carrière à mes remercîmens, et la digne *Emilie* aura l'honneur d'y joindre le fien. Je ferai ferment de docilité au médecin dont votre Alteffe royale a eu la bonté de m'envoyer la confultation. J'écrirai à votre aimable favori, M. de *Keiferling*; je remplirai tous les devoirs de mon cœur; je fuis à vos pieds, grand Prince, *O et præfidium et dulce decus meum*. Je fuis en courant, mais avec les fentimens les plus inébranlables de refpect, d'admiration, de tendre reconnaiffance,

Monfeigneur, etc.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu une partie des nouvelles faveurs dont votre Altesse royale me comble : M. *Thiriot* m'a fait tenir le paquet où je trouve *le philosophe guerrier* et les épîtres à MM. de *Keiserling* et *Jordan*. Vous allez à pas de géant, et moi je me traîne avec faiblesse. Je n'ai l'honneur d'envoyer qu'une pauvre épître : *oportet ilium crescere, me autem minui.* 1738.

Avec quelle ardeur vous courez
Dans tous les sentiers de la gloire!
Seigneur, lorsque vous vous battrez,
Il est clair que vous cueillerez
Ces beaux lauriers de la victoire;
Et même vous les chanterez.
Vous serez l'Achille et l'Homère:
Votre esprit, votre ardeur guerrière
Des Français se feront chérir;
Vous aurez le double plaisir
Et de nous vaincre et de nous plaire.

Je demande en grâce à votre Altesse royale, qu'une des premières expéditions de ses campagnes soit de venir reprendre Cirey, qui a été très-injustement

1738. détaché de Remusberg, auquel il appartient de droit. Mais à la paix, ne rendez jamais Cirey: je vous en conjure, Monseigneur; rendez, si vous le voulez, Strasbourg et Metz, mais gardez votre Cirey, et surtout que le canon n'endommage point les lambris dorés et vernis, et les niches et les entresols d'*Emilie.* Je me doute qu'il y a en chemin une écritoire pour elle. Celle dont vous avez honoré M. *Jordan*, va faire éclore d'excellens ouvrages. Si c'était un autre que *Jordan*, je dirais sur cette écritoire venue de votre main, ce que je ne sais quel turc disait à *Scanderberg :* Vous m'avez envoyé votre sabre, mais vous ne m'avez pas envoyé votre bras.

Votre épître à *Jordan* est de la très-bonne plaisanterie: celle à *Césarion* est digne de votre cœur et de votre esprit: *le philosophe guerrier* répond très-bien à son titre; cela est plein d'imagination et de raison. Remarquez, je vous en supplie, Monseigneur, que vous ne faites que de légères fautes contre la langue et contre notre versification. Par exemple, dans ce beau commencement:

> Loin de ce séjour solitaire
> Où sous les auspices charmans
> De l'amitié tendre et sincère, etc.

vous mettez *la science non d'orgueil enflée.*

Vous ne pouvez deviner que *science* est là de trois syllabes, et que ce *non* est un peu dur après *science.* Voilà ce qu'un grammairien de l'académie française vous dirait; mais vous avez ce que n'a nul académicien de nos jours, je veux dire du génie.

Je vous demande pardon, Monseigneur, mais savez-vous combien ces vers sont beaux? 1738.

Et le trépas qui nous poursuit
Sous nos pas creuse notre tombe:
L'homme est une ombre qui s'enfuit,
Une fleur qui se fane et tombe.
Mille chemins nous sont ouverts
Pour quitter ce triste univers;
Mais la nature si féconde
N'en fit qu'un pour entrer au monde.

Elle n'a fait qu'un *Fréderic*: puisse-t-il rester en ce monde aussi long-temps que son nom!

Je jure à votre Altesse royale que dès que vous aurez repris possession du château de Cirey, il ne sera plus question de la capucinade que vous me reprochez si héroïquement. Mais, Monseigneur, *Socrate* sacrifiait quelquefois avec les Grecs. Il est vrai que cela ne le sauva pas; mais cela peut sauver les petits *socratins* d'aujourd'hui: *felix quem faciunt aliena pericula cautum.* Il y avait une fois un beau jeune lion qui passait hardiment auprès d'un ânon que son maître chargeait et battait: N'as-tu pas de honte, dit ce lion à l'ânon, de te laisser mettre ainsi deux paniers sur le dos? Monseigneur, lui répondit l'ânon, quand j'aurai l'honneur d'être lion, ce sera mon maître qui portera mes paniers.

Tout ânon que je suis, voici une épître assez ferme que j'ai l'honneur de joindre à ce paquet. Je serais curieux de savoir ce qu'un *Wolf* en penserait, si *sapientissimus Wolfius* pouvait lire des vers français. Je

1738. voudrais bien avoir l'avis d'un *Jordan*, qui fera je crois un digne fuccefſeur de M. de *Beaufobre*; fur-tout d'un *Céfarion*, mais fur-tout, fur-tout de votre Alteſſe royale, de vous, grand Prince et grand homme, qui réuniſſez tous les talens de ceux dont je parle.

Votre Alteſſe royale a lu, fans doute, l'excellent livre de M. de *Maupertuis*. Un homme tel que lui fonderait à Berlin (dans l'occafion) une académie des fciences qui ferait au-deſſus de celle de Paris.

J'ai reçu une lettre de M. de *Keiſerling*, de l'*Epheſtion* de Remusberg: vous avez, grand Prince, ce qui manque à ceux qui font ce que vous ferez un jour, vous avez de vrais amis.

Je fuis étonné de voir par la lettre de votre Alteſſe royale, non datée, qu'elle n'a point reçu les quatre actes de la Mérope, accompagnés d'une affez longue lettre. Cependant il y a fix femaines que M. *Thiriot* m'accufa la réception du paquet, et dut le mettre à la pofte. Il y a eu quelquefois de petits dérangemens arrivés au commerce dont vous m'honorez. Je compte envoyer bientôt à votre Alteſſe royale un exemplaire d'une édition plus correcte des *elémens de Newton*. Il n'y a que vous au monde, Monfeigneur, qui puiffiez allier tout cela avec la foule de vos occupations et de vos devoirs.

Madame *du Châtelet* ne ceſſe d'être pénétrée pour votre perfonne d'admiration ... et de regrets. Vous m'avez donné un grand titre; je ne pourrai jamais le mériter, quoique mon cœur faſſe tout ce qu'il faut pour cela. Un homme que le fameux chevalier *Sidney* avait aimé, ordonna qu'après fa mort on mît fur fa

tombe, au lieu de son nom: *Ci gît l'ami de Sidney.* Ma tombe ne pourra jamais avoir un tel honneur: 1738. il n'y a pas moyen de se dire l'ami de....

Je suis, avec la plus profonde vénération et le dévouement tendre que vous daignez permettre, etc.

LETTRE LVI.

DU PRINCE ROYAL.

A Amatte, le 17 juin.

MON CHER AMI,

C'EST la marque d'un génie bien supérieur que de recevoir, comme vous faites, les doutes que je vous propose sur vos ouvrages. Voilà donc *Machiavel* rayé de la liste des grands hommes, et votre plume regrette de s'être souillée de son nom. L'abbé *Dubos*, dans son parallèle de la poésie et de la peinture, cite cet italien politique au nombre des grands hommes que l'Italie a produits: il s'est trompé assurément, et je voudrais que dans tous les livres on pût rayer le nom de ce fourbe politique du nombre de ceux où le vôtre doit tenir le premier rang.

Je vous prie instamment de continuer *le Siècle de Louis XIV*. Jamais l'Europe n'aura vu de pareille histoire; et j'ose vous assurer qu'on n'a pas même l'idée d'un ouvrage aussi parfait que celui que vous avez commencé. J'ai même des raisons qui me paraissent plus pressantes encore pour vous prier de finir cet ouvrage.

1738. Cette physique expérimentale me fait trembler. Je crains le vif argent, et tout ce que ces expériences entraînent après elles de nuisible à la santé. Je ne saurais me persuader que vous ayez la moindre amitié pour moi, si vous ne voulez vous ménager. En vérité, madame la marquise devrait y avoir l'œil. Si j'étais à sa place, je vous donnerais des occupations si agréables, qu'elles vous feraient oublier toutes vos expériences.

Vous supportez vos douleurs en véritable philosophe. Pourvu qu'on voulût ne point omettre le bien dans le compte des maux que nous avons à souffrir, nous trouverions que nous ne sommes point si malheureux. Une grande partie de nos maux ne consiste que dans la trop grande fertilité de notre imagination mêlée avec un peu de rate.

Je suis si bien au bout de ma métaphysique, qu'il me serait impossible d'en dire davantage. Chacun fait des efforts pour deviner les ressorts cachés de la nature: ne se pourrait-il pas que les philosophes se trompassent tous? Je connais autant de systêmes qu'il y a de philosophes. Tous ces systêmes ont un degré de probabilité; cependant ils se contredisent tous. Les Malabares ont calculé les révolutions des globes célestes sur le principe que le soleil tournait autour d'une haute montagne de leur pays, et ils ont calculé juste.

Après cela qu'on nous vante les prodigieux efforts de la raison humaine, et la profondeur de nos vastes connaissances. Nous ne savons réellement que peu de choses, mais notre esprit a l'orgueil de vouloir tout embrasser.

La métaphyſique me parut autrefois comme un pays propre à faire de grandes découvertes : à préſent elle ne me préſente qu'une mer immenſe, et fameuſe en naufrages. 1738.

Jeune, j'aimais Ovide, à préſent c'eſt Horace.

La métaphyſique reſſemble à un charlatan : elle promet beaucoup, et l'expérience ſeule nous fait connaître qu'elle ne tient rien. Après avoir bien étudié les ſciences, et obſervé l'eſprit des hommes, on devient naturellement enclin au ſcepticiſme :

Vouloir beaucoup connaître eſt apprendre à douter.

La philoſophie de Newton, à ce que je vois, m'eſt parvenue plutôt qu'à ſon auteur. On vous a donc refuſé la permiſſion de l'imprimer à Paris ! Il paraît que je tiens ce livre de la libéralité du libraire de Hollande. Un habile algébriſte de Berlin m'a parlé de quelques légères fautes de calculs, mais d'ailleurs les vrais connaiſſeurs en ſont charmés. Pour moi, qui juge ſans beaucoup de connaiſſance, j'aurai un jour quelques éclairciſſemens à vous demander ſur ce vide qui me paraît fort merveilleux, et ſur le flux et reflux de la mer cauſé par l'attraction, ſur la raiſon des couleurs, etc. etc. Je vous demanderai ce que *Pierrot* et *Lucas* vous demanderaient ſi vous vouliez les inſtruire ſur de pareils ſujets ; et il vous faudra quelque peine encore pour me convaincre.

Je ne diſconviens point d'avoir aperçu quelques vérités frappantes dans *Newton* ; mais n'y aurait-il point des principes trop étendus ? du filigramme mêlé dans des colonnes d'ordre toſcan ? Dès que je ſerai

1738. de retour de mon voyage, je vous expoſerai tous mes doutes. Souvenez-vous que

... Vers la vérité le doute les conduit.

A propos de doute, je viens de lire les trois derniers actes de la Mérope. La haine aſſociée avec la plus noire envie ne pourront à préſent trouver rien à redire contre cette admirable pièce. Ce n'eſt point parce que vous avez eu égard à ma critique, ce n'eſt point que l'amitié m'aveugle, mais c'eſt la vérité; c'eſt parce que la Mérope eſt ſans reproches. Toutes les règles de la vraiſemblance y ſont obſervées; tous les événemens y ſont bien amenés; le caractère d'une tendre mère, que ſon amour trahit, vaut tous les originaux de *Vandyck*. *Polyphonte* conſerve à préſent l'unité de ſon caractère; tout ce qu'il dit ſort de l'ame d'un tyran ſoupçonneux. *Narbas* a dans ſes conſeils la timidité ordinaire des vieillards; il reſte naturellement ſur le théâtre. *Egiſte* parle comme parlerait *Voltaire*, s'il était à ſa place. Il a le cœur trop noble pour commettre une baſſeſſe; il a du courage, il venge les manes de ſon père; il eſt modeſte après le ſuccès, et reconnaiſſant envers ſes bienfaiteurs.

Voilà ma pièce politique telle que j'ai eu le deſſein de la faire imprimer. J'eſpère qu'elle ne ſortira point de vos mains; vous en comprendrez aiſément les conſéquences. Je vous prie de m'en dire votre ſentiment en gros, ſans entrer dans aucun détail des faits. Il y manque un mémoire que j'aurai dans peu, et que vous pourrez toujours y faire ajouter.

Les mémoires de l'académie que je fais venir feront ma tâche pour cet été et pour l'automne. Je vous

fuis, quoique de loin, dans mes occupations, et comme une tortue fe traîne fur les traces d'un cerf. 1738.

Le paquet dont on vous a donné avis, et que le fubftitut de M. *Tronchin* ne vous a point envoyé, contient quelques bagatelles pour la marquife. C'eft un meuble pour fon boudoir. Je vous prie de l'affurer de l'eftime que m'infpirent tous ceux qui favent vous aimer. *Céfarion* me paraît un peu touché de la marquife ; il me dit : *Quand elle parlait, j'étais amoureux de fon efprit ; et quand elle ne parlait pas, je l'étais de fon corps.*

Heureux font les yeux qui l'ont vue, et les oreilles qui l'ont entendue ! mais plus heureux ceux qui connaiffent *Voltaire*, et qui le poffèdent tous les jours !

Vous ne fauriez croire à quel point je m'impatiente de vous voir. Je me laffe horriblement de ne vous connaître que par les yeux de la foi. Je voudrais bien que ceux de la chair euffent auffi leur tour. Si jamais on vous enlève, foyez sûr que ce fera moi qui ferai le rôle de *Pâris*. Je fuis à jamais,

Monfieur,

votre très-fidèle ami,
FÉDERIC.

LETTRE LVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

MONSEIGNEUR,

1738. QUAND j'ai reçu le nouveau bienfait dont votre Altesse royale m'a honoré, j'ai songé aussitôt à lui payer quelques nouveaux tributs. Car quand le prince enrichit ses sujets, il faut bien que leurs taxes augmentent. Mais, Monseigneur, je ne pourrai jamais vous rendre ce que je dois à vos bontés. Le dernier fruit de votre loisir est l'ouvrage d'un vrai sage, qui est fort au-dessus des philosophes; votre esprit fait d'autant mieux douter qu'il fait mieux approfondir. Rien n'est plus vrai, Monseigneur, que nous sommes dans ce monde sous la direction d'une puissance aussi invisible que forte, à peu-près comme des poulets qu'on a mis en mue pour un certain temps, pour les mettre à la broche ensuite, et qui ne comprendront jamais par quel caprice le cuisinier les fait ainsi encager; je parie que si ces poulets raisonnent, et font un systême sur leur cage, aucun ne devinera que c'est pour être mangé qu'on les a mis là. Votre Altesse royale se moque avec raison des animaux à deux pieds qui pensent savoir tout; il n'y a qu'un bonnet d'âne à mettre sur la tête d'un savant qui croit savoir bien ce que c'est que la dureté, la cohérence, le ressort, l'électricité, ce qui produit les germes, les sentimens, la faim, ce qui fait digérer, enfin qui croit connaître la matière, et qui pis est l'esprit: il y a certainement des connaissances accordées à l'homme; nous savons

mesurer,

mesurer, calculer, peser jusqu'à un certain point. Les vérités géométriques sont indubitables, et c'est 1738. déjà beaucoup; nous savons, à n'en pouvoir douter, que la lune est beaucoup plus petite que la terre, que les planètes font leur cours suivant une proportion réglée, qu'il ne sauroit y avoir moins de trente millions de lieues de trois mille pas, d'ici au soleil; nous prédisons les éclipses, etc. Aller plus loin est un peu hardi, et le dessous des cartes n'est pas fait pour être aperçu. J'imagine les philosophes à systêmes comme des voyageurs curieux, qui auraient pris les dimensions du sérail du grand turc, qui seraient même entrés dans quelques appartemens, et qui prétendraient sur cela deviner combien de fois sa hautesse a embrassé sa sultane favorite, ou son icoglan, la nuit précédente.

Mais, Monseigneur, pour un prince allemand, qui doit protéger le systême de *Copernic*, votre Altesse royale me paraît bien sceptique; c'est céder un de vos Etats pour l'amour de la paix; ce sont des choses, s'il vous plaît, que l'on ne fait qu'à la derniere extrémité; je mets le systême planétaire de *Copernic*, moi petit français, au rang des vérités géométriques, et je ne crois point que la *montagne de Malabar* puisse jamais le détruire.

J'honore fort messieurs du Malabar, mais je les crois de pauvres physiciens. Les Chinois, auprès de qui les Malabares sont à peine des hommes, sont de fort mauvais astronomes. Le plus médiocre jésuite est un aigle chez eux; le tribunal des mathématiques de la Chine, avec toutes ses révérences et sa barbe en pointe, est un misérable collége d'ignorans, qui prédisent la pluie et le beau temps, et qui ne savent pas seulement

1738. calculer juste une éclipse ; mais je veux que les barbares du Malabar aient une montagne en pain de sucre, qui leur tient lieu de gnômon, il est certain que leur montagne leur servira très-bien à leur faire connaître les équinoxes, les solstices, le lever et le coucher du soleil et des étoiles, les différences des heures, les aspects des planètes, les phases de la lune; une boule au bout d'un bâton nous fera les mêmes effets en rase campagne, et le systême de *Copernic* n'en souffrira pas.

Je prends la liberté d'envoyer à votre Altesse royale mon systême du *plaisir*; je ne suis point sceptique sur cette matière, car depuis que je suis à Cirey, et que votre Altesse royale m'honore de ses bontés, je crois le plaisir démontré.

Je m'étonne que parmi tant de démonstrations alambiquées de l'existence de DIEU, on ne se soit pas avisé d'apporter le plaisir en preuve. Car, physiquement parlant, le plaisir est divin, et je tiens que tout homme qui boit de bon vin de Tokay, qui embrasse une jolie femme, qui, en un mot, a des sensations agréables, doit reconnaître un Etre suprême et bienfesant; voilà pourquoi les anciens ont fait des dieux de toutes les passions; mais comme toutes les passions nous sont données pour notre bien-être, je tiens qu'elles prouvent l'unité d'un DIEU, car elles prouvent l'unité de dessein. Votre Altesse royale permet-elle que je consacre cette épître à celui que DIEU a fait pour rendre heureux les hommes, à celui dont les bontés sont mon bonheur et ma gloire. Madame *du Châtelet* partage mes sentimens. Je suis avec un profond respect et un dévouement sans bornes,

Monseigneur, etc.

LETTRE LVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Vésel, le 24 de juillet.

MON CHER AMI,

Me voilà rapproché de plus de soixante lieues de Cirey. Il me semble que je n'ai plus qu'un pas à faire pour y arriver; et je ne sais quel pouvoir invincible m'empêche de satisfaire mon empressement pour vous voir. Vous ne sauriez concevoir ce que me fait souffrir votre voisinage: ce sont des impatiences, ce sont des inquiétudes, ce sont enfin toutes les tyrannies de l'absence. 1738.

Rapprochez, s'il se peut, votre méridien du nôtre: fesons faire un pas à Remusberg et à Cirey pour se joindre.

Que par un système nouveau
Quelque savant change la terre;
Et qu'il retranche, pour nous plaire,
Les monts, les plaines et les eaux
Qui séparent nos deux hameaux.

Je souhaiterais beaucoup que M. de *Maupertuis* pût me rendre ce service. Je lui en saurais meilleur gré que de ses découvertes sur la figure de la terre, et de tout ce que lui ont appris les Lapons.

1738. A propos de voyage, je viens de paſſer dans un pays où aſſurément la nature n'a rien épargné pour rendre les terres les plus fertiles et les contrées les plus riantes du monde ; mais il ſemble qu'elle ſe ſoit épuiſée en feſant les arbres, les haies, les ruiſſeaux qui embelliſſent ces campagnes, car aſſurément elle a manqué de force pour y perfectionner notre eſpèce.

Je m'entretiens de votre réputation avec tous ceux qui viennent ici de Hollande, et je trouve des gens qui penſent comme moi, ou je fais des proſélytes. J'ai combattu pour vous à Brunſvick contre un certain *Bomar*, bel eſprit manqué, vif, étourdi, et qui décide de tout en dernier reſſort. Ma cauſe a été triomphante, comme vous pouvez le croire; et l'autre, confondu par la puiſſance de votre mérite, s'eſt avoué vaincu.

Ce ſont en partie les libelles infames dont vos compatriotes ſe piquent de vous affubler, qui préviennent le public, juge pour l'ordinaire injuſte et mal inſtruit. Il ſuffit qu'un homme ſoit blâmé par quelqu'un qui écrit contre lui, pour que les trois quarts du monde renouvellent ſans ceſſe les accuſations d'un rival. Le vulgaire n'examine jamais, et il aime à répéter tout ce que les autres ont dit contre un homme de grand nom.

Votre nation eſt bien ingrate et bien légère de ſouffrir que des médiſans, des plumes inconnues oſent entreprendre de flétrir vos lauriers. Eſt-ce que le nombre des grands hommes eſt ſi commun? Serait-ce parce que vous ne donnez point de l'encenſoir à travers le viſage des dieux de la terre? Quelques raiſons qu'ils puiſſent alléguer, il n'y en aura que de mauvaiſes. Si *Auguſte* eût ſouffert qu'on eût couvert

Virgile d'opprobre ; si *Louis XIV* eût laissé enlever à *Despréaux* son mérite, ils auraient été moins grands princes ; et le monarque romain et le monarque français auraient peut-être été obligés de renoncer à une partie de leur réputation. 1738.

C'est une espèce de barbarie que d'obscurcir, ou de laisser étouffer le génie et les grands talens. Les Français, en ne vous estimant pas assez, semblent se trouver indignes d'être les compatriotes de l'auteur de la Henriade et de tant d'autres chefs-d'œuvre. On sent trop, pour peu qu'on y fasse attention, que la plume de vos ennemis est trempée dans le fiel de l'envie. Ce ne sont point des raisons qu'ils allèguent contre vous, ce sont des traits de malignité et de méchanceté. Tant il est vrai que la jalousie et l'envie sont un brouillard qui obscurcit aux yeux du jaloux le mérite de son adversaire.

M. *Thiriot* m'a envoyé les deux lettres que vous avez écrites, l'une sur les ouvrages de M. *Dutot*, et l'autre sur Mérope. Ce sont des chefs-d'œuvre chacune dans leur genre. Vous jugez de la poésie en *Horace*, et de l'art de rendre les hommes heureux en *Agrippa* et en *Amboise*.

N'oubliez pas d'assurer la marquise de tous les sentimens d'admiration que son mérite m'inspire ; je ne parle point de sa beauté, car il paraît qu'elle est ineffable.

Je mène depuis quelque temps une vie active et très-active. Dans quelques semaines, la contemplative aura son tour. On peut être heureux et dans l'une et dans l'autre : et comment peut-on être malheureux lorsqu'on peut se flatter d'avoir de vrais amis ?

1738. Soyez toujours le mien, Monsieur, et ne doutez jamais de l'estime parfaite avec laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE LIX.

DU PRINCE ROYAL.

A Loo en Hollande, le 6 d'auguste.

MON CHER AMI,

Je vous reconnais, je reconnais mon sang dans la belle *épître sur l'homme* que je viens de recevoir, et dont je vous remercie mille fois. C'est ainsi que doit penser un grand homme; et ces pensées sont aussi dignes de vous que la conquête de l'univers l'était d'*Alexandre*. Vous recherchez modestement la vérité, et vous la publiez avec hardiesse lorsqu'elle vous est connue. Non, il ne peut y avoir qu'un DIEU et qu'un *Voltaire* dans la nature. Il est impossible que cette nature, si féconde d'ailleurs, recopie son ouvrage pour reproduire votre semblable.

Il n'y a que de grandes vérités dans votre épître sur l'homme. Vous n'êtes jamais plus grand ni plus sublime que lorsque vous restez bien ce que vous êtes. Convenez, mon cher ami, que l'on ne saurait bien être que ce que l'on est: et vous avez tant de raisons d'être satisfait de votre façon de penser, que vous ne

devriez jamais vous rabaisser en empruntant celle des autres. 1738.

Que les moines obscurément encloîtrés, ensevelissent dans leur crasseuse bassesse leur misérable théologie; que nos descendans ignorent à jamais les puériles sottises de la foi, du culte et des cérémonies des prêtres et des religieux. Les brillantes fleurs de la poésie sont prostituées lorsqu'on les fait servir de parure et d'ornement à l'erreur; et le pinceau qui vient de peindre les hommes doit effacer la Loyolade.

Je vous suis très-obligé, et redevable à l'infini de la peine que vous vous donnez de corriger mes fautes. J'ai une attention extrême sur toutes celles que vous me faites apercevoir, et j'espère de me rendre de plus en plus digne de mon ami et de mon maître dans l'art de penser et d'écrire.

Point de comparaison, je vous prie, de vos ouvrages aux miens. Vous marchez d'un pas ferme par des routes difficiles, et moi je rampe par des sentiers battus. Dès que je serai de retour chez moi, ce qui pourra être à la fin de ce mois, *Césarion* et *Jordan* voleront sur votre épître sur l'homme, et je vous garantis d'avance de leurs suffrages. Quant à *sapientissimus Wolfius*, je ne le connais en aucune manière, ne lui ayant jamais parlé ni écrit; et je crois, comme vous, que la langue française n'est pas son fort.

Votre imagination, mon cher ami, nous rend conquérans à bon marché; aussi soyez persuadé que nous en aurons toute l'obligation à votre générosité. Je sais bien que si de ma vie j'allais à Cirey, ce ne serait pas pour l'assiéger. Votre éloquence, plus forte que les instrumens destructeurs de Jéricho, ferait

1738. tomber les armes de mes mains. Je n'ai d'autres droits sur Cirey que ceux que doit payer la reconnaiſſance à une amitié déſintéreſſée. Nouveau *Jaſon*, j'enlèverais la toiſon d'or ; mais j'enlèverais en même temps le dragon qui garde ce tréſor : gare madame la marquiſe !

Au moins, Madame, vous ne tomberiez pas entre les mains des corſaires. En généreux vainqueur, je partagerais avec vous, ne vous en déplaiſe, ce M. de *Voltaire* que vous voulez poſſéder toute ſeule.

Je reviens à vous, mon cher ami. De retour de mes conquêtes, il eſt juſte que je jouiſſe du quartier d'hiver ; ce ſera M. de *Maupertuis* qui me le préparera. Vos idées ſont excellentes ſur ſon ſujet ; j'aurais ſouhaité que vous euſſiez ajouté à ce que vous m'écrivez : *Et nous partagerons ce ſoin entre nous deux.* (1)

M. *Thiriot* m'annonce une nouvelle édition de votre philoſophie de *Newton*. Je me réſerve de vous en remercier lorſque je l'aurai reçue. Je ne ſais ce que font mes lettres ; elles doivent s'ennuyer cruellement en chemin. Il y a aſſurément quelque anicroche, car il y a plus de deux mois que l'encrier pour *Emilie* eſt parti. Le gros paquet devait vous être remis par la voie de Lunéville : je me flatte que vous l'avez à préſent.

Je vous écris d'un endroit où réſidait jadis un grand homme, et qu'habite maintenant le prince d'*Orange*. Le démon de l'ambition verſe ſur ſes jours ſes malheureux poiſons. Ce prince, qui pourrait être le plus fortuné des hommes, eſt dévoré de chagrins dans ſon beau palais, au milieu de ſes jardins et d'une cour

(1) Ceci nous apprend que M. de *Voltaire* a contribué à faire obtenir à *Maupertuis* ſon titre de préſident de l'académie de Berlin.

brillante. C'est dommage, en vérité; car ce prince a d'ailleurs infiniment d'esprit, et des qualités respectables. J'ai beaucoup parlé de *Newton* avec la princesse; de *Newton* nous avons passé à *Leibnitz*, et de *Leibnitz* à la feue reine d'Angleterre, qui, suivant ce que m'a dit le prince, était du sentiment de *Clarke*. 1738.

J'ai appris à cette cour que *s'Gravesende* n'avait point parlé de votre traduction de *Newton* de la manière dont je l'aurais souhaité. Mon dieu! les sentimens du cœur ne seront-ils donc jamais unis avec la grandeur, la richesse, l'esprit et les sciences?

Je n'ai point eu de lettres pendant tout mon voyage, quelques soins que je me sois donnés; et je ne sais ce que fait notre pauvre Parnasse délabré de Berlin.

Jordan grandira de deux doigts quand il apprendra la place dont vous le jugez digne: votre lettre sera du bonbon que je lui donnerai à mon retour. Si ma plume pouvait vous dire tout ce que mon cœur pense, ma lettre n'aurait point de fin.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Je ne vous dirai que très-peu, mon cher ami; pensez quelquefois à moi, lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire: il ne faut point que je déplace quelque bonne pensée de votre esprit. Mes complimens à la marquise. Mon Dieu! on est si distrait ici, qu'on n'est point à soi-même. Aimez-moi un peu, car j'y suis très-sensible; et ne doutez point des sentimens d'estime avec lesquels je suis,

Monsieur,

votre très-fidèle ami,
FÉDERIC.

LETTRE LX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 5 d'auguste.

MONSEIGNEUR,

1738. J'AI reçu la plus belle et la plus solide des faveurs d votre Altesse royale. L'ouvrage politique m'est enf parvenu. Je me doutais bien que celui qui réussit si bie dans nos arts, excellerait dans le sien. J'étais éton de voir en votre personne un métaphysicien si sublim et si sage, un poëte si aimable. Je ne suis point étonn que vous écriviez en grand prince, en vrai politique; n'est-il pas juste que votre Altesse royale fasse bie son métier? malheur à ceux qui entendent mieu les autres professions que la leur. Je m'en vais dir une impertinence: Je crois que si ces *considérations su l'état présent de l'Europe* avaient été imprimées sous l nom d'un membre du parlement d'Angleterre, j'aurais reconnu votre Altesse royale; j'aurais dit: Voilà l grand prince caché sous le grand citoyen.

Il règne dans cet ouvrage, digne de son auteur un style qui vous décèle, et j'y vois je ne sais qu air de membre de l'empire qu'un citoyen anglais n' guère. Un homme de la chambre des seigneurs, ou des communes, prend moins de part aux libert germaniques; il y a encore un petit trait de bonn philosophie leibnitzienne qui est bien votre cachet; comme il n'y a rien, dites-vous, qui n'ait une cause

suffisante de son existence, je crois que j'aurais dit à ce seul mot : Voilà mon prince philosophe, c'est lui ; il n'y en a point d'autre ; mais où je vous aurais encore plus reconnu, c'est dans cette grandeur d'ame pleine d'humanité, qui est la couleur dominante de tous vos tableaux. 1738.

Madame la marquise *du Châtelet* et moi nous avons relu plusieurs fois l'excellent et instructif ouvrage dont votre Altesse royale a daigné honorer Cirey, et que d'autres yeux n'auront point le bonheur de lire. Madame *du Châtelet* dit sans hésiter, que c'est ce qui est sorti de vos mains de plus digne de vous. J'ose le croire aussi ; mais la plus récente de vos faveurs est toujours la plus chère, et je crains de me tromper sur le choix.

Serait-il permis à moi, chétif atome rampant dans un coin de ce monde, dont vos semblables, rois ou autres, font mouvoir les ressorts ; serait-il permis, dis-je, de demander à votre Altesse royale quelques instructions ? Je suis de ces gens qui interrogent la Providence. Votre providence m'a trop enhardi.

Est-ce plaisanterie ou tout de bon que votre Altesse royale dit qu'on a suivi le projet de M. le maréchal de *Villars*, d'unir l'empereur avec la France. Il me semble qu'il y a là un air de vérité qu'on démêle au milieu de la fine ironie dont cet endroit est assaisonné.

En effet, qui résisterait si l'empereur était uni avec la France et l'Espagne ? alors les Anglais et les Hollandais ne se serviraient plus de leur balance, avec laquelle ils ont voulu tenir l'équilibre de l'Europe, que pour peser les ballots qui leur viennent des Indes.

1738. Voici des expreſſions du reſpectable auteur de cet ouvrage, qui m'ont bien frappé : *La fortune qui préſide au bonheur de la France ;* cela me perſuade plus que jamais que la France a joué bien heureuſement à un jeu où je crois qu'elle ignorait qu'elle dût s'intéreſſer, un moment avant de prendre les cartes.

J'ai ouï dire à feu M. le maréchal de *Villars*, qu'il avait fallu forcer la France à prendre les armes ; que l'on avait même manqué deux fois de parole au miniſtre d'Eſpagne, et qu'enfin on avait été entraîné par les circonſtances, piqué par le mépris que tout le conſeil de l'empereur, excepté le grand prince *Eugène*, feſait ouvertement du miniſtère français, et encouragé en partie par l'eſpérance de voir le roi *Stanislas*, qui vous aime de tout ſon cœur, ſur le trône de la Pologne, où il ſerait ſi les vœux de la nation polonaiſe et les lois euſſent prévalu.

Votre Alteſſe royale ſait que la France deſtinait d'abord au roi *Stanislas* un ſecours un peu plus honnête que celui de quinze cents fantaſſins contre cinquante mille ruſſes ; mais les menaces des Anglais, et leur flotte, toute prête à nous fermer le paſſage, retinrent dans le port le fameux *du Gué-Trouin*, qui comptait bien ſe meſurer avec les maîtres des mers. On donna donc au roi *Stanislas* le ſecours d'un pion contre une dame et une tour ; et le roi, qu'on n'oſait ni ſecourir ni abandonner, fut échec et mat. Depuis ce temps, la force des événemens, dont la prudence du miniſtère français a profité, a donné la Lorraine à la France, ſelon l'ancienne vue qui avait été propoſée du temps de *Louis XIV*. Il paraît que ce qu'on appelle la fortune a fait beaucoup à ce jeu-là. Les

joueurs n'ont pas mal écarté, et la rentrée a fait gagner la partie. 1738.

Le miniſtère français avait d'abord, ce ſemble, ſi peu d'envie de faire la guerre, qu'un an avant la déclaration, on avait ceſſé de payer les ſubſides à la Suède et au Danemark.

J'oſerais comparer la France à un homme fort riche, entouré de gens qui ſe ruinent petit à petit; il achète leurs biens à vil prix; voilà à peu-près comme ce grand corps, réuni ſous un chef deſpotique, a englouti le Rouſſillon, l'Alſace, la Franche-Comté, la moitié de la Flandre, la Lorraine, etc. Votre Alteſſe royale ſe ſouvient du ſerpent à pluſieurs têtes et du ſerpent à pluſieurs queues : celui-ci paſſa où l'autre ne put paſſer.

Oſerai-je prendre la liberté de ſupplier votre Alteſſe royale de daigner me dire ſi c'eſt un ſentiment reçu unanimement dans l'Empire que la Lorraine en ſoit une province; car il me ſemble que les ducs de Lorraine ne le croyaient pas, et que même ce n'était pas en qualité de ducs de Lorraine qu'ils avaient ſéance aux diètes. Votre Alteſſe royale ſait que la juriſprudence germanique eſt partagée ſur bien des articles, mais votre ſentiment ſera mon code. Plût à Dieu qu'il n'y eût que des ames comme la vôtre qui fiſſent des lois, on n'aurait pas beſoin d'interprète : en réfléchiſſant ſur tous les événemens qui ſe ſont paſſés de nos jours, je commence à croire que tout s'eſt fait entre les couronnes, à peu-près comme je vois ſe traiter toutes les affaires entre les particuliers. Chacun a reçu de la nature l'envie de s'agrandir; une occaſion paraît s'offrir, un intrigant la fait valoir,

1738. une femme gagnée par de l'argent, ou par quelque chose qui doit être plus fort, s'oppose à la négociation, une autre la renoue, les circonstances, l'humeur, un caprice, une méprise, un rien décide. Si la duchesse de *Marlborough* n'avait pas jeté une jatte d'eau au nez de miladi *Masham*, et quelques gouttes sur la reine *Anne*, la reine *Anne* ne se fût point jetée entre les bras des Toris, et n'eût point donné à la France une paix sans laquelle la France ne pouvait plus se soutenir.

M. de *Torcy* m'a juré qu'il ne savait rien du testament du roi d'Espagne *Charles II*; que quand la chose fut faite, on assembla un conseil extraordinaire à Versailles, pour savoir si on accepterait le testament qui allait changer la face de l'Europe, et agrandir la maison de Bourbon, sans agrandir la France, ou si l'on s'en tiendrait à un traité de partage qui démembrerait la monarchie espagnole, et qui donnerait à la France toute la Flandre et la Lorraine. Le chancelier de *Pontchartrain* fut de ce dernier avis, et le soutint avec force. *Louis XIV* et son fils, le grand dauphin, pensèrent en pères plus qu'en rois; le testament fut accepté, et de-là suivit cette funeste guerre qui ébranla la monarchie espagnole et la monarchie française. . . .

Il semble qu'il y ait un génie malin qui se plaise à confondre toutes les espérances des hommes, et à jouer avec la fortune des empires. Qui aurait dit, il y a quatre ans, aux Florentins : Ce sera un homme de l'Austrasie qui sera votre prince, les eût bien étonnés.

On croit dans l'Europe que le systême de *Law*

en France avait fait couler dans les coffres du régent tout l'argent du royaume; et je vois que cette opinion a passé jusqu'à votre Altesse royale; assurément elle est bien vraisemblable. Mais le fait est que *Law*, qui était venu en France avec cinquante mille livres de bien, est mort ruiné, et que feu M. le duc d'Orléans est mort avec sept millions de dettes exigibles, que son fils a eu bien de la peine à payer. 1738.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ce n'est pas que je croie que le génie plaisant, qui bouleverse tout dans ce monde, et qui se moque de nous, fasse toute la besogne. Les puissances qui, par la suite des temps, par la guerre, par les mariages, etc. sont devenues plus fortes que leurs voisins, feront tout ce qu'il faudra pour les engloutir, comme le riche seigneur accable son pauvre voisin; et c'est-là ce qu'on appelle grande politique: c'est-là ce que votre ame adorable appelle grande injustice, grande horreur. Votre politique consiste à empêcher l'oppression. Tous les princes devraient avoir gravés, sur la table de leur conseil et sur la lame de leurs épées, ces mots par lesquels votre Altesse royale finit: *C'est un opprobre de perdre ses Etats, c'est une rapacité punissable d'envahir ceux sur lesquels on n'a point de droit.* Ce sont-là les paroles d'un grand homme, et le gage de la félicité de tout un peuple.

Il faut que votre Altesse royale pardonne une idée qui m'a passé par la tête plus d'une fois. Quand j'ai vu la maison d'Autriche prête à s'éteindre, j'ai dit en moi-même: Pourquoi les princes de la communion opposée à Rome n'auraient-ils pas leur tour? ne

1738. pourrait-il se trouver parmi eux un prince assez puissant pour se faire élire ? la Suède et le Danemarck ne pourraient-ils pas l'aider ? et si ce prince avait de la vertu et de l'argent, n'y aurait-il pas à parier pour lui ? ne pourrait-on pas rendre l'Empire alternatif comme certains évêchés qui appartiennent tantôt à un luthérien, tantôt à un romain ? Je prie votre Altesse royale de me pardonner ce tome de mille et une nuits.

Cùm canerem reges et prælia, Cynthius aurem
Vellit et admonuit.

Votre Altesse royale est peut-être à présent à Clèves ou à Vésel ; pourquoi faut-il que je ne sois pas sur la frontière ? Madame *du Châtelet* en avait une grande envie : elle avait même imaginé d'aller vers Trèves, pour tâcher de voir le *Salomon* du Nord. Un homme de la maison *du Châtelet* a une petite principauté entre Trèves et Juliers, que l'on pourrait vendre, et qui peut-être conviendrait à sa Majesté. Madame *du Châtelet* serait assez la maîtresse de cette vente ; ce serait une belle occasion pour rendre ses respects au plus respectable prince de l'Europe. La reine de Saba viendrait avec un grand plaisir consulter le jeune *Salomon* ; mais j'ai bien peur que cette idée si flatteuse ne soit encore pour les mille et une nuits.

Le sieur *Thiriot* nous a fait la galanterie de faire parvenir à Cirey un petit mot de votre Altesse royale, par lequel elle lui marquait que ses bontés pour moi ne sont point ébranlées par je ne sais quelles méprisables brochures qui paraissent quelquefois dans Paris contre moi, aussi-bien que contre des gens qui valent beaucoup mieux que moi. Ces brochures que le sieur *Thiriot*

Thiriot envoie à votre Alteſſe royale lui donneraient mauvaiſe opinion de l'eſprit des Français, ſi elle ne ſavait d'ailleurs que ces miſérables ouvrages ſont le partage de la lie du Parnaſſe, qui compoſe ces misères encore plus pour gagner de l'argent que par envie. C'eſt l'intérêt qui les écrit, mais c'eſt quelquefois une ſecrète jalouſie qui les diſtribue et qui les fait valoir. 1738.

Il eſt très-vrai que madame la marquiſe *du Châtelet* avait compoſé un *Eſſai ſur la nature du feu*, pour le prix de l'académie des ſciences. Il eſt très-vrai qu'elle méritait d'avoir part au prix, et qu'elle en aurait eu à tout autre tribunal qu'à celui qui reçoit encore les lois de *Deſcartes*, et qui a de la foi pour les tourbillons.

Elle ne manquera pas d'avoir l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale ce mémoire que vous daignez demander; elle eſt digne d'un tel juge; elle joint ſes reſpects et ſes ſentimens aux miens.

Je ſuis avec la vénération, la reconnaiſſance et l'attachement que je vous dois,

Monſeigneur,

de votre Alteſſe royale, etc.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguſte.

Je vois toujours, Monſeigneur, avec une ſatisfaction qui approche de l'orgueil, que les petites contradictions que j'eſſuie dans ma patrie indignent le grand cœur de votre Alteſſe royale. Elle ne doute pas que ſon ſuffrage

1738. ne me récompense bien amplement de toutes ces peines : elles sont communes à tous ceux qui ont cultivé les sciences; et parmi les gens de lettres, ceux qui ont le plus aimé la vérité ont toujours été le plus persécutés.

La calomnie a voulu faire périr *Descartes* et *Bayle*; *Racine* et *Boileau* seraient morts de chagrin s'ils n'avaient eu un protecteur dans *Louis XIV*. Il nous reste encore des vers qu'on a faits contre *Virgile*. Je suis bien loin de pouvoir être comparé à ces grands hommes; mais je suis bien plus heureux qu'eux; je jouis de la paix; j'ai une fortune convenable à un particulier, et plus grande qu'il ne la faut à un philosophe; je vis dans une retraite délicieuse, auprès de la femme la plus respectable, dont la société me fournit toujours de nouvelles leçons. Enfin, Monseigneur, vous daignez m'aimer; le plus vertueux, le plus aimable prince de l'Europe daigne m'ouvrir son cœur, me confier ses ouvrages et ses pensées et corriger les miennes. Que me faût-il de plus? La santé seule me manque; mais il n'y a point de malade plus heureux que moi.

Votre Altesse royale veut-elle permettre que je lui envoie la moitié du cinquième acte de Mérope, que j'ai corrigé? et si la pièce, après une nouvelle lecture, lui paraît digne de l'impression, peut-être la hasarderai-je.

Madame la marquise *du Châtelet* vient de recevoir le plan de Remusberg, dessiné par cet homme aimable, dont on se souviendra toujours à Cirey. Il est bien triste de ne voir tout cela qu'en peinture, etc.

(*Le reste manque.*)

LETTRE LXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguſte.

1738.

Je ſuis preſque reſſuſcité,
Lorſque j'ai vu cette écritoire,
L'inſtrument de la vérité,
De mes plaiſirs, de votre gloire.
Mais qu'il m'en doit coûter de ſoins!
Que l'uſage en eſt difficile!
Quand on a la lance d'Achille,
Il faut être un Patrocle au moins.
Qui du beau chantre de la Thrace
Tiendrait la lyre entre ſes doigts,
S'il n'avait ſa force et ſa grâce,
Pourrait-il animer les bois,
Adoucir l'enfer et Cerbère?
C'eſt un grand ouvrage, et je crois
Qu'il ferait bien mieux de ſe taire.
Mais le cas eſt très-différent;
L'écritoire eſt pour Emilie:
Grand Prince, elle eut votre génie
Avant d'avoir votre préſent.
Le ciel tous les deux vous réſerve
Pour l'exemple de nos neveux;
Et c'eſt Mars qui, du haut des cieux,
Envoie une égide à Minerve.

Il fallait votre Alteſſe royale, Monſeigneur, et *Emilie* pour me donner la force de penſer et d'écrire.

1738. J'ai été assez près d'aller voir ce royaume qu'*Orphée* charma, et dont je n'aurais voulu revenir que pour *Emilie* et pour votre personne.

Vous ne croiriez peut-être pas, Monseigneur, que j'ai encore beaucoup réformé Mérope. J'avais, dans le commencement, voulu imiter le marquis *Maffei*, car j'aime passionnément à faire valoir dans ma patrie les chefs-d'œuvre des étrangers. Mais petit à petit, à force de travailler, la Mérope est devenue toute française. Grâces à vos sages critiques, elle est autant à vous qu'à moi; aussi quand je la ferai imprimer, je vous demanderai la permission de vous la dédier, et de mettre à vos pieds, et la pièce et mes idées sur la tragédie.

Je ne sais si votre Altesse royale a reçu la nouvelle édition des *Elémens de Newton*. Puisqu'elle daigne s'intéresser assez à moi pour me mander que M. *s'Gravesende* n'en a pas dit de bien, je lui dirai que je n'en suis pas surpris.

Les libraires ou corsaires hollandais, impatiens de débiter cet ouvrage, se sont avisés de faire brocher les deux derniers chapitres par un métaphysicien hollandais, qui s'est avisé de contredire les sentimens de M. *s'Gravesende* dans les deux chapitres postiches. Il nie les deux plus beaux avantages du système newtonien, l'explication des marées, et la cause de la précession des équinoxes, qui vient sans difficulté de la protubérance de la terre à l'équateur. M *s'Gravesende* est avec raison attaché à ces deux grands points. D'ailleurs le livre est imprimé avec cent fautes ridicules: l'édition de France, sous le nom de Londres, est un peu plus correcte. Les cartésiens crient comme

des fous à qui on veut ôter les trésors imaginaires dont ils se rèpaissaient: ils se croient appauvris si la nature a des vides. Il semble qu'on les vole; il y en a qui se fâchent sérieusement. Pour moi je me garderai bien de me fâcher de rien, tant que *divus Fredericus et diva Emilia* m'honoreront de leurs bontés. 1738.

Nous venons d'être un peu plus instruits de ce Beringhen : c'est une ville entre le pays de Liége et Juliers. Si cela était à la bienséance de sa Majesté, et qu'elle daignât l'honorer du titre de sa sujette, on recevrait, comme de raison, toutes les lois que sa Majesté daignerait prescrire. Madame *du Châtelet* n'a pas osé en parler à votre Altesse royale ; elle me charge d'oser demander votre protection. Nous nous conduirons dans cette affaire par vos seuls ordres. Madame *du Châtelet* vient d'envoyer un homme sur les lieux; c'est un avocat de Lorraine.

Si l'affaire pouvait tourner comme je le souhaite, il ne serait pas difficile de déterminer M. le marquis *du Châtelet* à faire un petit voyage. Enfin j'ose entrevoir que je pourrais, avec toutes les bienséances possibles, dussent les gazettes en parler, venir me jeter aux pieds de votre Altesse royale, et voir enfin ce que j'admire.

J'espère que votre autre sujet, M. *Thiriot*, va venir pour quelques jours dans votre château de Cirey. C'est alors que votre culte y sera parfaitement établi, et que nous chanterons des hymnes que le cœur aura dictés.

Je suis avec le plus profond respect, et cette tendre reconnaissance qui augmente tous les jours, etc.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, Auguste.

MONSEIGNEUR,

1738. VOTRE Alteſſe royale me reproche, à ce que dit M. *Thiriot*, que mes occupations ſont plutôt la cauſe de mon ſilence que mes maladies. Mais, Monſeigneur, j'ai eu l'honneur d'écrire par M. *Pletz* et par M. *Thiriot.* Voici une troiſième lettre, et votre Alteſſe royale pourra bien ne ſe plaindre que de mes importunités.

Ceci, Monſeigneur, n'eſt ni belles-lettres, ni vers, ni philoſophie, ni hiſtoire. C'eſt une nouvelle liberté que j'oſe prendre avec votre Alteſſe royale; je pouſſe à bout votre indulgence et vos bontés.

J'ai déjà eu l'honneur de dire un mot à votre Alteſſe royale d'une petite principauté, ſituée vers Liége et Juliers. Elle s'appelle Beringhen. Elle eſt compoſée de Ham et Beringhen. Elle appartient au marquis de *Trichâteau*, par ſa mère qui était de la maiſon de *Honsbrouk*.

Il y a des dettes. Madame *du Châtelet*, qui a plein pouvoir d'en diſpoſer, voudrait bien que ce petit coin de terre, qui ne relève de perſonne, pût convenir à ſa Majeſté le roi votre père. Cinq ou ſix cents mille florins que la terre peut valoir, ne ſont

que l'acceſſoire de cette affaire. Le principal ſerait que la reine de *Saba* viendrait ſur les lieux, s'il en était temps encore, pour y voir le *Salomon* de l'Europe. Votre Alteſſe royale ſait ſi je ſerais du voyage. C'eſt bien alors que le pays de Juliers ſerait la terre promiſe, où je verrais *ſalutare meum.* Je ne ſais peut-être ce que je dis, mais enfin j'ai imaginé que la propoſition de cette vente, étant convenable aux intérêts de ſa Majeſté, je ne feſais point en cela un crime de lèſe-politique, et que les miniſtres de ſa Majeſté ne s'y oppoſeraient pas, ſi votre Alteſſe royale le feſait propoſer ou le propoſait. Votre Alteſſe royale eſt ſuppliée de ſe faire d'abord informer de la terre, de ſes droits, et du lieu précis où elle eſt ſituée, car je n'en ſais rien. — 1738.

Je n'entends rien en politique. Je ne m'entends bien que dans les ſentimens de zèle, de reſpect, d'admiration, et j'ai preſque dit de tendreſſe, avec leſquels je ſuis, etc.

M. et Mme *du Châtelet* jouiſſent à préſent de cette petite principauté, qui leur a été adjugée enſuite d'une donation qui leur a été faite par le marquis de *Trichâteau.* Mais ils ne touchent rien du revenu, qu'ils laiſſent juſqu'à fin de payement des dettes.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce premier Septembre.

1738.

Ce nectar jaune de Hongrie
Enfin dans Bruxelles eſt venu;
Le duc d'Aremberg l'a reçu
Dans la nombreuſe compagnie
Des vins dont ſa cave eſt fournie,
Et quand Voltaire en aura bu
Quelques coups avec Emilie,
Son miſérable individu,
Dans ſon eſtomac morfondu,
Sentira renaître la vie :
La faculté, la pharmacie
N'auront jamais tant de vertu.
Adieu, Monſieur de Superville;
Mon ordonnance eſt du bon vin,
Fréderic eſt mon médecin,
Et vous m'êtes fort inutile.
Adieu; je ne ſuis plus tenté
De vos drogues d'apothicaire,
Et tout ce qui me reſte à faire,
C'eſt de boire à votre ſanté.

Monſeigneur, c'eſt M. *Shilling* qui m'apprit, il y a quelques jours, la nouvelle du débarquement de ce bon vin dans la cave du patron de cette liqueur;

et M. le duc d'*Aremberg* nous donnera ce divin tonneau à ſon retour d'Enguien; mais la lettre de votre Alteſſe royale, datée du 26 Juin, et rendue par ledit M. *Shilling*, vaut tout le canton de Tokay. 1738.

O Prince aimable et plein de grâce,
Parlez : par quel art immortel,
Avec un goût ſi naturel,
Touchez-vous la lyre d'Horace
De ces mains dont la ſage audace
Va confondre Machiavel ?
Le ciel vous fit expreſſément
Pour nous inſtruire et pour nous plaire.
O monarques que l'on révère,
Grands rois, tâchez d'en faire autant;
Mais, hélas! vous n'y penſez guère.

Et avec toutes ces grâces légères dont votre charmante lettre eſt pleine, voilà M. *Shilling* qui jure encore que le régiment de votre Alteſſe royale eſt le plus beau régiment de Pruſſe, et par conſéquent le plus beau régiment du monde; car *omne tulit punctum* eſt votre deviſe.

Votre Alteſſe royale va viſiter ſes peuples ſeptentrionaux, mais elle échauffera tous ces climats-là; et je ſuis sûr que quand j'y viendrai, (car j'irai ſans doute; je ne mourrai point ſans lui avoir fait ma cour) je trouverai qu'il fait plus chaud à Remusberg qu'à Freſcati; les philoſophes auront beau prétendre que la terre s'eſt approchée du ſoleil, ils feront de vains ſyſtêmes, et je ſaurai la vérité du fait.

Votre Alteſſe royale me dit qu'il lui a fallu lire

1738. bien des livres pour ſon Anti-Machiavel ; tant mieux, car elle ne lit qu'avec fruit; ce ſont des métaux qui deviendront or dans votre creuſet ; il y a des diſcours politiques de *Gordon*, à la tête de ſa traduction de *Tacite*, qui ſont bien dignes d'être vus par un lecteur tel que mon prince; mais d'ailleurs, quel beſoin *Hercule* a-t-il de ſecours pour étouffer *Antée* ou pour écraſer *Cacus ?*

Je vais vîte travailler à achever le petit tribut que j'ai promis à mon unique maître; il aura, dans quinze jours, le ſecond acte de Mahomet ; le premier doit lui être parvenu par la même voie des ſieurs *Gerard* et compagnie.

On a achevé une nouvelle édition de mes ouvrages en Hollande, mais votre Alteſſe royale en a beaucoup plus que les libraires n'en ont imprimé. Je ne reconnais plus d'autre Henriade que celle qui eſt honorée de votre nom et de vos bontés ; ce n'eſt pas moi, ſurement, qui ai fait les autres Henriades. Je quitte mon prince pour travailler à Mahomet, et je ſuis, etc. etc.

LETTRE LXV.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 11 de Septembre.

MON CHER AMI,

UN voyage affez long, affez fatigant, rempli de mille incidens, de beaucoup d'occupations, et encore plus de diffipations, m'a empêché de répondre à votre lettre du 5 d'Augufte, que je n'ai reçue qu'à Berlin le 3 de ce mois. Il ne faut pas être moins éloquent que vous pour défendre et pour pallier auffi bien que vous le faites la conduite de votre miniftère dans l'affaire de la Pologne. Vous rendriez un fervice fignalé à votre patrie, fi vous pouviez venir à bout de convaincre l'Europe que les intentions de la France ont toujours été conformes au manifefte de l'année 1733; mais vous ne fauriez croire à quel point on eft prévenu contre la politique gauloife : et vous favez trop ce que c'eft que la prévention. 1738.

Je me fens extrêmement flatté de l'approbation que la Marquife et vous donnez à mon ouvrage : cela m'encouragera à faire mieux. Je vais vous répondre à préfent fur toutes vos interrogations, charmé de ce que vous veuillez m'en faire, et prêt à vous alléguer mes autorités.

Ce n'eft point un badinage, il y a du férieux dans ce que j'ai dit du projet du maréchal de *Villars*

1738. que le miniſtère de France vient d'adopter. Cela eſt ſi vrai, qu'on en eſt inſtruit par plus d'une voix; et que ce projet redoutable intrigue plus d'une puiſſance. On ne verra que par la ſuite des temps tout ce qu'il entraînera de funeſte. Ou je ſuis bien trompé, ou il nous préparera de ces événemens qui bouleverſent les empires et qui font changer de face à l'Europe.

La comparaiſon que vous faites de la France à un homme riche et prudent, entouré de voiſins prodigues et malheureux, eſt auſſi heureuſe qu'on en puiſſe trouver; elle met très-bien en évidence la force des Français et la faibleſſe des puiſſances qui l'environnent; elle en découvre la raiſon, et elle permet à l'imagination de percer par les ſiècles qui s'écouleront après nous, pour y voir le continuel accroiſſement de la monarchie françaiſe, émané d'un principe toujours conſtant, toujours uniforme, de cette puiſſance réunie ſous un chef deſpotique, qui, ſelon toutes les apparences, engloutira un jour tous ſes voiſins.

C'eſt de cette manière qu'elle tient la Lorraine, de la déſunion de l'Empire et de la faibleſſe de l'empereur. Cette province a paſſé de tout temps pour un fief de l'Empire; autrefois elle a fait une partie du cercle de Bourgogne, démembré de l'Empire par cette même France; et de tout temps les ducs de Lorraine ont eu ſéance aux diètes. Ils ont payé les mois romains; ils ont fourni dans les guerres leurs contingens; et ils ont rempli tous les devoirs de princes de l'Empire. Il eſt vrai que le duc *Charles* a embraſſé ſouvent le parti de la France ou bien des

Espagnols; mais il n'était pas moins membre de l'Empire que l'électeur de Bavière, qui commandait les armées de *Louis XIV* contre celles de l'empereur et des alliés. 1738.

Vous remarquez très-judicieusement que les hommes qui devraient être les plus conséquens, ces gens qui gouvernent les royaumes, et qui d'un mot décident de la félicité des peuples, sont quelquefois ceux qui donnent le plus au hasard. C'est que ces rois, ces princes, ces ministres ne sont que des hommes comme les particuliers, et que toute la différence que la fortune a mise entre eux et des personnes d'un rang inférieur, ne consiste que dans l'importance de leurs actions. Un jet d'eau qui saute à trois pieds de terre et celui qui s'élance cent pieds en l'air, sont des jets d'eau également. Il n'y a de différence que dans l'efficacité de leurs opérations. Une reine d'Angleterre, entourée d'une cour féminine, mettra toujours dans le gouvernement quelque chose qui se ressentira de son sexe; j'entends des fantaisies et des caprices.

Je crois que les sermens des ministres et des amans sont à peu-près d'égale valeur. M. de *Torcy* nous aura dit tout ce qu'il lui aura plu, mais je douterai toujours des paroles d'un homme qui est accoutumé à leur donner des interprétations différentes. Il sont autant de prophètes qui trouvent un rapport merveilleux entre ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont voulu dire. Il n'en a rien coûté à M. de *Torcy* de faire parler un *Pontchartrain*, un *Louis XIV*, un dauphin. Il aura fait comme les bons auteurs dramatiques, qui font tenir

à chacun de leurs perſonnages les propos qui doivent
1738. leur convenir.

J'avoue que j'ai été dans le préjugé preſque univerſel ſur le ſujet du régent : on a dit hautement qu'il s'était enrichi d'une manière très-conſidérable par les *actions*. Un commis de *Law*, qui, dans ce temps-là, s'était retiré à Berlin, a même aſſuré le roi qu'il avait eu commiſſion du régent de tranſporter des ſommes aſſez conſidérables pour être placées ſur la banque d'Amſterdam. Je ſuis bien aiſe que ce ſoit une calomnie. Je m'intéreſſe à la mémoire du régent de France, comme à celle d'un homme doué d'un beau génie, et qui, après avoir reconnu le tort qu'il vous avait fait, vous a comblé de bontés.

Je ſuis sûr de penſer juſte lorſque je me rencontre avec vous : c'eſt une pierre de touche à laquelle je peux toujours reconnaître la valeur de mes penſées. L'humánité, cette vertu ſi recommandable, et qui renferme toutes les autres en elle, devrait, ſelon moi, être le partage de tout homme raiſonnable ; et s'il arrivait que cette vertu s'éteignît dans tout l'univers, il faudrait encore qu'elle fût immortelle chez les princes.

Vos idées me ſont trop avantageuſes. *Voltaire* le politique me ſouhaite la couronne impériale ; *Voltaire* le philoſophe demanderait au ciel qu'il daignât me pourvoir de ſageſſe, et *Voltaire* mon ami ne me ſouhaiterait que ſa compagnie pour me rendre heureux. Non, mon cher ami, je ne déſire point les grandeurs ; et, ſi elles ne me viennent chercher, je ne les chercherai jamais.

Ce voyage projeté un peu trop tard pour ma ſatisfaction, et qui peut-être ne ſe fera jamais pour

mon malheur, m'aurait mis au comble de la félicité. Si j'avais vu la marquise et vous, j'aurais cru avoir plus profité de ce voyage que *Clairaut* et *Maupertuis*, que la *Condamine* et tous vos académiciens qui ont parcouru l'univers, afin de trouver une ligne. Les gens d'esprit sont, selon moi, la quintessence du genre humain; et j'en aurais vu la fleur d'un coup d'œil. Je dois accuser votre esprit et celui de la divine *Emilie* de paresse, de n'avoir point enfanté ce projet plutôt. Il est trop tard à présent. Je ne vois plus qu'un remède, et ce remède ne tardera guère: c'est la mort de l'électeur Palatin. Je vous avertirai à temps. Veuille le ciel que la marquise et vous puissiez vous trouver à cette terre où je pourrais alors surement jouir d'un bonheur plus délicieux que celui du paradis!

1738.

Je suis indigné contre votre nation et contre ceux qui en sont les chefs, de ce qu'ils ne répriment point l'acharnement cruel de vos envieux. La France se flétrit en vous flétrissant: et il y a de la lâcheté en elle de souffrir cette impunité. C'est contre quoi je crie, et ce que n'excuseront point vos généreuses paroles: *Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

J'aurai beaucoup d'obligation à la marquise de sa *dissertation sur le feu*, qu'elle veut bien m'envoyer. Je la lirai pour m'instruire; et si je doute de quelques bagatelles, ce sera pour mieux connaître le chemin de la vérité. Faites-lui, s'il vous plaît, mille assurances d'estime.

Voici une pièce nouvellement achevée: c'est le premier fruit de ma retraite. Je vous l'envoie, comme les païens offraient leurs prémices aux dieux. Je

1738. vous demande en revanche de la ſincérité, de la vérité et de la hardieſſe.

Je me compte heureux d'avoir un ami de votre mérite : ſoyez-le toujours, je vous en prie, et ne ſoyez qu'ami. Ce caractère vous rendra encore plus aimable, s'il eſt poſſible, à mes yeux ; étant avec toute l'eſtime imaginable,

Mon cher ami,

votre très-fidèle,
FÉDERIC.

LETTRE LXVI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 14 de Septembre.

MON CHER AMI,

JE viens de recevoir dans ce moment votre lettre du ... auguſte, qui par malheur arrive après coup. Il y a plus de quinze jours que nous ſommes de retour du pays de Clèves, ce qui rompt entièrement votre projet.

Je reconnais tout le prix de votre amitié et des attentions obligeantes de la marquiſe. Il ne ſe peut aſſurément rien de plus flatteur que l'idée de la divine *Emilie*. Je crois cependant que malgré l'avantage d'une acquiſition, et l'achat d'une ſeigneurie, je n'aurais pas

pas joui du bonheur ineffable de vous voir tous les deux. 1738.

On aurait envoyé à Ham quelque conſeiller bien peſant, qui aurait dreſſé très-méthodiquement et très-ſcrupuleuſement l'accord de la vente, qui vous aurait ennuyé magnifiquement, et qui, après avoir uſé des formalités requiſes, aurait paſſé et paraphé le contrat, et pour moi, j'aurais eu l'avantage de queſtionner à ſon retour M. le conſeiller ſur ce qu'il aurait vu et entendu, qui, au lieu de me parler de *Voltaire* et d'*Emilie*, m'aurait entretenu d'arpens de terre, de droits ſeigneuriaux, de priviléges, et de tout le jargon des ſectateurs de *Plutus*.

Je crois que ſi la marquiſe voulait attendre juſqu'à la mort de l'électeur Palatin, dont la ſanté et l'âge menacent ruine, elle trouverait plus de facilité alors à ſe défaire de cette terre qu'à préſent.

J'ai dans l'eſprit, ſans pouvoir trop dire pourquoi, que le cas de la ſucceſſion viendra à exiſter le printemps prochain. Notre marche au pays de Bergue et de Juliers en ſera une ſuite immanquable; la marquiſe ne pourrait-elle point, ſi cela arrivait, ſe rendre ſur cette ſeigneurie voiſine de ces duchés? et le digne *Voltaire* ne pourrait-il point faire une petite incurſion juſqu'au camp pruſſien? J'aurais ſoin de toutes vos commodités; on vous préparerait une bonne maiſon dans un village prochain du camp, où je ferais à portée de vous aller voir, et d'où vous pourriez vous rendre à ma tente en peu de temps, et ſelon que votre ſanté le permettrait. Je vous prie d'y aviſer, et de me dire naturellement ce que vous pourrez faire en ma faveur. Ne haſardez rien toutefois

1738. qui puiſſe vous cauſer le moindre chagrin de la part de votre cour. Je ne veux pas payer au prix de vos déſagrémens, les momens de ma félicité.

La marquiſe, dont je viens de recevoir une lettre, me marque qu'elle ſe flattait de ma diſcrétion à l'égard de toutes les pièces manuſcrites que je tiens de votre amitié. Je ne penſe pas que vous ayez la moindre inquiétude ſur ce ſujet; vous ſavez ce que je vous ai promis, et d'ailleurs l'indiſcrétion n'eſt point du tout mon défaut.

Lorſque je reçois de vos nouveaux ouvrages, je les lis en préſence de M. *Keiſerling* et de M. *Jordan*, après quoi je les confie à ma mémoire, et je les retiens comme les paroles de *Moïſe*, que les rois d'Iſraël étaient obligés de ſe rendre familières. Ces pièces ſont enſuite ſerrées dans l'arrière cabinet de mes archives, d'où je ne les retire que pour les lire moi ſeul. Vos lettres ont un même ſort, et quoiqu'on ſe doute de notre commerce, perſonne ne ſait rien de poſitif là-deſſus. Je ne borne point à cela mes précautions. J'ai pourvu plus loin, et mes domeſtiques ont ordre de brûler un certain paquet, en cas que je fuſſe en danger, et que je me trouvaſſe à l'extrémité.

Ma vie n'a été qu'un tiſſu de chagrins, et l'école de l'adverſité rend circonſpect, diſcret et compatiſſant. On eſt attentif aux moindres démarches lorſqu'on réfléchit ſur les conſéquences qu'elles peuvent avoir, et l'on épargne volontiers aux autres les chagrins qu'on a eus.

Si votre travail et votre aſſiduité vous empêchent de m'écrire, je vous en dois de l'obligation, bien loin de vous blâmer; vous travaillez pour ma ſatisfaction,

pour mon bonheur; et quand la maladie interrompt notre correspondance, j'en accuse le destin, et je souffre avec vous. 1738.

L'ode philosophique que je viens de recevoir est parfaite, les pensées sont foncièrement vraies, ce qui est le principal; elles ont cet air de nouveauté qui frappe, et la poésie du style, qui flatte si agréablement l'oreille et l'esprit, y brille; je dois mes suffrages à cette ode excellente. Il ne faut point être flatteur, il ne faut être que sincère pour y applaudir.

Cette strophe, qui commence : *Tandis que des humains*, (*) etc. contient en elle un sens infini. A Paris ce serait le sujet d'une comédie; à Londres, *Pope* en ferait un poëme épique; et en Allemagne, mes bons compatriotes trouveraient de la matière suffisante pour en forger un in-folio bien conditionné et bien épais.

Je vous estimerai toujours également, mon cher Protée, soit que vous paraissiez en philosophe, en politique, en historien, en poëte, ou sous quelle forme il vous plaira de vous produire. Votre esprit paraît dans des sujets si différens d'une égale force, c'est un brillant qui réfléchit des rayons de toutes les couleurs, qui éblouissent également.

Je vous recommande plus que jamais le soin de votre santé, beaucoup de diète et peu d'expériences physiques. Faites-moi du moins donner de vos nouvelles, lorsque vous n'êtes pas en état de m'écrire. Vous ne m'êtes point du tout indifférent, je vous le jure. Il me semble que j'ai une espèce d'hypothèque sur vous, relativement à l'estime que je vous

(*) Ode V, vol. d'*Epîtres*.

1738. porte. Il faut que j'aie des nouvelles de mon bien, sans quoi mon imagination est fertile à m'offrir des monstres et des fantômes pour les combattre.

N'oubliez pas de faire ressouvenir la marquise de ses adorateurs tudesques. Soyez persuadé des sentimens avec lesquels je suis,

Mon cher ami,

votre très-affectionné,
FÉDERIC.

LETTRE LXVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 30 de Septembre.

Quoi! des bords du sombre Elysée,
Ta débile et mourante voix,
Par les souffrances épuisée,
S'élève encor, chantant pour moi!
Jusque sur la fatale rade
J'entends tes sons harmonieux:
Voltaire, ta muse malade
Vaut cent poëtes vigoureux.
De notre moderne Permesse
Et le Virgile et le Lucrèce,
Et l'Euclide et le Varignon,
Reviens briller sur l'horizon;
Et, par ta science profonde,
Eclairer les yeux éblouis
Des ignorans peuples du monde,
Lâchement aux erreurs soumis.

C'eſt l'humanité qui t'inſpire ;
Elle préſide à tes écrits.
Puiſſe-t-elle ſous ſon empire
Ranger enfin tous les eſprits !

1738.

Au moins ne vous imaginez point que j'écris ces vers pour entrer en lice avec vous. Je vous réponds en bégayant dans une langue qu'il n'appartient qu'aux Dieux et aux *Voltaires* de parler. Vous augmentez tous les jours mes appréhenſions par l'état chancelant de votre ſanté. Si le deſtin qui gouverne le monde n'a pas pu unir tous les talens de l'eſprit que vous poſſédez à un corps robuſte et ſain, comment ne nous arriverait-il point, à nous autres mortels, de commettre des fautes ?

J'ai reçu de Paris *l'épître ſur la modération*, changée et augmentée. Ce qui m'a beaucoup plu entre autres, c'eſt la deſcription allégorique de Cirey. La pièce a beaucoup gagné à la correction, et je vous avouerai que ce médecin qui vient, s'affied et s'endort, ne me plaiſait point. Ce chien qui meurt en léchant la main de ſon maître, n'eſt-il pas un peu trop bas ? n'y a-t-il pas là quelque choſe qui eſt au-deſſous des beautés dont cette épître fourmille d'ailleurs ? Je vous expoſe mes ſentimens, moins pour être critique que pour me former le goût ; ayez la bonté d'y répondre, et de me dire les vôtres.

Mérope, à en juger par les corrections que vous y avez faites, doit être une pièce achevée. Je n'y ai d'autre part que celle qu'avait le peuple d'Athènes aux ouvrages de *Phidias*, et la ſervante de *Molière* à ſes comédies. J'ai deviné les endroits que vous

1738. corrigeriez. Vous les avez non-seulement retouchés, mais vous en avez encore réformé que je n'ai pu apercevoir. Je vous suis infiniment obligé de ce que vous voulez mettre mon nom à la tête de ce bel ouvrage; j'aurai le sort d'*Atticus* qui fut immortalisé par les lettres que *Cicéron* lui adressait.

Thiriot m'a envoyé la *Philosophie de Newton*, de l'édition de Londres: je l'ai parcourue, mais je la relirai encore à tête reposée. De la manière dont vous m'expliquez le négoce des libraires de Hollande, il n'est pas étonnant que *s'Gravesende* se soit gendarmé contre votre traduction.

Ne vous paraît-il pas qu'il y ait tout autant d'incertitudes en physique qu'en métaphysique? Je me vois environné de doutes de tous les côtés, et croyant tenir des vérités, je les examine et je reconnais le fondement frivole de mon jugement. Les vérités mathématiques n'en sont point exemptes, ne vous en déplaise; et lorsqu'on examine bien le pour et le contre des propositions, on trouve même incertitude à se déterminer: en un mot, je crois qu'il n'y a que très-peu de vérités évidentes.

Ces considérations m'ont mené à exposer mes sentimens sur l'erreur; je l'ai fait en forme de dialogue. Mon but est de montrer que les sentimens différens des hommes, soit en philosophie ou en religion, ne doivent jamais aliéner en eux les liens de l'amitié et de l'humanité. Il m'a fallu prouver que l'erreur était innocente; c'est ce que j'ai fait. J'ai même poussé outre, et j'ai fait apercevoir qu'une erreur qui vient de ce qu'on cherche la vérité, et de ce qu'on ne peut pas l'apercevoir, doit être louable.

Vous en jugerez mieux vous-même quand vous l'aurez lu; c'eſt pour cet effet que je l'expoſe à votre critique. 1738.

Je crois qu'il ne ſerait point ſéant d'entamer à préſent l'affaire de Béringhem. Nous ſommes ici de jour à autre en attente de ce qui doit arriver. Vous comprenez bien que, lorſqu'on s'occupe de préparatifs d'une guerre très-ſérieuſe, on ne penſe guère à autre choſe. Je ferais donc d'avis qu'il faut attendre que cette filaſſe ſoit débrouillée; cela ne durera que peu de temps, vu la ſituation des affaires; et lorſque nous ſerons en poſſeſſion de ces duchés, il ſera bien plus naturel de chercher à s'arrondir et à faire des acquiſitions, comme celle de la ſeigneurie de Béringhem: alors mes projets pourraient avoir lieu, à cauſe que le roi, ſe trouvant dans ſon pays, pourrait aller lui-même pour voir ſi une acquiſition pareille ſerait à ſa bienſéance. Je m'en rapporte d'ailleurs à ma dernière lettre, où je vous ai détaillé plus au long juſqu'où allaient mes eſpérances, et de quelle manière je me flattais de vous voir.

Thiriot doit être à préſent à Cirey; il n'y aura donc que moi qui n'y ſerai jamais! Ma curioſité eſt bien grande pour ſavoir ce que vous aurez répondu à madame de *Brand*; tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'il y a des vers contenus dans votre réponſe; je vous prie de me les communiquer.

La marquiſe aura autant de plumes (*) qu'elle en caſſera; je me fais fort de les lui fournir. J'ai déjà fait

(*) Il s'agit d'une plume d'ambre envoyée à madame *du Châtelet*, et qu'elle avait caſſée.

1738. écrire en Prusse pour en avoir, et pour ajouter ce qui pourrait être omis à l'encrier. Assurez cette unique marquise de mes attentions et de mon estime.

Je suis à jamais, et plus que vous ne pouvez le croire,

votre très-fidèle ami,
FÉDERIC.

LETTRE LXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 9 de novembre.

MON CHER AMI,

JE viens de recevoir une lettre et des vers que personne n'est capable de faire que vous. Mais si j'ai l'avantage de recevoir des lettres et des vers d'une beauté préférable à tout ce qui a jamais paru, j'ai aussi l'embarras de ne savoir souvent comment y répondre. Vous m'envoyez de l'or de votre Potose, et je ne vous renvoie que du plomb. Après avoir lu les vers assez vifs et aimables que vous m'adressez, j'ai balancé plus d'une fois avant que de vous envoyer l'*épître sur l'humanité*, que vous recevrez avec cette lettre : mais je me suis dit ensuite, il faut rendre nos hommages à Cirey, et il faut y chercher des instructions et de sages corrections. Ces motifs, à ce que j'espère, vous feront recevoir avec quelque support les mauvais vers que je vous envoie.

Thiriot vient de m'envoyer l'ouvrage de la marquiſe, ſur le feu; je puis dire que j'ai été étonné en le liſant; on ne dirait point qu'une pareille pièce pùt être produite par une femme. De plus, le ſtyle eſt mâle et tout à fait convenable au ſujet. Vous êtes tous deux de ces gens admirables et uniques dans votre eſpèce, et qui augmentez chaque jour l'admiration de ceux qui vous connaiſſent. Je penſe ſur ce ſujet des choſes que votre ſeule modeſtie m'oblige de vous céler. Les païens ont fait des dieux qui aſſurément reſtaient bien au-deſſous de vous deux. Vous auriez tenu la première place dans l'Olympe, ſi vous aviez vécu alors. 1738.

Rien ne marque plus la différence de nos mœurs de celles de ces temps reculés, que l'orſqu'on compare la manière dont l'antiquité traitait les grands hommes, et celle dont les traite notre ſiècle.

La magnanimité, la grandeur d'ame, la fermeté paſſent pour des vertus chimériques. On dit: oh! vous vous piquez de faire le romain: cela eſt hors de ſaiſon; on eſt revenu de ces affectations dans le ſiècle d'à préſent. Tant pis. Les romains, qui ſe piquaient de vertus, étaient des grands hommes; pourquoi ne point les imiter dans ce qu'ils ont eu de louable?

La Gréce était ſi charmée d'avoir produit *Homère* que plus de dix villes ſe diſputaient l'honneur d'être ſa patrie; et l'*Homère* de la France, l'homme le plus reſpectable de toute la nation eſt expoſé aux traits de l'envie! *Virgile*, malgré les vers de quelques rimailleurs obſcurs, jouiſſait paiſiblement de la protection de *Mécène* et d'*Auguſte*, comme *Boileau*,

1738. *Racine* et *Corneille*, de celle de *Louis le grand.* Vous n'avez point ces avantages, et je crois, à dire vrai, que votre réputation n'y perdra rien. Le suffrage d'un sage, d'une *Emilie*, doit être préférable à celui du trône, pour tout homme né avec un bon jugement.

Votre esprit n'est point esclave, et votre muse n'est point enchaînée à la gloire des grands. Vous en valez mieux, et c'est un témoignage irrévocable de votre sincérité; car on sait trop que cette vertu fut de tout temps incompatible avec la basse flatterie qui règne dans les cours.

L'histoire de *Louis XIV*, que je viens de relire, se ressent bien de votre séjour à Cirey; c'est un ouvrage excellent, et dont l'univers n'a point encore d'exemple. Je vous demande instamment de m'en procurer la continuation; mais je vous conseille en ami de ne point le livrer à l'impression. La postérité de tous ceux dont vous dites la vérité se liguerait contre vous. Les uns trouveraient que vous en avez trop dit, les autres que vous n'avez pas assez exagéré les vertus de leurs ancêtres; et les prêtres, cette race implacable, ne vous pardonneraient point les petits traits que vous leur lancez. J'ose même dire que cette histoire, écrite avec vérité et dans un esprit philosophique, ne doit point sortir de la sphère des philosophes. Non, elle n'est point faite pour des gens qui ne savent point penser.

Vos deux lettres ont produit un effet bien différent sur ceux à qui je les ai rendues. *Césarion*, qui avait la goutte, l'en a perdue de joie; et *Jordan*, qui se portait bien, pensa en prendre l'apoplexie, tant une même cause peut produire des effets différens.

C'est à eux à vous marquer tout ce que vous leur inspirez; ils s'en acquitteront aussi bien et mieux que je ne pourrais le faire. 1738.

Il ne nous manque à Remusberg qu'un *Voltaire*, pour être parfaitement heureux; indépendamment de votre absence, votre personne est pour ainsi dire innée dans nos ames. Vous êtes toujours avec nous. Votre portrait préside dans ma bibliothéque; il pend au-dessus de l'armoire qui conserve notre toison d'or; il est immédiatement placé au-dessus de vos ouvrages, et vis-à-vis de l'endroit où je me tiens, de façon que je l'ai toujours présent à mes yeux. J'ai pensé dire que ce portrait était comme la statue de *Memnon*, qui donnait un son harmonieux lorsqu'elle était frappée des rayons du soleil; que votre portrait animait de même l'esprit de ceux qui le regardent; pour moi il me semble toujours qu'il paraît me dire :

O vous donc qui brûlant d'une ardeur périlleuse, etc. (*)

Souvenez-vous toujours, je vous prie, de la petite colonie de Remusberg, et souvenez-vous-en pour lui adresser de vos lettres pastorales. Ce sont les consolations qui deviennent nécessaires dans votre absence; vous les devez à vos amis. J'espère bien que vous me compterez à leur tête. On ne saurait du moins être plus ardemment que je suis et que je serai toujours,

votre très-affectionné et fidèle ami,

FÉDÉRIC.

(*) BOILEAU, Art. poët.

LETTRE LXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

MONSEIGNEUR,

1738. Que votre Alteſſe royale pardonne à ce pauvre malade enrichi de vos bienfaits, s'il tarde trop à vous payer ſes tributs de reconnaiſſance.

Ce que vous avez composé ſur l'humanité vous aſſure, ſans doute, le ſuffrage et l'eſtime de madame *du Châtelet*, et vous me forceriez à l'admiration, ſi vous ne m'y aviez pas déjà tout diſpoſé. Non-ſeulement Cirey remercie votre Alteſſe royale, mais il n'y a perſonne ſur la terre qui ne doive vous être obligé. Ne connût-on de cet ouvrage que le titre, c'en eſt aſſez pour vous rendre maître des cœurs. Un prince qui penſe aux hommes, qui fait ſon bonheur de leur félicité! on demandera dans quel roman cela ſe trouve, et ſi ce prince s'appelle *Alcimédon* ou *Almanſor*, s'il eſt fils d'une fée et de quelque génie? Non, Meſſieurs, c'eſt un être réel; c'eſt lui que le ciel donne à la terre ſous le nom de *Fréderic*; il habite d'ordinaire la ſolitude de Remusberg; mais ſon nom, ſes vertus, ſon eſprit, ſes talens ſont déjà connus dans tout le monde; ſi vous ſaviez ce qu'il a écrit ſur l'humanité, le genre humain députerait vers lui pour le remercier: mais ces détails heureux ſont réſervés à Cirey, et ces faveurs ſont tenues ſecrètes.

Les gens qui ſe mêlaient autrefois de conſulter les demi-dieux, ſe vantaient d'en recevoir des oracles: nous en recevons, mais nous ne nous en vantons pas. 1738.

Il y a, Monſeigneur, une ſecrète ſympathie qui aſſujettit mon ame à votre Alteſſe royale; c'eſt quelque choſe de plus fort que l'harmonie préétablie. Je roulais dans ma tête une épître ſur l'humanité, quand je reçus celle de votre Alteſſe royale. Voilà ma tâche faite. Il y a eu, à ce que conte l'antiquité, des gens qui avaient un génie qui les aidait dans leurs grandes entrepriſes. Mon génie eſt à Remusberg. Eh! à qui appartenait-il de parler de l'humanité, qu'à vous, grand Prince, à votre ame généreuſe et tendre; à vous, Monſeigneur, qui avez daigné conſulter des médecins pour la maladie d'un de vos ſerviteurs, qui demeure à près de trois cents lieues de vous? Ah! Monſeigneur, malgré ces trois cents lieues, je ſens mon cœur lié à votre Alteſſe royale de bien près.

Je me flatte même avec aſſez d'apparence que cet intervalle diſparaîtra bientôt. Monſeigneur, l'électeur Palatin mourra s'il veut, mais les confins de Clèves et de Juliers verront au printemps prochain madame la marquiſe *du Châtelet.* Nous arrangerons tout pour nous trouver près de vos Etats. Je ſais bien qu'en fait d'affaires, il ne faut jamais répondre de rien; mais l'eſpérance de faire notre cour à votre Alteſſe royale, de voir de près ce que nous admirons, ce que nous aimons de loin, applanira bien des difficultés. N'eſt-il pas vrai, Monſeigneur, que votre Alteſſe royale donnera des ſauf-conduits à madame *du Châtelet?* mais qui voudrait l'arrêter, quand on ſaura qu'elle

1738. sera là pour voir votre Altesse royale, et qui m'osera faire du mal à moi quand j'aurai l'*épître de l'humanité* à la main?

Que je suis enchanté que votre Altesse royale ait été contente de cet *essai sur le feu* que madame *du Châtelet* s'amusa de composer, et qui, en vérité, est plutôt un chef-d'œuvre qu'un essai. Sans les maudits tourbillons de *Descartes*, qui tournent encore dans les vieilles têtes de l'académie, il est bien sûr que madame *du Châtelet* aurait eu le prix, et cette justice eût fait l'honneur de son sexe et de ses juges: mais les préjugés dominent par-tout. En vain *Newton* a montré aux yeux les secrets de la lumière; il y a de vieux romanciers physiciens qui sont pour les chimères de *Mallebranche*. L'académie rougira un jour de s'être rendue si tard à la vérité; et il demeurera constant qu'une jeune dame osait embrasser la bonne philosophie quand la plupart de ses juges l'étudiaient faiblement pour la combattre opiniâtrement.

M. de *Maupertuis*, homme qui ose aimer et dire la vérité, quoique persécuté, a mandé hardiment, mais secrètement, que les discours français couronnés étaient pitoyables. Son suffrage, joint à celui de Rémusberg, sont le plus beau prix qu'on puisse jamais recevoir.

Madame *du Châtelet* sera très-flattée que votre Altesse royale fasse lire à M. *Jordan* ce qui a plu à votre Altesse royale. Elle estime avec raison un homme que vous estimez.

Je suis, etc.

LETTRE LXX.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 22 de novembre.

MON CHER AMI,

Il faut avouer que vous êtes un débiteur admirable; vous ne restez point en arrière dans vos payemens, et l'on gagne considérablement au change. Je vous ai une obligation infinie de l'*épître sur le plaisir* : ce système de théologie me paraît très-conforme à la divinité, et s'accorde parfaitement avec ma manière de penser. Que ne vous dois-je point pour cet ouvrage incomparable? 1738.

Les Dieux que nous chantait Homère
Etaient forts, robustes, puissans;
Celui que l'on nous prêche en chaire
Est l'original des tyrans;
Mais le Plaisir, Dieu de Voltaire,
Est le vrai Dieu, le tendre père
De tous les esprits bienfesans.

On ne peut mieux connaître la différence des génies, qu'en examinant la manière dont des personnes différentes expriment les mêmes pensées. La comtesse de *Plate*, dont vous devez avoir entendu parler en Angleterre, pour dire un *eunuque* le périphrasait *un homme brillanté*. L'idée était prise d'une pierre fine

1738. qu'on taille et qu'on brillante. Cette manière de s'exprimer portait bien en soi le caractère de femme, je veux dire de cet esprit inviolablement attaché aux ajustemens et aux bagatelles. L'homme de génie, le grand poëte se manifeste bien différemment par cette noble et belle périphrase :

Que le fer a privé des sources de la vie.

Outre que la pensée d'un DIEU, servi par des eunuques, a quelque chose de frappant par elle-même, elle exprime encore, avec une force merveilleuse, l'idée du poëte. Cette manière de toucher avec modestie et avec clarté une matière aussi délicate que l'est celle de la mutilation, contribue beaucoup au plaisir du lecteur. Ce n'est point parce que cette pièce m'est adressée; ce n'est point parce qu'il vous a plu de dire du bien de moi, mais c'est par sa bonté intrinsèque que je lui dois mon approbation entière. Je me doutais bien que le dieu des écoles ne pourrait que gagner en passant par vos mains.

Ne croyez pas, je vous prie, que je pousse mon scepticisme à outrance. Il y a des vérités que je crois démontrées, et dont ma raison ne me permet pas de douter. Je crois, par exemple, qu'il n'y a qu'un DIEU et qu'un *Voltaire* dans le monde; je crois encore que ce DIEU avait besoin dans ce siècle d'un *Voltaire* pour le rendre aimable. Vous avez lavé, nettoyé et retouché un vieux tableau de *Raphaël*, que le vernis de quelque barbouilleur ignorant avait rendu méconnaissable.

Le but principal que je m'étais proposé dans ma *dissertation sur l'erreur*, était d'en prouver l'innocence.

Je

Je n'ai point osé m'expliquer sur le sujet de la religion, c'est pourquoi j'ai employé plutôt un sujet philosophique. Je respecte d'ailleurs *Copernic*, *Descartes*, *Leibnitz*, *Newton*; mais je ne suis point encore d'âge à prendre parti. Les sentimens de l'académie conviennent mieux à un jeune homme de vingt et quelques années que le ton décisif et doctoral. Il faut commencer par connaître pour apprendre à juger. C'est ce que je fais; je lis tout avec un esprit impartial et dans le dessein de m'instruire, en suivant votre excellente leçon : 1738.

Et vers la vérité le doute les conduit.

J'ai lu avec admiration et avec étonnement l'ouvrage de la marquise sur le feu. Cet essai m'a donné une idée de son vaste génie, de ses connaissances et de votre bonheur. Vous le méritez trop bien pour que je vous l'envie. Jouissez-en dans votre paradis, et qu'il soit permis à nous autres humains de participer à votre bonheur.

Vous pouvez assurer *Emilie* qu'elle a mis chez moi le feu en une particulière vénération, savoir, non le feu qu'elle décompose avec tant de sagacité, mais celui de son puissant génie.

Serait-il permis à un sceptique de proposer quelques doutes qui lui sont venus? Peut-on, dans un ouvrage de physique, où l'on recherche la vérité scrupuleusement, peut-on y faire entrer des restes de visions de l'antiquité? J'appelle ainsi ce qui paraît être échappé à la marquise touchant l'embrâsement excité dans les forêts par le mouvement des branches.

J'ignore le phénomène rapporté dans l'article des

1738. causes de la congélation de l'eau; on rapporte qu'en Suisse il se trouvait des étangs qui gelaient pendant l'été aux mois de juin et de juillet. Mon ignorance peut causer mes doutes. J'y profiterai à coup sûr, car vos éclaircissemens m'instruiront.

Après avoir parlé de vos ouvrages et de ceux de la marquise, il n'est guère permis de parler des miens. Je dois cependant accompagner cette lettre d'une pièce qu'on a voulu que je fisse. Le plus grand plaisir que vous puissiez me faire, après celui de m'envoyer de vos productions, est de corriger les miennes. J'ai eu le bonheur de me rencontrer avec vous, comme vous pourrez le voir sur la fin de l'ouvrage. Lorsqu'on a peu de génie, qu'on n'est point secondé d'un censeur éclairé, et qu'on écrit en langue étrangère, on ne peut guère se promettre de faire des progrès. Rimer malgré ces obstacles, c'est, ce me semble, être atteint en quelque manière de la maladie des Abdéritains.

Je vous fais confidence de toutes mes folies. C'est la marque la plus grande de ma confiance et de l'estime avec laquelle je suis inviolablement,

Mon cher ami,

votre, etc.

FÉDERIC.

P. S. J'ai quelque bagatelle d'ambre pour Cirey, et j'ai du vin de Hongrie que l'on me dit être un baume pour la santé de mon ami. Je voudrais envoyer cet emballage par Hambourg à Rouen, et de là à Paris, sous l'adresse de *Thiriot*; car je ne crois pas qu'on trouvât aisément quelque voiturier qui voulût s'en charger.

LETTRE LXXI

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 25 de décembre.

MON CHER AMI,

J'AI lu ces jours passés avec beaucoup de plaisir la lettre que vous adressez à vos infidèles libraires de Hollande. La part que je prends à votre réputation m'a fait participer vivement à l'approbation dont le public ne saurait manquer de couronner votre modération. 1738.

C'est cette modération qui doit être le caractère propre de tout homme qui cultive les sciences ; la philosophie, qui éclaire l'esprit, fait faire des progrès dans la connaissance du cœur humain ; et le fruit le plus solide qui en revient doit être un support plein d'humanité pour les faiblesses, les défauts et les vices des hommes. Il serait à souhaiter que les savans dans leurs disputes, les théologiens dans leurs querelles, et les princes dans leurs différends, voulussent imiter votre modération. Le savoir, la véritable religion, les caractères respectables parmi les hommes devraient élever ceux qui en sont revêtus au-dessus de certaines passions qui ne devraient être que le partage des ames basses. D'ailleurs le mérite reconnu est comme dans un fort à l'abri des traits de l'envie. Tous les coups portés contre un ennemi inférieur déshonorent celui qui les lance.

1738.

Tel, cachant dans les airs ſon front audacieux,
Le fier Atlas paraît joindre la terre aux cieux;
Il voit ſans s'ébranler la foudre et le tonnerre,
Briſés contre ſes pieds, leur faire en vain la guerre:
Tel du ſage éclairé le repos précieux
N'eſt point troublé des cris d'infames envieux;
Il mépriſe les traits qui contre lui s'émouſſent;
Son ſilence prudent, ſes vertus les repouſſent;
Et contre ces Titans le public outragé
Du ſoin de les punir doit être ſeul chargé.

L'art de rendre injure pour injure eſt le partage des crocheteurs. Quand même ces injures ſeraient des vérités, quand même elles ſeraient échauffées par le feu d'une belle poéſie, elles reſtent toujours ce qu'elles ſont. Ce ſont des armes bien placées dans les mains de ceux qui ſe battent à coups de bâton, mais qui s'accordent mal avec ceux qui ſavent faire uſage de l'épée.

Votre mérite vous a ſi fort élevé au-deſſus de la ſatire et des envieux, qu'aſſurément vous n'avez pas beſoin de repouſſer leurs coups. Leur malice n'a qu'un temps, après quoi elle tombe avec eux dans un oubli éternel.

L'hiſtoire, qui a conſacré la mémoire d'*Ariſtide*, n'a pas daigné conſerver les noms de ſes envieux. On les connaît auſſi peu que les perſécuteurs d'*Ovide*.

En un mot, la vengeance eſt la paſſion de tout homme offenſé; mais la généroſité n'eſt la paſſion que des belles ames. C'eſt la vôtre, c'eſt elle aſſurément qui vous a dicté cette belle lettre, que je ne ſaurais aſſez admirer, que vous adreſſez à vos libraires.

Je ſuis charmé que le monde ſoit obligé de convenir que votre philoſophie eſt auſſi ſublime dans la pratique qu'elle l'eſt dans la ſpéculation. 1738.

Mes tributs accompagneront cette lettre. Les diſſipations de la ville, certains termes inconnus à Cirey et à Remusberg, de devoir, de reſpects, de cour, mais d'une efficacité très-incommode dans la pratique, m'enlèvent tout mon temps. Vous vous en apercevrez, ſans doute, car je n'ai pas ſeulement pu abréger ma lettre. A propos, comment ſe porte *Louis XIV*? Vous allez dire : quel importun! cet *Apicius* n'eſt jamais raſſaſié de mes ouvrages.

Aſſurez, je vous prie, cette déeſſe qui transforma *Newton* en *Vénus*, de mes adorations ; et ſi vous voyez un certain poëte philoſophe, l'auteur de la Henriade et de l'épître à *Uranie*, aſſurez-le que je l'eſtime et le conſidère on ne peut pas davantage.

FÉDERIC.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

MONSEIGNEUR,

Il nous arrive dans le moment une écritoire, que madame *du Châtelet* et moi indigne comptions avoir l'honneur de préſenter à votre Alteſſe royale pour ſes étrennes. Le miniſtre qui, ſelon votre très-bonne plaiſanterie, eſt prêt à vous prendre ſouvent pour un baſtion ou pour une contreſcarpe, vous offrirait

1738. une coulevrine ou un mortier, mais nous autres êtres penſans, nous préſentons en toute humilité à notre chef, l'inſtrument avec lequel on communique ſes penſées. Je l'ai adreſſée à Anvers; elle part aujourd'hui, et d'Anvers elle doit aller à Véſel à l'adreſſe de M. le baron de *Borck*, ou, à ſon défaut, au commandant de la place, pour être remiſe à votre Alteſſe royale. Ce qui m'encourage à prendre cette liberté, c'eſt que ce petit hommage de votre ſujet, ayant été fait à Paris, imite et ſurpaſſe le laque de la Chine; c'eſt un art tout nouveau en Europe, et tous les arts vous doivent des tributs. Pardonnez-moi donc, Monſeigneur, cet excès de témérité.

Je ſuis avec la plus tendre reconnaiſſance, l'eſtime et l'attachement le plus inviolable et le plus profond reſpect,

Monſeigneur,

de votre Alteſſe royale, le très-humble, etc.

LETTRE LXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le premier janvier.

1739. JEUNE Héros, eſprit ſublime,
Quels vœux pour vous puis-je former?
Vous êtes bienfeſant, ſage, humain, magnanime;
Vous avez tous les dons, car vous ſavez aimer,

Puissent les souverains, qui gouvernent les rênes 1739.
De ces puissans Etats gémissans sous leurs lois,
Dans le sentier du vrai vous suivre quelquefois;
Et, pour vous imiter, prendre au moins quelques peines!
Ce sont-là tous mes vœux; ce sont-là les étrennes
Que je présente à tous les rois.

Comme j'allais continuer sur ce ton, Monseigneur, la lettre de votre Altesse royale et l'épître au prince qui a le bonheur d'être votre frère, sont venues me faire tomber la plume des mains. Ah! Monseigneur, que vous avez un loisir singulièrement employé, et que le talent extraordinaire, dans tout homme né hors de France, de faire des vers français, et plus rare encore dans une personne de votre rang, s'accroît et se fortifie de jour en jour! mais que ne faites-vous point? et de la science des rois jusqu'à la musique et à l'art de la peinture, quelle carrière ne remplissez-vous pas? Quel présent de la nature n'avez-vous pas embelli par vos soins?

Mais quoi, Monseigneur, il est donc vrai que votre Altesse royale a un frère digne d'elle? C'est un bonheur bien rare: mais s'il n'en est pas tout à fait digne, il faudra qu'il le devienne après la belle épître de son frère aîné; voilà le premier prince qui ait reçu une éducation pareille.

Il me semble, Monseigneur, qu'il y a eu un des électeurs, vos ancêtres, qu'on surnomma le *Cicéron* de l'Allemagne; n'était-ce pas *Jean II?* Votre Altesse royale est bien persuadée de mon respect pour ce prince; mais je suis persuadé que *Jean II* n'écrivait point en prose comme *Fréderic.* Et à l'égard des

1739. vers, je défie toute l'Allemagne, et presque toute la France, de faire rien de mieux que cette belle épître:

O vous en qui mon cœur, tendre et plein de retour,
Chérit encor le sang qui lui donna le jour!

Cet *encor* me paraît une des plus grandes finesses de l'art et de la langue; c'est dire, bien énergiquement en deux syllabes, qu'on aime ses parens une seconde fois dans son frère.

Mais s'il plaît à votre Altesse royale, n'écrivez plus *opinion* par un *g*, et daignez rendre à ce mot les quatre syllabes dont il est composé; voilà les occasions où il faut que les grands princes et les grands génies cèdent aux pédans.

Toute la grandeur de votre génie ne peut rien sur les syllabes; et vous n'êtes pas le maître de mettre un *g* où il n'y en a point. Puisque me voici sur les syllabes, je supplierai encore votre Altesse royale d'écrire *vice* avec un *c*, et non avec deux *ſſ*. Avec ces petites attentions, vous serez de l'académie française quand il vous plaira; et, principauté à part, vous lui ferez bien de l'honneur; peu de ses académiciens s'expriment avec autant de force que mon Prince; et la grande raison est qu'il pense plus qu'eux. En vérité, il y a dans votre épître un portrait de la calomnie, qui est de *Michel-Ange*, et un de la jeunesse, qui est de l'*Albane*. Que votre Altesse royale redouble bien vivement l'envie que nous avons de lui faire notre cour! Nous nous arrangeons pour partir au mois d'avril; et il faudra que je sois bien malheureux, si des frontières de Juliers je ne trouve pas un petit chemin qui me conduira aux pieds de

votre Altesse royale. Qu'elle me permette de l'instruire que probablement nous resterons une année dans ces quartiers-là, à moins que la guerre ne nous en chasse. Madame *du Châtelet* compte retirer tous les biens de sa maison qui sont engagés; cela sera long; et il faut même essuyer à Vienne et à Bruxelles un procès qu'elle poursuivra elle-même, et pour lequel elle a déjà fait des écritures avec la même netteté et la même force qu'elle a travaillé à cet ouvrage du feu; quand même ces affaires-là dureraient deux années, n'importe; il faudrait abandonner Cirey pour deux années; les devoirs et les affaires sérieuses marchent avant tout; et comment regretterait-on Cirey quand on sera plus proche de Clèves et d'un pays qui sera probablement honoré de la présence de votre Altesse royale! Ainsi peut-être, Monseigneur, supplierons-nous votre Altesse royale de suspendre l'envoi de ce bon vin dont votre générosité veut me faire boire; il y a apparence que j'irai boire long-temps du vin du Rhin entre Liége et Juliers. Votre Altesse royale est trop bonne; elle a consulté des médecins pour moi, et elle daigne m'envoyer une recette qui vaut mieux que toutes leurs ordonnances. 1739.

Ma santé serait rétablie,
Si je me trouvais quelque jour
Près d'un tonneau de vin d'Hongrie,
Et le buvant à votre cour;
Mais le buvant près d'Emilie.

Je suis avec le plus profond respect, avec admiration, avec la tendresse que vous me permettez, etc.

LETTRE LXXIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 8 de janvier.

MON CHER AMI,

1739. JE m'étais bien flatté que l'*épître ſur l'humanité* pourrait mériter votre approbation par les ſentimens qu'elle renferme; mais j'eſpérais en même temps que vous voudriez bien faire la critique de la poéſie et du ſtyle.

Je prie donc l'habile philoſophe, le grand poëte, de vouloir bien s'abaiſſer encore, et de faire le grammairien rigide par amitié pour moi. Je ne me rebuterai point de retoucher une pièce dont le fond a pu plaire à la marquiſe; et par ma docilité à ſuivre vos corrections, vous jugerez du plaiſir que je trouve à m'amender.

Que mon épître ſur l'humanité ſoit le précurſeur de l'ouvrage que vous avez médité, je me trouverai aſſez récompenſé de ce que le mien a été comme l'aurore du vôtre. Courez la même carrière, et ne craignez point qu'un amour propre mal entendu m'aveugle ſur mes productions. L'humanité eſt un ſujet inépuiſable: j'ai bégayé mes penſées, c'eſt à vous de les développer.

Il paraît qu'on ſe fortifie dans un ſentiment lorſqu'on repaſſe en ſon eſprit toutes les raiſons qui l'appuient. C'eſt ce qui m'a déterminé de traiter le ſujet de l'humanité. C'eſt, ſelon mon avis, l'unique vertu, et elle doit être principalement le propre de

ceux que leur condition distingue dans le monde; un souverain grand ou petit doit être regardé comme un homme dont l'emploi est de remédier, autant qu'il est en son pouvoir, aux misères humaines; il est comme le médecin qui guérit, non pas les maladies du corps, mais les malheurs de ses sujets. La voix des malheureux, les gémissemens des misérables, les cris des opprimés doivent parvenir jusqu'à lui. Soit par pitié pour les autres, soit par un certain retour sur soi-même, il doit être touché de la triste situation de ceux dont il voit les misères; et pour peu que son cœur soit tendre, les malheureux trouveront chez lui toutes sortes de miséricordes. 1739.

Un prince est, par rapport à son peuple, ce que le cœur est à l'égard de la structure mécanique du corps. Il reçoit le sang de tous les membres, et il le repousse jusqu'aux extrémités. Il reçoit la fidélité et l'obéissance de ses sujets, et il leur rend l'abondance, la prospérité, la tranquillité, et tout ce qui peut contribuer à l'accroissement et au bien de la société.

Ce sont-là des maximes qui me semblent devoir naître d'elles-mêmes dans le cœur de tous les hommes: cela se sent, pour peu qu'on raisonne, et l'on n'a pas besoin de faire un grand cours de morale pour les apprendre. Je crois que la compassion et le désir de soulager une personne qui a besoin de secours, sont des vertus innées dans la plupart des hommes. Nous nous représentons nos infirmités et nos misères en voyant celles des autres, et nous sommes aussi actifs à les secourir, que nous désirerions qu'on le fût envers nous, si nous étions dans le même cas.

1739. Les tyrans pèchent ordinairement en envisageant les choses sous un autre point de vue; ils ne considèrent le monde que par rapport à eux-mêmes; et pour être trop au-dessus de certains malheurs vulgaires, leurs cœurs y sont insensibles. S'ils oppriment leurs sujets, s'ils sont durs, s'ils sont violens et cruels, c'est qu'ils ne connaissent pas la nature du mal qu'ils font, et que pour ne point avoir souffert ce mal, ils le croient trop léger. Ces sortes d'hommes ne sont point dans le cas de *Mutius Scévola* qui, se brûlant la main devant *Porsenna*, ressentait toute l'action du feu sur cette partie de son corps.

En un mot, toute l'économie du genre humain est faite pour inspirer l'humanité; cette ressemblance de presque tous les hommes, cette égalité des conditions, ce besoin indispensable qu'ils ont les uns des autres, leurs misères qui serrent les liens de leurs besoins, ce penchant naturel qu'on a pour ses semblables, notre conservation qui nous prêche l'humanité, toute la nature semble se réunir pour nous inculquer un devoir qui, fesant notre bonheur, répand à chaque jour des douceurs nouvelles sur notre vie.

En voilà bien suffisamment, à ce qu'il me paraît, pour la morale. Il me semble que je vous vois bâiller deux fois en lisant ce terrible verbiage, et la marquise s'en impatienter. Elle a raison, en vérité, car vous savez mieux que moi tout ce que je pourrais vous dire sur ce sujet; et, qui plus est, vous le pratiquez.

Nous ressentons ici les effets de la congélation de l'eau. Il fait un froid excessif. Il ne m'arrive jamais d'aller à l'air, que je ne tremble que quelque partie nitreuse n'éteigne en moi le principe de la chaleur.

Je vous prie de dire à la marquise que je la prie fort de m'envoyer un peu de ce beau feu qui anime son génie. Elle en doit avoir de reste, et j'en ai grand besoin. Si elle a besoin de glaçons, je lui promets de lui en fournir autant qu'il lui en faudra pour avoir des eaux glacées pendant toutes les ardeurs de l'été. 1739.

Doctissimus Jordanus n'a pas vu encore l'essai de la marquise; je ne suis pas prodigue de vos faveurs. Il y a même des gens qui m'accusent de pousser l'avarice jusqu'à l'excès. *Jordan* verra l'essai sur le feu, puisque la marquise y consent, et il vous dira lui-même, s'il lui plaît, ce que cet ouvrage lui aura fait sentir. Tout ce que je puis vous assurer d'avance, c'est que tous tant que nous sommes, nous ne connaissons point les préjugés. Les *Descartes*, les *Leibnitz*, les *Newton*, les *Emilie* nous paraissent autant de grands hommes qui nous instruisent à proportion des siècles où ils ont vécu.

La marquise aura cet avantage que sa beauté et son sexe donnent sur le nôtre, lorsqu'il s'agit de persuader.

Son esprit persuadera
Que le profond Newton en tout est véritable;
Mais son regard nous convaincra
D'une autre vérité plus claire et plus palpable;
En la voyant, on sentira
Tout ce que fait sentir un objet adorable.

Si les Grâces présidaient à l'académie, elles n'auraient pas manqué de couronner l'ouvrage de leurs mains. Il paraît bien que messieurs de l'académie, trop

1739. attachés à l'usage et à la coutume, n'aiment point les nouveautés, par la crainte qu'ils ont d'étudier ce qu'ils ne savent qu'imparfaitement. Je me représente un vieil académicien qui, après avoir vieilli sous le harnois de *Descartes*, voit dans la décrépitude de sa course s'élever une nouvelle opinion. Cet homme connaît par habitude les articles de la foi philosophique, il est accoutumé à sa façon de penser; il s'en contente, et il voudrait que tout le monde en fît autant. Quoi! voudrait-on redevenir disciple à l'âge de cinquante, de soixante ans, et être exposé à la honte d'étudier soi-même, après avoir si long-temps enseigné aux autres; et d'un grand flambeau qu'on croit être, ne devenir qu'une faible lumière ou plutôt s'obscurcir tout-à-fait? Ce n'est pas ainsi qu'on l'entend. Il est plus court de décrier un nouveau systême que de l'approfondir. Il y a même de la fermeté héroïque de s'opposer aux nouveautés en tous genres, et à soutenir les anciennes opinions. Un autre ordre d'esprits raisonne d'une autre manière. Ils disent dans leur simplicité: Telle opinion fut celle de nos pères, pourquoi ne serait-elle pas la nôtre? Valons-nous mieux qu'ils ne valaient? N'ont-ils pas été heureux en suivant les sentimens d'*Aristote* et de *Descartes*? Pourquoi nous romprions-nous la tête à étudier les sentimens des novateurs? Ces sortes d'esprits s'opposeront toujours aux progrès des connaissances; aussi n'est-il pas étonnant qu'elles en fassent si peu.

Dès que je serai de retour à Remusberg, j'irai me jeter tête baissée dans la physique; c'est la marquise à qui j'en ai l'obligation; je me prépare aussi à une entreprise bien hasardeuse et bien difficile; mais

vous n'en ferez instruit qu'après l'essai que j'aurai 1739.
fait de mes forces.

Pour mon malheur le roi va ce printemps en Prusse, où je l'accompagnerai; le destin veut que nous jouïons aux barres; et malgré tout ce que je puis m'imaginer, je ne prévois pas encore comme nous pourrons nous voir; ce sera toujours trop tard pour mes souhaits; vous en êtes bien convaincu, à ce que j'espère, comme de tous les sentimens avec lesquels je suis,

Mon cher ami,

votre inviolablement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE LXXV.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 20 de janvier.

On offrait aux dieux, dans le paganisme, les prémices des moissons et des récoltes; on consacrait au dieu de *Jacob* les premiers nés d'entre le peuple d'*Israël*; on voue aux saints patrons dans l'Eglise romaine non-seulement les prémices, non-seulement les cadets des maisons, mais des royaumes entiers, témoin l'abdication de *St. Louis* en faveur de la vierge *Marie* : pour moi je n'ai point de prémices de moissons, point d'enfans, point de royaume à vouer; je vous consacre les prémices de ma poésie de l'année 1739. Si j'étais païen, je vous invoquerais sous le nom d'*Apollon*; si j'étais juif, je vous

1739. eusse peut-être confondu avec le roi prophète et so[n] fils; si j'étais papiste, vous eussiez été mon saint e[t] mon confesseur. N'étant rien de tout cela, je m[e] contente de vous estimer très-philosophiquement, de vous admirer comme philosophe, de vous chéri[r] comme poëte, et de vous respecter comme ami.

Je ne vous souhaite que de la santé, car c'est tou[t] ce dont vous avez besoin. Partagé d'un génie supé[-]rieur, capable de vous suffire à vous-même et d[e] pouvoir être heureux, et, pour surcroît, possédan[t] *Emilie*, que mes vœux pourraient-ils ajouter à vot[re] félicité?

Souvenez-vous que sous une zone un peu plu[s] froide que la vôtre, dans un pays voisin de la bar[-]barie, en un lieu solitaire et retiré du monde, habit[e] un ami qui vous consacre ses veilles, et qui ne cesse de faire des vœux pour votre conservation.

FÉDERIC.

LETTRE LXXVI

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 18 de janvier.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Altesse royale est plus *Féderic* et plus *Marc-Aurèle* que jamais. Les choses agréables partent de votre plume avec une facilité qui m'étonne toujours. Votre instruction pastorale est du plus digne évêque. Vous montrez bien que ceux qui sont

destinés

destinés à être rois, sont en effet les oints du seigneur. Votre catéchisme est toujours celui de la raison et du bonheur. Heureuses vos ouailles, Monseigneur! le troupeau de Cirey reçoit vos paroles avec la plus grande édification. 1739.

Votre Altesse royale me conseille, c'est-à-dire, m'ordonne de finir l'histoire du siècle de *Louis XIV*. J'obéirai et je tâcherai même de l'éclaircir avec un ménagement qui n'ôtera rien à la vérité, mais qui ne la rendra pas odieuse. Mon grand but, après tout, n'est pas l'histoire politique et militaire, c'est celle des arts, du commerce, de la police, en un mot, de l'esprit humain. Dans tout cela il n'y a point de vérité dangereuse. Je ne crois donc pas devoir m'interdire une carrière si grande et si sûre, parce qu'il y a un petit chemin où je peux broncher; ce qui est entre les mains de votre Altesse royale ne sera jamais que pour elle. Le vulgaire n'est pas fait pour être servi comme mon prince.

J'ai réformé l'histoire de *Charles XII*, sur plusieurs mémoires qui m'ont été communiqués par un serviteur du roi *Stanislas*; mais sur-tout, sur ce que votre Altesse royale a daigné me faire remettre. Je n'ai pris de ces détails curieux dont vous m'avez honoré, que ce qui doit être su de tout le monde, sans blesser personne : le dénombrement des peuples, les lois nouvelles, les établissemens, les villes fondées, le commerce, la police, les mœurs publiques. Mais pour les actions particulières du czar, de la czarine, du czarovitz, je garde sur elles un silence profond. Je ne nomme personne, je ne cite personne, non-seulement parce que cela n'est pas de mon sujet, mais

1739. parce que je ne ferais pas usage d'un passage de l'évangile que votre Altesse royale m'aurait cité, si vous ne l'ordonniez expressément.

Je réforme la Henriade, et je compte par le premier ordinaire soumettre au jugement de votre Altesse royale quelques changemens que je viens d'y faire. Je corrige aussi toutes mes tragédies; j'ai fait un nouvel acte à Brutus, car enfin il faut se corriger et être digne de son prince et d'*Emilie*.

Je ne fais point imprimer Mérope, parce que je n'en suis pas encore content; mais on veut que je fasse une tragédie nouvelle, une tragédie pleine d'amour et non de galanterie, qui fasse pleurer des femmes, et qu'on parodie à la comédie italienne. Je la fais, j'y travaille il y a huit jours; (*) on se moquera de moi : mais en attendant je retouche beaucoup les élémens de *Newton*; je ne dois rien oublier, et je veux que cet ouvrage soit plus plein et plus intelligible.

Je vous ai rendu, Monseigneur, un compte exact de tous les travaux de votre sujet de Cirey; vraiment je ne dois pas omettre la nouvelle persécution que *Rousseau* et l'abbé *Desfontaines* me font. Tandis que je passe dans la retraite les jours et les nuits dans un travail assidu, on me persécute à Paris, on me calomnie, on m'outrage de la manière la plus cruelle. Madame la marquise *du Châtelet* a cru que *Thiriot*, qui envoie souvent ce qu'on fait contre moi à tout le monde, avait envoyé aussi à votre Altesse royale un libelle affreux de l'abbé *Desfontaines*; elle avait d'autant plus sujet de le croire, qu'elle en avait écrit à

(*) Zulime.

Thiriot, qu'elle lui avait mandé la vérité, et que *Thiriot* n'avoit point répondu; auſſi-tôt voilà le cœur généreux de madame *du Châtelet*, cœur digne du vôtre, qui s'enflamme; elle écrit à votre Alteſſe royale, elle vous fait entendre des plaintes bienſéantes dans ſa bouche, mais interdites à la mienne. Voici le fait. 1739.

Un homme, le chevalier de *Mouhy*, qui a déjà écrit contre l'abbé *Desfontaines*, fait une petite brochure littéraire contre lui; et, dans cette brochure, il imprime une lettre que j'ai écrite il y a deux ans. Dans cette lettre j'avais cité un fait connu; que l'abbé *Desfontaines*, ſauvé du feu par moi, avait, pour récompenſe, fait ſur le champ un libelle contre ſon bienfaiteur, et que *Thiriot* en était témoin. Tout cela eſt la plus exacte vérité, vérité bien honteuſe aux lettres. Si *Thiriot*, dans cette occaſion, craint de nouvelles morſures de l'abbé *Desfontaines*, s'il s'effraie plus de ce chien enragé qu'il n'aime ſon ami, c'eſt ce que j'ignore; il y a long-temps que je n'ai reçu de ſes nouvelles. Je lui pardonne de ne ſe point commettre pour moi. Je fais un petit mémoire apologétique pour répondre à l'abbé *Desfontaines*. Madame *du Châtelet* l'a envoyé à votre Alteſſe royale; je l'ai fort corrigé depuis. Je ne dis point d'injures; l'ouvrage n'eſt point contre l'abbé *Desfontaines*, il eſt pour moi; je tâche d'y mêler un peu de littérature, afin de ne point fatiguer le public de choſes perſonnelles. (*)

Mais je ſens que je fatigue fort votre Alteſſe royale par tout ce bavardage. Quel entretien pour un grand prince! Mais les dieux s'occupent quelquefois des

(*) Cet ouvrage ſe trouve dans cette édition, Mélanges littér. tome I, page 480, ſous le titre de *Mémoires ſur la ſatire.*

1739. sottises des hommes, et les héros regardent des combats de cailles.

Je suis avec le plus profond respect, le plus tendre, le plus inviolable attachement,

Monseigneur, etc.

LETTRE LXXVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 27 de janvier.

. . . .

. . . .

Ces quarante et quelques vers se réduisent à vous apprendre qu'une affreuse crampe d'estomac faillit à vous priver, il y a deux jours, d'un ami qui vous est bien sincèrement attaché, et qui vous estime on ne saurait davantage. Ma jeunesse m'a sauvé: les charlatans disent que c'est leur médecine, et pour moi je crois que c'est l'impatience de vous voir avant que de mourir.

J'avais lu le soir, avant de me coucher, une très-mauvaise ode de *Rousseau*, adressée *à la postérité*: j'en ai pris la colique, et je crains que nos pauvres neveux n'en prennent la peste. C'est assurément l'ouvrage le plus misérable qui me soit de la vie tombé entre les mains.

Je me sens extrêmement flatté de l'approbation que vous donnez à la dernière épître que je vous ai envoyée. Vous me faites grand plaisir de me reprendre sur mes fautes; je ferai ce que je pourrai pour corriger mon orthographe qui est très-mauvaise, mais je crains

de ne pas parvenir ſi tôt à l'exactitude qu'elle exige. 1739.
J'ai le défaut d'écrire trop vîte, et d'être trop pareſſeux pour copier ce que j'ai écrit. Je vous promets cependant de faire ce qui me ſera poſſible, pour que vous n'ayez pas lieu de compoſer, dans le goût de *Lucien*, un dialogue des *lettres* qui plaident devant le tribunal de *Vaugelas*, et qui accuſent les défraudations que je leur ai faites.

Si, en ſe corrigeant, on peut parvenir à quelque habileté; ſi, par l'application, on peut apprendre à faire mieux; ſi les ſoins des maîtres de l'art ne ſe laſſent point à former des diſciples; je puis eſpérer, avec votre aſſiſtance, de faire un jour des vers moins mauvais que ceux que je compoſe à préſent.

J'ai bien cru que la marquiſe *du Châtelet* était en affaires ſérieuſes ce qu'elle eſt en phyſique, en philoſophie, et dans la ſociété : le propre des ſciences eſt de donner une juſteſſe d'eſprit qui prévient l'abus qu'on pourrait faire de leur uſage. J'aime à entendre qu'une jeune dame a aſſez d'empire ſur ſes paſſions pour quitter tous ſes goûts en faveur de ſes devoirs; mais j'admire encore plus un philoſophe qui ſe réſout d'abandonner la retraite et la paix en faveur de l'amitié. Ce ſont des exemples que Cirey fournira à la poſtérité, et qui feront infiniment plus d'honneur à la philoſophie que l'abdication de cette femme ſingulière qui deſcendit du trône de Suède pour aller occuper un palais à Rome.

Les ſciences doivent être conſidérées comme des moyens qui nous donnent plus de capacité pour remplir nos devoirs : les perſonnes qui les cultivent ont plus de méthode dans ce qu'ils font, et agiſſent

1739. plus conséquemment. L'esprit philosophique établit des principes; ce sont les sources du raisonnement et la cause des actions sensées. Je ne m'étonne point que vous autres habitans de Cirey fassiez ce que vous devez faire; mais je m'étonnerais beaucoup si vous ne le sesiez pas vu la sublimité de vos génies et la profondeur de vos connaissances.

Je vous prie de m'avertir de votre départ pour Bruxelles, et d'aviser en même-temps sur la voie la plus courte pour accélérer notre correspondance. Je me flatte de pouvoir recevoir de vous tous les huit jours des lettres, lorsque vous serez si voisin de nos frontières. Je pourrai peut-être vous être de quelque utilité dans ce pays, car je connais très-particulièrement le prince d'*Orange*, qui est souvent à Bréda, et le duc d'*Aremberg*, qui demeure à Bruxelles. Peut-être pourrai-je aussi, par le ministère du prince de *Linchestein*, abréger à la marquise les longueurs qu'on lui fera souffrir à Bruxelles et à Vienne. Les juges de ces pays ne se pressent point dans leurs jugemens. On dit que, si la cour impériale devait un soufflet à quelqu'un, il faudrait solliciter trois ans avant que d'en obtenir le payement. J'augure de-là que les affaires de la Marquise ne se termineront pas aussi vîte qu'elle le pourrait désirer.

Le vin d'Hongrie vous suivra par-tout où vous irez. Il vous est beaucoup plus convenable que le vin du Rhin, duquel je vous prie de ne point boire, parce qu'il est fort mal-sain.

Ne m'oubliez pas, cher *Voltaire*, et, si votre santé vous le permet, donnez-moi plus souvent de vos nouvelles, de vos censures et de vos ouvrages. Vous

m'avez ſi bien accoutumé à vos productions, que
je ne puis preſque plus revenir à celles des autres. 1739.
Je brûle d'impatience d'avoir la fin du *Siècle de Louis XIV*, cet ouvrage eſt incomparable, mais gardez-vous bien de le faire imprimer.

Je ſuis avec toute l'eſtime imaginable et l'amitié la plus ſincère,

Mon cher ami,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE LXXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 3 février.

MON CHER AMI,

Vous recevez mes ouvrages avec trop d'indulgence. Une prévention trop favorable à l'auteur, vous fait excuſer leur faibleſſe et les fautes dont ils fourmillent.

Je ſuis comme le *Prométhée* de la fable; je dérobe quelquefois de votre feu divin dont j'anime mes faibles productions. Mais la différence qu'il y a entre cette fable et la vérité, c'eſt que l'ame de *Voltaire*, beaucoup plus grande et plus magnanime que celle du roi des dieux, ne me condamne point au ſupplice que ſouffrit l'auteur du céleſte larcin. Ma ſanté languiſſante encore m'empêche d'exécuter les ouvrages que je roulais dans ma tête, et le médecin, plus cruel que la maladie même, me condamne

1739. à prendre journellement de l'exercice; temps que je suis obligé de prendre sur mes heures d'étude.

Ces charlatans veulent m'interdire de m'instruire; bientôt ils voudront que je ne pense plus. Mais, tout bien compté, j'aime mieux être malade de corps que d'esprit. Malheureusement l'esprit ne semble être que l'accessoire du corps; il est dérangé en même-temps que l'organisation de notre machine, et la matière ne saurait souffrir sans que l'esprit ne s'en ressente également. Cette union si étroite, cette liaison intime, est, ce me semble, une très-forte preuve du sentiment de *Locke*. Ce qui pense en nous, est assurément un effet ou un résultat de la mécanique de notre machine animée. Tout homme sensé, tout homme qui n'est point imbu de prévention ou d'amour propre, doit en convenir.

Pour vous rendre compte de mes occupations, je vous dirai que j'ai fait quelques progrès en physique. J'ai vu toutes les expériences de la pompe pneumatique, et j'en ai indiqué deux nouvelles qui sont: 1°. de mettre une montre ouverte dans la pompe, pour voir si son mouvement sera accéléré ou retardé, s'il restera le même ou s'il cessera. La seconde expérience regarde la vertu productrice de l'air. On prendra une portion de terre dans laquelle on plantera un pois, après quoi on l'enfermera dans le récipient; on pompera l'air; et je suppose que le pois ne croîtra point, parce que j'attribue à l'air cette vertu productrice et cette force qui développe les semences.

Pour vous, mon cher ami, vous m'êtes un être incompréhensible. Je doute s'il y a un *Voltaire* dans le monde; j'ai fait un systême pour nier son existence.

Non assurément, ce n'est pas un homme qui fait le travail prodigieux qu'on attribue à M. de *Voltaire*. Il y a à Cirey, une académie composée de l'élite de l'univers; il y a des philosophes qui traduisent *Newton*, il y a des poëtes héroïques, il y a des *Corneilles*, il y a des *Catulles*, il y a des *Thucydides*, et l'ouvrage de cette académie se publie sous le nom de *Voltaire*, comme l'action de toute une armée s'attribue au chef qui la commande. La fable nous parle d'un géant qui avait cent bras, vous avez mille génies. Vous embrassez l'univers entier, comme *Atlas* qui le portait. 1739.

Ce travail prodigieux me fait craindre, je l'avoue; n'oubliez point que, si votre esprit est immense, votre corps est très-fragile. Ayez quelque égard, je vous prie, à l'attachement de vos amis, et ne rendez pas votre champ aride, à force de le faire rapporter. La vivacité de votre esprit mine votre santé, et ce travail exorbitant use trop vîte votre vie.

Puisque vous me promettez de m'envoyer les endroits de la Henriade que vous avez retouchés, je vous prie de m'envoyer la critique de ceux que vous avez rayés.

J'ai le dessein de faire graver la Henriade (lorsque vous m'aurez communiqué les changemens que vous avez jugé à propos d'y faire) comme l'*Horace* qu'on a gravé à Londres. *Knobelsdorf*, qui dessine très-bien, fera les dessins des estampes; l'on pourrait y ajouter l'Ode à *Maupertuis*, les épîtres morales, et quelques-unes de vos pièces qui sont dispersées en différens endroits. Je vous prie de me dire votre sentiment, et quelle serait votre volonté.

1739. Il eſt indigne, il eſt honteux pour la France, qu'on vous perſécute impunément. Ceux qui ſont les maîtres de la terre, doivent adminiſtrer la juſtice, récompenſer et ſoutenir la vertu contre l'oppreſſion et la calomnie. Je ſuis indigné de ce que perſonne ne s'oppoſe à la fureur de vos ennemis. La nation devrait embraſſer la querelle de celui qui ne travaille que pour la gloire de ſa patrie, et qui eſt preſque le ſeul homme qui faſſe honneur à ſon ſiècle. Les perſonnes qui penſent juſte, mépriſent le libelle diffamatoire qui paraît; elles ont en horreur ceux qui en ſont les abominables auteurs. Ces pièces ne ſauraient attaquer votre réputation, ce ſont des traits impuiſſans, des calomnies trop atroces, pour être crues ſi légèrement.

J'ai fait écrire à *Thiriot* tout ce qui convient qu'il ſache, et l'avis qu'on lui a donné touchant ſa conduite fructifiera, à ce que j'eſpère.

Vous ſavez que la marquiſe et moi, nous ſommes vos meilleurs amis; chargez-nous, lorſque vous ſerez attaqué, de prendre votre défenſe. Ce n'eſt pas que nous nous en acquittions avec autant d'éloquence et de dignité que ſi vous preniez ce ſoin vous-même. Mais tout ce que nous dirons pourra être plus fort, parce qu'un ami outré du tort qu'on fait à ſon ami, peut dire beaucoup de choſes que la modération de l'offenſé doit ſupprimer. Le public même eſt plutôt ému par les plaintes d'un ami compatiſſant qu'il n'eſt attendri par l'oppreſſé qui crie vengeance.

Je ne ſuis point indifférent ſur ce qui vous regarde, et je m'intéreſſe avec zèle au repos de celui qui travaille ſans relâche pour mon inſtruction et pour mon agrément.

Je suis avec tous les sentimens que vous inspirez à ceux qui vous connaissent, 1739.

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

Mes assurances d'estime à la Marquise.

LETTRE LXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 15 de février.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu les étrennes. Je vous en ai donné en sujet, et votre Altesse royale m'en a donné en roi. Votre lettre sans date, vos jolis vers,

> Quelque démon malicieux
> Se joue assurément du monde, etc.

ont dissipé tous les nuages qui se répandaient sur le ciel serein de Cirey. Les peines viennent de Paris, et les consolations viennent de Remusberg. Au nom d'*Apollon*, notre maître, daignez me dire, Monseigneur, comment vous avez fait pour connaître si parfaitement des états de la vie qui semblent être si éloignés de votre sphère? avec quel microscope les yeux de l'héritier d'une grande monarchie ont-ils pu

1739. démêler toutes les nuances qui bigarrent la vie commune. Les princes ne savent rien de tout cela; mais vous êtes homme autant que prince.

L'abbé *Alari* demandait un jour à notre roi permission d'aller à la campagne pour quelques jours, et de partir sur le champ. Comment, dit le roi, est-ce que votre carrosse à six chevaux est dans la cour? Il croyait alors que tout le monde avait un carrosse à six chevaux au moins.

Vous me feriez croire, Monseigneur, à la métempsycose. Il faut que votre ame ait été long-temps dans le corps de quelque particulier fort aimable, d'un *la Rochefoucauld*, d'un *la Bruyère*. Quelle peinture des riches accablés de leur bonheur insipide, des querelles et des chagrins qui en effet troublent les mariages les plus heureux en apparence! mais quelle foule d'idées et d'images! avec une petite lime de deux liards, que tout cet or-là serait parfaitement travaillé! Vous créez, et je ne fais plus que raboter; c'est ce qui fait que je n'ose pas encore envoyer à votre Altesse royale ma nouvelle tragédie : mais je prends la liberté de lui offrir un des petits morceaux que j'ai retouchés depuis peu dans la Henriade.

Madame la marquise *du Châtelet* vient de recevoir une lettre de votre Altesse royale qui prouve bien que Rémusberg va devenir une académie des sciences. Il faut, Monseigneur, que j'aime bien la vérité pour convenir qu'*Emilie* se trompe; mais cette vérité l'emporte sur les rois et même sur les *Emilies*.

Je pense que vous avez grande raison, Monseigneur, sur ce feu causé par un vent d'ouest. Si les humains avaient attendu après *Borée* pour se chauffer, ils

auraient couru grand risque de mourir de froid. 1739.
Les plus grands vents passant par les branches d'arbres y perdent beaucoup de leurs forces; si ces branches sont sèches, elles tombent; si elles sont vertes, leur froissement éternel ne produirait pas une étincelle. Le tonnerre a bien plus l'air d'avoir embrasé des forêts que le vent; et les différens volcans dont la terre est pleine ont été nos premières fournaises.

Le mémoire d'ailleurs est plein de recherches curieuses et de pensées aussi hardies que philosophiques; c'est le systême de *Boerhaave*, c'est celui de *Musschembroek*, c'est très-souvent celui de la nature. Notre académie a donné le prix à des gens dont l'un dit que le feu est un composé de bouteilles (1), et l'autre que c'est une machine de cylindre. Voilà le goût de notre nation; ce qui tient au roman à la préférence sur la simple nature. Aussi ne donnerai-je point Mérope; mais je vais donner une tragédie toute romanesque; quand on est dans le pays d'*Arlequin*, il faut avoir un habit de toutes couleurs, avec un petit masque noir.

Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis, et sponte meâ componere curas!

Si je vivais sous mon prince, je ne ferais pas de tels ouvrages; je tâcherais de me conformer à sa façon mâle et vigoureuse de penser; je ressusciterais mon feu mourant aux étincelles de son génie. Mais que

(1) M. *Euler* : mais ce n'est pas à cette hypothèse de bouteilles, c'est à une fort belle formule pour la propagation du son, que l'académie donna le prix.

1739. puis-je faire en France, malade, perfécuté, et toujours diftrait par la crainte qu'à la fin l'envie et la perfécution ne m'accablent? Le défert où je me fuis réfugié auprès de *Minerve*, qui a pris pour me protéger la figure de madame *du Châtelet*, ce défert, qui devrait être inacceffible aux perfécuteurs, n'a pu empêcher leur fureur d'y venir trouver un folitaire languiffant, qui ne vivait que pour votre Alteffe royale, pour *Emilie*, et pour l'étude.

Je fuis avec le plus profond refpect et le plus tendre attachement, etc.

LETTRE LXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 26 de février.

Ô nouvelle effroyable! ô trifteffe profonde!
Il était un héros nourri par les vertus,
L'efpérance, l'idole, et l'exemple du monde:
Dieu! peut-être il n'eft plus.

Quel envieux démon, de nos malheurs avide,
Dans ces jours fortunés tranche un deftin fi beau!
A mes yeux égarés quelle affreufe Euménide
Vient ouvrir ce tombeau!

Defcendez, accourez du haut de l'Empirée,
Dieu des arts, Dieu charmant, mon éternel appui,
Vertus qui préfidez à fon ame éclairée,
Et que j'adore en lui.

Defcendez, refermez cette tombe entr'ouverte; 1739.
Arrachez la victime aux deftins ennemis :
Votre gloire en dépend, fa mort eft votre perte :
Confervez votre fils.

Jufqu'au trône enflammé de l'empire célefte
La Terre a fait monter ces douloureux accens :
Grand DIEU! fi vous m'ôtez cet efpoir qui me refte,
Sappez mes fondemens.

Vous le favez, grand DIEU! languiffante, affaiblie
Sous le poids des forfaits, je gémis de tout temps;
Féderic me confole, il vous réconcilie
Avec mes habitans.

Le Ciel entend la Terre, il exauce fes plaintes;
Minerve, la Santé, les Grâces, les Amours
Revolent vers mon prince et diffipent nos craintes
En affurant fes jours.

Rival de Marc-Aurèle, ame héroïque et tendre,
Ah! fi je peux former le défir et l'efpoir
Que de mes jours encor le fil puiffe s'étendre,
Ce n'eft que pour vous voir.

Je fuis né malheureux : la déteftable envie,
Le zèle impérieux des dangereux dévots,
Contre les jours ufés de ma mourante vie,
Arment la main des fots.

Un lâche me trahit, un ingrat m'abandonne,
Il rompt de l'amitié le voile décevant :
Miférables humains, ma douleur vous pardonne;
Féderic eft vivant.

1739. Il les faut excuſer, Monſeigneur, ces vers ſans eſprit, que le cœur ſeul a dictés au milieu de la crainte où je ſuis encore de votre danger, dans le même temps que j'avais la joie d'apprendre votre réſurrection de votre propre main.

Votre Alteſſe royale eſt donc comme le cigne du temps paſſé; elle chante au bord du tombeau. Ah! Monſeigneur, que vos vers m'ont raſſuré. On a bien de la vie quand l'eſprit fait de ces choſes-là après une crampe dans l'eſtomac. Mais, Monſeigneur, que de bontés à la fois! Je n'ai de protecteurs que vous et *Emilie*. Non-ſeulement votre Alteſſe royale daigne m'aimer, mais elle veut encore que les autres m'aiment. Eh, qu'importent les autres! Après tout, je n'aurai pas la malheureuſe faibleſſe de rechercher le ſuffrage de *Vadius*, quand je ſuis honoré des bontés de *Fédéric*, mais le malheur eſt que la haine implacable des *Vadius* eſt ſouvent ſuivie de la perſécution des *Séjans*.

Je ſuis en France parce que madame *du Châtelet* y eſt; ſans elle il y a long-temps qu'une retraite plus profonde me déroberait à la perſécution et à l'envie. Je ne hais point mon pays; je reſpecte et j'aime le gouvernement ſous lequel je ſuis né; mais je ſouhaiterais ſeulement pouvoir cultiver l'étude avec plus de tranquillité et moins de crainte.

Si l'abbé *Desfontaines* et ceux de ſa trempe qui me perſécutent, ſe contentaient de libelles diffamatoires, encore paſſe; mais il n'y a point de reſſorts qu'ils ne faſſent jouer pour me perdre. Tantôt ils font courir des écrits ſcandaleux, et me les imputent; tantôt des lettres anonymes aux miniſtres, des hiſtoires forgées à plaiſir par *Rouſſeau*, et conſommées par *Desfontaines*;

de

de faux dévots se joignent à eux, et couvrent du zèle de la religion leur fureur de nuire. Tous les huit jours je suis dans la crainte de perdre la liberté ou la vie; et languissant dans une solitude, et dans l'impuissance de me défendre, je suis abandonné par ceux mêmes à qui j'ai fait le plus de bien, et qui pensent qu'il est de leur intérêt de me trahir. Du moins un coin de terre dans la Hollande, dans l'Angleterre, chez les Suisses, ou ailleurs, me mettrait à l'abri et conjurerait la tempête; mais une personne trop respectable a daigné attacher sa vie heureuse à des jours si malheureux: elle adoucit tous mes chagrins, quoiqu'elle ne puisse calmer mes craintes. 1739.

Tant que j'ai pu, Monseigneur, j'ai caché à votre Altesse royale la douleur de ma situation, malgré la bonté qu'elle avait elle-même d'en plaindre l'amertume: je voulais épargner à cette ame généreuse des idées si désagréables; je ne songeais qu'aux sciences qui font vos délices; j'oubliais l'auteur que vous daignez aimer; mais enfin ce serait trahir son protecteur de lui cacher sa situation. La voilà telle qu'elle est. *Horace* dit:

Durum, sed levius fit patientiâ,

et moi je dis:

Durum, sed levius fit per Federicum.

Votre Altesse royale promet encore sa protection, pour les affaires que madame *du Châtelet* doit discuter vers les confins de votre souveraineté. Elle vous en remercie, Monseigneur; il n'y a qu'elle qui puisse exprimer le prix de vos bienfaits. Sera-t-il possible

1739. que votre Altésse royale soit en Prusse quand nous serons près de Clèves? J'espère au moins que nous y serons si long-temps qu'enfin nous y verrons *salutare meum.*

Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 février.

MONSEIGNEUR,

Je reçois la lettre de votre Altesse royale du 3 février, et je lui réponds par la même voie; nous avons sur le champ répété l'expérience de la montre dans le récipient: la privation d'air n'a rien changé au mouvement qui dépend du ressort. La montre est actuellement sous la cloche; je crois m'apercevoir que le balancier a pu aller peut-être un peu plus vîte, étant plus libre dans le vide; mais cette accélération est très-peu de chose, et dépend probablement de la nature de la montre. Quant au ressort, il est évident, par l'expérience, que l'air n'y contribue en rien; et pour la matière subtile de *Descartes*, je suis son très-humble serviteur. Si cette matière, si ce torrent de tourbillons va dans un sens, comment les ressorts qu'elle produirait pourraient-ils opérer de tous les sens? Et puis, qu'est-ce que c'est que des tourbillons?

Mais que m'importe la machine pneumatique? c'est votre machine, Monseigneur, qui m'importe;

c'eſt la ſanté du corps aimable, qui loge une ſi belle ame. Quoi ! je ſuis donc réduit à dire à votre Alteſſe royale ce qu'elle m'a ſi ſouvent daigné dire; conſervez-vous; travaillez moins. Vous le diſiez, Monſeigneur, à un homme dont la conſervation eſt inutile au monde; et moi je le dis à celui dont le bonheur des hommes doit dépendre. Eſt-il poſſible, Monſeigneur, que votre accident ait eu de telles ſuites? J'ai eu l'honneur d'écrire à votre Alteſſe royale, par M. *Pletz*; j'ai écrit auſſi en droiture; hélas! je ne puis être au nombre de ceux qui veillent auprès de votre perſonne. *Niſus* et *Euryalus* amuſeront peut-être plus votre convaleſcence que ne feraient des calculs. Je ne m'étonne pas que le héros de l'amitié ait choiſi un tel ſujet; j'en attends les premières ſcènes avec impatience. *Scipion*, *Céſar*, *Auguſte* firent des tragédies, *cur non Federicus?* 1739.

Votre Alteſſe royale me fait trop d'honneur; elle oppoſe trop de bonté à mes malheurs; j'ai fait tant de changement à la Henriade, que je ſuis obligé de lui envoyer l'ouvrage tout entier, avec les corrections. Si elle ordonne la voie par laquelle il faut lui faire tenir l'ouvrage qu'elle protége, elle ſera obéie. Je ſuis trop heureux, malgré mes ennemis; je la remercie mille fois; et tout ce que vous daignez me dire pénètre mon cœur. Que je bavarderais, ſi ma déplorable ſanté me permettait d'écrire davantage. Je ſuis à vos pieds, Monſeigneur; je ne reſpire guère; mais c'eſt pour *Emilie* et pour mon dieu tutélaire.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, etc.

LETTRE LXXXII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 8 de mars.

MON CHER AMI,

1739. DEPUIS la dernière lettre que je vous ai écrite, ma ſanté a été ſi languiſſante, que je n'ai pu travailler à quoi que ce pût être. L'oiſiveté m'eſt un poids beaucoup plus inſupportable que le travail et que la maladie. Mais nous ne ſommes formés que d'un peu d'argile, et il ſerait ridicule au ſuprême degré d'exiger beaucoup de ſanté d'une machine qui doit, par ſa nature, ſe détraquer ſouvent, et qui eſt obligée de s'uſer pour périr enfin.

Je vois, par votre lettre, que vous êtes en bon train de corriger vos ouvrages. Je regrette beaucoup que quelques grains de cette ſage critique ne ſoient pas tombés ſur la pièce que je vous ai adreſſée. Je ne l'aurais point expoſée au ſoleil, ſi ce n'avait été dans l'intention qu'il la purifiât. Je n'attends point de louanges de Cirey, elles ne me ſont point dues; je n'attends de vous que des avis et de ſages conſeils. Vous me les devez aſſurément, et je vous prie de ne point ménager mon amour propre.

J'ai lu avec un plaiſir infini le morceau de la Henriade que vous avez corrigé. Il eſt beau, il eſt ſuperbe. Je voudrais bien, indépendamment de cela, avoir fait celui que vous retranchez. Je ſuis deſtiné, je

crois, à ſentir plus vivement que les autres les beautés dont vous ornez vos ouvrages: ces beaux vers que je viens de lire m'ont animé de nouveau du feu d'*Apollon*. Telle eſt la force de votre génie, qu'il ſe communique à plus de deux cents lieues. Je vais monter mon luth pour former de nouveaux accords. 1739.

Il n'y a point lieu de douter que vous réuſſirez dans la nouvelle tragédie que vous travaillez. Lorſque vous parlez de la gloire, on croit en entendre diſcourir *Jules Céſar*. Parlez-vous de l'humanité ? c'eſt la nature qui s'explique par votre organe. S'agit-il d'amour? on croit entendre le tendre *Anacréon* ou le chantre divin qui ſoupira pour *Lesbie*. En un mot il ne vous faut que cette tranquillité d'ame que je vous ſouhaite de tout mon cœur, pour réuſſir et pour produire des merveilles en tout genre.

Il n'eſt point étonnant que l'académie royale ait préféré quelque mauvais ouvrage de phyſique à l'excellent eſſai de la marquiſe. Combien d'impertinences ne ſe ſont pas dites en philoſophie? De quelles abſurdités l'eſprit humain ne s'eſt-il point aviſé dans les écoles ? Quel paradoxe reſte-t-il à débiter qu'on n'ait point ſoutenu? Les hommes ont toujours penché vers le faux: je ne ſais par quelle bizarreri la vérité les a toujours moins frappés. La prévention, les préjugés, l'amour propre, l'eſprit ſuperficiel feront, je crois, pendant tous les ſiècles, les ennemis qui s'oppoſeront aux progrès des ſciences; et il eſt bien naturel que des ſavans de profeſſion aient quelque peine à recevoir les lois d'une jeune et aimable dame qu'ils reconnaîtraient tous pour l'objet de leur admi-

1739. ration dans l'empire des grâces, mais qu'ils ne veulent point reconnaître pour l'exemple de leurs études dans l'empire des ſciences. Vous rendez un hommage vraiment philoſophique à la vérité : ces intérêts, ces raiſons petites ou grandes, ces nuages épais qui obſcurciſſent pour l'ordinaire l'œil du vulgaire, ne peuvent rien ſur vous.

Il ſerait à ſouhaiter que les hommes fuſſent tous au-deſſus des corruptions de l'erreur et du menſonge ; que le vrai et le bon goût ſerviſſent généralement de règles dans les ouvrages ſérieux, et dans les ouvrages d'eſprit. Mais combien de ſavans ſont capables de ſacrifier à la vérité les préjugés de l'étude et le prix de la beauté, et les ménagemens de l'amitié ? Il faut une ame forte pour vaincre d'auſſi puiſſantes oppoſitions. Les vents ſont très-bien, comme vous en convenez, dans la caverne d'*Eole*, d'où je crois qu'il ne faut les tirer que pour cauſe.

J'ai été vivement touché des perſécutions qu'on vous a ſuſcitées : ce ſont des tempêtes qui ôtent pour un temps le calme à l'Océan, et je ſouhaiterais bien d'être le Neptune de l'Enéide, afin de vous procurer la tranquillité que je vous ſouhaite très-ſincèrement. Souffrez que je vous rappelle ces deux beaux vers de l'*Epître à Emilie*, où vous vous faites ſi bien votre leçon :

Tranquille au haut des cieux que Newton s'eſt ſoumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Laiſſez au-deſſous de vous, croyez-moi, cet eſſaim mépriſable et abject d'ennemis auſſi furieux qu'impuiſſans. Votre mérite, votre réputation vous ſervent

d'égide. C'eſt en vain que l'envie vous pourſuivra; ſes traits s'émouſſeront et ſe briſeront tous contre l'auteur de la Henriade, en un mot, contre *Voltaire*. De plus, ſi le deſſein de vos ennemis eſt de vous nuire, vous n'avez pas lieu de les redouter; car ils n'y parviendront jamais; et s'ils cherchent à vous chagriner, comme cela paraît plus apparent, vous ferez très-mal de leur donner cette ſatisfaction. Perſuadé de votre mérite, enveloppé de votre vertu, vous devez jouir de cette paix douce et heureuſe qui eſt ce qu'il y a de plus déſirable en ce monde. Je vous prie d'en prendre la réſolution. Je m'y intéreſſe par amitié pour vous, et par cet intérêt que je prends à votre ſanté et à votre vie. 1739.

Mandez-moi, je vous prie, où, par qui, et comment je dois faire parvenir ce que je vous deſtine et à la marquiſe. Tout eſt emballé; agiſſez rondement, et mandez-moi, comme je le ſouhaite, ce que vous trouvez de plus expédient.

La marquiſe me demande ſi j'ai recu l'extrait de *Newton*, qu'elle a fait. J'ai oublié de lui répondre ſur cet article. Dites-lui, je vous prie, que *Thiriot* me l'avait envoyé, et qu'il m'a charmé comme tout ce qui vient d'elle. En vérité elle en fait trop; elle veut nous dérober à nous autres hommes tous les avantages dont notre ſexe eſt privilégié. Je tremble que, ſi elle ſe mêle de commander des armées, elle ne faſſe rougir les cendres des *Condés* et des *Turennes*. Oppoſez-vous à des progrès qui nous en font encore enviſager d'autres dans l'éloignement, et faites du moins qu'une ſorte de gloire nous reſte.

Céſarion, qui me tient compagnie, vous aſſure

1739. mille fois de fon amitié; il ne fe paffe point de jour que nous ne nous entretenions fur votre fujet.

Je fuis rempli de projets; pour peu que ma fanté revienne, vous ferez inondé de mes ouvrages à Cirey, comme le fut l'Italie par l'invafion des Goths. Je vous prie d'être toujours mon juge et non pas mon panégyrifte. Je fuis avec l'eftime la plus fervente,

Mon cher ami,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE LXXXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 22 de mars.

MON CHER AMI,

Je me fuis trop preffé de vous découvrir mes projets de phyfique. Il faut l'avouer, ce trait fent bien le jeune homme qui, pour avoir pris une légère teinture de phyfique, fe mêle de propofer des problêmes aux maîtres de l'art. Paffez cependant à un ignorant de vous faire une petite objection fur ce vide que vous fuppofez entre le foleil et nous.

Il me femble que dans le traité de la lumière, *Newton* dit que les rayons du foleil font de la matière, et qu'ainfi il fallait qu'il y eût un vide, afin que ces rayons puiffent parvenir à nous en fi peu de temps. Or, comme ces rayons font matériels, et qu'ils

occupent cet efpace immenfe, tout cet intervalle fe trouve donc rempli de cette matière lumineufe; ainfi il n'y a point de vide, et la matière fubtile de *Defcartes*, ou l'éther, comme il vous plaira de la nommer, eft remplacée par votre lumière. Que devient donc le vide? Après ceci, n'attendez plus de moi un feul mot de phyfique. 1739.

Je fuis un volontaire en fait de philofophie; je fuis très-perfuadé que nous ne découvrirons jamais les fecrets de la nature; et reftant neutre entre les fectes, je peux les regarder fans prévention, et m'amufer à leurs dépens.

Je ne regarde point avec la même indifférence ce qui concerne la morale; c'eft la partie la plus néceffaire de la philofophie, et qui contribue le plus au bonheur des hommes. Je vous prie de vouloir corriger la pièce que je vous envoie *fur la tranquillité*; ma fanté ne m'a pas permis de faire grand'chofe. J'ai, en attendant, ébauché cet ouvrage. Ce font des idées croquées que la main d'un habile peintre devrait mettre en exécution.

J'attends le retour de mes forces pour commencer ma tragédie; je ferai ce que je pourrai pour réuffir. Mais je fens bien que la pièce toute achevée ne fera bonne qu'à fervir de papillotes à la marquife.

Je médite un ouvrage fur le prince de *Machiavel*; tout cela roule encore dans ma tête, et il faudra le fecours de quelque divinité pour débrouiller ce chaos.

J'attends avec impatience la Henriade; mais je vous demande inftamment de m'envoyer la critique des endroits que vous retranchez. Il n'y aurait rien de plus inftructif ni de plus capable de former le goût

1739. que ces remarques. Servez-vous, s'il vous plaît, de la voie de *Michelet* pour me faire tenir vos lettres; c'eſt la meilleure de toutes.

Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre ſanté; j'appréhende beaucoup que ces perſécutions et ces affaires continuelles qu'on vous fait, ne l'altèrent plus qu'elle ne l'eſt déjà. Je ſuis avec bien de l'eſtime,

Mon cher ami,

votre très-affectionné et fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE LXXXIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 15 d'avril.

J'AI été ſenſiblement attendri du récit touchant que vous me faites de votre déplorable ſituation. Un ami à la diſtance de quelques centaines de lieues, paraît un homme aſſez inutile dans le monde; mais je prétends faire un petit eſſai en votre faveur, dont j'eſpère que vous retirerez quelque utilité. Ah! mon cher *Voltaire*, que ne puis-je vous offrir un aſile, où aſſurément vous n'auriez rien de ſemblable à ſouffrir que le ſont les chagrins que vous donne votre ingrate patrie. Vous ne trouveriez chez moi ni envieux, ni calomniateurs, ni ingrats; on ſaurait rendre juſtice à vos mérites, et diſtinguer parmi les hommes ce que la nature a ſi fort diſtingué parmi ſes ouvrages.

Je voudrais pouvoir ſoulager l'amertume de votre condition ; et je vous âſſure que je penſe aux moyens de vous ſervir efficacement. Conſolez-vous toujours de votre mieux, mon cher ami, et penſez que pour établir une égalité de conditions parmi tous les hommes, il vous fallait des revers capables de balancer les avantages de votre génie, de vos talens, et de l'amitié de la marquiſe. 1739.

C'eſt dans des occaſions ſemblables qu'il nous faut tirer de la philoſophie des ſecours capables de modérer les premiers tranſports de douleur, et de calmer les mouvemens impétueux que le chagrin excite dans nos ames. Je ſais que ces conſeils ne coûtent rien à donner, et que la pratique en eſt preſque impoſſible, je ſais que la force de votre génie eſt ſuffiſante pour s'oppoſer à vos calamités. Mais on ne laiſſe point que de tirer des conſolations du courage que nous inſpirent nos amis.

Vos adverſaires ſont d'ailleurs des gens ſi mépriſables, qu'aſſurément vous ne devez pas craindre qu'ils puiſſent ternir votre réputation. Les dents de l'envie s'émouſſeront toutes les fois qu'elles voudront vous mordre. Il n'y a qu'à lire ſans partialité les écrits et les calomnies qu'on ſème ſur votre ſujet pour en connaître la malice et l'infamie. Soyez en repos, mon cher *Voltaire*, et attendez que vous puiſſiez goûter les fruits de mes ſoins.

J'eſpère que l'air de Flandre vous fera oublier vos peines, comme les eaux du Léthé en effaçaient le ſouvenir chez les ombres.

J'attends de vos nouvelles pour ſavoir quand il ſerait agréable à la marquiſe que je lui envoyaſſe une

1739. lettre pour le duc d'*Aremberg*. Mon vin d'Hongrie et l'ambre languissent de partir: j'enverrai le tout à Bruxelles, lorsque je vous y saurai arrivé.

Ayez la bonté de m'adresser les lettres que vous m'écrirez de Cirey par le marchand *Michelet*; c'est la voie la plus courte. Mais si vous m'écrivez de Bruxelles, que ce soit sous l'adresse du général *Bork* à Vésel. Vous vous étonnerez de ce que j'ai été si longtemps sans vous répondre; mais vous débrouillerez facilement ce mystère quand vous saurez qu'une absence de quinze jours m'a empêché de recevoir votre lettre qui m'attendait ici.

Je vous prie de ne jamais douter des sentimens d'amitié et d'estime avec lesquels je suis,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE LXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 15 d'avril.

MONSEIGNEUR,

En attendant votre *Nisus* et *Euryale*, votre Altesse royale essaye toujours très-bien ses forces dans ses nobles amusemens. Votre style français est parvenu à un point d'exactitude et d'élégance, que j'imagine que vous êtes né dans le Versailles de *Louis XIV*, que *Bossuet* et *Fénélon* ont été vos maîtres d'école, et madame de *Sévigné* votre nourrice. Si vous voulez

cependant vous asservir à nos misérables règles de versification, j'aurai l'honneur de dire à votre Altesse royale qu'on évite autant qu'on le peut chez nos timides écrivains de se servir du mot *croient* en poésie; parce que si on le fait de deux syllabes, il résulte une prononciation qui n'est pas française, comme si on prononçait *croyint*; et si on le fait d'une syllabe, elle est trop longue. Ainsi au lieu de dire: 1739.

Ils croient réformer, stupides téméraires, etc.

les Apollons de Remusberg diront tout aussi aisément:

Ils pensent réformer, stupides téméraires.

Ce qui me charme infiniment, c'est que je vois toujours, Monseigneur, un fond inépuisable de philosophie dans vos moindres amusemens.

Quant à cette autre philosophie plus incertaine qu'on nomme physique, elle entrera, sans doute, dans votre sanctuaire, et vos objections sont déjà des instructions.

Il faut bien que les rayons de lumière soient de la matière, puisqu'on les divise, puisqu'ils échauffent, qu'ils brûlent, qu'ils vont et viennent, puisqu'ils poussent un ressort de montre exposé près du foyer de verre du prince de Hesse. Mais si c'est une matière précisément comme celle dont nous avons trois ou quatre notions, si elle en a toutes les propriétés; c'est sur quoi nous n'avons que des conjectures assez vraisemblables.

A l'égard de l'espace que remplissent les rayons du soleil, ils sont si loin de composer un plein absolu

1739. dans le chemin qu'ils traverſent, que la matière qui ſort du ſoleil en un an ne contient peut-être pas deux pieds cubes, et ne pèſe peut-être pas deux onces.

Le fait eſt que *Roëmer* a très-bien démontré, malgré les *Maraldi*, que la lumière vient du ſoleil à nous en ſept minutes et demie; et d'un autre côté *Newton* a démontré qu'un corps qui ſe meut dans un fluide de même denſité que lui, perd la moitié de ſa vîteſſe, après avoir parcouru trois fois ſon diamètre; et bientôt perd toute ſa vîteſſe. Donc il réſulte que la lumière, en pénétrant un fluide plus denſe qu'elle, perdrait ſa vîteſſe beaucoup plus vîte, et n'arriverait jamais à nous; donc elle ne vient qu'à travers l'eſpace le plus libre.

De plus, *Bradley* a découvert que la lumière qui vient de Sirius à nous, n'eſt pas plus retardée dans ſon cours que celle du ſoleil. Si cela ne prouve pas un eſpace vide; je ne ſais pas ce qui le prouvera.

Votre idée, Monſeigneur, de réfuter *Machiavel* eſt bien plus digne d'un prince tel que vous que de réfuter de ſimples philoſophes: c'eſt la connaiſſance de l'homme, ce ſont ſes devoirs qui font votre étude principale; c'eſt à un prince comme vous à inſtruire les princes. J'oſerais ſupplier, avec la dernière inſtance, votre Alteſſe royale de s'attacher à ce beau deſſein et de l'exécuter.

Cette bonté que vous conſervez, Monſeigneur, pour la Henriade ne vient, ſans doute, que des idées très-oppoſées au machiavéliſme que vous y avez trouvées. Vous avez daigné aimer un auteur également ennemi de la tyrannie et de la rebellion. Votre Alteſſe royale eſt encore aſſez bonne pour m'ordonner

de lui rendre compte des changemens que j'ai faits. J'obéis. 1739.

1° Le changement le plus considérable est celui du combat de d'*Ailly* contre son fils. Il m'a paru que cette aventure, touchante par elle-même, n'avait pas une juste étendue, qu'on n'émeut point les cœurs en ne montrant les objets qu'en passant. J'ai tâché de suivre le bel exemple que *Virgile* donne dans *Nisus* et *Euryale* : il faut, je crois, présenter les personnages assez long-temps aux yeux pour qu'on ait le temps de s'y attacher. J'aime les images rapides ; mais j'aime à me reposer quelque temps sur des choses attendrissantes.

Le second changement le plus important est au dixième chant. Le combat de *Turenne* et d'*Aumale* me semblait encore trop précipité. J'avais évité la grande difficulté qui consiste à peindre les détails ; j'ai lutté depuis contre cette difficulté, et voici les vers :

O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon roi, etc.

Je suis, je crois, Monseigneur, le premier poëte qui ait tiré une comparaison de la réfraction de la lumière, et le premier français qui ait peint des coups d'escrime portés, parés et détournés.

In tenui labor, at tenuis non gloria, si quem
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.

Numina læva, ce sont ceux qui me persécutent; et *vocatus Apollo*, c'est mon protecteur de Remusberg.

1739. Pour achever d'obéir à mon *Apollon*, je lui dirai encore que j'ai retranché ces quatre vers qui terminent le premier chant.

Sur-tout, en écoutant ces triftes aventures,
Pardonnez, grande reine, à des vérités dures
Qu'un autre eût pu vous taire, ou faurait mieux voiler,
Mais que Bourbon jamais n'a pu diffimuler.

Comme ces vérités dures dont parle *Henri IV* ne regardent point la reine *Elifabeth*, mais des rois qu'*Elifabeth* n'aimait point, il eft clair qu'il n'en doit point d'excufes à cette reine; et c'eft une faute que j'ai laiffé fubfifter trop long-temps. Je mets donc à fa place:

Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreffe, etc.

Voici, au fixième chant, une petite addition; c'eft quand *Potier* demande audience:

Il élève la voix; on murmure, on s'empreffe, etc.

J'ai cru que ces images étaient convenables au poëme épique: *ut pictura poëfis erit.*

Au feptième chant, en parlant de l'enfer, j'ajoute:

Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaifirs, et couchés fur des fleurs,
Sans fiel et fans fierté couliez dans la pareffe
Vos inutiles jours filés par la molleffe?
Avec les fcélérats feriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfefans, vous, amis des vertus,

Qui

Qui, par un ſeul moment de doute ou de faibleſſe,
Avez ſéché les fruits de trente ans de ſageſſe ? 1739.

Voilà de quoi inſpirer peut-être, Monſeigneur, un peu de pitié pour les pauvres damnés, parmi leſquels il y a de ſi honnêtes gens. Mais le changement le plus eſſentiel à mon poëme, c'eſt une invocation qui doit être placée immédiatement après celle que j'ai faite à une déeſſe étrangère, nommée *la Vérité*. A qui dois-je m'adreſſer, ſi ce n'eſt à ſon favori, à un prince qui l'aime et qui la fait aimer, à un prince qui m'eſt auſſi cher qu'elle, et auſſi rare dans le monde? C'eſt donc ainſi que je parle à cet homme adorable, au commencement de la Henriade :

Et toi, jeune héros, toujours conduit par elle,
Diſciple de Trajan, rival de Marc-Aurèle,
Citoyen ſur le trône, et l'exemple du Nord,
Sois mon plus cher appui, ſois mon plus grand ſupport :
Laiſſe les autres rois, ces faux Dieux de la terre,
Porter de toutes parts ou la fraude ou la guerre :
De leurs fauſſes vertus laiſſe-les s'honorer :
Ils déſolent le monde, et tu dois l'éclairer.

Je demande en grâce à votre Alteſſe royale, je lui demande à genoux de ſouffrir que ces vers ſoient imprimés dans la belle édition qu'elle ordonne qu'on faſſe de la Henriade. Pourquoi me défendrait-elle, à moi, qui n'écris que pour la vérité, de dire celle qui m'eſt la plus précieuſe ?

Je compte envoyer à votre Alteſſe royale de quoi l'amuſer, dès que je ſerai aux Pays-Bas. Je n'ai pas laiſſé

1739. de faire de la besogne, malgré mes maladies; *Apollon-Remus* et *Emilie* me soutiennent. Madame *du Châtelet* ne sait encore ni comment remercier votre Altesse royale, ni comment donner une adresse pour ce bon vin d'Hongrie. Nous comptons partir au commencement de mai; j'aurai l'honneur d'écrire à votre Altesse royale dès que nous nous serons un peu orientés.

Comme il faut rendre compte de tout à son maître, il y a apparence qu'au retour des Pays-Bas nous songerons à nous fixer à Paris. Madame *du Châtelet* vient d'acheter une maison bâtie par un des plus grands architectes de France, et peinte par *le Brun* et par *le Sueur* (*); c'est une maison faite pour un souverain qui serait philosophe; elle est heureusement dans un quartier de Paris qui est éloigné de tout; c'est ce qui fait qu'on a eu pour deux cents mille francs ce qui a coûté deux millions à bâtir et à orner; je la regarde comme une seconde retraite, comme un second Cirey. Croyez, Monseigneur, que les larmes coulent de mes yeux quand je songe que tout cela n'est pas dans les Etats de *Marc-Aurèle-Féderic*. La nature s'est bien trompée en me fesant naître bourgeois de Paris. Mon corps seul y sera; mon ame ne sera jamais qu'auprès d'*Emilie* et de l'adorable prince dont je serai à jamais, avec le plus profond respect, et, si son Altesse royale le permet, avec tendresse, etc.

(*) L'hôtel Lambert.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 25 d'avril.

MONSEIGNEUR,

J'AI donc l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale la lie de mon vin. Voici les corrections d'un ouvrage qui ne ſera jamais digne de la protection ſingulière dont vous l'honorez. J'ai fait au moins tout ce que j'ai pu ; votre auguſte nom fera le reſte. Permettez encore une fois, Monſeigneur, que le nom du plus éclairé, du plus généreux, du plus aimable de tous les princes, répande ſur cet ouvrage un éclat qui embelliſſe juſqu'aux défauts mêmes ; ſouffrez ce témoignage de mon tendre reſpect, il ne pourra point être ſoupçonné de flatterie. Voilà la ſeule eſpèce d'hommages que le public approuve. Je ne ſuis ici que l'interprète de tous ceux qui connaiſſent votre génie. Tous ſavent que j'en dirais autant de vous, ſi vous n'étiez pas l'héritier d'une monarchie. 1739.

J'ai dédié Zaïre à un ſimple négociant ; je ne cherchais en lui que l'homme. Il était mon ami, et j'honorais ſa vertu. J'oſe dédier la Henriade à un eſprit ſupérieur. Quoiqu'il ſoit prince, j'aime plus encore ſon génie que je ne révère ſon rang.

Enfin, Monſeigneur, nous partons inceſſamment, et j'aurai l'honneur de demander les ordres de votre

1739. Alteſſe royale dès que la chicane qui nous conduit, nous aura laiſſé une habitation fixe. Madame *du Châtelet* va plaider pour de petites terres, tandis que probablement vous plaiderez pour de plus grandes, les armes à la main. Ces terres ſont bien voiſines du théâtre de la guerre que je crains,

Mantua væ miſeræ nimiùm vicina Cremonæ!

Je me flatte qu'une branche de vos lauriers miſe ſur la porte du château de Beringhen, le ſauvera de la deſtruction. Vos grands grenadiers ne me feront point de mal, quand je leur montrerai de vos lettres. Je leur dirai : *non hîc in prælia veni.* Ils entendent *Virgile*, ſans doute, et s'ils voulaient piller, je leur crierais : *barbarus has ſegetes!* Ils s'enfuiraient alors pour la première fois. Je voudrais bien voir qu'un régiment pruſſien m'arrêtât! Meſſieurs, dirais-je, ſavez-vous bien que votre prince fait graver ma Henriade, et que j'appartiens à *Emilie*. Le colonel me prierait à ſouper, mais par malheur je ne ſoupe point.

Un jour je fus pris pour un eſpion par les ſoldats du régiment de Conti; le prince leur colonel vint à paſſer, et me pria à ſouper au lieu de me faire pendre. Mais actuellement, Monſeigneur, j'ai toujours peur que les puiſſances ne me faſſent pendre au lieu de boire avec moi. Autrefois le cardinal de *Fleuri* m'aimait, quand je le voyais chez madame la maréchale de *Villars*; *altri tempi*, *altre cure*. Actuellement c'eſt la mode de me perſécuter, et je ne conçois pas comment j'ai pu gliſſer quelques plaiſanteries dans cette lettre, au milieu des vexations qui accablent mon ame et des perpétuelles ſouffrances qui détruiſent mon corps.

Mais votre portrait, que je regarde, me dit toujours : 1739.
Macte animo.

Durum, ſed levius fit patientiâ,
Quidquid corrigere eſt nefas.

J'oſe exhorter toujours votre grand génie à honorer *Virgile* dans *Niſus* et dans *Euryalus*, et à confondre *Machiavel.* C'eſt à vous à faire l'éloge de l'amitié. C'eſt à vous de détruire l'infame politique qui érige le crime en vertu. Le mot politique ſignifie, dans ſon origine primitive, *citoyen*, et aujourd'hui, grâce à notre perverſité, il ſignifie *trompeur de citoyens.* Rendez-lui, Monſeigneur, ſa vraie ſignification. Faites connaître, faites aimer la vertu aux hommes.

Je travaille à finir un ouvrage que j'aurai l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale dès que j'aurai repoſé ma tête. Votre Alteſſe royale ne manquera pas de mes frivoles productions, et tant qu'elles l'amuſeront, je ſuis à ſes ordres.

Madame la marquiſe *du Châtelet* joint toujours ſes hommages aux miens.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus grande vénération,

Monſeigneur, etc.

LETTRE LXXXVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Rupin, le 16 de mai.

MON CHER AMI,

1739. J'AI reçu deux de vos lettres presque en même temps, et sur le point de mon départ pour Berlin, de façon que je ne puis répondre qu'en gros à toutes les deux.

Je vous ai une obligation infinie de ce que vous m'avez communiqué les changemens que vous avez faits à la Henriade. Il n'y a que vous qui soyez supérieur à vous-même; tous les changemens que je viens de lire sont très-bons, et je ne cesse de m'étonner de la force que la langue française prend dans vos ouvrages. Si *Virgile* fût né citoyen de Paris, il n'aurait pu rien faire d'approchant du *combat de Turenne*. Il y a un feu dans cette description qui m'enlève. Avouez-nous la vérité: vous y fûtes présent à ce combat, vous l'avez vu de vos yeux, et vous avez écrit sur vos tablettes chaque coup d'épée porté, reçu et paré: vous avez noté chacun des gestes des champions, et par cette force supérieure qu'ont les grands génies, vous avez lu dans leurs cœurs tout ce que pensaient ces vaillans combattans.

Le Carache n'eût pas mieux dessiné les attitudes difficiles de ce duel; et *le Brun*, avec tout son coloris,

n'aurait assurément rien fait de semblable au petit portrait de la réfraction que fait l'aimable, le cher poëte philosophe. 1739.

L'endroit ajouté au chant septième est encore admirable et très-propre à occuper une place dans l'édition que je fais préparer de la Henriade. Mais, mon cher *Voltaire*, ménagez la race des bigots, et craignez vos persécuteurs; ce seul article est capable de vous faire des affaires de nouveau; il n'y a rien de plus cruel que d'être soupçonné d'irréligion. On a beau faire tous les efforts imaginables pour sortir de ce blâme, cette accusation dure toujours; j'en parle par expérience, et je m'aperçois qu'il faut être d'une circonspection extrême sur un article dont les sots font un point principal.

Vos vers sont conformes à la raison, ils doivent ainsi l'être à la vérité; et c'est justement pourquoi les idiots et les stupides s'en formaliseront. Ne les communiquez donc point à votre ingrate patrie; traitez-là comme le soleil traite les Lapons. Que la vérité et là beauté de vos productions ne brillent donc que dans un endroit où l'auteur est estimé et vénéré, dans un pays enfin où il est permis de ne point être stupide, où l'on ose penser et où l'on ose tout dire.

Vous voyez bien que je parle de l'Angleterre. C'est-là que j'ai trouvé convenable de faire graver la Henriade. Je ferai l'avant-propos, que je vous communiquerai avant que de le faire imprimer. *Pine* composera les tailles-douces, et *Knobeldorf* les vignettes. On ne saurait assez honorer cet ouvrage, et on n'en peut assez estimer l'auteur respectable. La postérité m'aura l'obligation de la Henriade gravée, comme nous l'avons à

1739. ceux qui nous ont conſervé l'Enéide, ou les ouvrages de *Phidias* et de *Praxitèle.*

Vous voulez donc que mon nom entre dans vos ouvrages. Vous faites comme le prophète *Elie* qui, montant au ciel, à ce qu'en dit l'hiſtoire, abandonna ſon manteau au prophète *Eliſée.* Vous voulez me faire participer à votre gloire. Mon nom ſera comme ces cabanes qui ſe trouvent placées dans de belles ſituations; on les fréquente à cauſe des payſages qui les environnent.

Après avoir parlé de la Henriade et de ſon auteur, il faudrait s'arrêter, et ne point parler d'autres ouvrages; je dois cependant vous tenir compte de mes occupations.

C'eſt actuellement *Machiavel* qui me fournit de la beſogne. Je travaille aux notes ſur ſon *Prince*, et j'ai déjà commencé un ouvrage qui réfutera entièrement ſes maximes, par l'oppoſition qui ſe trouve entre elles et la vertu, auſſi-bien qu'avec les véritables intérêts des princes. Il ne ſuffit point de montrer la vertu aux hommes, il faut encore faire agir les reſſorts de l'intérêt, ſans quoi il y en a très-peu qui ſoient portés à ſuivre la droite raiſon.

Je ne ſaurais vous dire le temps où je pourrai avoir rempli cette tâche, car beaucoup de diſſipations me viendront à préſent diſtraire de l'ouvrage. J'eſpère cependant, ſi ma ſanté le permet, et ſi mes autres occupations le ſouffrent, que je pourrai vous envoyer le manuſcrit d'ici à trois mois. *Niſus* et *Euryale* attendront, s'il leur plaît, que *Machiavel* ſoit expédié. Je ne vas que l'allure de ces pauvres mortels qui

cheminent tout doucement, et mes bras n'embraſſent que peu de matière. 1739.

Ne vous imaginez pas, je vous prie, que tout le monde ait cent bras comme *Voltaire-Briarée* : un de ſes bras ſaiſit la phyſique, tandis qu'un autre s'occupe avec la poéſie, un autre avec l'hiſtoire, et ainſi à l'infini. On dit que cet homme a plus d'une intelligence unie à ſon corps, et que lui ſeul fait toute une académie. Ah! qu'on ſe ſentirait tenté de ſe plaindre de ſon ſort, lorſqu'on réfléchit ſur le partage inégal des talens qui nous ſont échus. On me parlerait en vain de l'égalité des conditions; je ſoutiendrai toujours qu'il y a une différence infinie entre cet homme univerſel dont je viens de parler, et le reſte des mortels.

Ce me ferait une grande conſolation, à la vérité, de le connaître; mais nos deſtins nous conduiſent par des routes ſi différentes, qu'il paraît que nous ſommes deſtinés à nous fuir.

Vous m'envoyez des vers pour la nourriture de mon eſprit, et je vous envoie des recettes pour la convaleſcence de votre corps. Elles ſont d'un très-habile médecin que j'ai conſulté ſur votre ſanté : il m'aſſure qu'il ne déſeſpère point de vous guérir; ſervez-vous de ſes remèdes, car j'ai l'eſpérance que vous vous en trouverez ſoulagé.

Comme cette lettre vous trouvera, ſelon toutes les apparences, à Bruxelles, je peux vous parler plus librement ſur le ſujet de ſon éminence (*) et de toute votre patrie. Je ſuis indigné du peu d'égard qu'on a pour vous, et je m'employerai volontiers pour vous

(*) Le cardinal de *Fleuri*.

1739. procurer du moins quelque repos. Le marquis de *la Chétardie*, à qui j'avais écrit, eſt malheureuſement parti de Paris; mais je trouverai bien le moyen de faire inſinuer au cardinal ce qu'il eſt bon qu'il ſache au ſujet d'un homme que j'aime et que j'eſtime.

Le vin d'Hongrie et l'ambre partiront dès que je ſaurai ſi c'eſt à Bruxelles que vous fixerez votre étoile errante et la chicane. Mon marchand de vin, *Honig* vous rendra cette lettre; mais lorſque vous voudrez me répondre, je vous prie d'adreſſer vos lettres au général *Bork* à Véſel.

Le cher *Céſarion*, qui eſt ici préſent, ne peut s'empêcher de vous réitérer tout ce que l'eſtime et l'amitié lui font ſentir ſur votre ſujet.

Vous marquerez bien à la marquiſe juſqu'à quel point j'admire l'auteur de l'*Eſſai ſur le feu*, et combien j'eſtime l'amie de M. de *Voltaire*.

Je ſuis, avec ces ſentimens que votre mérite arrache à tout le monde, et avec une amitié plus particulière encore,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE LXXXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

mai.

MON CHER AMI,

Je n'ai qu'un moment à moi pour vous assurer de mon amitié, et pour vous prier de recevoir l'écritoire d'ambre et les bagatelles que je vous envoie. Ayez la bonté de donner l'autre boîte, où il y a le jeu de quadrille, à la marquise. Nous sommes si occupés ici qu'à peine a-t-on le temps de respirer. Quinze jours me mettront en situation d'être plus prolixe. 1739.

Le vin d'Hongrie ne peut partir qu'à la fin de l'été, à cause des chaleurs qui sont survenues. Je suis occupé à présent à régler l'édition de la Henriade. Je vous communiquerai tous les arrangemens que j'aurai pris là-dessus.

Nous venons de perdre l'homme le plus savant de Berlin, le répertoire de tous les savans d'Allemagne, un vrai magasin de sciences; le célèbre M. de *la Croze* vient d'être enterré avec une vingtaine de langues différentes, la quintessence de toute l'histoire et une multitude d'historiettes dont sa mémoire prodigieuse n'avait laissé échapper aucune circonstance. Fallait-il tant étudier pour mourir au bout de quatre-vingts ans? ou plutôt ne devait-il point vivre éternellement pour récompense de ses belles études?

1739. Les ouvrages qui nous reſtent de ce ſavant prodigieux ne le font pas aſſez connaître, à mon avis. L'endroit par lequel M. de *la Croze* brillait le plus, c'était, ſans contredit, ſa mémoire ; il en donnait des preuves ſur tous les ſujets, et l'on pouvait compter qu'en l'interrogeant ſur quelque objet qu'on voulût, il était préſent, et vous citait les éditions et les pages où vous trouviez tout ce que vous ſouhaitiez d'apprendre. Les infirmités de l'âge n'ont diminué en rien les talens extraordinaires de ſa mémoire, et jusqu'au dernier moment de ſa vie, il a fait amas de tréſors d'érudition que ſa mort vient d'enfouir pour jamais avec une connaiſſance parfaite de tous les ſyſtêmes philoſophiques, qui embraſſait également les points principaux des opinions juſqu'aux moindres minuties.

M. de *la Croze* était aſſez mauvais philoſophe ; il ſuivait le ſyſtême de *Deſcartes*, dans lequel on l'avait élevé, probablement par prévention et pour ne point perdre la coutume qu'il avait contractée depuis une ſeptantaine d'années d'être de ce ſentiment. Le jugement, la pénétration, et un certain feu d'eſprit qui caractériſe ſi bien les eſprits originaux et les génies ſupérieurs, n'étaient point du reſſort de M. de *la Croze* ; en revanche, une probité égale en toutes ſes fortunes le rendait reſpectable et digne de l'eſtime des honnêtes gens.

Plaignez-nous, mon cher *Voltaire* ; nous perdons de grands hommes, et nous n'en voyons pas renaître. Il paraît que les ſavans et les orangers ſont de ces plantes qu'il faut tranſplanter dans ce pays, mais que notre terrain ingrat eſt incapable de reproduire lorſque

es rayons arides du ſoleil, ou les gelées violentes les hivers les ont une fois fait ſécher. C'eſt ainſi qu'inſenſiblement et par degrés la barbarie s'eſt introduite dans la capitale de l'univers, après le ſiècle heureux des *Cicérons* et des *Virgiles*. Lorſque le poëte eſt remplacé par le poëte, le philoſophe par le philoſophe, l'orateur par l'orateur, alors on peut ſe flatter de voir perpétuer les ſciences. Mais lorſque la mort les ravit les uns après les autres, ſans qu'on voie ceux qui peuvent les remplacer dans les ſiècles à venir, il ne ſemble point qu'on enterre un ſavant, mais plutôt les ſciences. 1739.

Je ſuis avec tous les ſentimens que vous faites ſi bien ſentir à vos amis, et qu'il eſt ſi difficile d'exprimer,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE LXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

mai.

VOTRE Alteſſe royale prend le parti des citadelles contre *Machiavel* : il paraît que l'empire penſe de même, car on a tiré vraiment *douze cents* florins de la caiſſe pour les réparations de Philisbourg, qui en exigent, dit-on, plus de *douze mille*.

Il n'y a guère de places dans les deux Siciles : voilà pourquoi ce pays change ſi ſouvent de maître.

1739. S'il y avait des Namur, des Valenciennes, des Tournay, des Luxembourg dans l'Italie :

Che or giù da l'Alpi non vedrei torrenti
Scender d'armati ne di ſangue tinta
Bever l'onda del Po, gallici armenti ;
Ne la vedrei del non ſuo ferro cinta,
Pugnar col braccio di ſtraniere genti,
Per ſervir ſempre, o vincitrice, o vinta.

Il faudra bien qu'au printemps prochain l'empereur et les Anglais reprennent ce beau pays; il ſerait trop long-temps ſous la même domination. Ah! Monſeigneur, heureux qui peut vivre ſous vos lois!

J'ai commencé, Monſeigneur, à prendre de votre poudre : ou il n'y a point de Providence, ou elle me fera du bien. Je n'ai point d'expreſſion pour remercier *Marc-Aurèle* devenu *Eſculape*.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, etc.

LETTRE XC.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le premier juin.

MONSEIGNEUR,

MA destinée eſt de devoir à votre Alteſſe royale le rétabliſſement de ma ſanté; il y a près d'un mois qu'on m'empêche d'écrire; mais enfin l'envie d'écrire à mon ſouverain m'a rendu des forces. Il fallait que je fuſſe bien mal, pour que les vers que je reçus de Berlin, datés du 26 avril, ne puſſent ranimer mon corps en échauffant mon ame. Cette épître ſur la néceſſité de remplir le vide de l'année par l'étude, eſt, je crois, le meilleur ouvrage de vers qui ſoit ſorti de mon *Marc-Aurèle* moderne. 1739.

C'eſt ainſi qu'à Berlin, à l'ombre du ſilence,
Je conſacrais mes jours aux Dieux de la ſcience.

Toute cette fin-là eſt achevée, et le reſte de la pièce brille par-tout d'étincelles d'imagination. Votre raiſon a bien de l'eſprit; mais il y a encore un de vos enfans qui m'intéreſſe davantage, c'eſt la réfutation de *Machiavel*. Je viens de la relire. Je puis encore une fois aſſurer votre Alteſſe royale que c'eſt un ouvrage néceſſaire au genre humain. Je ne vous cacherai point qu'il y a des répétitions, et que c'eſt le plus bel arbre du monde qu'il faut élaguer. Je vous dis la

1739. vérité, grand Prince, comme vous méritez qu'on vous la dise, et j'espère que, quand vous serez un jour sur le trône, vous trouverez des amis qui vous la diront. Vous êtes fait pour être unique en tout genre et pour goûter des plaisirs que les autres rois sont faits pour ignorer. M. de *Keiserling* vous avertira quand par hasard vous aurez passé une journée sans faire des heureux; et le cas arrivera rarement. Pour moi, je mettrai, en attendant, les points et les virgules à l'*Anti-Machiavel*. Je vais profiter de la permission que votre Altesse royale m'a donnée. J'écris aujourd'hui à un libraire de Hollande, en attendant qu'il y ait à Berlin une belle imprimerie et une belle manufacture de papier, qui fournisse toute l'Allemagne. Je viens d'apprendre dans le moment, qu'il y a quelques anciennes brochures imprimées contre le prince de *Machiavel*. On m'a fait connaître le titre de trois; la première est *Anti-Machiavel*; la seconde, *Discours d'Etat contre Machiavel*; la troisième, *Fragmens contre Machiavel*.

Je serais bien aise de les voir, afin d'en parler, s'il en est besoin dans ma préface; mais ces ouvrages sont probablement fort mauvais, puisqu'ils sont difficiles à trouver; cela ne retardera en rien l'impression du plus bel ouvrage que je connaisse. Que vous y faites un portrait vrai des Français et du gouvernement de France! Que le chapitre sur les puissances ecclésiastiques est intéressant et fort! La comparaison de la Hollande avec la Russie, les réflexions sur la vanité des grands seigneurs, qui font les souverains en miniature, sont des morceaux charmans. Je vais dans l'instant en achever la quatrième lecture, la

plume

plume à la main. Cet ouvrage réveille bien en moi l'envie d'achever l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*; je ſuis honteux de faire tant de choſes frivoles, quand mon prince m'enſeigne à en faire de ſolides. 1739.

Que dira de moi votre Alteſſe royale? on va jouer une tragédie nouvelle de ma façon, à Paris, et ce n'eſt point Mahomet; c'eſt une pièce toute d'amour, toute diſtillée à l'eau roſe des dames françaiſes. (1) Voilà pourquoi je n'ai pas oſé en parler encore à votre Alteſſe royale. Je ſuis honteux de ma molleſſe: cependant la pièce n'eſt point ſans morale; elle peint les dangers de l'amour, comme Mahomet peint les dangers du fanatiſme. Au reſte, je compte corriger encore beaucoup ce Mahomet, et le rendre moins indigne de vous être dédié. Je vais refondre toute la pièce. Je veux paſſer ma vie à me corriger, et à mériter les bonnes grâces de mon adorable ſouverain et d'*Emilie*. Votre Alteſſe royale a dû recevoir un peu de philoſophie de ma part, et beaucoup de la ſienne. Madame *du Châtelet* eſt ce que je voudrais être, digne de votre cour.

Je ſuis avec un profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance, etc.

(1) Cette pièce toute d'amour, dont il a été déjà queſtion dans les lettres précédentes, eſt Zulime.

LETTRE XCI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 26 de juin.

MON CHER AMI,

1739. JE souhaiterais beaucoup que votre étoile errante se fixât, car mon imagination déroutée ne sait plus de quel côté du Brabant elle doit vous chercher. Si cette étoile errante pouvait une fois diriger vos pas du côté de notre solitude, j'employerais assurément tous les secrets de l'astronomie pour arrêter son cours: je me jetterais même dans l'astrologie; j'apprendrais le grimoire, et je ferais des invocations à tous les dieux et à tous les diables, pour qu'ils ne vous permissent jamais de quitter ces contrées. Mais, mon cher *Voltaire*, *Ulysse*, malgré les enchantemens de *Circé*, ne pensait qu'à sortir de cette île, où toutes les caresses de la déesse magicienne n'avaient pas tant de pouvoir sur son cœur que le souvenir de sa chère *Pénélope*. Il me paraît que vous seriez dans le cas d'*Ulysse*, et que le puissant souvenir de la belle *Emilie* et l'attraction de son cœur auraient sur vous un empire plus fort que mes dieux et mes démons. Il est juste que les nouvelles amitiés le cèdent aux anciennes; je le cède donc à la marquise, toutefois à condition qu'elle maintiendra mes droits de second contre tous ceux qui voudraient me les disputer.

J'ai cru que je pourrais aller assez vîte dans ce que je m'étais proposé d'écrire contre *Machiavel*; mais j'ai trouvé que les jeunes gens ont la tête un peu trop chaude. Pour savoir tout ce qu'on a écrit sur *Machiavel*, il m'a fallu lire une infinité de livres, et avant que d'avoir tout digéré, il me faudra encore quelque temps. Le voyage que nous allons faire en Prusse ne laissera pas que de causer encore quelque interruption à mes études, et retardera la Henriade, Machiavel et Euryale. 1739.

Je n'ai point encore de réponse d'Angleterre; mais vous pouvez compter que c'est une chose résolue, et que la Henriade sera gravée. J'espère pouvoir vous donner des nouvelles de cet ouvrage et de l'avant-propos à mon retour de Prusse, qui pourra être vers le 15 d'auguste.

Un prince oisif est, selon moi, un animal peu utile à l'univers. Je veux du moins servir mon siècle en ce qui dépend de moi; je veux contribuer à l'immortalité d'un ouvrage qui est utile à l'univers; je veux multiplier un poëme où l'auteur enseigne le devoir des grands et le devoir des peuples, une manière de régner peu connue des princes, et une façon de penser qui aurait anobli les dieux d'*Homère* autant que leurs cruautés et leurs caprices les ont rendus méprisables.

Vous faites un portrait vrai, mais terrible, des guerres de religion, de la méchanceté des prêtres, et des suites funestes du faux zèle. Ce sont des leçons qu'on ne saurait assez répéter aux hommes, que leurs folies passées devraient du moins rendre plus sages dans leur façon de se conduire à l'avenir,

1739. Ce que je médite contre le machiavélisme est proprement une suite de la Henriade. C'est sur les grands sentimens de *Henri IV* que je forge la foudre qui écrasera *César Borgia.*

Pour *Nisus* et *Euryale*, ils attendront que le temps et vos corrections aient fortifié ma verve.

J'envoie, par *L. Schiling* le vin d'Hongrie, sous l'adresse du duc d'*Aremberg.* Il est sûr que ce duc est le patriarche des bons vivans; il peut être regardé comme père de la joie et des plaisirs: *Silène* l'a doué d'une physionomie qui ne dément point son caractère, et qui fait connaître en lui une volupté aimable et décrassée de tout ce que la débauche a d'obscénités.

J'espère que vous respirerez en Brabant un air plus libre qu'en France, et que la sécurité de ce séjour ne contribuera pas moins que les remèdes à la santé de votre corps. Je vous assure qu'il m'intéresse beaucoup, et qu'il ne se passe aucun jour que je ne fasse des vœux en votre faveur à la déesse de la santé.

J'espère que tous mes paquets vous seront parvenus. Mandez-m'en, s'il vous plaît, quelques petits mots. On dit que les plaisirs se sont donné rendez-vous sur votre route;

Que la Danse et la Comédie,
Avec leur sœur la Mélodie,
Toutes trois firent le dessein
De vous escorter en chemin,
Suivis de leur bande joyeuse;
Et qu'en tous lieux leur troupe heureuse,

Devant vos pas ſemant des fleurs, 1739.
Vous a rendu tous les honneurs
Qu'au ſommet de la double croupe,
Gouvernant ſa divine troupe,
Apollon reçoit des neuf ſœurs.

On dit auſſi

Que la Politeſſe et les Grâces
Avec vous quittèrent Paris ;
Que l'Ennui froid a pris les places
De ces déeſſes et des Ris ;
Qu'en cette région trompeuſe,
La Politique frauduleuſe
Tient le poſte de l'Equité ;
Que la timide Honnêteté,
Redoutant le pouvoir inique
D'un prélat fourbe et deſpotique,
Ennemi de la liberté,
S'enfuit avec la Vérité.

Voilà une gazette poëtique de la façon qu'on les fait à Remusberg. Si vous êtes friand de nouvelles, je vous en promets en proſe ou en vers, comme vous les voudrez, à mon retour.

Mille aſſurances d'eſtime à la divine *Emilie*, ma rivale dans votre cœur. J'eſpère que vous tiendrez les engagemens de docilité que vous avez pris avec *Superville*. *Céſarion* vous dit tout ce qu'un cœur comme le ſien penſe, lorſqu'il a été aſſez heureux pour connaître le vôtre ; et moi, je ſuis plus que jamais,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE XCII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 7 de juillet.

MON CHER AMI,

1739. J'AI reçu l'ingénieux *voyage du baron de Gangan* (1) à l'inſtant de mon départ de Remusberg : il m'a beaucoup amuſé, ce voyageur céleſte ; et j'ai remarqué en lui quelque ſatire et quelque malice qui lui donne beaucoup de reſſemblance avec les habitans de notre globe, mais qu'il ménage ſi bien qu'on voit en lui un jugement plus mûr, et une imgination plus vive qu'en tout autre être penſant. Il y a, dans ce voyage, un article où je reconnais la tendreſſe et la prévention de mon ami en faveur de l'éditeur de la Henriade. Mais ſouffrez que je m'étonne qu'en un ouvrage où vous rabaiſſez la vanité ridicule des mortels, où vous réduiſez à ſa juſte valeur ce que les hommes ont coutume d'appeler grand ; qu'en un ouvrage où vous abattez l'orgueil et la préſomption, vous vouliez nourrir mon amour propre, et fournir des argumens à la bonne opinion que je puis avoir de moi-même.

Tout ce que je puis me dire à ce ſujet peut ſe réduire à ceci ; qu'un cœur pénétré d'amitié voit les objets d'une autre manière qu'un cœur inſenſible et indifférent.

(1) C'eſt vraiſemblablement l'ouvrage imprimé depuis ſous le titre de *Micromégas*.

J'eſpère que ma dernière lettre vous ſera parvenue en compagnie du vin d'Hongrie. Votre ſéjour de Bruxelles n'accélérera guère notre correſpondance durant quelque temps, car je pars inceſſamment pour un voyage auſſi ennuyeux que fatigant. Nous parcourrons, en cinq ſemaines, plus de mille milles d'Allemagne; nous paſſerons par des endroits peu habités, et qui me conviennent à peu-près comme le pays des Gètes, qui ſervait d'exil à *Ovide*. Je vous prie de redoubler votre correſpondance, car il ne me faut pas moins que deux de vos lettres toutes les ſemaines pour me garantir d'un ennui inſupportable. 1739.

Bruxelles et preſque toute l'Allemagne ſe reſſentent de leur ancienne barbarie: les arts y ſont peu en honneur, et par conſéquent peu cultivés. Les nobles ſervent dans les troupes; ou, avec des études très-légères, ils entrent dans le barreau, où ils jugent, que c'eſt un plaiſir. Les gentillâtres bien rentés vivent à la campagne, ou plutôt dans les bois, ce qui les rend auſſi féroces que les animaux qu'ils pourſuivent. La nobleſſe de ce pays-ci reſſemble en gros à celle des autres provinces d'Allemagne; mais à cela près qu'ils ont plus d'envie de s'inſtruire, plus de vivacité, et, ſi j'oſe dire, plus de génie que la plus grande partie de la nation, et principalement que les Veſtphaliens, les Franconiens, les Suabes et les Autrichiens; ce qui fait qu'on doit s'attendre un jour à voir ici les arts tirés de la roture, et habiter les palais et les bonnes maiſons. Berlin principalement contient en ſoi (ſi je puis m'exprimer ainſi) les étincelles de tous les arts; on voit briller le génie de tous côtés, et il ne faudrait qu'un ſouffle heureux pour rendre la vie à ces ſciences

qui rendirent Athènes et Rome plus fameuſes que
1739. leurs guerres et leurs conquêtes.

Vous devez trouver la différence de la vie de Paris et de Bruxelles bien plus ſenſible qu'un autre, vous qui ne reſpiriez qu'au centre des arts, vous qui aviez réuni à Cirey tout ce qu'il y a de plus voluptueux, de plus piquant dans les plaiſirs de l'eſprit.

La gravité eſpagnole de l'archiducheſſe, le cérémonial guindé de la petite cour n'inſpirera guère de vénération à un philoſophe qui apprécie les choſes ſelon leur valeur intrinsèque; et je ſuis sûr que le baron de *Gungan* en ſentira le ridicule, s'il pouſſe ſes voyages juſqu'à Bruxelles.

Adieu, mon cher ami; je pars. Fourniſſez-moi, je vous prie, de tout ce que votre plume produira, car mon eſprit court grand riſque de mourir d'inanition, à moins que vos ſoins ne lui conſervent la vie.

Je travaillerai, autant que le temps me le permettra, contre *Machiavel* et pour la Henriade; et j'eſpère de pouvoir vous envoyer de Kœnisberg l'avant-propos de la nouvelle édition.

Mille aſſurances d'eſtime à la divine *Emilie.* Je ne comprends point comment on peut plaider contre elle, et de quelle nature peut être le procès qu'on lui intente. Je ne connaîtrais d'autres intérêts à diſcuter avec elle que ceux du cœur.

Ménagez votre ſanté; n'oubliez point que je m'intéreſſe beaucoup à votre conſervation, et que j'ai lié d'une manière indiſſoluble mon contentement à votre proſpérité.

Je ſuis à jamais, mon cher ami,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

Le médecin que je vous ai recommandé s'appelle *Superville*. C'eſt un homme ſur l'expérience et le ſavoir duquel on peut faire fond. Adreſſez-moi les lettres que vous lui écrirez, je vous ferai tenir ſes réponſes; mais ſur-tout ne négligez point ſes avis, et j'ai lieu d'eſpérer qu'on redreſſera la faibleſſe de votre tempérament, et les infirmités dont votre vie ſerait rongée. 1739.

LETTRE XCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles.

MONSEIGNEUR,

EMILIE et moi chétif nous avons reçu, au milieu des plaiſirs d'Enghien, le plus grand plaiſir dont nous puiſſions être flattés. Un homme qui a eu le bonheur de voir mon jeune *Marc-Aurèle*, nous a apporté de ſa part une lettre charmante, accompagnée d'écritoires d'ambre et de boîtes à jouer.

Avec combien d'impatience
Monſieur Gérard nous vit ſaiſir
Ces inſtrumens de la ſcience,
Auſſi-bien que ceux du plaiſir!
Tout eſt de notre compétence.

Nous jouons donc, Monſeigneur, avec vos jetons, et nous écrivons avec vos plumes d'ambre.

1739.

Cet ambre fut formé, dit-on,
Des larmes que jadis versèrent
Les fœurs du brillant Phaëton,
Lorfqu'en pins elles fe changèrent,
Pour fervir, fans doute, au bûcher
Du plus infortuné cocher
Que jamais les Dieux renversèrent.

Ces dieux renverfent tous les jours de ces cochers qui fe mêlent de nous conduire, et ils trouvent rarement des amis qui les pleurent.

A notre retour d'Enghien, à peine arrivons-nous à Bruxelles, qu'une nouvelle confolation m'arrive encore, et je reçois, par la voie d'Amfterdam, une lettre, du 7 juillet, de votre Alteffe royale. Il paraît qu'elle connaît le pays où je fuis. J'y vois beaucoup de princes et peu d'hommes, c'eft-à-dire, d'hommes penfans et inftruits.

Que vont donc devenir, Monfeigneur, dans votre ville de Berlin, ces fciences que vous encouragez, et à qui vous faites tant d'honneur? qui remplacera M. de *la Croze?* ce fera, fans doute, M. *Jordan*; il me femble qu'il eft dans le vrai chemin de la grande érudition. Après tout, Monfeigneur, il y aura toujours des favans; mais les hommes de génie, les hommes qui, en communiquant leur ame, rendent favans les autres; ces fils aînés de *Prométhée*, qui s'en vont diftribuant le feu célefte à des maffes mal organifées, il y en aura toujours très-peu, dans quelque pays que ce puiffe être. La marquife jette à préfent tout fon feu fur ce trifte procès, qui lui a fait quitter fa douce folitude de Cirey; et moi, je réunis mes petites

étincelles pour former quelque chose de neuf qui puisse plaire au moderne *Marc-Aurèle*. 1739.

Je prends donc la liberté de lui envoyer ce premier acte d'une tragédie qui me paraît, sinon dans un bon goût, au moins dans un goût nouveau. On n'avait jamais mis sur le théâtre la superstition et le fanatisme. Si cet essai ne déplaît pas à mon juge, il aura le reste acte par acte.

Je comptais avoir l'honneur de lui envoyer ce commencement par M. de *Valori*, qui va résider auprès de sa majesté. Il est digne, à ce qu'on dit, d'avoir l'honneur de dîner avec le père, et de souper avec le fils. Je l'attends de jour en jour à Bruxelles; j'espère que ce sera un nouveau protecteur que j'aurai auprès de votre Altesse royale.

Les mille milles d'Allemagne qu'elle va faire, retarderont un peu la défaite de *Machiavel*, et les instructions que j'attends de la main la plus respectable et la plus chère. J'ignore si M. de *Keiserling* a le bonheur d'accompagner votre Altesse royale; ou je le plains, ou je l'envie.

J'écrirai donc à M. de *Superville*. Je n'ai de foi aux médecins que depuis que votre Altesse royale est l'*Esculape* qui daigne veiller sur ma santé.

Emilie va quitter ses avocats pour avoir l'honneur d'écrire au patron des arts et de l'humanité.

Je suis, etc.

LETTRE XCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles.

1739. Lorsqu'autrefois notre bon Prométhée
Eut dérobé le feu ſacré des cieux,
Il en fit part à nos pauvres aïeux;
La terre en fut également dotée,
Tout eut ſa part; mais le Nord amortit
Ces feux ſacrés que la glace couvrit.
Goths, Oſtrogoths, Cimbres, Teutons, Vandales,
Pour réchauffer leurs eſpèces brutales,
Dans des tonneaux de cervoiſe et de vin
Ont recherché ce feu pur et divin;
Et la fumée épaiſſe, aſſoupiſſante,
Rabrutiſſait leur tête non penſante:
Rien n'éclairait ce ſombre genre humain.
Chriſtine vint, Chriſtine l'immortelle
Du feu ſacré ſurprit quelque étincelle;
Puis, avec elle emportant ſon tréſor,
Elle s'enfuit loin des antres du Nord,
Laiſſant languir dans une nuit obſcure
Ces lieux glacés où dormait la nature.
Enfin mon prince, au haut du mont Remus,
Trouva ce feu que l'on ne cherchait plus.
Il le prit tout; mais ſa bonté féconde
S'en eſt ſervi pour éclairer le monde,
Pour réunir le génie et le ſens,
Pour animer tous les arts languiſſans;

Et de plaisir la terre transportée
Nomma mon roi le second Prométhée.

1739.

Cette petite vérité allégorique vient de naître, mon adorable Monarque, à la vue du dernier paquet de votre Altesse royale, dans lequel vous jugez si bien la métaphysique, et où vous êtes si aimable, si bon, si grand en vers et en prose. Vous êtes bien mon *Prométhée* : votre feu réveille les étincelles d'une ame affaiblie par tant de langueurs et de maux; j'ai souffert un mois sans relâche. Je surpris, il y a quelques jours, un moment pour écrire à votre Altesse royale, et mes maux furent suspendus. Mais je ne sais si ma lettre sera parvenue jusqu'à vous; elle était sous le couvert des correspondans du sieur *David Gérard*: ces correspondans se sont avisés de faire banqueroute; j'ai l'honneur même d'être compris dans leur mésaventure pour quelques effets que je leur avais confiés; mais mon plus précieux effet, c'est ma correspondance avec *Marc-Aurèle*. S'il n'y a point de lettre perdue, ils peuvent perdre tout ce qui m'appartient sans que je m'en plaigne.

J'avais l'honneur, dans cette lettre, de dire à votre Altesse royale que je suis sur le point de rendre public ce catéchisme de la vertu, et cette leçon des princes dans laquelle la fausse politique et la logique des scélérats sont confondues avec autant de force et d'esprit. J'ai pris les libertés que vous m'avez données; j'ai tâché d'égaler à peu-près les longueurs des chapitres à ceux de *Machiavel*; j'ai jeté quelques poignées de mortier dans un ou deux endroits d'un édifice de marbre: pardonnez-moi, et permettez-moi

1739. de retrancher ce qui se trouve au sujet des disputes de religion dans le chapitre XXI.

Machiavel y parle de l'adresse qu'eut *Ferdinand d'Arragon* de tirer de l'argent de l'Eglise, sous le prétexte de faire la guerre aux Maures, et de s'en servir pour envahir l'Italie. La reine d'Espagne vient d'en faire autant. *Ferdinand d'Arragon* poussa encore l'hypocrisie jusqu'à chasser les Maures pour acquérir le nom de bon catholique, fouiller impunément dans les bourses des sots catholiques, et piller les Maures en vrai catholique. Il ne s'agit donc point là de disputes des prêtres, et des vénérables impertinences des théologiens de parti, que vous traitez ailleurs selon leur mérite.

Je prends donc, sous votre bon plaisir, la liberté d'ôter cette petite excrescence à un corps admirablement conformé dans toutes ses parties. Je ne cesse de vous le dire ; ce sera là un livre bien singulier et bien utile.

Mais quoi, mon grand Prince, en fesant de si belles choses, votre Altesse royale daigne faire venir des caracteres d'argent, d'Angleterre, pour faire imprimer cette Henriade ! le premier des beaux arts que votre Altesse royale fait naître, est l'imprimerie. Cet art, qui doit faire passer vos exemples et vos vertus à la postérité, doit vous être cher. Que d'autres vont le suivre! et que Berlin va bientôt devenir Athènes ! mais enfin le premier qui va fleurir y renaît en ma faveur; c'est par moi que vous commencez à faire du bien.

Je suis votre sujet, je le suis, je veux l'être.
Je ne dépendrai plus des caprices d'un prêtre.

Non, à mes vœux ardens le Ciel sera plus doux; 1739.
Il me fallait un sage, et je le trouve en vous.
Ce sage est un héros, mais un héros aimable;
Il arrache aux bigots leur masque méprisable;
Les arts sont ses enfans, les vertus sont ses Dieux.
Sur moi, du mont Remus, il a baissé les yeux;
Il descend avec moi dans la même carrière,
Me ranime lui seul des traits de sa lumière.
Grands ministres courbés du poids des petits soins,
Vous qui faites si peu, qui pensez encor moins,
Rois, fantômes brillans qu'un sot peuple contemple,
Regardez Fréderic, et suivez son exemple.

Oserai-je abuser des bontés de votre Altesse royale, au point de lui proposer une idée que vos bienfaits me font naître.

Votre Altesse royale est l'unique protecteur de la Henriade. On travaille ici très-bien en tapisserie: si vous le permettiez, je ferais exécuter quatre ou cinq pièces d'après les quatre ou cinq morceaux les plus pittoresques dont vous daignez embellir cet ouvrage; *la Saint-Barthelemi*, *le temple du Destin*, *le temple de l'Amour*, *la bataille d'Ivry*, fourniraient, ce me semble, quatre belles pièces pour quelque chambre d'un de vos palais, selon les mesures que votre Altesse royale donnerait: je crois qu'en moins de deux ans cela serait exécuté. Je prévois que le procès de madame *du Châtelet*, qui me retient à Bruxelles, durera bien trois ou quatre années. J'aurai surement le temps de servir votre Altesse royale dans cette petite entreprise si elle l'agrée. Au reste, je prévois que si votre Altesse royale veut faire un jour un établissement de tapisserie dans

1739. ſon Athènes, elle pourra aiſément trouver ici des ouvriers. Il me ſemble que je vois déjà tous les arts à Berlin, le commerce et les plaiſirs floriſſans; car je mets les plaiſirs au rang des plus beaux arts.

Madame *du Châtelet* a reçu la lettre de votre Alteſſe royale, et va bientôt avoir l'honneur de lui répondre. En vérité, Monſeigneur, vous avez bien raiſon de dire que la métaphyſique ne doit brouiller perſonne. Il n'appartient qu'à des théologiens de ſe haïr pour ce qu'ils n'entendent point. J'avoue que je mets volontiers à la fin de tous les chapitres de métaphyſique cet *L* et cet *N* des ſénateurs romains, qui ſignifiaient *non liquet*, et qu'ils mettaient ſur leurs tablettes quand les avocats n'avaient pas aſſez expliqué la cauſe. A l'égard de la géométrie, je crois que, hors une quarantaine de théorêmes qui ſont le fondement de la ſaine phyſique, tout le reſte ne contient guère que des vérités difficiles, sèches et inutiles. Je ſuis bien aiſe de n'être pas tout à fait ignorant en géométrie; mais je ſerais fâché d'y être trop ſavant, et d'abandonner tant de choſes agréables pour des combinaiſons ſtériles. J'aime mieux votre *Anti-Machiavel* que toutes les courbes qu'on quarre, ou qu'on ne quarre point. J'ai plus de plaiſir à une belle hiſtoire qu'à un théorême qui peut être vrai ſans être beau.

Comptez, Monſeigneur, que je mets encore les belles épîtres au rang des plaiſirs préférables à des *ſinus* et à des *tangentes* : celle ſur la fauſſeté me charme et m'étonne; car enfin quoique vous vous portiez mieux que moi, quoique vous ſoyez dans l'âge où le génie eſt dans ſa force, vos journées ne ſont pas plus longues que les nôtres. Vous êtes, ſans doute,

occupé

occupé des plans que vous tracez pour le bien de l'eſpèce humaine; vous eſſayez vos forces en ſecret 1739.
pour porter ce fardeau brillant et pénible qui va tomber ſur votre tête; et avec cela mon *Prométhée* eſt *Apollon* tant qu'il veut.

Que ce M. de *Camas* eſt heureux de mériter et de recevoir de pareils éloges! Ce que j'aime le plus dans cet art à qui vous faites tant d'honneur, c'eſt cette foule d'images brillantes dont vous l'embelliſſez; c'eſt tantôt le vice qui eſt *un océan immenſe et plein d'orages*, c'eſt

Un monſtre couronné de qui les ſifflemens
Ecartent loin de lui la vérité ſi pure.

Sur-tout je vois par-tout des exemples tirés de l'hiſtoire, je reconnais la main qui a confondu *Machiavel.*

Je ne ſais, Monſeigneur, ſi vous ſerez encore au mont Remus, ou ſur le trône, quand cet *Anti-Machiavel* paraîtra. Les maladies de l'eſpèce de celle du roi ſont quelquefois longues. J'ai un neveu que j'aime tendrement, qui eſt dans le même cas abſolument, et qui diſpute ſa vie depuis ſix mois.

Quelque choſe qui arrive, rien ne pourra augmenter les ſentimens du reſpect, de la tendre reconnaiſſance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XCV.

DU PRINCE ROYAL.

A Insterbourg, le 27 de juillet.

MON CHER AMI,

1739. NOUS voici enfin arrivés, après trois semaines de marche, dans un pays que je regarde comme le *non plus ultrà* du monde civilisé : c'est une province peu connue de l'Europe, mais qui mériterait cependant de l'être davantage, parce qu'elle peut être regardée comme une création du roi mon père.

La Lithuanie prussienne est un duché qui a trente grandes lieues d'Allemagne de long, sur vingt de large, quoiqu'il aille en se rétrécissant du côté de la Samogitie. Cette province fut ravagée par la peste au commencement de ce siècle, et plus de trois cents mille habitans périrent de maladie et de misère. La cour, peu instruite des malheurs du peuple, négligea de secourir une riche et fertile province, remplie d'habitans, et féconde en toute espèce de productions. La maladie emporta les peuples ; les champs restèrent incultes et se hérissèrent de broussailles. Les bestiaux ne furent point exempts de la calamité publique. En un mot, la plus florissante de nos provinces fut changée dans la plus affreuse des solitudes.

Féderic I mourut sur ces entrefaites, et fut enseveli avec sa fausse grandeur, qu'il ne fesait consister qu'en

une vaine pompe, et dans l'étalage faſtueux de cérémonies frivoles. 1739.

Mon père, qui lui ſuccéda, fut touché de la misère publique. Il vint ici ſur les lieux, et vit lui-même cette vaſte contrée, dévaſtée avec toutes les affreuſes traces qu'une maladie contagieuſe, la diſette, et l'avarice ſordide des miniſtres, laiſſent après eux. Douze ou quinze villes dépeuplées, et quatre ou cinq cents villages inhabités et incultes, furent le triſte ſpectacle qui s'offrit à ſes yeux. Bien loin de ſe rebuter par des objets auſſi fâcheux, il ſe ſentit pénétré de la plus vive compaſſion et réſolut de rétablir les hommes, l'abondance et le commerce dans cette contrée qui avait perdu juſqu'à la forme d'un pays.

Depuis ce temps-là il n'eſt aucune dépenſe que le roi n'ait faite pour réuſſir dans ſes vues ſalutaires. Il fit d'abord des règlemens remplis de ſageſſe; il rebâtit tout ce que la peſte avait déſolé; il fit venir des milliers de familles de tous les côtés de l'Europe. Les terres ſe défrichèrent, le pays ſe repeupla, le commerce fleurit de nouveau; et à préſent l'abondance règne dans cette fertile contrée plus que jamais.

Il y a plus d'un demi million d'habitans dans la Lithuanie; il y a plus de villes qu'il y en avait; plus de troupeaux qu'autrefois; plus de richeſſes et plus de fécondité qu'en aucun endroit de l'Allemagne. Et tout ce que je viens de vous dire n'eſt dû qu'au roi qui, non ſeulement a ordonné, mais qui a préſidé lui-même à l'exécution; qui a conçu les deſſeins, et qui les a remplis lui ſeul; qui n'a épargné ni ſoins, ni peines, ni tréſors immenſes, ni promeſſes, ni récompenſes, pour aſſurer le bonheur et la vie à un

1739. demi million d'êtres penſans qui ne doivent qu'à lui ſeul leur félicité et leur établiſſement.

J'eſpère que vous ne ſerez point fâché du détail que je vous fais. Votre humanité doit s'étendre ſur vos frères lithuaniens ; comme ſur vos frères français, anglais, allemands, etc. ; et d'autant plus qu'à mon grand étonnement, j'ai paſſé par des villages où l'on n'entend parler que français.

J'ai trouvé je ne ſais quoi de ſi héroïque dans la manière généreuſe et laborieuſe dont le roi s'y eſt pris pour rendre ce déſert habité, fertile et heureux, qu'il m'a paru que vous ſentiriez les mêmes ſentimens en apprenant les circonſtances de ce rétabliſſement.

J'attends tous les jours de vos nouvelles d'Enghien. J'eſpère que vous y jouirez d'un repos parfait, et que l'Ennui, ce dieu lourd et peſant, n'oſera point paſſer par les bras d'*Emilie* pour aller juſqu'à vous. Ne m'oubliez point, mon cher ami, et ſoyez perſuadé que mon éloignement ne fait qu'augmenter l'impatience de vous voir et de vous embraſſer. Adieu.

FÉDERIC.

Mes complimens à la marquiſe et au duc qu'*Apollon* diſpute à *Bacchus*.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 12 d'augufte.

MONSEIGNEUR,

J'AI pris la liberté d'envoyer à votre Alteffe royale le fecond acte de Mahomet, par la voie des fieurs *David Gérard* et compagnie : je fouhaite que les Mufulmans réuffiffent auprès de votre Alteffe royale, comme ils font fur la Moldavie. Je ne puis au moins mieux prendre mon temps pour avoir l'honneur de vous entretenir fur le chapitre de ces infidèles qui font plus que jamais parler d'eux. 1739.

Je crois à préfent votre Alteffe royale fur les bords où l'on ramaffe ce bel ambre dont nous avons, grâces à vos bontés, des écritoires, des fonnettes, des boîtes de jeu. J'ai tout perdu au brelan quand j'ai joué avec de miférables fiches communes; mais j'ai toujours gagné quand je me fuis fervi des jetons de votre Alteffe royale.

C'eft Fréderic qui me conduit,
Je ne crains plus difgrâce aucune;
Car il préfide à ma fortune,
Comme il éclaire mon efprit.

Je vais prier le bel aftre de *Fréderic* de luire toujours fur moi pendant un petit féjour que je vais faire à

1739. Paris avec la marquise, votre sujette. Voilà une vie bien ambulante pour des philosophes; mais notre grand prince, plus philosophe que nous, n'est pas moins ambulant. Si je rencontre dans mon chemin quelque grand garçon haut de six pieds, je lui dirai: Allez vîte servir dans le régiment de mon prince. Si je rencontre un homme d'esprit, je lui dirai : Que vous êtes malheureux de n'être point à sa cour!

En effet, il n'y a que sa cour pour les êtres pensans; votre Altesse royale sait ce que c'est que toutes les autres; celle de France est un peu plus gaie depuis que son roi a osé aimer: le voilà en train d'être un grand homme, puisqu'il a des sentimens. Malheur aux cœurs durs! DIEU bénira les ames tendres. Il y a je ne sais quoi de réprouvé à être insensible; aussi Ste *Thérèse* définissait-elle le diable, le malheureux qui ne sait point aimer.

On ne parle à Paris que de fêtes, de feux d'artifice; on dépense beaucoup en poudre et en fusées. On dépensait autrefois davantage en esprit et en agrémens; et quand *Louis XIV* donnait des fêtes, c'était les *Corneille*, les *Molière*, les *Quinault*, les *Lulli*, les *le Brun* qui s'en mêlaient. Je suis fâché qu'une fête ne soit qu'une fête passagère, du bruit, de la foule, beaucoup de bourgeois, quelques diamans et rien de plus; je voudrais qu'elle passât à la postérité. Les Romains, nos maîtres, entendaient mieux cela que nous; les amphithéâtres, les arcs de triomphe, élevés pour un jour solemnel, nous plaisent et nous instruisent encore. Nous autres, nous dressons un échafaud dans la place de Grève, où la veille on a roué quelques voleurs; on tire des canons de l'hôtel-de-ville. Je

voudrais qu'on employât plutôt ces canons-là à détruire cet hôtel-de-ville qui est du plus mauvais goût du monde, et qu'on mît, à en rebâtir un beau, l'argent qu'on dépense en fusées volantes. Un prince qui bâtit fait nécessairement fleurir les autres arts; la peinture, la sculpture, la gravure, marchent à la suite de l'architecture. Un beau sallon est destiné pour la musique, un autre pour la comédie. On n'a à Paris ni salle de comédie ni salle d'opéra; et, par une contradiction trop digne de nous, d'excellens ouvrages sont représentés sur de très-vilains théâtres. Les bonnes pièces sont en France, et les beaux vaisseaux en Italie. 1739.

Je n'entretiens votre Altesse royale que de plaisirs, tandis qu'elle combat sérieusement *Machiavel* pour le bonheur des hommes; mais je remplis ma vocation, comme mon prince remplit la sienne; je peux tout au plus l'amuser, et il est destiné à instruire la terre.

Je suis, etc.

LETTRE XCVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Konifter, le 9 d'augufte.

1739.

Sublime auteur, ami charmant,
Vous dont la fource intariffable
Nous fournit fi diligemment
De ce fruit rare, ineftimable,
Que votre mufe hardiment,
Dans un féjour peu favorable,
Fait éclore à chaque moment :

Au fond de la Lithuanie,
J'ai vu paraître, tout brillant,
Ce rayon de votre génie,
Qui confond, dans la tragédie,
Le fanatifme, en fe jouant.

J'ai vu de la philofophie,
J'ai vu le baron voyageur,
Et j'ai vu la pièce accomplie,
Où les ouvrages et la vie
De Molière vous font honneur.

A la France, votre patrie,
Voltaire, daignez épargner
Les frais que pour l'académie
Sa main a voulu deftiner.

En effet, je ſuis sûr que ces quarante têtes qui ſont payées pour penſer, et dont l'emploi eſt d'écrire, ne travaillent pas la moitié autant que vous. Je ſuis certain que, ſi l'on pouvait apprécier la valeur des penſées, toutes celles de cette nombreuſe ſociété, priſes enſemble, ne tiendraient pas l'équilibre aux vôtres. Les ſciences ſont pour tout le monde, mais l'art de penſer eſt le don le plus rare de la nature. 1739.

Cet art fut banni de l'école;
Des pédans il eſt inconnu.
Par l'inquiſition frivole
L'uſage en ſerait défendu,
Si le pouvoir ſaint de l'étole
S'était à ce point étendu.
Du vulgaire la troupe folle
A penſer juſte a prétendu;
Du vil flatteur l'encens vendu
En a parfumé ſon idole;
Et l'ignorant a confondu
Le froid non-ſens d'une parole,
Et l'enflure de l'hyperbole,
Avec l'art de penſer, cet art ſi peu connu.

Entre cent perſonnes qui croient penſer, il y en a une à peine qui penſe par elle-même. Les autres n'ont que deux ou trois idées qui roulent dans leur cerveau, ſans s'altérer et ſans acquérir de nouvelles formes; et le centième penſera peut-être ce qu'un autre a déjà penſé; mais ſon génie, ſon imagination ne ſera pas créatrice. C'eſt cet eſprit créateur qui fait multiplier les idées, qui ſaiſit les rapports entre des

choses que l'homme inattentif n'aperçoit qu'à peine;
1739. c'est cette force du bon sens qui fait, selon moi, la partie essentielle de l'homme de génie.

Ce talent précieux et rare
Ne saurait se communiquer :
La nature en paraît avare.
Autant que l'on a pu compter,
Tout un siècle elle se prépare
Lorsqu'elle nous le veut donner.
Mais vous le possédez, Voltaire;
Et ce serait vous ennuyer
Qu'apprécier et calculer
L'héritage de votre père.

Trois sortes d'ouvrages me sont parvenus de votre plume, en six semaines de temps. Je m'imagine qu'il y a quelque part en France une société choisie de génies égaux et supérieurs, qui travaillent tous ensemble, et qui publient leurs ouvrages sous le nom de *Voltaire*, comme une autre société en publie sous le nom de Trévoux. Si cette supposition est sensée, je me fais trinitaire, et je commencerai à voir jour à ce mystère que les chrétiens ont cru jusqu'à présent sans le comprendre.

Ce qui m'est parvenu de Mahomet me paraît excellent. Je ne saurais juger de la charpente de la pièce, faute de la connaître; mais la versification est, à mon avis, pleine de force, et semée de ces portraits et caractères qui font faire fortune aux ouvrages d'esprit.

Vous n'avez pas besoin, mon cher *Voltaire*, de l'éloquence de M. de *Valori*; vous êtes dans le cas qu'on ne saurait détruire ni augmenter votre réputation.

Vainement l'envieux desséché de fureur, 1739.
L'ennemi des humains, qu'afflige leur bonheur,
Cet insecte rampant qui naît avec la gloire,
Dont le toucher impur salit souvent l'histoire,
Sur vos vers immortels répandant ses poisons,
De vos lauriers naissans retarde les moissons.
Votre ame, à tous les arts par son penchant formée,
Par vingt ans de travaux fonda sa renommée :
Sous les yeux d'Emilie, élève de Newton,
Vous effacez de Thou, vous surpassez Maron.

Je suis avec une estime parfaite, mon cher *Voltaire*
votre très-affectionné ami,
FÉDERIC.

Si vous voyez le duc d'*Aremberg*, faites-lui bien mes complimens, et dites-lui que deux lignes françaises de sa main me feraient plus de plaisir que mille lettres allemandes dans le style des chancelleries.

LETTRE XCVIII.

DU PRINCE ROYAL.

Aux haras de Pruſſe, le 15 d'auguſte.

1739.

Enfin, hors du piége trompeur,
Enfin, hors des mains aſſaſſines
Des charlatans que notre erreur
Nourrit ſouvent pour nos ruines,
Vous quittez votre empoiſonneur:
Du tokai, des liqueurs divines
Vous ſerviront de médecines,
Et je ſerai votre docteur.
Soit; j'y conſens, ſi par avance,
Voltaire, de ma conſcience
Vous devenez le directeur.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que le vin d'Hongrie eſt arrivé à Bruxelles. J'eſpère apprendre bientôt de vous-même que vous en avez bu, et qu'il vous a fait tout le bien que j'en attends. On m'écrit que vous avez donné une fête charmante, à Enghien, au duc d'*Aremberg*, à madame *du Châtelet*, et à la fille du comte de *Lannoy*; j'en ai été bien aiſe, car il eſt bon de prouver à l'Europe par des exemples que le ſavoir n'eſt pas incompatible avec la galanterie.

Quelques vieux pédans radoteurs,
Dans leurs taudis toujours en cage,
Hors du monde et loin de nos mœurs,
Effarouchaient, d'un air ſauvage,

Ce peuple fou, léger, volage, 1739.
Qui turlupine les docteurs.
Le goût ne fut point l'apanage
De ces misérables rêveurs
Qui cherchent les talens du sage
Dans les rides de leurs visages,
Et dans les frivoles honneurs
D'un in-folio de cent pages.

Le peuple, fait pour les erreurs,
De tout savant crut voir l'image
Dans celle de ces plats auteurs.
Bientôt, pour le bien de la terre,
Le Ciel daigna former Voltaire :
Lors, fous de nouvelles couleurs,
Et par vos talens anoblie,
Reparut la philosophie.

En pénétrant les profondeurs
Que Newton découvrit à peine,
Et dont cent auteurs à la gêne
En vain furent commentateurs;
En suivant les divines traces
De ces esprits universels,
Agens sacrés des immortels,
Vos mains sacrifièrent aux Grâces,
Vos fleurs parèrent leurs autels.



Pesans disciples des Saumaises,
Disséqueurs de graves fadaises,
Suivez ces exemples charmans;
Quittez la région frivole,
Dont l'air empesé de l'école
A proscrit tous les agrémens.

1739. J'attends avec bien de l'impatience les actes ſuivans de Mahomet. Je m'en rapporte bien à vous, perſuadé que cette tragédie ſingulière et nouvelle brillera de charmes nouveaux.

Ta muſe, en conquérant, aſſervit l'univers;
La nature a payé ſon tribut à tes vers.
L'Amérique et l'Europe ont ſervi ton génie,
L'Afrique était domptée, il te fallait l'Aſie.
Dans ſes fertiles champs cours moiſſonner des fleurs,
Au théâtre français combattre les erreurs,
Et frapper nos bigots, d'une main indirecte,
Sur l'auteur inſolent d'une infidelle ſecte.

On m'avait dit que je trouverais la défaite de *Machiavel* dans les notes politiques d'*Amelot de la Houſſaye*, et dans la traduction du chevalier *Gordon:* j'ai lu ces deux ouvrages judicieux et excellens dans leur genre; mais j'ai été bien aiſe de voir que mon plan était tout-à-fait différent du leur. Je travaillerai à l'exécuter dès que je ſerai de retour. Vous ſerez le premier qui lirez l'ouvrage, et le public ne le verra pas à moins que vous ne l'approuviez. J'ai cependant travaillé autant que me l'ont pu permettre les diſtractions d'un voyage, et ce tribut que la naiſſance eſt obligée de payer, à ce que l'on dit, à l'oiſiveté et à l'ennui.

Je ſerai le 18 à Berlin, et je vous enverrai de là ma préface de la Henriade, afin d'obtenir le ſceau de votre approbation.

Adieu, mon cher *Voltaire;* faites, s'il vous plait, mes aſſurances d'eſtime à la marquiſe *du Châtelet;*

grondez un peu, je vous prie, le duc d'*Aremberg* de sa lenteur à me répondre. Je ne sais qui de nous deux est le plus occupé, mais je sais bien qui est le plus paresseux. 1739.

Je suis avec toute l'affection possible, mon cher *Voltaire*,

votre parfait ami,
FÉDERIC.

LETTRE XCIX.

DU PRINCE ROYAL.

A Potsdam, le 9 de septembre.

MON CHER AMI,

J'AI reçu deux de vos lettres à la fois, auxquelles je vous réponds, savoir celle du 12 d'auguste et du 17. J'ai très-bien reçu de même le second acte de Mahomet, qui me paraît fort beau; mais, à vous parler franchement, moins travaillé, moins fini que le premier. Il y a cependant un vers, dans le premier acte, qui m'a fait naître un doute: je ne sais si l'usage veut qu'on dise *écraser des étincelles*; j'ai cru qu'il fallait dire *éteindre* ou *étouffer* des étincelles. (1)

Souvenez-vous, je vous prie, de ce beau vers:

Et vers la vérité le doute les conduit.

(1) M. de *Voltaire* a depuis adopté cette correction.

1739. Toujours fais-je bien que mes fens font affectés d'une manière bien plus aimable par les magnifiques vers de vos mufulmans, que par les maffacres que ces barbares font à Belgrade de nos pauvres allemands.

QUAND, de foufre enflammés, deux nuages affreux,
Obfcurciffant les cieux et menaçant la terre,
Agités par les vents dans leur cours orageux,
De leurs flancs entr'ouverts vomiffant le tonnerre,
D'un choc impétueux fe frappent dans les airs,
Semblent nous abymer aux gouffres des enfers,
La nature frémit; ce bruit épouvantable
Paraît dans le chaos plonger les élémens,
Et du monde ébranlé les fondemens durables
Craignent, en treffaillant, pour fes derniers momens.

Ainfi, quand le démon, altéré de carnage,
Sous fes drapeaux fanglans raffemble les humains;
Que la deftruction, la mort, l'aveugle rage,
Des vaincus, des vainqueurs a fixé les deftins,
De haine et de fureur follement animées,
S'égorgent de fang froid deux puiffantes armées;
La terre de leur fang s'abreuve avec horreur,
L'enfer de leurs fuccès empoifonne la fource,
Le ciel au loin gémit du cri de leur clameur,
Et les flots pleins de morts interrompent leur courfe.

Ciel! d'où part cette voix de vaincus, de trépas?
O ciel! quoi! de l'enfer un monftre abominable
Traîne ces nations dans l'horreur des combats,
Et dans le fang humain plonge leur bras coupable!

Quoi

Quoi! l'aigle des césars, vaincu des musulmans, 1739.
Quitte d'un vol hâté ces rivages sanglans!
De morts et de mourans les plaines sont couvertes;
Le trépas qui confond toutes les nations,
Dans ce climat fatal, de leurs communes pertes
Assemble avidement les cruelles moissons.

Fatale Moldavie! ô trop funestes rives!
Que de sang des humains répandu sur vos bords,
Rougissant de vos eaux les ondes fugitives,
Au loin portent l'effroi, le carnage et les morts!
Du trépas dévorant vos plaines empestées
D'un mal contagieux déjà sont infectées.
Par quel monstre inhumain, par quels affreux tyrans
Ces douces régions sont-elles désolées,
Et tant de légions de braves combattans
Sur l'autel de la Mort sont-elles immolées?

Tel que le mont Athos qui, du fond des enfers,
S'élevant jusqu'aux cieux, au-dessus des nuages,
Contemple avec mépris les Aquilons altiers
A l'entour de ses pieds rassembler les orages:
Tel, en sa grandeur vaine, au-dessus des humains,
Un monarque indolent maîtrise les destins;
Du fardeau de l'Etat il charge son ministre,
D'un foudre destructeur il arme ses héros;
L'autre, au fond d'un sérail signant l'ordre sinistre,
De sang froid de la Guerre allume les flambeaux.

Monarques malheureux, ce sont vos mains fatales
Qui nourrissent les feux de ces embrasemens:
La Haine, l'Intérêt, déités infernales,
Précipitent vos pas dans ces égaremens.

1739. Accablés ſous le poids de nombreuſes provinces,
Vous en voulez encor ravir à d'autres princes!
Payez de votre ſang les frais de votre orgueil;
Laiſſez le fils tranquille, et le père à ſes filles;
Qu'ainſi que les ſuccès, les malheurs et le deuil
Ne touchent de l'Etat que vos ſeules familles.

Ce globe ſpacieux qu'enferme l'univers,
Ce globe, des humains la commune patrie,
Où cent peuples nombreux, de cent climats divers,
Ne forment, raſſemblés, qu'une ample colonie,
Diſtingués par leurs traits, par leurs religions,
Leurs coutumes, leurs mœurs et leurs opinions,
Du Ciel, qui les forma ſur un même modèle,
Reçurent tous des cœurs, et c'était pour s'aimer.
Déteſtez, inſenſés, votre rage cruelle:
L'amour ne pourra-t-il jamais vous déſarmer?

De leur deſtin cruel mon ame eſt attendrie:
Et d'un ſort ſi funeſte aveugles artiſans,
Dieu! quel acharnement! avec quelle furie
Les voit-on retrancher la trame de leurs ans!
Européens, chinois, habitans de l'Afrique,
Et vous fiers citoyens des bords de l'Amérique,
Mon cœur, également ému de vos malheurs,
Condamne les combats, déplore les misères
Où vous plongent ſans fin vos barbares fureurs,
Et je ne vois en vous que mon ſang et mes frères.

Que l'univers enfin dans les bras de la paix,
Réprouvant ſes erreurs, abandonne les armes;
Et que l'ambition, les guerres, les procès
Laiſſent le genre humain ſans trouble et ſans alarmes!

Qu'ils descendent des cieux, pour remplir leurs désirs, 1739.
Ces volages enfans, les Ris et les Plaisirs,
Le Luxe fortuné, la prodigue Abondance,
Et tous ces arts heureux par qui furent polis
Memphis, Athènes, Rome, et Paris et Florence,
Dont même à votre tour vous fûtes anoblis.

Venez, arts enchanteurs, par vos heureux prestiges,
Etaler à nos yeux vos charmes tout-puissans :
Des sujets de terreur, par vos nouveaux prodiges,
Se changent en vos mains, et plaisent à nos sens.
Tels, des gouffres profonds, inconnus du tonnerre,
Où mille affreux rochers se cachent sous la terre,
Où roulent en grondant des orageux torrens,
Des hommes ont tiré, guidés par l'industrie,
Ces métaux précieux, ces riches diamans,
Compagnons fastueux des grandeurs de la vie.

Ainsi, possédant l'art des magiques accords,
Voltaire sait orner des fleurs qu'il fait éclore
Ces tragiques sujets, ces carnages, ces morts,
Que, sans ces traits savans, l'œil délicat abhorre :
C'est là qu'on peut souffrir ces massacres affreux.
Les malheurs des humains ne plaisent qu'en ces jeux
Où des auteurs divins tracent à la mémoire
Les règnes détestés de barbares tyrans,
D'un illustre courroux la malheureuse histoire,
Où les crimes des morts corrigent les vivans.

Poursuivez donc ainsi, fiers enfans de Solime,
A nous faire admirer vos triomphes heureux;
Et bientôt, surpassant Mithridate et Monime,
Au théâtre français attirez tous nos vœux.

1739. Allez donc fur les pas de Céfar et d'Alzire,
Sous le nom de Zopire, à Paris vous produire,
Sans avoir des rivaux moins craints, moins redoutés,
Mais plus sûrs du bonheur de toucher et de plaire.
Je vois déjà briller l'éclat de vos beautés,
Couronnés des lauriers que vous cueillit Voltaire.

Je vous envoie en même temps la préface de la Henriade. Il faut fept années pour la graver; mais l'imprimeur anglais affure qu'il l'imprimera de manière qu'elle ne le cédera en rien à la beauté de fon Horace latin. Si vous trouvez quelque chofe à changer ou à corriger dans cette préface, il ne dépendra que de vous de le faire. Je ne veux point qu'il s'y trouve rien qui foit indigne de la Henriade ou de fon auteur. Je vous prie cependant de me renvoyer l'original, ou de le faire copier, car je n'en ai point d'autre.

Après un petit voyage de quelques jours qui me refte à faire, je me mettrai férieufement en devoir de combattre *Machiavel*. Vous favez que l'étude veut du repos, et je n'en ai aucun depuis trois mois; j'ai même été obligé de quitter trois fois la plume, n'ayant pas le temps d'achever cette lettre; et l'ouvrage que je me fuis propofé de faire demandant du jugement et de l'exactitude, je l'ai réfervé pour mon loifir dans ma retraite philofophique.

Je vous vois avec plaifir mener une vie prefque toute auffi errante que la mienne. *Thiriot* m'avertit de votre arrivée à Paris; j'avoue que, fi j'avais le choix des fêtes que célèbrent les Français d'aujourd'hui, et de celles qu'on célébrait du temps de *Louis XIV*, je ferais pour celles où l'efprit a plus de part que la

vue : mais je ſais bien que je préférerais à toutes ces brillantes merveilles le plaiſir de m'entretenir deux heures avec vous. 1739.

On m'interrompt encore; au diable les fâcheux! Me voici de retour. Vous me parlez de grands hommes et d'engagemens ; on vous prendrait pour un enrôleur. Vous ſacrifiez donc auſſi aux Dieux de notre pays! Si l'on eſt à Paris dans le goût des plaiſirs, et qu'on ſe trompe quelquefois ſur le choix, on eſt ici dans le goût des *grands hommes* ; on meſure le mérite à la toiſe, et l'on dirait que quiconque a le malheur d'être né d'un demi pied de roi moins haut qu'un géant, ne ſaurait avoir du bon ſens, et cela fondé ſur la règle des proportions. Pour moi, je ne ſais ce qui en eſt, mais, ſelon ce qu'on dit, *Alexandre* n'etait pas grand, *Céſar* non plus : le prince de *Condé*, *Turenne*, milord *Marlborough*, et le prince *Eugène* que j'ai vu, tous héros à juſte titre, brillaient moins par l'extérieur que par cette force d'eſprit qui trouve des reſſources en ſoi-même dans les dangers ; et par un jugement exquis qui leur feſait toujours prendre avec promptitude le parti le plus avantageux.

J'aime cependant cette aimable manie des Français ; j'avoue que j'ai du plaiſir à penſer que quatre cents mille habitans d'une grande ville ne penſent qu'aux charmes de la vie, ſans en connaître preſque les déſagrémens : c'eſt une marque que ces quatre cents mille hommes ſont heureux.

Il me ſemble que tout chef de ſociété devrait penſer ſérieuſement à rendre ſon peuple content, s'il ne le peut rendre riche ; car le contentement peut fort bien ſubſiſter ſans être ſoutenu par de grands biens. Un

1739. homme, par exemple, qui se trouve dans un spectacle à une fête, dans un endroit où un nombreuse assemblée de monde lui inspire une certaine satisfaction, un homme, dans ces momens-là, dis-je, est heureux, et il s'en retourne chez lui l'imagination remplie d'agréables objets qu'il laisse régner dans son ame. Pourquoi donc ne point s'étudier davantage à procurer au public de ces momens agréables qui répandent des douceurs sur toutes les amertumes de la vie, ou qui du moins leur procurent quelques momens de distraction de leurs chagrins? Le plaisir est le bien le plus réel de cette vie; c'est donc assurément faire du bien, et c'est en faire beaucoup, que de fournir à la société les moyens de se divertir.

Il paraît que le monde se met assez en goût des fêtes, car jusqu'au voisinage de la nouvelle Zemble et des mers hyperborées, on ne parle que de réjouissances. Les nouvelles de Pétersbourg ne sont remplies que de bals, de festins et de fêtes qu'ils y font à l'occasion du mariage du prince de *Brunswick*. Je l'ai vu à Berlin ce prince de *Brunswick*, avec le duc de *Lorraine*; et je les ai vus badiner ensemble d'une manière qui ne sentait guère le monarque. Ce sont deux têtes que je ne sais quelle nécessité ou quelle providence paraît destiner à gouverner la plus grande partie de l'Europe.

Si la Providence était tout ce qu'on en dit, il faudrait que les *Newton* et les *Wolf*, les *Locke*, les *Voltaire*, enfin les êtres qui pensent le mieux, fussent les maîtres de cet univers; il paraîtrait alors que cette sagesse infinie, qui préside à tous les événemens, par un choix digne d'elle, place dans ce monde les êtres les plus sages d'entre les humains pour gouverner les autres:

mais, de la manière que les choses vont, il paraît que tout se fait assez à l'aventure. Un homme de mérite n'est point estimé selon sa valeur; un autre n'est point placé dans un poste qui lui convient; un faquin sera illustré, et un homme de bien languira dans l'obscurité; les rênes du gouvernement d'un empire seront commises à des mains novices, et des hommes experts seront éloignés des charges. Qu'on me dise là-dessus tout ce qu'on voudra, on ne pourra jamais m'alléguer une bonne raison de cette bizarrerie des destins. 1739.

Je suis fâché que ma destinée ne m'ait point placé de manière que je puisse vous entretenir tous les jours, que je puisse bégayer quelques mots de physique à madame la marquise *du Châtelet*, et que le pays des arts et des sciences ne soit pas ma patrie. Peut-être que ce petit mécontentement de la providence a causé mes plaintes; peut-être que mes doutes se montrent avec trop de témérité; mais je ne pense point cependan tque ce soit tout à fait sans raison.

Dites, je vous prie, à la belle *Emilie* que j'étudierai cet hiver cette partie de la philosophie qu'elle protége, et que je la prie d'échauffer mon esprit d'un rayon de son génie.

Ne m'oubliez point, mon cher *Voltaire*; que les charmes de Paris, vos amis, les sciences, les plaisirs, les belles, n'effacent point de votre mémoire une personne qui devrait y être conservée à perpétuité. Je crois y mériter une place par l'estime et l'amitié avec laquelle je suis à jamais, mon cher *Voltaire*,

votre très-parfait ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE C.

DE M. DE VOLTAIRE.

Paris, ſeptembre.

MONSEIGNEUR,

1739. J'AI reçu à Paris les deux plus grandes conſolations dont j'avais beſoin dans cette ville immenſe, où règnent le bruit, la diſſipation, l'empreſſement inutile de chercher ſes amis qu'on ne trouve point; où l'on ne vit pas pour ſoi-même; où l'on ſe trouve tout d'un coup enveloppé dans vingt tourbillons, plus chimériques que ceux de *Deſcartes*, et moins faits pour conduire au bonheur que les abſurdités cartéſiennes ne font connaître la nature. Mes deux conſolations, Monſeigneur, ſont les deux lettres dont votre Alteſte royale m'a honoré, du 9 et du 15 auguſte, qui m'ont été renvoyées à Paris. Il a fallu d'abord en arrivant répondre à beaucoup d'objections que j'ai trouvées répandues à Paris contre les découvertes de *Newton*. Mais ce petit devoir dont je me ſuis acquitté ne m'a point fait perdre de vue ce Mahomet dont j'ai déjà eu l'honneur d'envoyer les prémices à votre Alteſſe royale. Voici deux actes à la fois. Si j'avais attendu que cela fût digne de vous être préſenté, j'aurais attendu trop long-temps. Je les envoie comme une preuve de mon empreſſement à vous plaire; et pour meilleure preuve, je vais les corriger. Votre Alteſſe royale verra ſi les horreurs que le fanatiſme

entraîne, y font peintes d'un pinceau affez ferme et affez vrai. Le malheureux *Séide*, qui croit fervir DIEU en égorgeant fon père, n'eft point un portrait chimérique. Les *Jean Châtels*, les *Cléments*, les *Ravaillacs* étaient dans ce cas, et ce qu'il y a de plus horrible, c'eft qu'ils étaient tous dans la bonne foi. N'eft-ce donc pas rendre fervice à l'humanité de diftinguer toujours comme j'ai fait la religion de la fuperftition. Et méritais-je d'être perfécuté pour avoir toujours dit, en cent façons différentes, qu'on ne fait jamais de bien à DIEU, en fefant du mal aux hommes? Il n'y a que les fuffrages, les bontés et les lettres de votre Alteffe royale, qui me foutiennent contre les contradictions que j'ai effuyées dans mon pays. Je regarde ma vie comme la fête de *Damoclès* chez *Denis*. Les lettres de votre Alteffe royale et la fociété de madame la marquife *du Châtelet* font mon feftin et ma mufique. 1739.

Mais de la perfécution
Le fer, fufpendu fur ma tête,
Corrompt les plaifirs de la fête
Que, dans le palais d'Apollon,
Le divin Fédéric m'apprête;
Sans cela, ma mufe, enhardie
Par vos héroïques chanfons,
Prendrait une nouvelle vie,
Et mêlerait de nouveaux fons
Aux concerts de votre harmonie:
Mais, quoi! fous la ferre cruelle
De l'impitoyable vautour,
Voit-on la tendre Philomèle
Chanter les plaifirs et l'amour?

1739. A peine fuis-je arrivé à Paris, qu'on a été dire à l'oreille d'un grand miniftre que j'avais compofé l'hiftoire de fa vie, et que cette hiftoire critique allait paraître dans les pays étrangers. Cette calomnie a été bientôt confondue, mais elle pouvait porter coup. Votre Alteffe royale fait ce que c'eft que le pouvoir defpotique, et elle n'en abufera jamais; mais elle voit quel eft l'état d'un homme qu'un feul mot peut perdre. C'eft continuellement ma fituation. Voilà ce que m'ont valu vingt années confumées à tâcher de plaire à ma nation, et quelquefois peut-être à l'inftruire. Mais, encore une fois, votre Alteffe royale m'aime, et je fuis bien loin d'être à plaindre; elle daigne faire graver la Henriade; quel mal peut-on me faire qui ne foit au-deffous d'un tel honneur? Je viens d'acheter un Machiavel complet exprès pour être plus au fait de la belle réfutation que j'attends avec ce que vous allez en écrire; je ne crois pas qu'il y en ait jamais de meilleure réfutation que votre conduite. Les hommes femblent tous occupés à préfent à fe détruire, et depuis le Mogol jufqu'au détroit de Gibraltar, tout eft en guerre; on croit que la France danfera auffi dans cette vilaine pyrrique. C'eft dans ce temps que votre Alteffe royale enfeigne la juftice avant d'exercer fa valeur. M'eft-il permis de lui demander quand je ferai affez heureux pour voir ces leçons d'équité et de fageffe?

J'ai vu les fufées volantes qu'on a tirées à Paris avec tant d'appareil; mais je voudrais toujours qu'on commençât par avoir un hôtel-de-ville, de belles places, des marchés magnifiques et commodes, de belles fontaines, avant d'avoir des feux d'artifice;

je préfère la magnificence romaine à des feux de joie; 1739.
ce n'eſt pas que je condamne ceux-ci: à Dieu ne plaiſe qu'il y ait un ſeul plaiſir que je déſapprouve; mais en jouiſſant de ce que nous avons, je regrette un peu ce que nous n'avons pas.

Votre Alteſſe royale ſait, ſans doute, que *Bouchardon* et *Vaucanſon* ſont des chefs-d'œuvres, chacun dans leur genre. *Rameau* travaille à mettre à la mode la muſique italienne. Voilà des hommes dignes de vivre ſous *Féderic*; mais je les défie d'en avoir autant d'envie que moi.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, de votre Alteſſe royale, etc.

LETTRE CI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 10 d'octobre.

MON CHER AMI,

J'AVAIS cru avec le public que vous aviez reçu le meilleur accueil du monde de tout Paris, qu'on s'empreſſait de vous rendre des honneurs et de vous faire des civilités; et que votre ſéjour dans cette ville fameuſe ne ſerait mêlé d'aucune amertume. Je ſuis fâché de m'être trompé ſur une choſe que j'avais fort ſouhaitée; et il paraît que votre ſort, et celui de la plupart des grands hommes, eſt d'être perſécutés pendant leur vie, et adorés comme des Dieux après

1739. leur mort. La vérité eſt que ce ſort, quelque brillant qu'il vous peigne l'avenir, vous offre le ſeul temps dont vous pouvez jouir ſous une face peu agréable. Mais c'eſt dans ces occaſions où il faut ſe munir d'une fermeté d'ame, capable de réſiſter à la peur et à tous les fâcheux accidens qui peuvent arriver. La ſecte des ſtoïciens ne fleurit jamais davantage que ſous la tyrannie des méchans empereurs. Pourquoi? parce que c'était alors une néceſſité, pour vivre tranquille, de ſavoir mépriſer la douleur et la mort.

Que votre ſtoïciſme, mon cher *Voltaire*, aille au moins à vous procurer une tranquillité inaltérable. Dites avec *Horace: In virtute meâ involvo.* Ah! s'il ſe pouvait, je vous recueillerais chez moi; ma maiſon vous ſerait un aſile contre tous les coups de la fortune, et je m'appliquerais à faire le bonheur d'un homme dont les ouvrages ont répandu tant d'agrémens ſur ma vie.

J'ai reçu les deux nouveaux actes de *Zopire*. Je ne les ai lus qu'une fois; mais je vous réponds de leur ſuccès. J'ai penſé verſer des larmes en les liſant; la ſcène de *Zopire* et de *Séide*, celle de *Séide* et de *Palmire*, lorſque *Séide* s'apprête à commettre le parricide, et la ſcène où *Mahomet*, parlant à *Omar*, feint de condamner l'action de *Séide*, ſont des endroits excellens. Il m'a paru, à la vérité, que *Zopire* venait ſe confeſſer exprès ſur le théâtre pour mourir en règle, que le fond du théâtre ouvert et fermé ſentait un peu la machine; mais je ne ſaurais en juger qu'à la ſeconde lecture. Les caractères, les expreſſions des mœurs, et l'art d'émouvoir les paſſions, y font connaître la main du grand, de l'excellent maître qui a fait cette pièce:

et quand même *Zopire* ne viendrait pas assez naturellement sur le théâtre, je croirais que ce serait une tache qu'on pourrait passer sur le corps d'une beauté parfaite, et qui ne serait remarquée que par des vieillards qui examinent avec des lunettes ce qui ne doit être vu qu'avec saisissement, et senti qu'avec transport. 1739.

Vos fêtes de Paris n'ont satisfait que votre vue: pour moi, je serais pour les fêtes dont l'esprit et tous nos sens peuvent profiter. Il me semble qu'il y a de la pédanterie en savoir et en plaisir; que de choisir une matière pour nous instruire, un goût pour nous divertir, c'est vouloir retrécir la capacité que le créateur a donnée à l'esprit humain qui peut contenir plus d'une connaissance, et c'est rendre inutile l'ouvrage d'un Dieu qui paraît épicurien, tant il a eu soin de la volupté des hommes.

J'aime le luxe et même la mollesse,
Et les plaisirs de toute espèce;
Tout honnête homme a de tels sentimens.

C'est *Moïse* apparemment qui dit cela? si ce n'est lui, c'est toujours un homme qui serait meilleur législateur que ce juif imposteur, et que j'estime plus mille fois que toute cette nation superstitieuse, faible et cruelle.

Nous avons eu ici milord *Baltimore* et M. *Algarotti*, qui s'en retournent en Angleterre. Ce lord est un homme très-sensé, qui possède beaucoup de connaissances, et qui croit, comme vous, que les sciences ne dérogent point à la noblesse et ne dégradent point un rang illustre.

1739. J'ai admiré le génie de cet anglais comme un beau visage à travers d'un voile : il parle très-mal français, mais on aime pourtant à l'entendre parler ; et l'anglais, il le prononce si vîte qu'il n'y pas moyen de le suivre. Il appelle un russien, un animal mécanique ; il dit que Pétersbourg est l'œil de la Russie, avec lequel elle regarde les pays policés ; que si on lui éborgnait cet œil, elle ne manquerait pas de retomber dans la barbarie dont elle n'est guère sortie. Il est grand partisan de *la Soleil* ; et je ne le crois pas trop éloigné des dogmes de *Zoroastre* touchant cette planète. Il a trouvé ici des gens avec lesquels il pouvait parler sans contrainte, ce qui m'a fait composer l'épître ci-jointe, que je vous prie de corriger impitoyablement.

Le jeune *Algarotti*, que vous connaissez, m'a plu on ne saurait davantage. Il m'a promis de revenir ici aussitôt qu'il lui serait possible. Nous avons bien parlé de vous, de géométrie, de vers, de toutes les sciences, de badineries, enfin de tout ce dont on peut parler. Il a beaucoup de feu, de vivacité et de douceur ; ce qui m'accommode on ne saurait mieux. Il a composé une cantate qu'on a mise aussitôt en musique, et dont on a été très-satisfait. Nous nous sommes séparés avec regret, et je crains fort de ne revoir de long-temps dans ces contrées d'aussi aimables personnes.

Nous attendons, cette semaine, le marquis de *la Chétardie*, duquel il faudra prendre encore un triste congé. Je ne sais ce que c'est que ce monsieur *Valori* ; mais j'en ai ouï parler comme d'un homme qui n'avait pas le ton de la bonne compagnie. Monsieur le cardinal aurait bien pu se passer de nous envoyer

cet homme, et de nous ôter *la Chétardie*, qui eſt en tout ſens un très-aimable garçon. 1739.

Soyez sûr qu'ici, à Remusberg, nous nous embarraſſons auſſi peu de guerre que s'il n'y en avait point dans le monde. Je travaille actuellement à *Machiavel*, interrompu quelquefois par des importuns dont la race n'eſt pas éteinte, malgré les coups de foudre que leur lança *Molière*. Je réfute *Machiavel*, chapitre par chapitre; il y en a quelques-uns de faits, mais j'attends qu'ils ſoient tous achevés pour les corriger. Alors vous ſerez le premier qui verrez l'ouvrage, et il ne ſortira de mes mains qu'après que le feu de votre génie l'aura épuré.

J'attends vos corrections ſur la préface de la Henriade, afin d'y changer ce que vous avez trouvé àpropos; après quoi la Henriade volera ſous la preſſe.

J'ai fait conſtruire une tour, au haut de laquelle je placerai un obſervatoire. L'étage d'en-bas devient une grotte, le ſeconde une ſalle pour des inſtrumens de phyſique, le troiſième une petite imprimerie. Cette tour eſt attachée à ma bibliothéque par le moyen d'une colonade, au haut de laquelle règne une platteforme. Je vous en envoie le deſſin pour vous amuſer, en attendant que l'on conſtruiſe l'hôtel-de-ville et les marchés de Paris.

J'attends de vos nouvelles avec beaucoup d'impatience, et je vous prie de me croire de vos amis autant qu'il eſt poſſible de l'être.

FÉDÉRIC.

Céſarion ne veut pas que je ſois ſon interprète, il aime mieux vous écrire lui-même.

1739. Quoique rien ne faurait être ajouté aux fentimens de tendreffe et à mon parfait attachement pour vous; Monfieur, il eft pourtant hors de doute que s'il avait plu à mon augufte maître de vous les dépeindre, vous en auriez été convaincu d'une manière bien plus agréable. Je fuis en favoir comme une jeune beauté paffée qui doit la plupart de fes charmes à fes ajuftemens. Déshabillée, vous déplairait-elle ? je penfe que non, et j'ofe hardiment vous faire voir toute nue l'amitié avec laquelle je ferai toute ma vie, Monfieur, tout à vous, et votre, etc.

DE KEISERLING.

Faites agréer, je vous en fupplie, mes affurances de refpect à madame la marquife. Je ferais au comble de mes fouhaits, fi à la fuite de mon adorable maître je pouvais me tranfporter à Paris, pendant que madame *du Châtelet*, M. le prince de *Naffau*, et vous ; Monfieur, contribuez à en embellir le féjour. Mais, Monfieur, jugez-moi, s'il vous plaît, par vous-même: feriez-vous difpofé à quitter madame la marquife pour venir nous trouver à Remusberg ?

LETTRE

LETTRE CII.

DE M. DE VOLTAIRE.

De Paris, le 18 octobre.

MONSEIGNEUR,

JE renvoie à votre Alteſſe royale le plus grand monument de vos bontés et de ma gloire. Je n'ai de véritable gloire que du jour que vous m'avez protégé, et vous y avez mis le comble par l'honneur que vous daignez faire à la Henriade. Deux véritables amis, que j'ai dans Paris, ont lu ce morceau de proſe, qui vaut mieux que tous mes vers. Ils ont été prêts à verſer des larmes, quand ils ont vu qu'à peine il y a une ligne de votre main, qui ne parte d'un cœur né pour le bonheur des hommes, et d'un eſprit fait pour les éclairer. Ils ont admiré avec quelle énergie votre Alteſſe royale écrit dans une langue étrangère. Ils ont été étonnés du goût ſingulier qu'elle a pour des choſes dont tant de nos princes ont ſi peu de connaiſſance. Tout cela les frappait, ſans doute; mais les ſentimens d'humanité qui règnent dans cet ouvrage, ont enlevé leur ame. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt de garder le ſecret ſur cette préface; mais le garder ſur le prince adorable qui penſe avec tant de grandeur et avec tant de bonté, cela eſt impoſſible; ils ſont trop émus; il faut qu'ils diſent avec moi: 1739.

1739. Ne verrons-nous jamais ce divin Marc-Aurèle,
Cet ornement des arts et de l'humanité,
Cet amant de la vérité,
Qui chez les rois chrétiens n'a point eu de modèle,
Et qui doit en servir dans la postérité!

Je n'ai rien fait de nouveau depuis les deux derniers actes de Mahomet. Me voici les mains vides devant mon maître; mais il faut qu'il me pardonne. Tous mes maux m'ont repris. Si mes ennemis, qui m'ont persécuté, savaient ce que je souffre, je crois qu'ils seraient honteux de leur haine et de leur envie; car comment envier un homme dont presque toutes les heures sont marquées par des tourmens, et pourquoi haïr celui qui n'emploie les intervalles de ses souffrances, qu'à se rendre moins indigne de plaire à ceux qui aiment les arts et les hommes? Madame *du Châtelet* ne part pour les Pays-Bas que vers le commencement de novembre; et je ne crois pas que ma santé pût me permettre de l'accompagner, quand même elle partirait plutôt. Je relis Machiavel dans le peu de temps que mes maux et mes études me laissent. J'ai la vanité de penser que ce qui aura le plus révolté dans cet auteur, c'est le chapitre de *la Crudeltà*, où ce monstre ingénieux et politique ose dire: *deve per tanto un principe non si curare dell'infamia di crudele;* mais sur-tout le chapitre dix-huitième: *in che modo i principi debbiano osservare la fede.* Si j'osais dire mon sentiment devant votre Altesse royale, qui est assurément le juge né de ces matières par son cœur, par son esprit et par son rang, je dirais que je ne trouve ni raison, ni esprit dans ce chapitre. Ne

voilà-t-il pas une belle preuve qu'un prince doit être un fripon, parce qu'*Achille* a été nourri, selon la fable, par un animal moitié bête et moitié homme! Encore si *Ulysse* avait eu un renard pour précepteur, l'allégorie aurait quelque justesse; mais qu'en conclure pour *Achille*, qui n'est représenté que comme le plus impétueux et le moins politique des hommes? 1739.

Dans le même chapitre, il faut être un perfide *perchè gli uomini sono tristi;* et le moment d'après il dit: *Souo tanto simplici gli uomini che colui che inganna trovera sempre chi si lascera ingannare.*

Il me semble que le docteur du crime méritait de tomber ainsi en contradiction.

Je n'ai point encore eu les notes d'*Amelot de la Houssaye;* mais quel commentaire faut-il à mon prince pour démêler le faux et pour confondre l'injuste? Béni soit le jour où ses aimables mains auront achevé un ouvrage dont dépendra le bonheur des hommes, et qui devra être le catéchisme des rois!

Je ne sais pas comment, dans ce catéchisme, le manifeste de l'empereur contre son général et contre son plénipotentiaire, serait reçu; mais ce n'est pas à moi à porter mes vues si haut.

Pastorem, Tytire, pingues
Pascere oportet oves, nec regum bella referre.

J'ai reçu ici une visite du fils de M. *Gramkan*, qui me paraît un jeune homme de mérite, digne de vous servir et d'entendre votre Altesse royale.

Je n'entends plus parler du voyage que M. de *Keiserling* devait faire à Paris, et j'ai peur de partir

1739. ſans avoir vu celui avec qui j'aurais paſſé les jours entiers à parler d'un prince qui fait honneur à l'humanité. Madame *du Châtelet* a écrit à votre Alteſſe royale.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, etc.

LETTRE CIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 6 de novembre.

MON CHER AMI,

J'AI été auſſi mortifié de l'état infirme de votre ſanté que j'ai été réjoui par la ſatisfaction que vous me témoignez de ma préface. J'en abondonne le ſtyle à la critique de tous les *Zoïles* de l'univers; mais je me perſuade en même temps qu'elle ſe ſoutiendra, puiſqu'elle ne contient que des vérités, et que tout homme qui penſe ſera obligé d'en convenir.

Cette réfutation de *Machiavel*, à laquelle vous vous intéreſſez, eſt achevée. Je commence à préſent à la reprendre par le premier chapitre, pour corriger et pour rendre, ſi je le puis, cet ouvrage digne de paſſer à la poſtérité. Pour ne vous point faire attendre, je vous envoie quelques morceaux de ce marbre brut, qui ne ſont pas encore polis.

J'ai envoyé, il y a huit jours, l'avant-propos à la marquiſe; vous recevrez tous les chapitres corrigés et dans leur ordre, lorſqu'ils ſeront achevés. Quoique

je ne veuille point mettre mon nom à cet ouvrage, je voudrais cependant, si le public en soupçonnait l'auteur, qu'il ne pût me faire du tort. Je vous prie, par cette considération, de me faire l'amitié de me dire naturellement ce qu'il y faut corriger. Vous sentez que votre indulgence en ce cas me serait préjudiciable et funeste. 1739.

Je m'étais ouvert à quelqu'un du dessein que j'avais de réfuter *Machiavel*: ce quelqu'un m'assura que c'était peine perdue, puisque l'on trouvait, dans les notes politiques d'*Amelot de la Houssaye* sur *Tacite*, une réfutation complète du Prince politique. J'ai donc lu *Amelot* et ses notes, mais je n'y ai point trouvé ce qu'on m'avait dit; ce sont quelques maximes de ce politique dangereux et détestable qu'on réfute, mais ce n'est pas l'ouvrage en corps.

Où la matière me l'a permis, j'ai mêlé l'enjouement au sérieux, et quelques petites digressions dans les chapitres qui ne présentaient rien de fort intéressant au lecteur; ainsi les raisonnemens, qui n'auraient pas manqué d'ennuyer par leur sécheresse, sont suivis de quelque chose d'historique, ou de quelques remarques un peu critiques pour réveiller l'attention du lecteur. Je me suis tu sur toutes les choses où la prudence m'a fermé la bouche, et je n'ai point permis à ma plume de trahir les intérêts de mon repos.

Je sais une infinité d'anecdotes sur les cours de l'Europe, qui auraient à coup sûr diverti mes lecteurs; mais j'aurais composé une satire d'autant plus offensante qu'elle eût été vraie; et c'est ce que je ne ferai jamais. Je ne suis point né pour chagriner les princes, je voudrais plutôt les rendre sages et heureux. Vous

1739. trouverez donc dans ce paquet cinq chapitres de *Machiavel*, le plan de Remusberg, que je vous dois depuis long-temps, et quelques poudres qui sont admirables pour vos coliques. Je m'en sers moi-même, et elles me font un bien infini: il les faut prendre le soir, en se couchant, avec de l'eau pure.

Adieu, cher ami toujours malade et toujours persécuté; je vous quitte pour reprendre mon ouvrage, et noircir le caractère infame et scélérat de l'avocat du crime, de la même plume qui fit l'éloge de l'incomparable auteur de la Henriade; mais elle confondra plus facilement le corrupteur du genre humain, qu'elle n'a pu louer le précepteur de l'humanité. C'est une chose fâcheuse pour l'éloquence que, lorsqu'elle a de grandes choses à dire, elle soit toujours inférieure à son sujet.

Mes amitiés à la marquise, mes complimens à vos amis qui doivent être les miens, puisqu'ils sont dignes d'être les vôtres.

Je suis avec toute l'amitié et la tendresse possibles, mon cher *Voltaire*,

votre très-fidèle ami,
FÉDÉRIC.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

Brulez votre vaisseau, vagabond Baltimore, 1739.
Qui, du détroit du Sund au rivage du Maure,
Du Bengale au Pérou, fendez le sein des mers.
Vous, jeune citoyen de ce plat univers,
Vous, de nouveaux plaisirs et de science avide,
Elève de Socrate et d'Horace et d'Euclide,
Cessez, Algarotti, d'observer les humains,
Les Phrinés de Venise et les Gitons de Rome,
Les théâtres français, les tables des Germains,
Les ministres, les rois, les héros et les saints;
Ne vous fatiguez plus, ne cherchez plus un homme:
Il est trouvé. Le ciel qui forma ses vertus,
Le ciel au haut du mont Remus
A placé mon héros, l'exemple des vrais sages;
Il commande aux esprits, il est roi sans pouvoir:
Aux pieds du mont Remus finissez vos voyages,
L'univers n'est plus rien, vous n'avez rien à voir.
Ciel! quand arriverai-je à la montagne auguste
Où règne un philosophe, un bel esprit, un juste,
Un monarque fait homme, un Dieu selon mon cœur?
Mont sacré d'Apollon, double front du Parnasse,
Olympe, Sinaï, Thabor, disparaissez:
Oui, par ce mont Remus vous êtes effacés,
Autant que Frédéric efface
Et les héros présens, et tous les Dieux passés.

J'en demande pardon, Monſeigneur, à Sinaï et à
1739. Thabor; la verve m'a emporté; j'ai dit plus que je ne devais dire. D'ailleurs, les foudres et les tonnerres du mont Sinaï n'ont point de rapport à la vie philoſophique qu'on mène au mont Remus; et la transfiguration du Thabor n'a rien à démêler avec l'uniformité de votre charmant caractère. Enfin, que votre Alteſſe royale pardonne à l'enthouſiaſme: n'eſt-il pas permis d'en avoir un peu, quand on vient de lire la belle épître dont votre muſe françaiſe a regalé milord *Baltimore*.

Je vois que mon prince a mis encore la connaiſſance de la langue anglaiſe dans ſes tréſors. *Dulces ſermones cujuſcumque linguæ*. Je crois que ce lord *Baltimore* aura été bien ſurpris de voir un prince allemand écrire en vers français à un anglais; mais que voulez-vous? je ſuis encore plus ſurpris que lui. Je n'entends rien à ce prodige de la nature. Comment ſe peut-il faire, encore une fois, qu'on écrive ſi bien dans la langue d'un pays où l'on n'a jamais été? pour Dieu, Monſeigneur, dites donc votre ſecret!

J'enverrais bien auſſi des vers à votre Alteſſe royale, ſi j'oſais: elle aurait le cinquième acte de Mahomet; mais c'eſt qu'il n'eſt pas encore tranſcrit, et pour les quatre premiers, ils ſont actuellement repolis. Si votre beau génie a été un peu content de cette faible ébauche, j'oſe eſpérer qu'elle aura encore la même indulgence pour l'ouvrage achevé. Elle ne trouvera plus certaines répétitions, certains vers lâches et découſus, qui ſont des pierres d'attente. Elle verra l'amour paternel et le ſecret de la naiſſance des enfans de *Zopire*, jouer un rôle plus grand et bien plus intéreſſant; *Zopire*, prêt à être aſſaſſiné par ſes enfans

mêmes, n'adreſſe au ciel ſes prières que pour eux, et il eſt frappé de la main de ſon fils, tandis qu'il prie les Dieux de lui faire connaître ce fils même. Le fanatiſme eſt-il peint à votre gré? ai-je aſſez exprimé l'horreur que doivent inſpirer les *Ravaillac*, les *Poltrot*, les *Clément*, les *Felton*, les *Salcède*, les *Aod*, j'ai penſé dire les *Judith.* En effet, Monſeigneur, quel bon roi ferait à l'abri d'un aſſaſſinat, ſi la religion enſeignait à tuer un prince qu'on croit ennemi de DIEU? 1739.

Voilà la premiere tragédie où l'on ait attaqué la ſuperſtition. Je voudrais qu'elle pût être aſſez bonne pour être dédiée à celui de tous les princes qui diſtingue le mieux le culte de l'Etre infiniment bon et l'infiniment déteſtable fanatiſme.

Je viens de voir d'autres ouvrages ſur des matières bien différentes, mais plus dignes de votre Alteſſe royale. C'eſt un cours de géométrie, par M. *Clairaut*; c'eſt un jeune homme qui fit un ouvrage ſur les courbes, à l'âge de quatorze ans, et qui a été depuis peu, comme le fait votre Alteſſe royale, meſurer la terre ſous le cercle polaire. Il traite les mathématiques comme *Locke* a traité l'entendement humain; il écrit avec la méthode que la nature emploie, et comme *Locke* a ſuivi l'ame dans la ſituation des ſes idées, il ſuit la géométrie dans la route qu'ont tenue les hommes pour découvrir par degrés les vérités dont ils ont eu beſoin : ce ſont donc en effet les beſoins que les hommes ont eu de meſurer, qui ſont chez *Clairaut* les vrais maîtres de mathématiques. L'ouvrage n'eſt pas près d'être fini; mais le commencement me paraît de la plus grande facilité, et par conſéquent très-utile.

1739. Mais, Monseigneur, le plus utile de ces ouvrages, c'est celui que j'attends d'une main faite pour rendre les hommes heureux.

Je vais, moi chétif, me rendre aux *Elémens de Newton*, dont on demande à Paris une nouvelle édition; mais ce travail sera pour Bruxelles. Je pars, je suis *Emilie* et madame la duchesse de *Richelieu* à Cirey; de-là je vais en Flandres, etc.

LETTRE CV.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 4 de décembre.

MON CHER AMI,

Vous me promettez votre nouvelle tragédie toute achevée; je l'attends avec beaucoup de curiosité et d'impatience. J'étais déjà charmé de ce premier feu qu'avait jeté votre génie immortel, et je juge de *Zopire* achevé par la belle ébauche que j'en ai vue. C'est un St *Jean* qui promet beaucoup de l'ouvrage qui va le suivre. Je serais content, et très-content, si de ma vie j'avais fait une tragédie, comme celle des Musulmans, sans correction; mais il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Athènes.

Je vous soumets les douze premiers chapitres de mon Anti-Machiavel, qui, quoique je les aye retouchés, fourmillent encore de fautes. Il faut que vous soyez

le père putatif de ces enfans, et que vous ajoutiez à leur éducation ce que la pureté de la langue françaiſe demande pour qu'ils puiſſent ſe préſenter au public. Je retoucherai en attendant les autres chapitres, et les pouſſerai à la perfection que je ſuis capable d'atteindre. C'eſt ainſi que je fais l'échange de mes faibles productions contre vos ouvrages immortels, à peu-près comme les Hollandais qui troquent des petits miroirs et du verre contre l'or des Américains : encore ſuis-je bien heureux d'avoir quelque choſe à vous rendre. 1739.

Les diſſipations de la cour et de la ville, des complaiſances, des plaiſirs, des devoirs indiſpenſables, et quelquefois des importuns, me diſtraient de mon travail; et *Machiavel* eſt ſouvent obligé de céder la place à ceux qui pratiquent ſes maximes, et que je réfute par conſéquent. Il faut s'accommoder à ces bienſéances qu'on ne ſaurait éviter, et quoi qu'on en dit, il faut ſacrifier au Dieu de la coutume pour ne point paſſer pour ſingulier ou pour extravagant.

Ce monſieur de *Valori*, ſi long-temps annoncé par la voix du public, ſi ſouvent promis par les gazettes, ſi long-temps arrêté à Hambourg, eſt arrivé enfin à Berlin. Il nous fait beaucoup regretter *la Chétardie*. M. de *Valori* nous fait apercevoir tous les jours ce que nous avons perdu au premier. Ce n'eſt à préſent qu'un cours théorique des guerres du Brabant, des bagatelles et des minuties de l'armée françaiſe; et je vois ſans ceſſe un homme qui ſe croit vis-à-vis de l'ennemi et à la tête de ſa brigade. Je crains toujours qu'il ne me prenne pour une contreſcarpe ou pour un ouvrage à cornes, et qu'il ne me livre mal-honnêtement un aſſaut. M. de *Valori* a preſque toujours la

1739. migraine; il n'a point le ton de la ſociété; il ne ſoupe point; et l'on dit que le mal de tête lui fait trop d'honneur de l'incommoder, et qu'il ne le mérite point du tout.

Nous venons de faire ici l'acquiſition d'un très-habile homme. Il s'appelle *Celius*; il eſt habile phyſicien et très-renommé pour les expériences. On lui donne pour vingt mille écus d'inſtrumens. Il achèvera, cette année, un ouvrage qui lui fera beaucoup d'honneur: c'eſt une machine mécanique qui démontre parfaitement tous les mouvemens des étoiles et des planètes, ſelon le ſyſtême de *Newton*. Vous ne connaiſſez peut-être pas non plus un jeune homme qui commence à paraître; il ſe nomme *Liberquin*. C'eſt un génie admirable pour les mécaniques. Il a fait par l'optique des découvertes étonnantes, et il pouſſe ſon art à un point de perfection qui ſurpaſſe tout ce qu'on a vu avant lui. Il reviendra ici cette automme, après avoir vu Paris. Il a paſſé trois années à Londres, et il a été très-eſtimé de tous les ſavans d'Angleterre. Je vous parlerai plus en détail ſur ſon chapitre, lorſque je l'aurai vu après ſon retour.

Je ſuis ravi de voir de ces heureuſes productions de ma patrie: ce ſont comme des roſes qui croiſſent parmi les ronces et les orties, ce ſont comme des bluettes de génie, qui ſe font jour à travers des cendres où malheureuſement les arts ſont enſevelis. Vous vivez en France dans l'opulence de ces arts: nous ſommes ici indigens de ſcience, ce qui fait peut-être que nous eſtimons plus le peu que nous avons.

Vous trouverez peut-être que je bavarde beaucoup; mais ſouvenez-vous qu'il y a quatre ſemaines que je

vous ai écrit, et que les pluies ne ſont jamais plus bondantes qu'après une grande ſtérilité. 1739.

Je vous ſuis à Cirey, mon cher *Voltaire*, et je artage avec vous vos chagrins comme vos plaiſirs. rofitez des plaiſirs de ce monde, autant que vous le ouvez ; c'eſt ce qu'un homme ſage doit faire. nſtruiſez-nous, mais que ce ne ſoit pas aux dépens le votre ſanté et de votre vie.

Quand eſt-ce que les *Voltaire* et les *Emilie* voyageront ers le Nord? Je crains fort que ce phénomène, uoique impatiemment attendu, n'arrive pas ſi tôt. l ne ſera pas dit cependant que je mourrai avant de ous avoir vu, duſſé-je vous enlever; J'en tenterai 'aventure. Avouez que vous feriez bien étonné, ſi ous entendiez arriver de nuit à Cirey des gens maſqués, des flambeaux, un carroſſe, et tout l'appareil d'un enlèvement. Cette aventure reſſemblerait un peu à celle de la Pentecôte (*), à la différence près qu'on ne vous ferait d'autre mal que de vous ſéparer d'*Emilie*; j'avoue que ce ferait beaucoup. Il me ſemble que ni vous ni cette *Emilie* n'êtes point nés pour la chicane, et que tant que Paris ſe trouvera ſur la route de la marquiſe, ſon affaire pourrait bien être jugée par contumace.

Le pauvre *Céſarion*, accablé de goutte, n'a pas levé ſon piquet de Remusberg, et quoique je le revendique ſans ceſſe, ſon mal ne veut point encore me le renvoyer. Il vous aime comme un ami, et vous eſtime comme un grand homme. Souffrez que je lui ſerve d'organe, et que je vous exprime ce que

(*) Voyez la pièce intitulée *la Baſtille*, vol. de Poëmes.

1739. les douleurs, et l'impuissance dans laquelle il se trouve l'empêchent de vous dire lui-même.

Je ne vous parle point des riens de la ville, des nouvelles frivoles du temps et des bagatelles du jour, qui ne méritent pas de sortir de notre horizon. Je ne devrais vous parler que de vous-même ou de la marquise, mais je craindrais d'ennuyer en fesant ou le miroir ou l'écho de ce que l'on doit admirer en vous. Faites, s'il vous plaît, mes complimens à la marquise, et soyez persuadé que je vous aime et vous estime autant qu'il est possible, étant à jamais votre très-fidèle ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE CVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

du 28 décembre.

MONSEIGNEUR,

Que souhaiter à votre Altesse royale, cette année? Elle a tout ce qu'un prince doit avoir, et plus qu'un particulier qui aurait sa fortune à faire par ses talens. Non, Monseigneur, je ne fais point de souhaits pour vous; j'en fais, si vous le permettez, pour moi; et ces souhaits, vous en savez le but, *ut videam salutare meum*. Je fais encore un souhait pour le public; c'est qu'il voie la réfutation que mon prince a faite du corrupteur des princes. Je reçus, il y a quelques jours, à Bruxelles les douze premiers chapitres; j'avais déjà dévoré les derniers que j'avais reçus en France.

Monſeigneur, il faut, pour le bien du monde, que cet ouvrage paraiſſe; il faut que l'on voie l'antidote préſenté par une main royale: il eſt bien étrange que des princes qui ont écrit, n'aient pas écrit ſur un tel ſujet. J'oſe dire que c'était leur devoir, et que leur ſilence ſur Machiavel était une approbation tacite. C'était bien la peine que *Henri VIII* d'Angleterre écrivît contre *Luther*; c'était bien à l'*enfant Jéſus* que *Jacques I* devait dédier un ouvrage. Enfin, voici un livre digne d'un prince, et je ne doute pas qu'une édition de Machiavel, avec ce contre-poiſon à la fin de chaque chapitre, ne ſoit un des plus précieux monumens de la littérature. Il y a très-peu de ce qu'on appelle des *fautes contre l'uſage de notre langue*; et votre Alteſſe royale me permettra de m'acquitter de ma charge, de mettre des points ſur les *i*. Si votre Alteſſe royale daigne condeſcendre à la prière que je lui fais, ſi elle donne ſon tréſor au public, je lui demande en grâce qu'elle me permette de faire la préface, et d'être ſon éditeur. Après l'honneur qu'elle me fait de faire imprimer la Henriade, elle ne pouvait plus m'en faire d'autre, qu'en me confiant l'édition de l'Anti-Machiavel. Il arrivera que ma fonction ſera plus belle que la vôtre: la Henriade peut plaire à quelques curieux; mais l'Anti-Machiavel doit être le catéchiſme des rois et de leurs miniſtres. 1739.

Vous me permettrez, Monſeigneur, de dire que, ſelon les remarques de madame *du Châtelet*, oſerais-je ajouter, ſelon les miennes, il y a quelques branches de ce bel arbre qu'on pourrait élaguer, ſans lui faire de tort? Le zèle contre le précepteur des uſurpateurs et des tyrans, a dévoré votre ame généreuſe; il vous

1739. a emporté quelquefois. Si c'eſt un défaut, il reſſemble bien à une vertu. On dit que DIEU, infiniment bon, hait infiniment le vice: cependant, quand on a dit à *Machiavel* honnêtement d'injures, on pourrait, après cela, s'en tenir aux raiſons. Ce que je propoſe eſt aiſé, et je le ſoumets à votre jugement. J'attendrai les ordres précis de mon maître, et je conſerverai le manuſcrit, juſqu'à ce qu'il permette que j'y touche et que j'en diſpoſe.

Ce ſera dorénavant votre Alteſſe royale qui m'enverra des productions françaiſes; je ne ſuis plus qu'un ſerviteur inutile; je reçois, et je ne donne rien. Je raccommode un peu le Machiavel de l'Aſie; je rabotte Mahomet dont vous avez vu les commencemens informes: je ne continuerai point ici l'hiſtoire du *Siècle de Louis XIV*; j'en ſuis un peu dégoûté, quoique je me ſois propoſé de l'écrire toute entière dans le ſtyle modéré dont votre Alteſſe royale a pu voir l'échantillon. D'ailleurs, je ſuis ici ſans mes manuſcrits et ſans mes livres. Je vais me remettre un peu à la phyſique. Que ne puis-je être avec les *Celius* et les hommes de mérite que votre réputation attire déjà dans vos Etats!

On m'avait dit que le miniſtre, tant annoncé, était digne de dîner et de ſouper; mais je vois bien qu'il n'eſt digne que de dîner. J'ai reçu une lettre d'*Algarotti*, datée de Londres, du premier octobre; elle m'a attendu trois mois à Bruxelles. Ce M. *Algarotti* eſt encore tout étonné de ce qu'il a vu à Remusberg. Ah! quel prince eſt-çà! dit-il; il ne revient pas de ſa ſurpriſe. Et moi, Monſeigneur, et moi, pourquoi ne ſuis-je pas *Algarotti*? Pourquoi M. *du Châtelet*

n'eſt-il

n'eſt-il pas *Baltimore!* Si je n'étais auprès d'*Emilie*, je mourrais de n'être pas auprès de vous. 1739.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, etc.

LETTRE CVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 6 de janvier.

MON CHER VOLTAIRE,

SI j'ai différé de vous écrire, c'était ſeulement pour ne point paraître les mains vides devant vous. Je vous envoie par cet ordinaire cinq chapitres de l'Anti-Machiavel, et une *ode ſur la flatterie* que mon loiſir m'a permis de faire. Si j'avais été à Remusberg, il y aurait long-temps que vous auriez eu juſqu'à la lie de mon ouvrage; mais avec les diſſipations de Berlin, il n'eſt pas poſſible de cheminer vîte. 1740.

L'Anti-Machiavel ne mérite point d'être annoncé ſous mon nom au roi de France. Ce prince a tant de bonnes et de grandes qualités, que mes faibles écrits ſeraient ſuperflus pour les développer. De plus, j'écris librement, et je parle de la France comme de la Pruſſe, de l'Angleterre, de la Hollande, et de toutes les puiſſances de l'Europe. Il eſt bon que l'on ignore le nom d'un auteur qui n'écrit que pour la vérité, et qui par conſéquent ne donne point d'entrave à ſes penſées. Lorſque vous verrez la fin de l'ouvrage, vous

1740. conviendrez avec moi qu'il est de la prudence d'ensevelir le nom de l'auteur dans la discrétion de l'amitié.

Je ne suis point intéressé, et si je puis servir le public, je travaillerai sans attendre de lui ni récompense ni louange, comme ces membres inconnus de la société qui sont aussi obscurs qu'ils lui sont utiles.

Après mon semestre de cour viendra mon semestre d'étude. Je compte embrasser dans quinze jours cette vie sage et paisible qui fait vos délices; et c'est alors que je me propose de mettre la dernière main à mon ouvrage, et de le rendre digne des siècles qui s'écouleront après nous. Je compte la peine pour rien, car on n'écrit qu'un temps; mais je compte l'ouvrage que je fais pour beaucoup, car il me doit survivre. Heureux les écrivains qui, secondés d'une belle imagination, et toujours guidés par la sagesse, peuvent composer des ouvrages dignes de l'immortalité! ils feront plus d'honneur à leur siècle que les *Phidias*, les *Praxitèles* et les *Zeuxis* n'en ont fait au leur. L'industrie de l'esprit est bien préférable à l'industrie mécanique des artistes. Un seul *Voltaire* fera plus d'honneur à la France que mille pédans, mille beaux esprits manqués et mille grands hommes d'un ordre inférieur.

Je vous dis des vérités que je ne saurais m'empêcher de vous écrire, comme vous ne pourriez vous empêcher de soutenir les principes de la pesanteur ou de l'attraction. Une vérité en vaut une autre, et elles méritent toutes d'être publiées.

Les dévots suscitent ici un orage épouvantable contre ceux qu'ils nomment *mécréans*. C'est une folie de tous les pays que celle du faux zèle; et je suis

perſuadé qu'elle fait tourner la cervelle des plus raiſonnables, lorſqu'une fois elle a trouvé le moyen de s'y loger. Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt que quand cet eſprit de vertige s'empare d'une ſociété, il n'eſt permis à perſonne de reſter neutre : on veut que tout le monde prenne parti et s'enrôle ſous la bannière du fanatiſme. Pour moi je vous avoue que je n'en ferai rien, et que je me contenterai de compoſer quelques pſaumes pour donner bonne opinion de mon orthodoxie. Perdez de même quelques momens, mon cher *Voltaire*, et barbouillez d'un pinceau ſacré l'harmonie de quelques-unes de vos mélodieuſes rimes. *Socrate* encenſait les Pénates ; *Cicéron* qui n'était pas crédule en feſait autant. Il faut ſe prêter aux fantaiſies d'un peuple futile pour éviter la perſécution et le blâme ; car, après tout, ce qu'il y a de plus déſirable en ce monde, c'eſt de vivre en paix. Feſons quelques ſottiſes avec les ſots pour arriver à cette ſituation tranquille. 1740.

On commence à parler de *Bernard* et de *Greſſet* comme auteurs de grands ouvrages : on parle de poëmes qui ne paraiſſent point, et de pièces que je crois deſtinées à mourir incognito avant d'avoir vu le jour. Ces jeunes poëtes ſont trop pareſſeux pour leur âge ; ils veulent cueillir des lauriers ſans ſe donner la peine d'en chercher ; la moindre moiſſon de gloire ſuffit pour les raſſaſier. Quelle différence de leur molleſſe à votre vie laborieuſe ! je ſoutiens que deux ans de votre vie en valent ſoixante de celle des *Greſſet* et des *Bernard*. Je vais même plus loin, et je ſoutiens que douze êtres penſans, et qui penſent bien, ne fourniraient point à votre égal dans un temps donné.

1740. Ce ſont-là de ces dons que la Providence ne communique qu'aux grands génies. Puiſſe-t-elle vous combler de tous ſes biens, c'eſt-à-dire, vous fortifier la ſanté, afin que le monde entier puiſſe jouir long-temps de vos talens et de vos productions! Perſonne, mon cher *Voltaire*, n'y prend autant d'intérêt que votre ami qui eſt et qui ſera toujours avec toute l'eſtime qu'on ne ſaurait vous refuſer,

votre fidèlement affectionné,

FÉDERIC.

LETTRE CVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 10 de janvier.

POUR avoir illuſtré la France,
Un vieux prêtre ingrat t'en bannit;
Il radote dans ſon enfance,
C'eſt bien ainſi que l'on punit,
Mais non pas que l'on récompenſe.

J'ai lu le *Siècle de Louis le Grand*: ſi ce prince vivait, vous ſeriez comblé d'honneurs et de bienfaits. Mais dans le ſiècle où nous ſommes; il paraît que le bon goût ainſi que le vieux cardinal ſont tombés en enfance. Milord *Cheſterfield* diſait que, l'année 25, le monde était devenu fou; je crois qu'en l'année 40 il faudra le mettre aux petites-maiſons. Après les perſécutions et les chagrins que l'on vous ſuſcite, il n'eſt

plus permis à perſonne d'écrire; tout ſera donc criminel, tout ſera donc condamnable; il n'y aura plus d'innocence, plus de liberté pour les auteurs. Je vous prie cependant par tout le crédit que j'ai ſur vous, par la divine *Emilie*, d'achever, pour l'amour de votre gloire, l'hiſtoire incomparable dont vous m'avez confié le commencement. 1740.

Laiſſe glapir tes envieux,
Laiſſe fulminer le ſaint père,
Ce vieux fantôme imaginaire,
Idole de nos bons aïeux,
Et qui des intérêts des cieux
Se dit ici-bas le vicaire;
Mais qu'on ne reſpecte plus guère:
Laiſſe en propos injurieux,
Dans leur humeur atrabilaire,
Hurler les bigots furieux:
Mépriſe la folle colère
De l'héritier octogénaire
Des Mazarins, des Richelieux,
De ce doyen machiavéliſte,
De ce tuteur ambitieux,
Dans ſes diſcours adroit ſophiſte,
Qui ſuit l'intérêt à la piſte
Par des détours fallacieux,
Et qui, par l'artifice, penſe
De s'emparer de la balance
Que ſoutinrent ces fiers Anglais
Qui, pour tenir l'Europe libre,
Ont maintenu dans l'équilibre
L'autrichien et le Français

1740.

Ecris, honore ta patrie
Sans bassesse et sans flatterie,
En dépit des fougueux accès
De ce vieux prélat en furie,
Que l'Ignorance et la Folie
Animent contre tes succès.

Qu'imposant silence aux miracles,
Louis détruise les erreurs ;
Qu'il abolisse les spectacles
Qu'à Saint-Médard des imposteurs
Présentent à leurs sectateurs ;
Mais qu'il n'oppose point d'obstacles
A ces esprits supérieurs,
De l'univers législateurs,
Dont les écrits sont les oracles
Des beaux esprits et des docteurs.

O toi, le fils chéri des Grâces,
L'organe de la vérité,
Toi, qui vois naître sur tes traces
L'indépendante liberté!
Ne permets point que ta sagesse,
Craignant l'orage et les hasards,
Préfère à l'instinct qui te presse
L'indolente et molle paresse
Et des Gressets et des Bernards.

Quand même la bise cruelle
De son souffle viendrait faner
Les fleurs, production nouvelle,
Dont Flore peut se couronner,

1740.

Le jardinier toujours fidelle,
Loin de ſe laiſſer rebuter,
Va de nouveau pour cultiver
Une fleur plus tendre et plus belle.

C'eſt ainſi qu'il faut réparer
Le dégât que cauſe l'orage;
Voltaire, achève ton ouvrage,
C'eſt le moyen de te venger.

Le conſeil vous paraîtra intéreſſé : j'avoue qu'il l'eſt effectivement, car j'ai trouvé un plaiſir infini à la lecture de l'hiſtoire de *Louis XIV*; et je déſire beaucoup de la voir achevée. Cet ouvrage vous fera plus d'honneur un jour que la perſécution que vous ſouffrez ne vous cauſe de chagrin. Il ne faut pas ſe rebuter ſi aiſément. Un homme de votre ordre doit penſer que l'hiſtoire de *Louis XIV*, imparfaite, eſt une banqueroute dans la république des lettres. Souvenez-vous de *Céſar* qui, nageant dans les flots de la mer, tenait ſes commentaires d'une main ſur ſa tête pour les conſerver à la poſtérité.

Comme vous parlez de mes faibles productions après n'avoir dit qu'un mot de vos ouvrages immortels! Je dois cependant vous rendre compte de mes études. L'approbation que vous donnez aux cinq chapitres de Machiavel que je vous ai envoyés, m'encourage à finir bientôt les quatre derniers chapitres. Si j'avais du loiſir vous auriez déjà tout l'Anti-Machiavel, avec des corrections et des additions; mais je ne puis travailler qu'à bâtons rompus.

1740.

Très-occupé pour ne rien faire,
Le temps, cet être fugitif,
S'envole d'une aile légère,
Et l'âge, pesant et tardif,
Glace ce sang bouillant et vif
Qui, dans ma jeunesse première,
Me rendait vigilant, actif.
On m'ennuie en cérémonie.
L'ordre pédant, la symétrie,
Tiennent, en ce séjour oisif,
Lieu des plaisirs de cette vie,
Et nous encensent sur l'autel
Des grandeurs et de la folie.
Ce sacrifice ponctuel
Rendant mon ame appesantie,
Et par les respects assoupie;
Incapable, en ce temps cruel,
De me frotter à Machiavel,
J'attends que, fuyant cette rive,
Je revole à cet heureux bord
Où la nature plus naïve,
Où la gaîté bien moins craintive,
Loin des richesses et de l'or,
Trouvent une grâce plus vive
Dans la liberté, ce trésor,
Que dans la grandeur excessive
Des fortunes qu'offre le sort.

Les chapitres de *Machiavel* sont copiés par un de mes secrétaires. Il s'appelle *Gaillard*; sa main ressemble beaucoup à celle de *Césarion*. Je voudrais que ce pauvre *Césarion* fût en état d'écrire, mais la goutte l'attaque

impitoyablement dans tous ſes membres ; depuis deux mois il n'a preſque point eu de relâche. 1740.

Malgré ſes cuiſantes douleurs,
La Gaîté, le front ceint de fleurs,
A l'entour de ſon lit folâtre ;
Mais la Goutte, cette marâtre,
Change bientôt les ris en pleurs.
Dans un coin, venant de Cythère,
Triſtement regardant ſa mère,
On voit le tendre Cupidon ;
Il pleure, il gémit, il ſoupire
De la perte que ſon empire
Fait du pauvre Céſarion ;
Et Bacchus, vidant ſon flacon,
Répand des larmes de Champagne,
Qu'un ſi vigoureux champion
Sorte boiteux de la campagne.
Momus ſe rit de leurs clameurs :
Voilà, Meſſieurs les impoſteurs,
Diſait-il à ces dieux volages,
Voilà, dit-il, de vos ouvrages !
Ne faites plus tant les pleureurs,
Mais déſormais ſoyez plus ſages.

Je crois que meſſieurs les Lapons nous ont fait la galanterie de nous envoyer quelques zéphirs échappés de leurs cavernes ; en vérité, nous nous en ſerions très-bien paſſés. Je vais écrire à *Algarotti* pour qu'il nous envoie quelques rayons du ſoleil de ſa patrie, car la nature aux abois paraît avoir un beſoin indiſpenſable d'un petit détachement de chaleur pour lui

1740. rendre la vie. Si ma poudre pouvait vous rendre la santé, je donnerais dès ce moment la préférence au dieu d'Epidaure sur celui de Delphes. Pourquoi ne puis-je contribuer à votre satisfaction comme à votre santé ? Pourquoi ne puis-je vous rendre aussi heureux que vous méritez de l'être? Les uns dans ce monde ont le pouvoir sans la volonté, et les autres la volonté sans le pouvoir. Contentez-vous, mon cher *Voltaire*, de cette volonté et de tous les sentimens d'estime avec lesquels je suis,

votre fidèle ami,
FÉDERIC.

LETTRE CIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 26 de janvier.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu vos chapitres de l'Anti-Machiavel et votre *ode sur la flatterie*, et votre lettre en vers et en prose que l'abbé de *Chaulieu* ou le comte *Hamilton* vous ont surement dictée. Un prince qui écrit contre la flatterie, est aussi étrange qu'un pape qui écrirait contre l'infaillibilité. *Louis XIV* n'eût jamais envoyé une pareille ode à *Despréaux*; et je doute que *Despréaux* en eût envoyé autant à *Louis XIV*. Toute la grâce que je demande à présent à votre Altesse royale, c'est de ne pas prendre mes louanges pour des flatteries: tout part du cœur chez moi, approbation de vos

ouvrages, remercîmens de vos bontés; tout cela m'échappe, il faut que vous me le pardonniez. 1740.

Je ne ſuis pas tout à fait exilé, comme on l'a mandé.

Ce vieux madré de cardinal,
Qui vous excroqua la Lorraine,
N'a point de ſon pays natal
Exclu ma muſe un peu hautaine;
Mais ſon cœur me veut quelque mal:
J'ai berné la pourpre romaine;
Du théâtre pontifical
J'ai raillé la comique ſcène;
C'eſt un crime bien capital,
Qui longue pénitence entraîne.

Le fait eſt pourtant que perſonne n'a parlé de Rome avec plus de ménagement. Apparemment qu'il n'en fallait point parler du tout. Il y a dans toute cette perſécution un excès de ridicule et de radotage, qui fait que j'en ris au lieu de m'en plaindre.

Quand je vois d'un côté la cacade devant Dantzick, l'incertitude dans mille démarches, une guerre heureuſe par haſard, entrepriſe malgré ſoi et à laquelle on a été forcé par la reine d'Eſpagne, la marine négligée pendant dix ans, les rentes viagères abolies et volées malgré la foi publique; et que de l'autre je vois le *ſallon d'Hercule* que le bon homme regarde comme ſon apothéoſe, je m'écrie:

Le bon Hercule de Fleuri,
Petit prêtre nonagénaire,
En Hercule s'eſt fait portraire,
De quoi chacun eſt ébahi;

1740.

Car on fait que le fils d'Alcmène
Près de fa maîtreffe fila,
Mais jamais il ne radota
Que fur les rives de la Seine.

Je fais bien que par tout pays on voit de pareilles misères, et même de plus grandes; je fais bien que fe tenir chez foi tranquillement et mettre en prifon fes généraux qui ont fait ce qu'ils ont pu, et fes plénipotentiaires qui ont fait une paix néceffaire et ordonnée; je fais bien, dis-je, que cela ne vaut pas mieux. *Tutto 'l mondo è fatto come la noftra famiglia.* Je conclus que puifque le monde eft ainfi gouverné, il faut que l'Anti-Machiavel paraiffe; il faut un *Hippocrate* en temps de pefte. J'ai le chapitre XXIII, mais je n'ai pas le chapitre XXII, et votre Alteffe royale n'a pas apparemment encore travaillé au chapitre XXIV. Je ne fais fi elle dira quelques petits mots fur le projet de *cacciare i barbari d'Italia :* il me femble qu'il y a actuellement tant d'honnêtes étrangers en Italie, qu'il paraîtrait affez incivil de les vouloir chaffer. Le cardinal *Alberoni* avait un beau projet : c'était de faire un *corps italique* à peu-près fur le modèle du corps germanique. Mais quand on fait de ces projets-là, il ne faut pas être feul de fa bande, ou bien on reffemble à l'abbé de *Saint-Pierre.*

Votre Alteffe royale a grand'raifon de trouver les *Greffet* et les *Bernard* des pareffeux : je leur dirais avec l'autre, au lieu de *vade, piger, ad formicam, vade, piger, ad Federicum.* Cependant voilà *Greffet* qui fe pique d'honneur, et qui donne une tragédie dont on m'a dit beaucoup de bien; *Bernard* me récita à Paris

un chant de son *Art d'aimer*, qui me paraît plus galant que celui d'*Ovide*. 1740.

Pour moi, Monseigneur, je n'ose vous envoyer le cinquième acte de Mahomet, tant j'en suis mécontent ; mais je vous enverrai, si cela vous amuse, la comédie de la Dévote, et ensuite, pour varier, je supplierai instamment votre Altesse royale de jeter les yeux sur la métaphysique de *Newton*, que je compte mettre au devant d'une nouvelle édition qu'on va faire de mes Elémens.

Je n'ai pas encore eu la consolation de voir mes ouvrages imprimés correctement : je pourrais profiter de mon séjour à Bruxelles pour en faire une édition ; mais Bruxelles est le séjour de l'ignorance. Il n'y a pas un bon imprimeur, pas un graveur, pas un homme de lettres ; et sans madame *du Châtelet*, je ne pourrais parler ici de littérature. De plus, ce pays-ci est pays d'obédience : il y a un nonce du pape, et point de *Fréderic*.

Madame *du Châtelet* vous présente ses respects. Permettez, Monseigneur, que je joigne mes complimens de condoléance à vos jolis vers sur la goutte de M. de *Keiserling*. Je ne me porte guère mieux que lui, mais l'espérance de voir un jour votre Altesse royale me soutient.

Je suis, etc.

LETTRE CX.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 3 de février.

MON CHER AMI,

1740. Je vous aurais répondu plutôt si la situation fâcheuse où je me trouve me l'avait permis. Malgré le peu de temps que j'ai à moi, j'ai pourtant trouvé le moyen d'achever l'ouvrage sur *Machiavel*, dont vous avez le commencement. Je vous envoie par cet ordinaire la fin de mon ouvrage, en vous priant de me faire part de la critique que vous en ferez. Je suis résolu de revoir et de corriger sans amour propre tout ce que vous jugeriez indigne d'être présenté au public. Je parle trop librement de tous les princes pour permettre que l'Anti-Machiavel paraisse sous mon nom. Ainsi j'ai résolu de le faire imprimer, après l'avoir corrigé, comme l'ouvrage d'un anonyme. Faites donc main basse sur toutes les injures que vous trouverez superflues, et ne me passez point de fautes contre la pureté de la langue.

J'attends avec impatience la tragédie de Mahomet achevée et retouchée. Je l'ai vue dans son crépuscule : que ne fera-t-elle point en son midi ? Vous voilà donc revenu à votre physique, et la marquise à ses procès. En vérité, mon cher *Voltaire*, vous êtes déplacés tous les deux. Nous avons mille Physiciens en Europe,

et nous n'avons point de poëte ni d'hiſtorien qui approche de vous. On voit en Normandie cent marquiſes plaider, et pas une qui s'applique à la philoſophie. Retournez, je vous prie, à l'hiſtoire de *Louis XIV*, et faites venir de Cirey vos manuſcrits et vos livres pour que rien ne vous arrête. *Valori* dit qu'on vous a exilé de France, comme ennemi de la religion romaine, et j'ai répondu qu'il en avait menti. 1740.

Mes déſirs ſont pour Remusberg, comme les vôtres pour Cirey. Je languis d'y retourner ſaluer mes pénates. Le pauvre *Céſarion* eſt toujours malade; il ne peut vous répondre.

Preſque trois mois de maladie
Valent un ſiècle de tourmens;
Par les maux ſon ame engourdie
Ne voit, ne connaît plus que la douleur des ſens.

Les charmans accords de ta lyre,
Mélodieux, forts et touchans,
Ont ſur ſes eſprits plus d'empire
Qu'Hippocrate, Galien, et leurs médicamens.

Mais, quelque Dieu qui nous inſpire,
Tout en eſt vain ſans la ſanté;
Quand le corps ſouffre le martyre,
L'eſprit ne peut non plus écrire
Que l'aigle s'envoler, privé de liberté.

Conſolez-vous, mon cher *Voltaire*, par vos charmans ouvrages; vous m'accuſerez d'en être inſatiable,

1740. mais je ſuis dans le cas de ces perſonnes qui, ayant beaucoup d'acide dans l'eſtomac, ont beſoin d'une nourriture plus fréquente que les autres.

Je ſuis bien aiſe qu'*Algarotti* ne perde point le ſouvenir de Remusberg. Les perſonnes d'eſprit n'y ſeront jamais oubliées, et je ne déſeſpère pas de vous y voir. Nous avons vu ici un petit ours en pompons : c'eſt une princeſſe ruſſe qui n'a de l'humanité que l'ajuſtement; elle eſt petite-fille du prince *Cantemir.*

Rendez, s'il vous plaît, ma lettre à la marquiſe, et ſoyez perſuadé que l'eſtime que j'ai pour vous ne finira jamais.

FÉDERIC.

LETTRE CXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR,

On vous dit à Rupin rendu,
Sauvé de la foule importune
Du courtiſan trop aſſidu
Et des attraits de la Fortune,
Entre les bras de la Vertu.

Les gazettes diſent que votre Alteſſe royale y fait faire un manége; apparemment qu'il y aura une place pour le cheval *Pégaſe*, qui me paraît un des chevaux de votre écurie que vous montez le plus

ſouvent.

ſouvent. Vous vous étonnez, Monſeigneur, que ma faible ſanté m'ait laiſſé aſſez de forces pour faire quelques ouvrages médiocres; et moi, je ſuis bien plus ſurpris que la ſituation où vous avez été ſi long-temps, ait pu vous laiſſer dans l'eſprit aſſez de liberté pour faire des choſes ſi ſingulières; faire des vers quand on n'a rien à faire, ne m'effraie point; mais en faire de ſi bons et dans une langue étrangère, quand on eſt dans une criſe ſi violente, cela eſt fort au-deſſus de mes forces. 1740.

Tantôt votre muſe badine
Dans un conte folâtre et rit;
Tantôt ſa morale divine
Eclaire et forme notre eſprit.
Je vois là votre caractère;
Vous êtes fait aſſurément
Pour l'agréable et pour le grand,
Pour nous gouverner, pour nous plaire:
Il eſt gens dans le miniſtère
De qui je n'en dirais pas tant.

Je n'ai point ici les ouvrages de *Boileau*; mais je me ſouviens qu'il traduiſit en deux vers, le vers d'*Horace*,

Tantalus à labris ſitiens fugientia captat
Flumina.

Vous, le *Boileau* des princes, vous le traduiſez en un ſeul; eh tant mieux! cela en eſt bien plus fort et plus énergique. J'aime à vous voir *imperatoriam brevitatem.*

1740. Ce n'eſt pas là le ſtyle qu'en général on reproche aux Allemands. Or, à préſent que j'ai eu l'honneur de vous prouver en paſſant que vous aviez ce petit avantage ſur *Boileau*; il n'eſt plus ſurprenant que je vous diſe, Monſeigneur, en toute humilité, qu'il y a dans votre épître pluſieurs vers que je ſerais bien glorieux d'avoir faits. Votre Alteſſe royale entend l'art de s'exprimer autant que celui d'être heureux dans toutes les ſituations. On dit ici ſa majeſté entièrement rétablie. Les vœux de votre cœur vertueux ſont exaucés.

Vous direz toujours comme *Horace* :

Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus et idem.

Les plaiſirs, l'amitié, l'étude,
Vous ſuivront dans la ſolitude.
Du haut du mont Remus vous inſtruirez les rois;
Le véritable trône eſt par-tout où vous êtes.
Les arts et les vertus, dans vos douces retraites,
Parlent par votre bouche, et nous donnent des lois;
Vous régnez ſur les cœurs, et ſur-tout ſur vous-même.
Faut-il à votre front un autre diadême?
A la laide coquette il faut des ornemens,
A tout petit eſprit des dignités, des places;
Le nain monte ſur des échaſſes:
Que de nains couronnés paraiſſent des géans!
Du nom de héros on les nomme;
Le ſot s'en éblouit, l'ambitieux les ſert,
Le ſage les évite, il n'aime qu'un grand homme;
Ce grand homme eſt à Remusberg.

J'ai fait partir, Monseigneur, pour cette délicieuse retraite un gros paquet qui vaut mieux que tout ce que je pourrais envoyer à votre Altesse royale. C'est la philosophie leibnitzienne d'une française devenue allemande par son attachement à *Leibnitz*, et bien plus encore, par celui qu'elle a pour vous. 1740.

Voici le temps où j'aurais une grande envie de voir un second tome des sentimens d'un certain membre du parlement d'Angleterre sur les affaires de l'Europe; il me semble que celles d'Angleterre, de Suède et de Russie méritent bien l'attention de ce digne citoyen. Voilà la Suède, de menaçante qu'elle était autrefois, devenue mesurée; la voilà embarrassée de sa liberté, et indécise entre l'argent d'Angleterre et celui de France, comme l'âne de *Buridan* entre deux mesures d'avoine. Mais le citoyen dont je parle ne me donnera-t-il aucune permission sur l'Anti-Machiavel? S'il veut en gratifier le public, il y a si peu de chose à faire, il n'y a plus que la besogne d'éditeur; votre génie a fait tout ce qu'il faut. Le reste ne peut s'ajuster que quand on confrontera le texte de Machiavel pour le mettre vis-à-vis de la réponse, afin d'en faire un volume qui ne soit pas trop gros.

J'attends vos ordres pour tout, excepté pour vous admirer.

Il est bien douloureux que la goutte prenne à la main de M. de *Keiserling*, quand il est près de donner de ses nouvelles.

Ce Keiserling charmant, l'honneur de votre empire,
A dès long-temps gagné mon cœur;
Je sens à la fois sa douleur
Et le chagrin de ne pouvoir le lire.

1740. Souffrez, Monſeigneur, que la Henriade vous remercie encore de l'honneur que vous lui faites. Elle dit humblement avec *Stace :*

Nec tu divinam Aeneida tenta,
Sed longè ſequere, et veſtigia ſemper adora.

Je ne ſuis point ſi difficile ;
Ce ſerait pour moi trop d'honneur,
Si je marchais après Virgile
Chez mon prince et chez l'imprimeur.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, etc.

LETTRE CXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 23 février.

MONSEIGNEUR,

JE ne reçus que le 20 le paquet de votre Alteſſe royale, du 3, dans lequel je vis enfin la corniche de l'édifice où chaque ſouverain devrait ſouhaiter d'avoir mis une pierre.

Vous me permettez, vous m'ordonnez même de vous parler avec liberté, et vous n'êtes pas de ces princes qui, après avoir voulu qu'on leur parlât librement, ſont fâchés qu'on leur obéiſſe. J'ai peur au contraire que dorénavant votre goût pour la vérité ne ſoit mêlé d'un peu d'amour propre.

J'aime et j'admire tout le fond de l'ouvrage, et je pars de là pour dire hardiment à votre Altesse royale qu'il me paraît qu'il y a quelques chapitres un peu longs; *transverso calamo signum* y remédiera bien vîte, et cet or en filière, devenu plus compact, en aura plus de poids et de brillant. 1740.

Vous commencez la plupart des chapitres par dire ce que *Machiavel* prétend dans son chapitre que vous réfutez; mais si votre Altesse royale a intention qu'on imprime le Machiavel et la réfutation à côté, ne pourra-t-on pas en ce cas supprimer ces annonces dont je parle, lesquelles seraient absolument nécessaires si votre ouvrage était imprimé séparément. Il me semble encore que quelquefois *Machiavel* se retranche dans un terrain, et votre Altesse royale le bat dans un autre; au troisième chapitre, par exemple, il dit ces abominables paroles: *Si à a notare che gli uomini si debbono o vezzegiare o spegnere perchè si vendicano delle leggieri offese, delle gravi non possono.*

Votre Altesse royale s'attache à montrer combien tout ce qui suit de cet oracle de satan est odieux. Mais le maudit florentin ne parle que de l'utile. Permettriez-vous qu'on ajoutât à ce chapitre un petit mot pour faire voir que *Machiavel* même ne devait pas regarder ces menaces comme justifiées par l'événement? car de son temps même, un *Sforze* usurpateur avait été assassiné dans Milan, un autre usurpateur du même nom était à Loches dans une cage de fer; un troisième usurpateur, notre *Charles VIII*, avait été obligé de fuir de l'Italie qu'il avait conquise; le tyran *Alexandre VI* mourut empoisonné de son propre poison; *César Borgia* fut assassiné. *Machiavel* était entouré

1740. d'exemples funestes au crime. Votre Altesse royale en parle ailleurs : voudrait-elle en parler en cet endroit? n'est-ce pas la place véritable? je m'en rapporte à vos lumières.

C'est à *Hercule* à dire comme il faut s'y prendre pour étouffer *Antée.*

Je présente à mon prince ce petit projet de préface que je viens d'esquisser. S'il lui plaît, je le mettrai dans son cadre; et après les derniers ordres que je recevrai, je préparerai tout pour l'édition du livre qui doit contribuer au bonheur des hommes.

M. de *Valori* me fait bien de l'honneur de croire qu'on me traite comme *Socrate* et comme *Aristote*, et qu'on me persécute pour avoir soutenu la vérité contre la folle superstition des hommes. Je tâcherai de me conduire de façon que je ne sois point le martyr de ces vérités dont la plupart des hommes sont fort indignes. Ce serait vouloir attacher des ailes au dos des ânes, qui me donneraient des coups de pied pour récompense.

Je fais copier le Mahomet que votre Altesse royale demande. Je ne sais si cette pièce sera jamais représentée; mais que m'importe? C'est pour ceux qui pensent comme vous que je l'ai faite, et non pour nos badauds qui ne connaissent que des intrigues d'amour, baptisées du nom de tragédie.

Je crois que votre Altesse royale aura incessamment celle de *Gresset* : on dit qu'il y a de très-beaux vers.

Madame la marquise *du Châtelet* vous fait bien sa cour. Elle abrége tout *Volfius* : c'est mettre l'univers en petit.

J'aime mieux voir le monde dans une ſphère de deux pieds de diamètre que de voyager de Paris à Quito et à Pékin. 1740.

Ma mauvaiſe ſanté ne m'a pas permis d'achever encore le précis de la métaphyſique de *Newton*, et les nouveaux élémens où je travaille. Je ſouffre les trois quarts du jour, et l'autre quart je fais bien peu de beſogne. Dès que je ſerai quitte de cette métaphyſique, et que j'aurai un peu de relâche à mes maux, ſoyez très-sûr, Monſeigneur, que j'obéirai à vos ordres, et que j'acheverai le *Siècle de Louis XIV*; il me plaît en ce qu'il a quelqu'air de celui que vous ferez naître. Pour le ſiècle du cardinal, je n'y toucherai pas. C'eſt aſſez qu'il vive un ſiècle entier. Il n'y a pas long-temps qu'un neveu de *Chauvelin* écrivit à cet ambitieux ſolitaire que notre cardinal dépériſſait, et qu'il mettait du rouge pour cacher le livide de ſon teint. Le cardinal qui le ſut, fit frotter ſes joues par ce neveu, et lui montra que ſon rouge venait de ſa ſanté.

La malheureuſe goutte ne quittera-t-elle point M. de *Keiſerling*!

Je ſuis, etc.

LETTRE CXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 26 février.

MON CHER VOLTAIRE,

1740. Je ne puis répondre qu'en deux mots à la lettre la plus ſpirituelle du monde que vous m'avez écrite. La ſituation où je me trouve me retrécit ſi fort l'eſprit que je perds preſque la faculté de penſer.

Aux portes de la Mort, un père à l'agonie,
Aſſailli de cruels tourmens,
Me préſente Atropos prête à trancher ſa vie.
Cet aſpect douloureux eſt plus fort ſur mes ſens
Que toute ma philoſophie.

Tel que d'un chêne énorme un faible rejeton
Languit, manquant de ſève et de ſa nourriture,
Quand des vents furieux l'arbre ſouffrant l'injure
Sèche du ſommet juſqu'au tronc:

Ainſi je ſens en moi la voix de la nature
Plus éloquénte encor que mon ambition;
Et, dans le triſte cours de mon affliction,
De mon père expirant je crois voir l'ombre obſcure:
Je ne vois que la ſépulture
Et le funeſte inſtant de ſa deſtruction.

Oui, j'apprends, en devenant maître,
La fragilité de mon être: 1740.
Recevant les grandeurs, j'en vois la vanité.
Heureux! si j'eus vécu sans être transplanté,
De ce climat doux et tranquille
Où prospérait ma liberté,
Dans ce terrain scabreux, raboteux, difficile,
De machiavélisme infecté.

Loin des folles grandeurs de la cour, de la ville,
De l'éblouissante clarté
Du trône et de la majesté,
Loin de tout cet éclat fragile,
Je leur eus préféré mon studieux asile,
Mon aimable repos et mon obscurité. (1)

Vous voyez par ces vers que le cœur est plein de ce dont la bouche abonde; je suis sûr que vous compatissez à ma situation et que vous y prenez une véritable part. Envoyez-moi, je vous prie, votre Dévote, votre Mahomet, et généralement tout ce que vous croyez capable de me distraire. Assurez la marquise de mon estime, et soyez persuadé que dans quelque situation que le sort me place, vous ne verrez d'autre changement en moi que quelque chose de plus

(1) On a déja vu que le Prince royal fesait des vers lorsqu'il était attaqué d'une crampe dans l'estomac; il en fait ici dans le moment où la mort prochaine de son père semblait exiger d'autres soins. On sait que, dans les circonstances les plus cruelles de la guerre de 1756, il envoya à M. de *Voltaire* des vers remplis de sentimens stoïques. Ce pouvoir de se distraire des grandes inquiétudes ou des grandes affaires, en se livrant à une occupation profonde, n'appartient qu'à des ames très-fortes; et c'est pour elles une ressource nécessaire, sans laquelle elles ne pourraient peut-être résister à la violence de leurs passions.

1740. efficace réuni à l'estime et à l'amitié que j'ai et que j'aurai toujours pour vous. *Vale.*

FÉDERIC.

Je pense mille fois à l'endroit de la Henriade qui regarde les courtisans de *Valois* :

Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés, etc.

J'enverrai dans peu la Henriade en Angleterre pour la faire imprimer. Tout est achevé et réglé pour cet effet.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 10 mars.

QUOI! tout prêt à tenir les rênes d'un empire,
Vous seul vous redoutez ce comble des grandeurs
Que tout l'univers désire!
Vous ne voyez qu'un père, et vous versez des pleurs!
Grand Dieu! qu'avec Amour l'Europe vous contemple,
Vous qui du seul devoir avez rempli les lois,
Vous si digne du trône, et peut-être d'un temple,
Aux fils des souverains vous immortel exemple,
Vous qui serez un jour l'exemple des bons rois!
Hélas! si votre père, en ces momens funestes,
Pouvait lire dans votre cœur;

Dieu ! qu'il remercîrait les puissances célestes ! 1740.
A ses derniers momens quel serait son bonheur !
Qu'il périrait content de vous avoir fait naître !
Qu'en vous laissant au monde, il laisse de bienfaits !
Qu'il se repentirait..... Mais j'en dis trop peut-être ;
Je vous admire, et je me tais.

Je ne m'attendais pas, Monseigneur, à cette lettre du 26 février que j'ai reçue le 9 mars : celle-ci partira lundi 14, parce que ce sera le jour de la poste d'Amsterdam.

J'ignore actuellement votre situation, mais je ne vous ai jamais tant aimé et tant admiré. Si vous êtes roi, vous allez rendre beaucoup d'hommes heureux ; si vous restez prince royal, vous allez les instruire. Si je me comptais pour quelque chose, je désirerais pour mon intérêt que vous restassiez dans votre heureux loisir, et que vous pussiez encore vous amuser à écrire de ces choses charmantes qui m'enchantent et qui m'éclairent. Etant roi, vous n'allez être occupé qu'à faire fleurir les arts dans vos Etats, à faire des alliances sages et avantageuses, à établir des manufactures, à mériter l'immortalité. Je n'entendrai parler que de vos travaux et de votre gloire ; mais probablement je ne recevrai plus de ces vers agréables, ni de cette prose forte et sublime qui vous donnerait bien une autre sorte d'immortalité, si vous vouliez. Un roi n'a que vingt-quatre heures dans la journée : je les vois employées au bonheur des hommes ; et je ne vois pas qu'il puisse y avoir une minute de réservée pour le commerce littéraire dont votre Altesse royale m'a honoré avec tant de bonté. N'importe : je vous

souhaite un trône, parce que j'ai l'honnêteté de pré-
1740 férer la félicité de quelques millions d'hommes à la satisfaction de mon individu.

J'attends toujours vos derniers ordres sur le Machiavel; je compte que vous ordonnerez que je fasse imprimer la traduction de *la Houssaye* à côté de votre réfutation. Plus vous allez réfuter Machiavel par votre conduite, plus j'espère que vous permettrez que l'antidote préparé par votre plume soit imprimé.

J'ai eu l'honneur d'envoyer Mahomet à votre Altesse royale. On transcrit cette Dévote; si elle vient dans un temps où elle puisse amuser votre Altesse royale, elle sera fort heureuse, sinon elle attendra un moment de loisir pour être honorée de vos regards.

J'ai une singulière grâce à demander à votre Altesse royale : c'est, tout franc, qu'elle me loue un peu moins dans la préface qu'elle a daigné faire à la Henriade. Vous m'allez trouver bien insolent de vouloir modérer vos bontés, et il serait plaisant que *Voltaire* ne voulût pas être loué par son prince : je veux l'être, sans doute, j'ai cette vanité au plus haut degré; mais je vous demande en grâce de me permettre de retrancher quelques choses que je sens bien que je ne mérite guère. Je suis comme un courtisan modéré (si vous en trouvez) qui vous dirait : Donnez-moi un peu de grandeur, mais ne m'en donnez pas trop, de peur que la tête ne me tourne.

Je remercie du fond de mon cœur votre Altesse royale d'avoir changé l'idée d'une gravure contre celle d'une belle impression; cela sera mieux, et je jouirai plutôt de l'honneur inestimable que vous

daignez me faire. Je ne me promets point une vie aussi longue que le ferait l'entreprise d'une gravure de la Henriade. J'emploierai bientôt le temps que la nature veut encore me laisser, à achever le *Siècle de Louis XIV*. 1740.

Madame *du Châtelet* a écrit à votre Altesse royale avant que j'eusse reçu votre lettre du 26; elle est devenue toute leibnitzienne; pour moi, j'arrange les pièces du procès entre *Newton* et *Leibnitz*, et j'en fais un petit précis qui pourra, je crois, se lire sans contention d'esprit.

Grand Prince, je vous demande mille pardons d'être si bavard dans le temps que vous devez être très-occupé: roi, ou prince, vous êtes toujours mon roi, mais vous avez un sujet fort babillard.

Je suis, etc.

LETTRE CXVI.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 18 mars.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous m'avez obligé véritablement par votre sincérité, et par les remarques que vous m'aidez à faire sur ma réfutation. Vous deviez vous attendre naturellement à recevoir du moins quelques chapitres corrigés, et c'était bien mon intention; mais je suis dans une crise si épouvantable qu'il me faut plutôt

1740. penser à refuter *Machiavel* par ma conduite que par mes écrits. Je vous promets cependant de tout corriger dès que j'aurai quelques momens dont je pourrai disposer. A peine ai-je pu parcourir le prophète fanatique de l'Asie. Je ne vous en dis point mon sentiment, car vous savez qu'on ne saurait juger d'ouvrages d'esprit qu'après les avoir lus à tête reposée.

Je vous envoie quelques petites bagatelles en vers pour vous prouver que je remplis, en me délassant avec *Calliope*, le peu de vide qu'ont à présent mes journées.

Je suis très-satisfait de la résolution dans laquelle je vous vois d'achever le *Siècle de Louis XIV*. Cet ouvrage doit être entier pour la gloire de notre siècle, et pour lui donner un triomphe parfait sur tout ce que l'antiquité a produit de plus estimable.

On dit que votre cardinal éternel deviendra pape : il pourrait en ce cas faire peindre son apothéose au dôme de l'église de Saint-Pierre à Rome. Je doute à la vérité de ce fait, et je m'imagine que le timon du gouvernement de France vaut bien les clefs moitié rouillées de S[t] *Pierre*. *Machiavel* pourrait bien le disputer à S[t] *Paul*, et M. de *Fleuri* pourrait trouver plus convenable à sa gloire de duper les cabinets des princes composés de gens d'esprit, que d'en imposer à la canaille superstitieuse et orthodoxe de l'Eglise catholique.

Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer votre Dévote et votre métaphysique. Je n'aurai peut-être rien à vous rendre; mais je me fonde sur votre générosité, et j'espère que vous voudrez bien me faire crédit pour quelques semaines; après quoi

Machiavel, et peut-être encore quelques autres riens, pourront m'acquitter envers vous. 1740.

Voici une lettre de *Césarion* dont la ſanté ſe fortifie de jour en jour. Nous parlons tous les jours de nos amis de Cirey : je les vois en eſprit, mais je ne les vois jamais ſans ſouhaiter quelque réalité à ce rêve agréable dont l'illuſion me tient même lieu de plaiſir.

Adieu, mon cher *Voltaire*; faites une ample proviſion de ſanté et de force : ſoyez-en auſſi économe que je ſuis prodigue envers vous des ſentimens d'eſtime et d'amitié avec leſquels vous me trouverez toujours

votre très-fidèle ami,
FÉDERIC.

LETTRE CXVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 23 mars.

Ne crains point que les Dieux, ni le ſort, ni l'empire,
Me faſſent pour le ſceptre abandonner la lyre;
Que d'un cœur trop léger, et d'un eſprit coquet,
Je préfère aux beaux arts l'orgueil et l'intérêt.
Je vois des mêmes yeux l'ambition humaine,
Qu'au conſeil de Priam on vit la belle Hélène.
L'appareil des grandeurs ne peut me décevoir,
Ni cacher la rigueur d'un ſévère devoir.

1740. Les beaux arts ont pour moi l'attrait d'une maîtresse,
La triste royauté, de l'hymen la rudesse,
J'aurais su préférer l'état heureux d'amant
A celui qu'un époux remplit si tristement;
Mais le fil dont Clotho traça les destinées,
Ce fil lia nos mains du sort prédestinées :
Ainsi, de mes destins n'étant point artisan,
Je souscris à ses lois, et je suis le torrent.

Mon amitié n'est point semblable au baromètre
Qu'un air rude ou plus doux fait monter ou décraître.
Un vain nom peut flatter ces esprits engagés
Dans la vulgaire erreur des faibles préjugés;
Mais le mortel sensé, que la raison éclaire,
Au ciel des immortels n'oublira point Voltaire :
Dépouillant la grandeur, l'ennui, la royauté
Chérira tes écrits tant que, sa liberté
Excitant de tes chants l'harmonieux ramage,
Ta voix l'éveillera par un doux gazouillage;
Et, quittant les Valpols, les Birens, les Fleuris,
Ira, pour respirer, dans ces prés si fleuris
Où les bords fortunés du fécond Hippocréne
De son feu languissant ranimeront la veine.

C'est bien ainsi que je l'entends, et quel que puisse être mon sort, vous me verrez partager mon temps entre mon devoir, mon ami et les arts. L'habitude a changé l'aptitude que j'avais pour les arts en tempérament. Quand je ne puis ni lire ni travailler, je suis comme ces grands preneurs de tabac, qui meurent d'inquiétude et qui mettent mille fois la main à la poche lorsqu'on leur a ôté leur tabatière. La

décoration

décoration de l'édifice peut changer sans altérer en rien les fondemens ni les murs : c'est ce que vous pourrez voir en moi, car la situation de mon père ne nous laisse aucune espérance de guérison. Il me faut donc préparer à subir ma destinée. 1740.

La vie privée conviendrait mieux à ma liberté que celle où je dois me plier. Vous savez que j'aime l'indépendance, et qu'il est bien dur d'y renoncer pour s'assujettir à un pénible devoir. Ce qui me console est l'unique pensée de servir mes concitoyens et d'être utile à ma patrie. Puis-je espérer de vous voir? ou voulez-vous cruellement me priver de cette satisfaction? Cette idée consolante règne dans mon esprit, comme celle du Messie régnait chez la nation hébraïque.

Je corrigerai encore la préface de la Henriade; mais vous ne trouverez pas mauvais que j'y laisse des vérités qui ne ressemblent à des louanges que parce que bien des gens les prodiguent mal à propos. Je change actuellement quelques chapitres du Machiavel, mais je n'avance guère dans la situation où je suis. Mahomet que j'admire, tout fanatique qu'il est, doit vous faire beaucoup d'honneur. La conduite de la pièce est remplie de sagesse; il n'y a rien qui choque la vraisemblance ni les règles du théâtre; les caractères sont parfaitement bien soutenus. La fin du troisième acte et le quatrième entier m'ont ému jusqu'à me faire répandre des larmes. Comme philosophe, vous savez persuader l'esprit; comme poëte, vous savez toucher le cœur; et je préférerais presque ce dernier talent au premier, puisque nous sommes tous nés sensibles, mais très-peu raisonnables.

1740.

Vous m'envoyez une écritoire ;
Mais c'eſt le moins lorſqu'on écrit :
Pour mon plaiſir et pour ma gloire,
Il eût fallu, Voltaire, y joindre votre eſprit.

Je vous en fais mes remercîmens, ainſi qu'à la marquiſe à laquelle je vous prie d'offrir cette boîte travaillée à Berlin, et d'une pierre qu'on trouve à Remusberg. Comme je crains, mon cher ami, que vous n'ayez plus de moi la mémoire auſſi fraîche qu'à Cirey, je vous envoie mon portrait qui, je l'eſpère, ne quittera jamais votre doigt.

Si je change de condition, vous en ſerez inſtruit des premiers. Plaignez-moi, car je vous aſſure que je ſuis effectivement à plaindre; aimez-moi toujours, car je fais plus de cas de votre amitié que de vos reſpects. Soyez perſuadé que votre mérite m'eſt trop connu pour ne vous pas donner en toutes les occaſions des marques de la parfaite eſtime avec laquelle je ſerai toujours

votre très-fidèle ami,
FÉDERIC.

LETTRE CXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 6 avril.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu le paquet du 18 mars dont votre Altesse royale m'a honoré. Vous êtes fait assurément pour les choses uniques, et c'en est une que, dans la crise où vous avez été, vous ayez pu faire des choses qui demandent le plus grand recueillement d'esprit. Tout ce que vous dites sur la patience est d'un grand héros et d'un grand génie : c'est une des plus belles choses que vous ayez daigné m'envoyer. En vous remerciant, Monseigneur, des bonnes leçons que je vois là pour moi, 1740.

Je la dois, sans doute, exercer
Cette vertu de patience ;
Les dévots ont su m'y forcer :
Quand on a pu les courroucer,
Il faut en faire pénitence.
Ces messieurs, prêchant la douceur,
Imitent fort bien le Seigneur ;
Ils sont friands de la vengeance.

La traduction de l'ode *Rectiùs vives*, *Licini*, fait voir qu'il y a des *Mécènes* qui sont eux-mêmes des *Horaces*. Vous n'avez pas voulu rendre exactement,

1740.

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidendâ
Sobrius aulâ.

Vous sentez si bien ce qui est propre à notre langue, et les beautés de la latine, que vous n'avez pas traduit *obsoleti tecti* qui serait très-bas en français.

Loin de la grandeur fastueuse,
La frugale simplicité
N'en est que plus délicieuse.

Ces expressions sont bien plus nobles en français: elles ne peignent pas comme le latin, et c'est-là le grand malheur de notre langue qui n'est pas assez accoutumée aux détails. Au reste nous fesons *médiocrité* de cinq syllabes; si vous voulez absolument n'en mettre que trois, quatre, les princes sont les maîtres.

La fin de l'épître à M. *Jordan* est un engagement de rendre les hommes heureux : vous n'avez pas besoin de le promettre; j'en crois votre caractère sans avoir besoin de votre parole.

Voici quelques pièces, moitié prose, moitié vers, pour payer mon tribut à celui qui m'enrichit toujours. L'épître à M. de *Maurepas*, l'un de nos secrétaires d'Etat, est bien pour votre Altesse royale autant que pour lui, car il me semble que c'est bien là le goût de votre Altesse royale de protéger également tous les arts; et je suis bien sûr que si quelqu'un avait fait le livre édifiant de *Marie à la*

coque, vous ne lui donneriez point l'archevêché de Sens pour récompense avec cent mille livres de rente, tandis qu'on laisse dans la misère des hommes de vrais talens. 1740.

Je ne sais si votre Altesse royale aura reçu certaine écritoire envoyée à Vésel par la poste, cachetée aux armes de la princesse de *la Tour*, et adressée à M. le général *Bork* ou au commandant de Vésel pour faire tenir en diligence : votre Altesse royale m'a envoyé de quoi boire, et moi je prends la liberté d'envoyer de quoi écrire.

> Donner un cornet pour du vin
> N'est pas grande reconnaissance;
> Mais ce cornet fera, je pense,
> Eclore quelque œuvre divin
> Qui vaudra tous les vins de France.

Je me flatte que votre Altesse royale me pardonne ces excessives libertés. J'attends ses derniers ordres sur la réfutation du docteur des ministres; il y a très-peu de chose à réformer, et je crois toujours qu'il est avantageux pour le genre humain que cet antidote soit public.

Je fais transcrire mon petit exposé de la métaphysique de *Newton* et de *Leibnitz*. Le paquet sera gros : puis-je l'adresser à Vésel ? J'attends vos ordres auxquels je me conformerai toute ma vie, car vous savez que *Minerve*, *Apollon* et la Vertu m'ont fait votre sujet. Madame *du Châtelet* aura l'honneur d'envoyer à votre Altesse royale quelque chose qui la dédommagera de l'ennui que je pourrai lui causer.

Je suis, etc.

LETTRE CXIX.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 15 avril.

MON CHER VOLTAIRE,

1740. VOTRE Dévote (1) eſt venue le plus à propos du monde. Elle eſt charmante, les caractères bien ſoutenus, l'intrigue bien conduite, le dénouement naturel. Nous l'avons lue *Céſarion* et moi avec beaucoup de plaiſir, et ſouhaitant beaucoup de la voir repréſenter ici en préſence de ſon auteur, de cet ami que nous déſirons tant de voir. Mon amphibie vous fait des complimens de ce que, tout malade que vous êtes, vous travaillez plus et mieux que tant d'auteurs pleins de ſanté. Je ne conçois rien à votre être très-particulier, car chez nous autres mortels, l'eſprit ſouffre toujours des langueurs du corps : la moindre choſe me rend incapable de penſer. Mais votre eſprit ſupérieur à ſes organes triomphe de tout. Puiſſé-t-il triompher de la mort même !

Vous lirez, s'il vous plaît, un petit conte, aſſez mal tourné, que je vous envoie, et une épître où je me ſuis aviſé de parler très-ſérieuſement à une ſorte de gens qui ne ſont guère d'humeur à régler leur conduite ſur la morale des poëtes. Machiavel

(1) La Prude ou la Gardeuſe de caſſette, Théât. tom. VII, p. 251.

suivra quand il pourra; vous voudrez bien attendre que j'aye le temps d'y mettre la dernière main. 1740.

Le monde est si tracassier ici, si inquiet, si turbulent, qu'il n'est presque pas possible d'échapper à ce mal épidémique : tout ce que je puis faire quelquefois, c'est de rimer des sottises. Je m'attends de me trouver bientôt dans une assiette plus tranquille; je reprendrai des occupations plus sérieuses, et qui demandent de la réflexion. A présent voilà une malheureuse suite de fêtes qu'il faut essuyer, malgré que l'on en ait, et des discours très-inconséquens qu'il faut entendre et même applaudir. Je fais ce manége à contre-cœur, haïssant tout ce qui est hypocrisie et fausseté.

Algarotti m'écrit que *Pinne* n'a pas encore achevé son impression de *Virgile*, et que la Henriade serait pendue au croc en attendant l'Enéide. J'en ai fort grondé, car il me semble que

Virgile, vous cédant la place
Qu'il obtint jadis au Parnasse,
Vous devait bien le même honneur
Chez maître Pinne, l'imprimeur.

Vous voyez, mon cher *Voltaire*, la différence qu'il y a entre les décrets d'*Apollon* et les fantaisies d'un imprimeur. Je soutiens la gloire de ce Dieu en accélérant la publication de votre ouvrage. J'espère de réduire bientôt les caprices de cet anglais en satisfesant son avidité intéressée.

Assurez, je vous prie, la marquise *du Châtelet* de mes attentions. Ménagez la santé d'un homme que je chéris, et n'oubliez jamais qu'étant mon ami,

1740. vous devez apporter tous vos foins à me conferver le bien le plus précieux que j'aye reçu du ciel. Donnez-moi bientôt des nouvelles de votre convalefcence, et comptez que, de toutes celles que je puis recevoir, celles-là me feront les plus agréables. Adieu, je fuis tout à vous.

FÉDERIC.

LETTRE CXX.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 26 avril.

MON CHER VOLTAIRE,

Les galions de Bruxelles m'ont apporté des tréfors qui font pour moi au-deffus de tout prix. Je m'étonne de la prodigieufe fécondité de votre Pérou qui paraît inépuifable. Vous adouciffez les momens les plus amers de ma vie. Que ne puis-je contribuer également à votre bonheur! dans l'inquiétude où je fuis, je ne me vois ni le temps ni la tranquillité d'efprit pour corriger Machiavel. Je vous abandonne mon ouvrage, perfuadé qu'il s'embellira entre vos mains; il faut votre creufet pour féparer l'or de l'alliage.

Je vous envoie une épître *fur la néceffité de cultiver les arts*, vous en êtes bien perfuadé, mais il y a bien des gens qui penfent différemment. Adieu, mon cher *Voltaire*, j'attends de vos nouvelles avec impatience; celles de votre fanté m'intéreffent autant que

celles de votre esprit. Assurez la marquise de mon estime, et soyez persuadé qu'on ne saurait être plus que je ne le suis, 1740.

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE CXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

MONSEIGNEUR,

VOTRE idée m'occupe le jour et la nuit. Je rêve à mon prince comme on rêve à sa maîtresse.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, et dono Divûm gratissima serpit:
In somnis ecce antè oculos pulcherrimus heros
Visus adesse mihi.....

Je vous ai vu sur un trône d'argent massif que vous n'aviez point fait faire, et sur lequel vous montiez avec plus d'affliction que de joie.

Plus frappé de la triste vue
D'un père expirant devant vous,
Que de la brillante cohue
Qui s'empressait à vos genoux.

Beaucoup de courtisans qui avaient négligé de

1740. venir voir son Altesse royale à Remusberg, venaient en foule saluer sa Majesté à Berlin.

Je remarquais tout l'étalage
Et l'air de ces nouveaux venus :
Ce sont seigneurs de haut lignage,
Car ils descendent de Janus,
Ayant tous un double visage.

Ils pourraient même venir aussi par femmes du prophète *Elisée* qui, au rapport de la très-sainte Ecriture, avait un esprit double, de quoi plusieurs prêtres ont hérité aussi-bien qu'eux.

Plein de douceur et de prudence,
Mon grand prince, avec complaisance,
Voyait près de son trône admis
Ceux qui, par trop d'obéissance,
Jadis furent ses ennemis:
Ils éprouvent tous sa clémence;
Mais il distinguait ses amis,
Ils éprouvent sa bienfesance.

Les *Antonins*, les *Titus*, les *Trajan*, les *Julien* descendaient du ciel pour voir ce triomphe.

Tous ces héros du nom romain
N'ont plus qu'un mépris souverain
Pour la malheureuse Italie;
Ils s'étonnent que leur génie
Ne se retrouve qu'à Berlin.

Il ne tenait qu'à eux d'être à l'élection d'un pape, mais les cardinaux et le Saint-Esprit ne sont pas faits pour les *Titus* et les *Marc-Aurèle*. La Vérité que ces héros aiment, n'est guère au conclave; elle était près de ce trône d'argent. 1740.

Mon héros d'un air de franchise,
L'y fit asseoir à son côté;
Elle était honteuse et surprise
De se voir tant de liberté.

Elle sait bien que le trône n'est guère plus sa place que le conclave, et qu'à cette pauvre exilée n'appartient pas tant d'honneur. Mais *Fréderic* la rassurait comme une personne de sa connaissance.

Le florentin Machiavel,
Voyant cette fille du Ciel,
S'en retourna tout au plus vîte
Au fond du manoir infernal,
Accompagné d'un cardinal,
D'un ministre et d'un vieux jésuite.

Mais *Fréderic* ne voulut pas que *Machiavel* eût osé paraître devant lui sans faire amende honorable au genre humain en la personne de son protecteur. Il le fit mettre à genoux.

Et l'italien confondu
Fit sa pénitence publique,
En avouant que la vertu
Est la meilleure politique.

1740. Toutes les Vertus ſe mirent alors à careſſer le vainqueur de *Machiavel*.

La ſage Libéralité,
Qui récompenſe avec juſtice,
Enchaînait avec fermeté
La folle Prodigalité
Et la mépriſable Avarice.
Le Devoir, le Travail ſévère
Semblaient régner dans ce ſéjour;
Mais les Jeux, l'Amour et ſa mère
N'étaient point bannis de la cour.
Pour tous également affable,
Il les embraſſait tour à tour;
Il ſavait maîtriſer l'Amour,
Et rendre le Travail aimable.

Cependant Mars et la Politique montraient le plan de Berg et de Juliers, et mon héros tirait ſon épée, prêt à la remettre dans le fourreau pour le bonheur de ſes ſujets et pour celui du monde; les beaux arts venaient de tous côtés rendre hommage à leur protecteur; la Muſique, la Peinture, l'Eloquence, l'Hiſtoire, la Phyſique, travaillaient ſous ſes yeux; il préſidait à tout, et ſemblait né pour tous ces arts, comme pour celui de gouverner et de plaire. Un théâtre s'élevait, une académie ſe formait, non pas telle que celle des jetonniers français,

Ces gens doctement ridicules,
Parlant de rien, nourris de vent,
Et qui pèſent ſi gravement
Des mots, des points et des virgules.

C'était une académie dans le goût de celle des ſciences, et de la ſociété de Londres. Enfin, tout ce qu'il y a de bon, de beau, de vrai, de juſte, d'aimable, était raſſemblé ſur ce trône. Je n'ai point oublié mon ſonge comme ce fou de la Sainte-Ecriture qui menaçait de faire mourir ſes conſeillers d'Etat, s'ils ne devinaient ſon rêve qu'il avait oublié. Je m'en ſouviens très-bien, et il ne me faut ni *Daniel* ni *Joſeph* pour l'expliquer. 1740.

Non, non, ce n'eſt point un menſonge
Qui trompa mon cœur enchanté;
Chez tous les autres rois mon rêve eſt un vain ſonge;
Chez vous, mon rêve eſt vérité.

Dans ma dernière lettre j'avais déjà reproché à mon ſouverain d'avoir fait *médiocrité* de quatre ſyllabes; *médiocrité* eſt de cinq, et mon prince l'avait fait de quatre; énorme faute, et l'une des plus grandes qu'il fera jamais.

LETTRE CXXII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 3 mai.

MON CHER VOLTAIRE,

1740. Il faut avouer que vos rêves valent les veilles de beaucoup de gens d'esprit; non point parce que je suis le sujet de vos vers, mais parce qu'il n'est guère possible de dire de plus jolies choses et de plus galantes sur un plus mince sujet.

Ce Dieu du Goût dont tu peignis le temple,
Voulant lui-même éclairer l'univers,
Et nous donner son immortel exemple,
A, sous ton nom, sans doute fait ces vers.

Je le crois effectivement, et c'est vous qui nous abusez.

L'aimable, le divin Voltaire
Ecrit, mais il ne fait pas tout;
L'on assure qu'au dieu du Goût
Il ne sert que de secrétaire.

Dites-nous un peu si c'est la vérité, et comment votre état vous permet d'accorder tant d'imagination et tant de justesse, tant de profondeur et tant de légèreté,

Tant de ſavoir, tant de génie, 1740.
Melpomène avec Uranie,
Euclide armé de ſon compas,
Et les grâces qui ſur tes pas
S'empreſſent autour d'Emilie;
Les ris badins, les ris moqueurs,
Avec les doctes profondeurs
De l'immenſe philoſophie.

Ce ſera, je crois, une énigme pour les ſiècles futurs, et le déſeſpoir de ceux qui voudront être ſavans et aimables après vous.

Votre rêve, mon cher *Voltaire*, quoique très-avantageux pour moi, m'a paru porter le caractère véritable des rêves qui ne reſſemblent jamais parfaitement à la vérité. Il y manque beaucoup de choſes pour l'accomplir, et il me ſemble qu'un eſprit prophétique aurait pu y ajouter ceci:

L'ange protecteur de Berlin,
Voulant y porter la ſcience,
Cherche, parmi le genre humain,
Un ſage en qui ſa confiance
Des beaux arts remît le deſtin.
Il ne chercha point dans la France
Ce radoteur, vieille éminence,
Qu'un peuple rongé par la faim,
Ou quelque auteur manquant de pain,
Aſſez groſſièrement encenſe;
Mais, loin de ce prélat romain,
Il trouva l'aimable Voltaire
Que Minerve même inſtruiſait,

1740.

Tenant en ses mains notre sphère,
Qui sagement examinait
Et tout rigidement pesait
Au poids que, d'une main sévère,
La Vérité lui fournissait.
Ah! dit l'ange, c'est mon affaire.

Cet ange, ou ce génie de la Prusse n'en resta pas là; il voulait, à quelque prix que ce fût, vous engager à vous mettre à la tête de cette nouvelle académie dont le rêve fait mention. Je lui dis que nous n'en étions pas encore où nous en croyons être :

Car que peut une académie
Contre l'appât de la beauté?
Le poids seul que donne Emilie,
Entraîne tout de son côté.

L'ange tenait ferme; il prétendait prouver que le plaisir de connaître était préférable à celui de jouir.

Mais finissons, ceci suffit;
Car Despréaux sagement dit :
Qu'un bavard qui prétend tout dire,
Franc ignorant dans l'art d'écrire,
Lasse un lecteur qu'il étourdit.

Du génie heureux de la Prusse je passe à l'ange gardien de Remusberg, dont la protection s'est manifestée dans le terrible incendie qui a réduit en cendres la plus grande partie de la ville. Le château a été sauvé; cela n'est point étonnant; votre portrait y était enfermé.

Ce

Ce palladium le ſauva
D'une affreuſe flamme en furie,
(Ondoyante, ardente ennemie,
Qui bientôt le bourg conſuma ;)
Car au château l'on conſerva,
Et toujours l'on y révéra
De vous l'image tant chérie.
Mais le Troyen qui négligea
D'un Dieu la céleſte effigie,
Vit ſa négligence punie;
Bientôt le Grégeois apporta
La ſemence de l'incendie
Par lequel Ilion brûla.

Ce palladium eſt placé dans le ſanctuaire du château, dans la bibliothéque où les ſciences et les arts lui tiennent compagnie et lui ſervent de cadre :

Et les ſages de tous les temps,
Les beaux eſprits et les ſavans
L'honorent dans cette chapelle ;
De ſes ouvrages excellens
On voit le monument fidelle,
De ſes écrits tous les fragmens,
Et la Henriade immortelle.

LETTRE CXXIII.

DU PRINCE ROYAL. (1)

A Remusberg, le 18 mai.

1740.

Je vois dans vos discours la puissante évidence,
Et d'un autre côté la brillante apparence;
Par tous deux ébranlé, séduit également,
Je demeure indécis dans mon aveuglement.

L'homme est né pour agir, il est libre, il est maître,
Mais ses sens limités ne sauraient tout connaître;
Ses organes grossiers confondent les objets:
L'atome n'est point vu de ses yeux imparfaits,
Et les trop vastes corps à ses regards échappent;
Les tubes vainement dans les cieux les ratrapent.
Pour tout connaître enfin nous ne sommes pas faits,
Mais devinons toujours, et soyons satisfaits.

Voilà tout le jugement que je puis faire entre la marquise et M. de *Voltaire*. Quand je lis votre Métaphysique, je m'écrie, j'admire et je crois. Lorsque je lis les Institutions physiques de la marquise, je me

(1) Le commencement de cette lettre a rapport au *Traité de métaphysique*, imprimé dans cette édition, tome Ier *Philosophie*, dans lequel M. de *Voltaire* discute quelques principes de *Leibnitz*, soutenus par madame *du Châtelet* dans ses *Institutions physiques*.

fens ébranlé, et je ne fais fi je me fuis trompé ou fi je me trompe. En un mot, il faudrait avoir une intelligence auffi fupérieure aux vôtres, que vous êtes au-deffus des autres êtres penfans, pour dire qui de vous a deviné le mot de l'énigme. J'avoue humblement que je refpecte beaucoup la *raifon fuffifante*, mais que je la croirais d'un ufage infiniment plus sûr, fi nos connaiffances étaient auffi étendues qu'elle l'exige. Nous n'avons que quelques idées des attributs de la matière et des lois de la mécanique, mais je ne doute point que l'éternel architecte n'ait une infinité de fecrets que nous ne découvrirons jamais, et qui par conféquent rendent l'ufage de la *raifon fuffifante*, infuffifant entre nos mains. J'avoue d'un autre côté que ces êtres fimples qui penfent, me paraiffent bien métaphyfiques, et que je ne comprends rien au vide de *Newton*, et très-peu à l'efpace de *Leibnitz*. Il me paraît impoffible aux hommes de raifonner fur les attributs et fur les actions du Créateur, fans dire des pauvretés. Je n'ai de DIEU aucune autre idée que d'un être fouverainement bon. 1740.

Je ne fais pas fi fa liberté implique contradiction avec la raifon fuffifante, ou fi des lois coéternelles à fon exiftence rendent fes actions néceffaires et affujetties à leur détermination; mais je fuis très-convaincu que tout eft affez bien dans ce monde, et que fi DIEU avait voulu faire de nous des métaphyficiens, il nous aurait affurément communiqué des lumières et des connaiffances infiniment fupérieures aux nôtres.

Il eft fâcheux pour les philofophes qu'ils foient obligés de rendre raifon de tout. Il faut qu'ils imaginent lorfqu'ils manquent d'objets palpables. Avec

1740. tout cela je suis obligé de vous dire que je suis très-satisfait de votre traité de métaphysique. C'est le *Pitt* ou le *grand Sancy* (*), qui dans leur petit volume renferment des trésors immenses. La solidité du raisonnement et la modération de vos jugemens devraient servir d'exemple à tous les philosophes, et à tous ceux qui se mêlent de discuter des vérités. Le désir de s'instruire paraît leur objet naturel, et le plaisir de se chicaner en devient trop souvent la suite malheureuse.

Je voudrais bien me trouver dans la situation paisible et tranquille où vous me croyez. Je vous assure que la philosophie me paraît plus charmante et plus attrayante que le trône; elle a l'avantage d'un plaisir solide; elle l'emporte sur les illusions et les erreurs des hommes; et ceux qui peuvent la suivre dans le pays de la vertu et de la vérité, sont très-condamnables de l'abandonner pour celui des vices et des prestiges.

Sorti du palais de Circé,
Loin des cris de la multitude,
Je me croyais débarrassé
Des périls au sein de l'étude;
Plus qu'alors je suis menacé
D'une triste vicissitude,
Et par le sort je suis forcé
D'abandonner ma solitude.

C'est ainsi que dans le monde les apparences sont fort trompeuses. Pour vous dire naturellement ce

(*) Deux diamans très-connus.

qui en eſt, je dois vous avertir que le langage des gazettes eſt plus menteur que jamais, et que l'amour de la vie et l'eſpérance ſont inſéparables de la nature humaine : ce ſont-là les fondemens de cette prétendue convaleſcence dont je ſouhaiterais beaucoup de voir la réalité. Mon cher *Voltaire*, la maladie du roi eſt une complication de maux dont les progrès nous ôtent tout eſpoir de guériſon : elle conſiſte dans une hydropiſie et une étiſie formelle dans tout le corps. Les ſymptomes les plus fâcheux de cette maladie ſont des vomiſſemens fréquens qui affaibliſſent beaucoup le malade. Il ſe flatte, et croit ſe ſauver par les efforts qu'il fait de ſe montrer en public. C'eſt-là ce qui trompe ceux qui ne ſont pas bien informés du véritable état des choſes. 1740.

On n'a jamais ce qu'on déſire :
Le ſort combat notre bonheur :
L'ambitieux veut un empire,
L'amant veut poſſéder un cœur,
Un autre après l'argent ſoupire,
Un autre court après l'honneur.

Le philoſophe ſe contente
Du repos, de la vérité ;
Mais, dans cette ſi juſte attente,
Il eſt rarement contenté.
Ainſi, dans le cours de ce monde,
Il faut ſouſcrire à ſon deſtin ;
C'eſt ſur la raiſon que ſe fonde
Notre bonheur le plus certain.

1740. Ceint du laurier d'Horace, ou ceint du diadême,
Toujours d'un pas égal tu me verras marcher,
Sans me tourmenter ni chercher
Le repos ſouverain qu'au fond de mon cœur même.

C'eſt la ſeule choſe qui me reſte à faire, car je prévois avec trop de certitude qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de reculer; c'eſt en regrettant mon indépendance que je la quitte; et déplorant mon heureuſe obſcurité, je ſuis forcé de monter ſur le grand théâtre du monde.

Si j'avais cette liberté d'eſprit que vous me ſuppoſez, je vous enverrais autre choſe que de mauvais vers; mais apprenez que ce ne ſont pas là les derniers, et que vous êtes encore ménacé d'une nouvelle épître. Encore une épître! direz-vous. Oui, mon cher *Voltaire*, encore une épître! il en faut paſſer par-là.

A propos de vers, j'ai vu une tragédie de *Greſſet*, intitulée *Edouard*. La verſification m'en a paru heureuſe, mais il m'a ſemblé que les caractères étaient mal peints. Il faut étudier les paſſions pour les mettre en action; il faut connaître le cœur humain, afin qu'en imitant ſon reſſort, l'automate du théâtre reſſemble et agiſſe conformément à la nature. *Greſſet* n'a point puiſé à la bonne ſource, autant qu'il me paraît. Les beautés de détail peuvent rendre ſa tragédie ſupportable à la lecture, mais elles ne ſuffiſent pas pour la ſoutenir à la repréſentation.

Autre eſt la voix d'un perroquet,
Autre eſt celle de Melpomène.

Celui qui a lâché ce lardon à *Greſſet* n'a pas mal attrapé ſes défauts. Il y a je ne ſais quoi de mou et de languiſſant dans le rôle d'*Edouard*, qui ne peut guère inſpirer que de l'ennui à l'auditeur. 1740.

Ennuyé des longueurs du ſieur *Pinne*, j'ai pris la réſolution de faire imprimer la Henriade ſous mes yeux. Je fais venir exprès la plus belle imprimerie à caractères d'argent qu'on puiſſe trouver en Angleterre. Tous nos artiſtes travaillent aux eſtampes et aux vignettes. Quoi qu'il en coûte, nous produirons un chef-d'œuvre digne de la matière qu'il doit préſenter au public.

Je ſerai votre Renommée;
Ma main, de ſa trompette armée,
Publîra dans tout l'univers,
Vos vertus, vos talens, vos vers.

Je crains que vous ne me trouviez aujourd'hui, ſinon le plus importun, au moins le plus bavard des princes. C'eſt un des petits défauts de ma nation, que la longueur; on ne s'en corrige pas ſi vîte. Je vous en demande excuſe, mon cher *Voltaire*, pour moi et pour mes compatriotes. Je ſuis cependant plus excuſable qu'eux, car j'ai tant de plaiſir à m'entretenir avec vous que les heures me paraiſſent des momens. Si vous voulez que mes lettres ſoient plus courtes, ſoyez moins aimable, où ſelon le paragraphe XII de *Leibnitz*, cela implique contradiction : donc, etc.

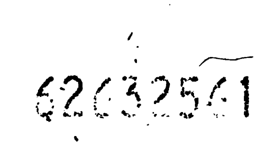
Aimez-moi toujours un peu, car je ſuis jaloux de votre eſtime, et ſoyez bien perſuadé que vous ne

1740. pouvez faire moins sans beaucoup d'ingratitude pour celui qui est avec admiration

votre très-fidèle ami,

FÉDÉRIC.

Fin du Tome premier.


62632561



